Revue d'Histoire Littéraire de la France

AVRIL-JUIN 1961
61e ANNÉE - N° 2

LE PÈRE PIERRE LALEMANT ET LES DÉBUTS DE L'ACADÉMIE LAMOIGNON

Le Père Pierre Lalemant (1622-1673), chanoine régulier de Sainte-Geneviève et chancelier de l'Université de Paris, fut un personnage non dénué d'importance, mêlé aux principaux mouvements intellectuels du XVIIe siècle [1]. Né à Reims, il étudia à Paris, devint bachelier en théologie et professa à plusieurs reprises la rhétorique au Collège du Cardinal Lemoine. Recteur de l'Université de Paris le 23 juin 1653, il fut dix fois en trois ans renouvelé dans cette charge ; prédicateur estimé, il paraît dans un grand nombre d'églises de la capitale et dans plusieurs communautés[2]. C'est alors un homme fort répandu : tâches officielles, enseignement de la rhétorique[3], rapports avec les étudiants. Il est cependant attiré par la vie religieuse, dégoûté du monde qui l'accapare[4] ; ayant déjà un frère à Sainte-Geneviève[5], Pierre Lalemant se démet de sa charge de recteur et, le 10 octobre 1655, se retire à Saint-Vincent de Senlis qui dépend de la congrégation récemment réformée par le Père Charles Faure[6] et alors en plein essor[7].

1. Voir l'*Elogium seu vitae synopsis* du P. Lalemant, par Jacques Gaudin, docteur de Sorbonne et chanoine de l'Église de Paris, dans les *Éloges posthumes* du P. Lalemant. Paris, 1679, p. 1-24. La notice de Moréri en est tirée, reprise en partie dans [Picot], *Essai historique sur l'influence de la religion en France.* Paris, 1824, t. II, p. 538-539. Voir aussi la notice qui lui est consacrée par P. Féret, *L'abbaye de Sainte-Geneviève....* Paris, 1883, t. II, p. 227-231. Toute biographie doit partir du *Journal* du P. Lalemant, Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 1891, commencé le 6 mai 1653 (cf. f° 13 r°), puis continué au jour le jour.

2. La date et le lieu de chaque sermon sont indiqués de façon précise dans le *Journal*.

3. Il est en rapports avec le fameux Lesclache qui l'invite à donner des conférences de rhétorique à l'abbé de Richelieu. Cf. Sainte-Geneviève, ms. 1891, f° 40 v°.

4. Cf. *Elogium*, p. 10 : sentiment très fortement ressenti au milieu d'un sermon le jour de Saint Thomas à Saint-Louis en l'Ile.

5. Un frère cadet, Nicolas, qui fut l'élève du P. Lalemant en rhétorique au collège du Cardinal-Lemoine (Sainte-Geneviève, ms. 1891, f° 23 r°), en 1653-1654 ; Nicolas Lalemant fit profession à Sainte-Geneviève en 1655 ; cf. Sainte-Geneviève, ms. 2971, p. 31 ; et 1891, f° 31 r°, 39 v°.

6. Cf. [P. Lalemant], *La Vie du R. Père Charles Faure.* Paris, 1698 ; et P. Féret, *op. cit.*, t. II, p. 24 et suiv.

7. Cf. E. Préclin et E. Jarry, *Les Luttes politiques et doctrinales aux XVIIe et XVIIIe siècles.* Paris, 1955-1956, t. II, p. 481.

Le 29 octobre 1656, à trente-quatre ans, l'ancien recteur fait profession à Sainte-Geneviève de Paris[1] ; il continue à se livrer à la prédication[2] et à l'étude[3], devient prieur de son couvent, puis, en 1662, à la mort du père Fronteau, dont il fait l'éloge et prononce l'oraison funèbre, l'Université de Paris le demande à l'abbé de Sainte-Geneviève pour occuper la dignité de chancelier. Malgré une faible santé[4], il mène de front ses activités de prieur de son couvent[5] et de chancelier de l'Université, mêlé à toutes les affaires officielles ou privées de son temps, en rapports avec les personnages les plus marquants de la philosophie et des lettres, écrivant dès qu'il le peut des œuvres spirituelles pleines d'intérêt. Il meurt à cinquante et un ans, le 18 février 1673. Quelques années plus tard fut publié un luxueux recueil in-4° des *Éloges* composés à l'occasion de la mort du P. Lalemant[6] : *Religiosissimi doctrinaque et eloquentia clarissimi viri Petri Lalemantii, prioris Sanctae Genovefae et Universitatis parisiensis cancellarii memoria, disertis per amicos, virosque clarissimos encomiis celebrata. Parisiis, ex typ. Aegidii Blaizot, 1676 (sic* pour *1679)*. Ces éloges, intéressants autant par la personnalité de ceux qui les rédigèrent que par le texte lui-même, nous permettront de pénétrer dans le groupe des amis du P. Lalemant.

Les œuvres imprimées de Pierre Lalemant ne sont pas très nombreuses : quelques pièces d'apparat, *Éloge*, *Oraison funèbre et Abrégé de la vie du R. P. Fronteau*, en 1663, *Oraisons funèbres* d'Omer Talon et de Pomponne de Bellièvre, des *Harangues*, la « Vie du P. Charles Faure et celle de Sainte-Geneviève », enfin trois ouvrages de spiritua-

1. Cf. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 2971, p. 31 ; et 1891, f° 50 v°.

2. Voici quelques-uns des sermons ou discours dont nous ayons conservé le texte :

1652, *Oratio in honorario funere... illustrissimo viro Audomaro Talaeo... habita apud Maturinenses....* Impr. Paris, 1653.

14 sept. 1654, *Harangue faite au Roi sur l'heureux succès des armes de sa Majesté en suite de son sacre.* Impr. Paris, 1654.

2 févr. 1654 et 2 févr. 1655, *Harangues faites en présentant les cierges au Roi, à la Reine, à la Reine d'Angleterre, et à Monsieur....* Impr. Paris, 1655.

31 mai 1655, Oraison funèbre de Denys Amelot aux Mathurins, Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 278, f° 207 ; et 2524, f° 30.

1657, Panégyrique funèbre du Premier Président Pomponne de Bellièvre, à l'Hôtel-Dieu, Impr. Paris, 1657. Un ex. avec notes autographes, Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 278, f° 463.

1667, Mardi de la Semaine Sainte, sermon aux XXXIII Écoliers, Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 278, f° 147, et autres sermons dans le ms. 278.

3. Le catalogue de la bibliothèque du Père Lalemant montre une grande majorité d'ouvrages d'érudition : histoire ecclésiastique, Pères de l'Église, auteurs du Moyen Age, historiens modernes (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 1891). C'est lui qui fut chargé de la bibliothèque du couvent : cf. P. Féret, *op. cit.*, t. II, p. 135. Son œuvre historique, importante, est presque toute restée manuscrite.

4. Cf. P. Féret, *op. cit.*, t. II, p. 229.

5. C'est à ce titre qu'il se rend en septembre 1663, aux Pays-Bas, pour y visiter avec le P. Blanchard, supérieur, les six monastères réunis à la congrégation de France (cf. P. Féret, *op. cit.*, t. II, p. 97 ; allusion dans le *Journal*, Sainte-Geneviève, ms. 1891, f° 54 r°).

6. Le Recueil est précédé d'une gravure de Nanteuil (1678).

lité écrits à la fin de sa vie : *Le Testament spirituel ou Prière à Dieu pour se disposer à bien mourir* (Paris, 1669), approuvé par Bossuet et par F. Vinot, génovéfain, prochancelier de l'Université, ami du P. Lalemant ; *La Mort des Justes* (Paris, 1672) ; *Les saints désirs de la Mort* (Paris, 1673). Ces intéressantes préparations à la mort[1] eurent un grand succès qu'attestent les multiples rééditions aux XVII[e] et XVIII[e] siècles.

A côté de ces œuvres, beaucoup de textes sont restés manuscrits : consultations[2], œuvres spirituelles[3], traités de morale[4], prières[5], adressés soit aux chanoines réguliers, soit aux gens du monde que le prieur de Sainte-Geneviève dirige. Car le Père Lalemant ne limite pas son activité à son couvent : s'il prend une part très active à la vie de sa maison[6] et à celle de l'Université, il est aussi très ouvert aux mouvements intellectuels qui animent son temps.

Les relations du P. Lalemant sont diverses : il a des amitiés du côté de Port-Royal, la duchesse de Schomberg[7], Arnauld[8], Gondrin, l'archevêque de Sens, qui passait pour janséniste et fut le négociateur

1. Cf. H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France...*, t. IX, p. 371-373. Notons que nous avons conservé les manuscrits de ces ouvrages : autographes, copies avec corrections permettant de suivre le travail du P. Lalemant :
— *Testament spirituel :* copies avec corr. aut. Sainte-Geneviève, ms. 279, f° 125 et ms. 2910, 2911.
— *Préparation à bien mourir...* (premier état des *Saints désirs de la mort*) : copie Sainte-Geneviève, ms. 2908 (en tête répertoire autogr. des passages bibliques) ; copie avec corr. aut., ms. 1496.
Les Saints désirs de la mort : autogr., Sainte-Geneviève, ms. 2909.
La Mort des justes : copie avec corr. aut., Sainte-Geneviève, ms. 272. Copie avec variantes importantes et corr. aut., ms. 273-276.

2. Cf. Sainte-Geneviève, ms. 277.

3. *Traité de l'oraison :* Sainte-Geneviève, ms. 1913, f° 20 ; ms. 279, f° 361.
Exhortation de l'emploi du temps : Sainte-Geneviève, ms. 2524, f° 25.
Avis aux personnes mariées : Sainte-Geneviève, ms. 2524, f° 15 ; ms. 279, f° 331.
Aux seigneurs et personnes de condition touchant leurs devoirs envers leurs inférieurs : Sainte-Geneviève, ms. 1562, f° 152.
Aux malades : Sainte-Geneviève, ms. 1562, f° 110.

4. Sainte-Geneviève, ms. 657 ; et 1562, f° 96.

5. *Prière à Dieu pour être délivré de l'oppression des Turcs :* Sainte-Geneviève, ms. 278, f° 359 ; et 279, f° 473.

6. Le *Journal*, Sainte-Geneviève, ms. 1891, le montre attentif aux moindres détails : constructions, réception de novices, accueil fait à un grand seigneur, menus incidents de la vie conventuelle.

7. Cf. *Journal*, Sainte-Geneviève, ms. 1891, f° 55 r° : en février 1664 : « Madame la duchesse de Schomberg étant venue le mardi au soir 20 m'apporta un manuscrit intitulé les *Maximes*, fait par Monsieur le Duc de La Rochefoucaut et sur le point d'être imprimé, je le lus avec plaisir le 27, et lui en envoyai mon avis le 28, selon la promesse qu'elle m'avait obligé de lui en faire. [En marge] cela m'a donné la connaissance de Mr le Duc de La Rochefoucaut. » La date est importante : le privilège de la 1[re] édition authentique des *Maximes* fut pris le 14 janvier 1664 et en octobre 1664, Barbin en achève l'impression. Il est très possible que le jugement du P. Lalemant sur les *Maximes* soit celui qui figure dans les « Témoignages des contemporains » à la suite de la plupart des éditions : n° 9 : « Lettre adressée à Madame la Dsse de Schomberg sur les *Maximes...* » (La Rochefoucauld, *Œuvres complètes*, Coll. des Grands Écrivains de la France. Paris, 1868, t. I, p. 381-383).

8. Cf. la lettre d'Arnauld du 20 janvier 1679, dans les *Éloges* posthumes du P. Lalemant. Paris, 1679.

de la Paix de l'Église[1]. Tout ce qui vient de Port-Royal l'intéresse : au milieu de ses papiers se trouve une copie inachevée du *Discours sur les Pensées de Pascal* attribué à Filleau de La Chaise[2] ; enfin n'oublions pas que le Père Lalemant prononça, en 1657, l'oraison funèbre du Premier Président Pomponne de Bellièvre, assez favorable à Port-Royal[3].

Très significatifs aussi sont les rapports que le P. Lalemant entretient avec les milieux dévots : dès 1653, il fréquente M. de Gaumont, avocat au Parlement qui sera bientôt un des directeurs de l'Hôpital Général[4] ; il connaît M. de Morangis[5], pieux magistrat qui rédigea des « considérations pour se préparer à la mort » dont une copie est conservée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève parmi les manuscrits du P. Lalemant[6] et fut imprimée à la fin de rééditions du *Testament spirituel*[7]. Il est très proche des milieux parlementaires : il a l'occasion de rencontrer Olivier Lefèvre d'Ormesson[8] dont un des fils, Simon Lefèvre d'Ormesson va faire profession au couvent de Paris[9] ;

1. Sur Gondrin, cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, l. V, ch. 6. Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 838-844 ; sur son amitié avec le P. Lalemant, cf. la lettre de Boileau, doyen de l'Église de Sens, dans les *Éloges* posthumes du P. Lalemant : Boileau écrit que le génovéfain était « un des plus grands amis de M. de Sens ». Voir aussi Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 277, p. 119 et suiv.

2. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 278, f° 387 et suiv.

3. Cf. A. Adam, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. II, p. 205. Peut-être Lalemant voyait-il surtout dans Pomponne de Bellièvre, un des créateurs et l'administrateur de l'Hôpital Général ; l'oraison funèbre insiste beaucoup sur cette activité du premier président. Le P. Lalemant s'intéressera beaucoup par la suite à l'Hôpital Général, cf. Sainte-Geneviève, ms. 278, f° 331 et ms. 279, f° 93.

4. En mai-juin 1653, il fait avec lui un voyage à Rouen : cf. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 1891, f° 15 v° ; M. de Gaumont est l'avocat du P. Lalemant et se charge d'un procès pour Sainte-Geneviève en 1654 : cf. ms. 1891, f° 34 v°. En 1657, c'est à M. de Gaumont qu'est dédiée l'oraison funèbre de Pomponne de Bellièvre. Sur Gaumont, cf. R. de Voyer d'Argenson, *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, éd. Bauchet-Filleau. Paris, 1900, p. 210, n. 3 ; et Cl. Fleury, *Nouveaux Opuscules*. Paris, 1807, p. 207 et suiv. C'est peut-être par son intermédiaire que Cl. Fleury connut le P. Lalemant. Nous retrouverons bientôt Fleury.

5. Antoine de Barillon de Morangis, conseiller d'état, ami de saint Vincent de Paul, un dévot qui fut directeur de la Compagnie du Saint-Sacrement (cf. R. Allier, *La Cabale des dévots*. Paris, 1902, p. 40, 82, 148, 155, 365) sans pourtant vouloir rompre d'anciennes amitiés port-royalistes (cf. R. Rapin, *Mémoires*, t. II, p. 368 et R. Allier, *op. cit.*, p. 182-183). Sur sa mort en 1672, cf. M^me^ de Sévigné, *Lettres*, éd. Gérard-Gailly, t. I, p. 511.

6. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 279, f° 253 et suiv.

7. Éd. de Bruxelles, 1733, p. 391-408.

8. *Journal* d'O. Lefèvre d'Ormesson, éd. Chéruel, t. II, p. 383, 385 (d'Ormesson admire les harangues du P. Lalemant), 425 (à l'occasion d'une thèse dédiée à O. Lefèvre d'Ormesson en décembre 1665 : « ... le répondant a été reçu maistre ès arts, par le P. Lalemant religieux de Sainte-Geneviève, chancelier de l'Université, qui a fait une fort belle harangue en l'honneur de la famille, s'étant fort étendu sur les louanges de mon père et peu sur les miennes, comme je l'en avais prié... »).

9. D'Ormesson, *Journal*, *éd. cit.*, t. II, p. 555, 572-573.

et surtout le Premier Président Guillaume de Lamoignon[1] : c'est chez ce dernier que nous le trouverons en 1667.

En philosophie, le Père Lalemant est tenté par le cartésianisme, ou tout au moins nous le voyons fréquemment en compagnie de gens pleins d'admiration pour Descartes[2] ; les Génovéfains eux-mêmes, en général, témoignent à la nouvelle philosophie un intérêt qui put souvent paraître de la témérité[3] ; et, en fait, dans les œuvres du chancelier de l'Université apparaissent des allusions qui ne trompent pas[4]. En 1667, il pourra donner publiquement des preuves de son attachement à Descartes lors de la translation des cendres du philosophe en France ; une grande cérémonie d'hommage devait avoir lieu à Sainte-Geneviève organisée par le trésorier de France d'Alibert : le Père Blanchard, supérieur général des génovéfains, officierait, le Père Lalemant prononcerait l'oraison funèbre. Le jour dit, elle ne put toutefois pas être prononcée ; au dernier moment, un ordre de la Cour interdisait de prendre la parole[5]. Les philosophes cartésiens s'étaient donné rendez-vous auprès de la dépouille de leur maître : Claude Fleury, encore avocat[6], M. de Montmort, O. d'Ormesson, M. de Guedreville[7], Cordemoy, Rohault, Auzout, Le Laboureur, Petit, Clerselier, Fédé[8]. Tous connaissent le Père Lalemant et plusieurs de ces fidèles de Descartes : l'abbé Le Laboureur, Cristallier, participeront à l'*Éloge* posthume en 1679, ultime témoignage d'une amitié qui n'est pas seulement officielle.

1. Ce sera à son fils Chrétien-François que sera dédié le recueil d'*Éloges* posthumes de 1679 et la lettre du P. Tetelète qui est en tête rappelle l'amitié du génovéfain et du premier président. Lalemant à plusieurs reprises eut l'occasion d'adresser des harangues à Lamoignon : cf. *Elogium...* Paris, 1679, p. 15 ; d'Ormesson, *Journal, éd. cit.*, t. II, p. 383, 385 (en 1665).

2. Gaumont, d'Ormesson, bientôt Cordemoy, Fleury, Montmort.

3. Cf. Fr. Bouillier, *Histoire de la Philosophie cartésienne.* Paris, 1868, t, I, p. 435, qui cite une lettre de Huet (15 août 1700) : « Il y a longtemps que la congrégation de Sainte-Geneviève s'est déclarée cartésienne. Ils ont cru canoniser cette doctrine depuis qu'ils ont reçu le corps de M. Descartes auprès de Sainte-Geneviève. » L'interdiction d'enseigner la philosophie de Descartes à Sainte-Geneviève ne date, en effet, que de 1678 (cf. F. Bouillier, *op. cit.*, t. I, p. 478). Pour une période légèrement postérieure, cf. E. Préclin, *L'Union des Églises gallicane et anglicane.* Paris, 1928, p. 24, et *passim.*

4. Cf. les allusions scientifiques et philosophiques dans le Panégyrique funèbre de Pomponne de Bellièvre, p. 10, 12, etc.

5. Cf. Du Molinet, *Histoire des chanoines réguliers de la Congrégation de France*, t. V, Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 606, f° 280 et suiv. Voir aussi A. Baillet, *Vie de Descartes.* Paris, 1697, t. II, p. 439 et suiv. Il ne semble pas que cette oraison funèbre ait été conservée, bien qu'elle ait été rédigée (cf. A. Baillet, *op. cit.*, t. II, p. 440-441).

6. Cf. F. Gaquère, *Claude Fleury.* Paris, 1925, p. 141.

7. Cf. lettre de Justel à Huet du 29 juin 1667, B. N., ms. fr. 15189, f° 145 v° : « Mr d'Alibert a fait faire un service magnifique à Mr Descartes à Sainte-Geneviève ; mais on n'a point fait d'oraison funèbre, l'Université s'y étant opposé en quelque façon. Tous les philosophes s'y trouvèrent, et on en choisit seize à qui on donna à dîner. Mrs de Montmor, d'Ormesson et de Guedreville en étaient. On a recommencé à se rassembler chez Mr de Montmor comme on faisait auparavant.... »

8. Cf. A. Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, p. 442.

Des parlementaires, des dévots, des amis de Port-Royal, des cartésiens, voilà les gens que fréquentait Pierre Lalemant ; or, la plupart se retrouvaient régulièrement chez le Premier Président Guillaume de Lamoignon. Un document essentiel et peu connu[1] nous donne le compte rendu des premières réunions de cette Académie : c'est la partie du *Journal* du Père Lalemant qui porte comme titre : « Notes sur une Académie des Belles Lettres fondée par le Président Lamoignon[2]. » En voici le texte :

Monsieur le p. président ayant pris le dessein de former une académie où l'on parlerait des belles lettres ;

Le lundi 9. jour de Mai 1667

se trouvèrent chez lui en l'appartement de Mr de La Moignon son fils,

Mond[t] s[r] le p. Président,
Mr Rougeaut conseiller de la grand chambre
Mr Desrouval auditeur des Comptes
Mr de Lamoignon Conseiller
Mr de Basville 2[e] fils de Mr le 1[er] président
Mr de Marillac avocat général au grand conseil
le p. Briest
jésuites
le p. Cossart
Mr de Montauban
Mr Fourcroy avocats
Mr Le Vayer
M. l'abbé Chaumont
M. de Bagnoles
le p. Du Molinet et moi.

On y demeura depuis 5 heures jusqu'à 7 heures du soir à parler de plusieurs choses avec liberté.

Le lundi 16 Mai 1667

Outre les personnes susdites se trouvèrent Mr du Plessis-Besançon, Mr Patin et Mr de La Chapelle-Besset.

Le lundi 23 Mai 1667

Mr Pellisson et Mr Besnard Rezé le jeune s'y trouvèrent aussi ; On traita entre autres questions, celle ci savoir si le roi peut ordonner que les vœux ne se fassent dans son royaume qu'à 25 ans.

Le lundi 6 juin 1667

Outre les personnes susdites il s'y trouva Mrs Patin le père, Neuré, d'Ormesson avocat du roi au Châtelet, Mr Fleury avocat.

Le p. Rapin jésuite y vint en la place du p. Briest.

Le lundi 13 juin

Mr d'Ormesson, m[re] des Requêtes, Mr de Brillac conseiller de la grand'-chambre, Mr Chauvelin, Mr ... [3]

Le lundi 20 juin

Je ne m'y trouvai pas

Le lundi 27 juin

1. Signalé rapidement dans un article de Ch. Urbain, *R.H.L.*, 1909, p. 775 n., et dans le *Claude Fleury*, de F. Gaquère. Paris, 1925, p. 130.

2. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 1891, f° 12 r°-13 r° en commençant par la fin du volume.

3. Nom laissé en blanc par le P. Lalemant.

Mr de Cordemoy, Mr ... [1] conseiller du grand conseil
Le lundi 4 juillet J'y menai le p. Chaponnel
Le lundi 7 juillet [2]
J'y fus le 2. jour d'Août, Mr le 1er président étant dans le bain. Mr Pellisson parla pour Homère et le préféra à Virgile.
Le 8 d'Aoust ou M. de Montauban défendit Virgile. Mr le p. Président étant encore dans le bain.

Le 29 Aout ou se trouverent de nouveau Mrs Ménage, de Montmort, Nublé, Neuray, M. Clément.

Cette assemblée se faisait depuis 5 heures du soir jusqu'à 7 et cela m'étant incommode je ne m'y suis depuis trouvé que rarement.

Nous ne voulons pas présenter sur chacun des personnages qui figurent dans ce compte rendu une notice exhaustive : cette enquête dépasserait le cadre de notre étude ; contentons-nous de donner quelques détails en particulier sur les moins connus, de préciser comment peut s'expliquer leur présence chez le premier président et dans quelle mesure cette présence nous renseigne sur le caractère des réunions, sur les sujets qui durent y être abordés, sur l'esprit qui y régnait.

Le Premier Président Guillaume de Lamoignon est aujourd'hui assez bien connu grâce à sa *Vie* écrite par le P. Brothier[3], à ses écrits politiques ou spirituels[4], à sa correspondance[5]. Dévot au sens du XVIIe siècle[6], et à celui d'aujourd'hui, cultivé et même véritablement savant, il aime les lettres, la solitude : ses pensées sont d'un moraliste qui a médité de très près les œuvres de Pascal[7] et les *Maximes* de La Rochefoucauld[8], et son idéal littéraire nous paraît à la fois le modèle et l'écho de la doctrine « classique »[9]. Juriste intègre et indépendant, il présida quelque temps la chambre de justice chargée de juger Foucquet[10], mais sa rectitude lui attira l'hostilité de Colbert et

1. *Idem.*
2. *Sic.*
3. B. N., ms. fr. 23985. Voir aussi sa *Vie*, par G. H. Gaillard au t. IV de l'*Histoire de Charlemagne*, 1782, de cet auteur ; et un article de A. de Boislisle consacré à Chrétien-François de Lamoignon, fils du premier président (*Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, 1904, t. XXXI).
4. B. N., mas. fr. 23985.
5. B. N., ms. fr. 17413, 17425, 17431, 17438, 20652, n. a. fr. 2488-2489.
6. Cf. R. Allier, *La Cabale des dévots*. Paris, 1902, p. 33, 39, 113, 244-246, 412. Lamoignon fut en rapports avec saint Vincent de Paul (cf. le certificat de son fils Chrétien-François pour servir à la canonisation de M. Vincent, A. de Boislisle, art. cit., p. 130-131), et sa sœur est la célèbre Mlle de Lamoignon, la « mère des pauvres ».
7. Cf. B. N., ms. fr. 23985, fos 76 et suiv. Certaines réflexions de Lamoignon ne sont que le développement de textes pascaliens : « L'habitude est une seconde nature plus forte que la raison, une maîtresse sage qui apprend à l'homme à porter le joug de la plus dure nécessité » (fr. 23985, fo 90) ; cf. aussi, fos 120, 140, etc.
8. Cf. B. N., ms. fr. 23985, fos 135, etc.
9. Cf. B. N., ms. fr. 23985, fos 73, 127, 135.
10. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, éd. Chéruel, t. II, *passim* ; et G. Mongrédien, *L'Affaire Foucquet*. Paris, 1956, p. 94.

une relative froideur de la part de Louis XIV. Ce magistrat ne perd jamais de vue les prolongements politiques de son action et il le fait avec une rigueur de doctrinaire qui souvent irrite et contribue à l'isoler [1].

Depuis longtemps Lamoignon songeait à former une assemblée où l'on parlerait de littérature, de politique et de philosophie : dès 1659, il faisait part de ce projet à Guy Patin[2], il ne le réalisa parfaitement que huit ans plus tard, mais déjà il a l'habitude de réunir chez lui quelques amis : érudits, gens de robe, esprits curieux...[3] ; avant d'être une véritable institution, l'Académie Lamoignon existe dans ces réunions intimes[4]. Sans doute l'hostilité ou au moins la méfiance de Louis XIV qui craint toujours les cabales l'empêchent de leur donner d'abord plus d'éclat[5]. C'est le 9 mai 1667 que la forme en change : régularité, sujet d'entretien fixé à l'avance, ampleur des communications ; toutefois les participants sont les amis qui venaient autrefois à leur gré[6].

Dans le détail, le texte du Père Lalemant nous permet de rectifier la chronologie des séances de cette Académie : quelque flottement subsiste : si les réunions ont lieu en principe tous les lundis de 5 heures à 7 heures du soir, nous n'en connaissons en fait qu'un petit nombre. Le P. Lalemant rédige son compte rendu un certain temps après l'été 1667 et sa mémoire a fort bien pu le tromper[7] ; en outre, il manqua plusieurs lundis : le *Journal* d'Olivier Lefèvre d'Ormesson[8] nous fait connaître la soirée du 11 juillet : « Après le dîner, je fus à la conférence chez M. le Premier Président, où M. Pellisson nous dit l'histoire de la vie de Torquato Tasso, né dans le duché de Naples, le plus grand poète de son siècle », et condamne ainsi les mots du Père Lale-

1. Voir le jugement de Le Tellier sur Lamoignon dans le *Journal* d'O. d'Ormesson (t. II, p. 135) : « ... il me marqua les bonnes qualités du premier président ; mais qu'il n'avait pas celles du monde ; qu'il ne fallait pas se persuader amener tout le monde à sa règle... ».

2. Lettre du 20 mai 1659, éd. Reveillé-Parise, t. III, p. 136.

3. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, *passim*, qui rapporte plusieurs de ces entretiens. Cf. aussi Guy Patin, *Lettres*, t. III, p. 493.

4. Sur ces réunions à Bâville ou à Paris, cf. A. Baillet, *Vie de Godefroy Hermant*. Amsterdam, 1717, p. 39-41.

5. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 337, mars 1665 : « J'appris que le roi avait trouvé mauvaise une assemblée qui s'était faite chez M. le premier président, où M. l'Archevêque avait parlé pour les prisonniers, n'aimant pas toutes les assemblées ».

6. La première mention de l'Académie Lamoignon dans le *Journal* d'O. d'Ormesson est du 11 juillet 1667 (*Journal*, t. II, p. 511); Guy Patin en parle pour la première fois le 12 août et fait allusion à une réunion où il se trouva la veille (*Lettres*, éd. Reveillé-Parise, t. III, p. 659). Cf. A. Adam, *Histoire de la Littérature...*, t. III, p. 15.

7. Les trois pages ont été écrites en une fois et la dernière phrase laisse supposer qu'un long espace de temps s'est écoulé depuis août 1667 : *a priori* l'on peut penser que les chiffres se sont altérés dans la mémoire du P. Lalemant plus facilement que les jours de la semaine.

8. *Journal*, t. II, p. 511.

mant : « Le lundi 7 juillet », qu'aucune indication ne suit dans le manuscrit. Le 18 juillet, il ne put y avoir réunion, le premier président étant à Compiègne avec ses fils et Olivier d'Ormesson[1] ; mais, le 25, ils rentrent à Paris[2] : une séance de l'Académie le jour même de leur retour paraît peu probable. Le Père Lalemant met la suivante au 2 août : ne faudrait-il pas lire ici dans le texte du génovéfain : 1er août[3] ?

Le 8 août 1667 est bien un lundi, le 29 aussi ; entre les deux sans doute eut lieu une, ou deux séances : le Père Lalemant sépare, en effet, ces dates d'un trait. Après le 29 août, date à laquelle les notes du P. Lalemant s'achèvent, l'Académie Lamoignon continue à tenir ses réunions pendant plusieurs années : des documents renseignent sur les sujets abordés et sur ceux qui y prirent la parole : le P. Ménestrier, Bossuet, Pellisson, Fleury, etc. Moins connues sont les réunions qui se tenaient chez le premier président en marge de l' « académie » : signalons-en une, du 6 mars 1671, parce que le Père Lalemant l'organisa : c'est un débat entre savants sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; l'assistance y est plus franchement érudite qu'aux séances du lundi : on y voit, outre Lamoignon, M. le Procureur général son gendre (M. de Harlay), M. de Lamoignon, maître des requêtes, le P. Lalemant, M. de Valois, M. Ducange, les PP. Lecointe et Malebranche de l'Oratoire, M. Nublé, M. d'Hérouval, le prieur de Saint-Germain-des-Prés, le P. Quatremaires, le P. Gerberon[4]. Beaucoup sont des familiers de l'Académie.

Les réunions de l'été 1667 ont avant tout un caractère familial : nous y voyons les deux fils du premier président et un de ses neveux. Le premier fils de Guillaume de Lamoignon est désigné par le P. Lalemant, sous le titre de *M. De Lamoignon conseiller*. Il s'agit de Chrétien-François de Lamoignon (1644-1709)[5] qui fut reçu avocat au Parlement en 1663, puis conseiller le 2 avril 1666, avant de devenir maître des requêtes (1671), avocat général (1673) et président (1690).

1. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 512-514.
2. T. II, p. 515.
3. Dans le résumé que Claude Fleury fit de la communication de Pellisson (B. N., ms. fr. 9519, f° 259), rien ne permet de confirmer ou d'infirmer cette date. La séance à laquelle Guy Patin fait allusion dans une lettre du 12 août 1667 (*Lettres*, éd. Reveillé-Parise, t. III, p. 659) doit être celle du 8 août : la lettre a été dictée en plusieurs fois au cours de la semaine : d'où deux « hier » qui ne renvoient pas au même jour. De semblables problèmes de chronologie se posent à propos de la réunion que mentionne Guy Patin dans une lettre du 24 novembre 1667 (t. III, p. 670-671) : ils proviennent des altérations subies par le texte de ces lettres dans les éditions de la fin du XVII[e] siècle et dans celle de Reveillé-Parise. Sur quoi s'appuie A. Floquet (*Études sur la vie de Bossuet*. Paris, 1855, t. III, p. 305) pour affirmer que ces réunions avaient lieu le mercredi ?
4. Notes autogr. du P. Du Molinet, Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 290, f[os] 255 et suiv.
5. Cf. A. de Boislisle, *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, 1904, t. XXXI, p. 119-159.

Le second est *M. de Bâville*, Nicolas de Bâville, né en 1648, reçu avocat au Parlement le 3 novembre 1666 ; il sera ensuite conseiller (1670), intendant à Montauban, en Béarn et à Poitiers (1682), puis en Languedoc, en 1685, où il se trouvera lors de la révolte des Camisards. Comme son frère, c'est un tout jeune homme : l'Académie Lamoignon, nous le sentirons de plus en plus, comprend pour ainsi dire deux générations ; des gens d'âge mûr ayant déjà accompli une œuvre importante et des jeunes gens à l'esprit ouvert qui formeront bientôt les cadres de la magistrature ou de la science et que les aînés invitent souvent à prendre la parole. La présence de pères et de fils est à cet égard très significative[1].

M. de Marillac, avocat général au grand Conseil, fut conseiller au Parlement en 1661, avocat général en 1664, avant de devenir maître des requêtes, intendant du Poitou (où il précéda Nicolas de Bâville), conseiller d'état en 1682, intendant de Rouen et doyen du Conseil. Fils de Michel de Marillac, et de Jeanne Potier, il est, par sa mère, cousin germain de Chrétien-François de Lamoignon et de Nicolas de Bâville. Nous ne quittons pas avec lui la très proche famille du premier président. René de Marillac[2] fréquente, bien avant 1667, des philosophes comme Cordemoy et Fleury : le salon de son oncle lui permet de les retrouver[3].

Un autre parent, plus éloigné, du premier président, est *Bernard du Plessis-Besançon* (1600-1670) : il est doublement son cousin ; la grand-mère paternelle de Lamoignon est, en effet, Charlotte de Besançon, fille de Louis de Besançon, conseiller au Parlement de Paris, et de Marie Potier[4] ; en outre, par sa femme Madeleine Potier, fille de Nicolas Potier, le premier président est cousin par alliance de Bernard du Plessis-Besançon[5]. Ces cousins se rencontrent volontiers : en 1655, Bernard du Plessis-Besançon est en séjour à Bâville quand on le nomme ambassadeur à Venise[6].

Bernard du Plessis-Besançon est le frère cadet de Charles de Besançon de Bazoches (1595-1669), plus communément appelé au XVII^e siècle, M. de Besançon[7]. Ces deux frères eurent une carrière à la fois

1. Ainsi les deux d'Ormesson, les deux Patin, le fils de Besnard de Rezé, le P. Lalemant et son élève, le P. Chaponnel, le très jeune Nicolas Clément.

2. Voir sur lui, M^me^ de Sévigné, *passim* : il est très lié avec la marquise comme avec Bussy et M. de La Fayette. Voir aussi F. Gaquère, *Claude Fleury*. Paris, 1925, p. 42 et suiv.

3. En 1664, Marillac figure comme interlocuteur dans les *Dialogues sur l'éloquence judiciaire de Claude Fleury* (cf. éd. F. Gaquère. Paris, 1925), avec Cordemoy, Le Peletier et Fleury.

4. Du Plessis-Besançon est donc cousin, de la même façon, de René de Marillac.

5. Cf. Moréri, s. v. *Lamoignon, Potier* ; cf. B. du Plessis-Besançon, *Mémoires*, pub. par le Comte Horric de Beaucaire. Paris, 1892, Introd., p. VII.

6. *Mémoires*, éd. cit., p. 89.

7. Sur Charles de Besançon de Bazoches, cf. Introduction des *Mémoires*, de Bernard du Plessis-Besançon, éd., cit. Cf. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, Bibl. de la Pléiade. Paris, 1960, t. I, p. 57, 736-737, 1019. Sur son œuvre poétique, cf. *Dictionnaire des Lettres françaises, XVII^e siècle*. Paris, 1954 p. 157.

militaire et politique assez agitée : guerres, intrigues, voyages, négociations, ambassades de Bernard sont longuement racontés dans ses *Mémoires* pleins de vie ; fidèle à Mazarin[1], il obtint l'ambassade de Venise en 1655, le gouvernement d'Auxonne en 1660 et essaya de se faire nommer ambassadeur en Suisse. A la différence de son frère, Bernard du Plessis-Besançon est un esprit méthodique et sérieux, cultivé et travailleur, malgré une distraction proverbiale[2]. En 1667, il regrette toujours la vie active, mais la rédaction de ses *Mémoires* montre qu'il réfléchit sur les problèmes politiques et qu'il put faire part aux amis de son cousin Lamoignon de son expérience.

Les gens de robe : maîtres des requêtes, conseillers, avocats forment certainement le groupe le plus important et le plus uni de l'Académie Lamoignon[3]. Parmi eux, les Lefèvre d'Ormesson tiennent une place particulière : *Olivier Lefèvre d'Ormesson* (1616-1686) est maître des requêtes depuis 1643 ; l'homme et son rôle sont bien connus depuis que Chéruel, en 1860-1861, a publié son *Journal*[4]. Le premier président de Lamoignon le fit adjoindre en 1661, avec Besnard de Rezé, un maître des requêtes que nous retrouverons, aux membres primitivement choisis pour faire partie de la chambre de justice qui devait juger Foucquet[5] ; ce procès où son impartialité l'empêcha de conclure à la mort le mit en vedette : hostilité des ennemis du surintendant, louanges de ses partisans. Depuis longtemps il connaît Lamoignon[6], et bien avant que ce dernier songe à rendre régulières les réunions de ses amis, Olivier d'Ormesson fréquente son hôtel[7] : en 1665, il fait partie des quelques intimes que le premier président entretient après le dîner[8] et sur la plupart des questions politiques leur accord est total : leur sens de la justice, de la liberté des parlementaires est semblable. En outre, dans le salon Lamoignon, chacun

1. Cf. en 1660, un *Discours* anonyme *sur l'alliance et la paix d'entre les couronnes* qu'il dédie au Cardinal. Soulignons que les familiers de Lamoignon furent autrefois fidèles à Mazarin, comme Foucquet, même si maintenant leur attitude d'opposition et leurs sympathies jansénistes les rapprochent d'anciens frondeurs comme La Rochefoucauld.

2. Cf. Tallemant, *Historiettes*. Paris, 1960, t. I, p. 343.

3. Certains sont aujourd'hui peu connus : tel ce *Nicolas-Étienne Roujault* (le P. Lalemant écrit Rougeaut, comme Saint-Simon), conseiller de la grand'chambre (cf. *État de la France*. Paris, 1665, t. II, p. 231 ; Paris, 1669, t. II, p. 238), qui vient le 9 mai chez Lamoignon. Il semble en relations avec Besnard, Fourcroy et d'Ormesson (cf. *Journal* d'O. d'Ormesson, t. II, p. 482). Il sera intendant de Rouen (cf. Saint-Simon, *Mémoires*, Coll. des Grands Écrivains de la France, t. XXIX, p. 80).

4. Coll. des Documents inédits sur l'Histoire de France, 2 vol. Cf. F. Gaquère, *Claude Fleury*, p. 38.

5. G. Mongrédien, *L'Affaire Foucquet*. Paris, 1956, p. 95.

6. Des notes secrètes de 1662 (B. N., ms. fr. 14028) le définissent ainsi : « D'un esprit poli, de la cabale dévote, considéré pour être fils de M. d'Ormesson, doyen du conseil et ami de M. le premier président. »

7. Cf. *Journal*, t. II, p. 232.

8. Cf. *Journal*, t. II, p. 293 ; sur ces relations très suivies entre ces deux hommes, le *Journal* serait à citer presque tout entier : entre autres, t. II, p. 149, 320, 337, 374, 479.

connaît Olivier d'Ormesson : Pellisson qui fut l'homme de Foucquet et qui, au lendemain de la conclusion du procès vient avec Mlle de Scudéry le féliciter[1], le Père Lalemant[2], le P. Cossart[3], Cordemoy, Fleury[4], Nublé et Ménage[5], Fourcroy, Roujault[6], Montmort[7], Besnard de Rezé et Brilhac très liés avec lui[8]. Ces relations ne sont pas seulement professionnelles ou mondaines : Olivier d'Ormesson partage le cartésianisme de la plupart des fidèles du salon Lamoignon : nous l'avons vu en juin 1667 assister avec eux au service célébré à Sainte-Geneviève en l'honneur de Descartes ; il participe aux conférences que donne Rohault[9], et il a pour amis très intimes les deux frères Le Laboureur, fervents cartésiens[10].

Son fils, *André Lefèvre d'Ormesson*, est encore jeune en 1667 et vient seulement d'être nommé second avocat du Roi au Châtelet[11]. Après avoir été élevé par les jésuites du collège de Clermont[12], il est confié à Claude Fleury qui lui apprend le droit : nous ne saurions donc nous étonner de le voir à l'Académie Lamoignon le jour même où Claude Fleury y va pour la première fois : le mentor et son disciple durent s'y sentir aussi à l'aise, l'un rencontrant bon nombre de ses amis[13], l'autre y retrouvant ses maîtres de Clermont et précédé de la réputation de son père. Et bientôt, en octobre 1668, quand André d'Ormesson prononcera une harangue au Châtelet, ils viendront en nombre pour l'écouter et féliciter son père : Nublé, Ménage, Cordemoy, Despréaux, Bossuet...[14].

De Fleury il ne faut pas séparer son ami *Géraud de Cordemoy*[15] : c'est un disciple de Descartes[16] et un admirateur de Platon ; il connaît

1. *Journal*, t. II, p. 446-447.
2. *Journal*, t. II, p. 425, 499.
3. *Ibid.*, t. II, p. 499.
4. *Ibid.*, t. II, p. 379, 457, 558, 616, etc., et cf. F. Gaquère, *Claude Fleury*, p. 39 et suiv.
5. *Journal*, t. II, p. 558.
6. *Ibid.*, t. II, p. 482.
7. *Ibid.*, t. II, p. 343, 403, 532, etc.
8. Cf. *Infra*.
9. En mai 1664 : *Journal*, t. II, p. 146.
10. *Ibid.*, t. II, p. 318, 324, 345, 456, 608, 623, etc.
11. Il sera conseiller au grand Conseil en 1671, maître des Requêtes en 1676, intendant de Lyon en 1682 et mourra prématurément en 1684. Fleury écrivit un résumé de sa vie : B. N., ms. fr. 9519, fos 209-212.
12. Cf. d'O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, *passim*.
13. *Claude Fleury* est avocat depuis 1658 : cet ancien élève du P. Cossart retrouve chez Lamoignon des confrères qu'il apprécie : Montauban, Fourcroy (cf. F. Gaquère, *Claude Fleury*, p. 28), des philosophes cartésiens dont les idées l'attirent. Il doit beaucoup à l'Académie Lamoignon, comme elle lui doit beaucoup.
14. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 558.
15. Sur ce personnage de première importance, nous n'avons pas d'étude d'ensemble : voir la *Correspondance* de Bossuet, éd. par Ch. Urbain et E. Lévesque, t. III, p. 539 ; t. XIV, p. 471 ; F. Gaquère, *Claude Fleury*, p. 136 ; H. Gouhier, *La vocation de Malebranche*. Paris, 1926, p. 95 et suiv. ; A. Adam, *Histoire de la Littérature...*, t. III, p. 17-22 ; t. V, *passim*.
16. Jusqu'à un certain point seulement : cf. Cl. Fleury, *Nouveaux Opuscules*. Paris, 1807, p. 239.

particulièrement le P. Cossart, O. d'Ormesson, M. de Montmort, le P. Lalemant[1] et sans doute quelques autres habitués du salon Lamoignon. Ses idées politiques sont assez proches de celles du premier président, et Cordemoy, à la fois historien, philosophe, écrivain politique est peut-être avec Claude Fleury (plus attiré que lui par les belles lettres) l'homme en qui s'incarne le mieux l'esprit de l'Académie Lamoignon.

Jacques Pousset de Montauban (1610-1685)[2] fut, au XVII[e] siècle, un personnage assez considérable[3]. Issu d'une famille d'avocats, il fut lui-même admis parmi les avocats au Parlement de Paris le 14 avril 1633[4] et se fit un nom dans le barreau. Les contemporains rapportent ses succès[5], ses plaidoyers sont imprimés en 1660 et à plusieurs reprises dans divers recueils[6], il plaide des causes célèbres qui assurent sa réputation[7]. Toutefois la littérature le tente, et surtout le théâtre : tragédies [8], comédies [9] ; il fréquente les écrivains : Boileau, Chapelle, Racine[10], Costar qui lui adressa plusieurs lettres. Comme l'écrit Pocquet de Livonnière[11], il est « ... agréable avec ses amis ; sa conversation est spirituelle et savante, quand on le met sur des affaires de condition ». Juriste, avocat, lettré, homme du monde, Montauban contribue à donner son ton à l'Académie Lamoignon.

Encore un avocat très célèbre en son temps : *Bonaventure de Fourcroy* (1610-1691)[12] ; il se crut poète et écrivit, en 1651, des sonnets dédiés au prince de Conti[13], une comédie, une dissertation sur la poésie. Mais sa vraie vocation est le barreau : il est nommé avocat le

1. Il le connaît sans doute par l'intermédiaire du groupe de philosophes qui entoure Montmort.

2. Voir sur lui, B. Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*, t. IX, 1876, p. 157-183.

3. Il épousa d'abord Geneviève Juif, fille d'un maître chirurgien de Paris (il faut rectifier le texte d'une lettre de Guy Patin tel que le donne Reveillé-Parise, t. II, p. 295 : au lieu de « un nommé Montauban, gendre du défunt juif, chirurgien fameux », Guy Patin dut écrire : « Gendre du défunt Juif ») et, en secondes noces, Catherine Prudhomme.

4. Cf. B. Hauréau, *op. cit.*, t. IX, p. 158.

5. Cf. Pocquet de Livonnière, *Sentiments de Cléante sur les plus fameux avocats*, cité par B. Hauréau, *op. cit.*, t. IX, p. 159-160.

6. En particulier, en 1687, avec des plaidoyers de Fourcroy.

7. Cf. en 1657, ses plaidoyers pour la duchesse d'Aiguillon, Guy Patin, *Lettres*, t. II, p. 295 ; O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 294.

8. *Zénobie* (1653), *Indégonde* (1654).

9. *Les Charmes de Félicie*, comédie jouée par Molière (cf. A. Adam, *Histoire de la Littérature...*, t. III, p. 249).

10. Peut-être fut-il le modèle de tel trait des *Plaideurs :* cf. le *Menagiana*, t. III, p. 26 ; sur sa collaboration à la comédie de Racine, cf. P. Grosclaude, *Un document nouveau sur les Plaideurs*, *Le Monde*, 3 déc. 1959, p. 9. D'après cet article, Brilhac aurait aussi collaboré aux *Plaideurs :* cette comédie est directement issue de l'entourage de Lamoignon.

11. Cité par B. Hauréau, *op. cit.*, t. IX, p. 182.

12. Voir sur lui : G. Mongrédien, *R.H.L.*, 1926, p. 1-13 ; et P. Grosclaude, *art. cité* : l'auteur publie de très précieuses notes de Malesherbes, arrière-petit-fils du premier président de Lamoignon.

13. Ce recueil lui valut, en 1660, une vive attaque de Despréaux (cf. A. Adam, *Revue d'Histoire de la Philosophie*, juillet 1939).

25 novembre 1645, plaide avec très grand succès[1] et rédige en plusieurs volumes des traités juridiques. Il est ami très intime du premier président de Lamoignon qui le nomme bailli de Bâville[2] : la petite maison que Fourcroy y habite n'est pas loin du château où les Lamoignon, les d'Ormesson[3], puis Boileau, Racine et bien d'autres auront plaisir à fréquenter. Et c'est par l'intermédiaire du premier président que Fourcroy fait la connaissance de ces écrivains[4]. Au demeurant, Fourcroy, esprit brillant, gai, beau causeur[5], à la voix puissante[6], est un homme épris de liberté et d'indépendance, aime la vie simple, la campagne autant qu'il est passionné de justice et de vérité[7] : cette noble simplicité dut être fort appréciée chez le premier président par des gens comme Fleury, Pellisson ou Bossuet à qui elle rappelait les mœurs et l'esprit de l'Antiquité.

Roland Le Vayer de Boutigny partage, lui aussi, son temps entre le barreau et la littérature[8]. Né en 1627, il fut reçu de très bonne heure avocat au Parlement de Paris. De nombreux plaidoyers, une œuvre littéraire assez vaste et surtout sa défense de Foucquet où il se trouve aux côtés de Pellisson et de Nublé l'ont rendu célèbre. En 1667, il a déjà composé à propos du procès du surintendant deux traités : l'un sur la peine du péculat en 1665, l'autre sur la preuve par comparaison d'écritures en 1666. C'est autant pour cette défense que pour ses talents littéraires qu'il fréquente l'Académie Lamoignon où tout le monde est sinon partisan de Foucquet, au moins révolté par les irrégularités du procès et hostile à Colbert ; c'est aussi pour l'intérêt qu'il prend à toutes les questions religieuses et politiques : esprit libre et hardi, il apportera au problème des vœux religieux, au problème de l'autorité royale en matière religieuse des solutions qui dépassent son temps et annoncent le XVIII^e siècle.

M. de Brilhac, conseiller de la grand Chambre, vient pour la première fois à l'Académie Lamoignon avec son ami intime, Olivier Lefèvre d'Ormesson. Il est néanmoins lié avec le premier président depuis qu'il fit partie avec lui de la chambre de justice qui devait

1. La Bruyère (*De la Chaire*, 2) le donne comme modèle d'éloquence.
2. Cf. P. Grosclaude, *art. cit.* ; Fourcroy est secrétaire des conférences qui se tiennent chez le premier président pour la rédaction des arrêts de jurisprudence. Sur la collaboration de ces deux hommes, cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 614.
3. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 556 (1668).
4. Ainsi Fourcroy collabore très activement aux *Plaideurs*. Sur ces fréquentations de Racine, cf. J. Pommier, *Aspects de Racine*. Paris, 1954, p. 25.
5. Cf. note de Malesherbes citée par P. Grosclaude, *art. cit.* : « J'ai vu dans leurs lettres que cet avocat, qui était un homme d'esprit et un homme très gai, était l'amuseur de leurs sociétés. »
6. On connaît l'anecdote rapportée par Cizeron-Rival, *Récréations littéraires*. Paris, 1765, p. 19 : « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix contre une gueule comme cela ? »
7. Cf. G. Mongrédien, *art. cit.*, p. 12.
8. Voir sur lui Moréri, s. v. *Le Vayer* ; et B. Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*. Paris, 1876, t. VII, p. 211 et suiv.

juger Foucquet[1] et un contemporain en parle en ces termes : « Très homme d'honneur, très particulier confident de Monsieur le Premier Président, parent et familier de Monsieur le Chancelier, s'étant rendu entremetteur des choses qui se traitent entre eux deux et de la grand chambre même ; a crédit dans sa compagnie ; a des terres en Poitou dont il est originaire, n'est sujet à aucun intérêt. L'on peut sûrement se confier à lui... »[2]. Les amis les plus chers de Brilhac sont incontestablement Olivier d'Ormesson et Besnard de Rezé : non seulement nous les voyons tous les trois lors du procès Foucquet avoir les mêmes réactions et opiner de la même façon, mais chaque mois, et quelquefois plus souvent, ils dînent ensemble, ensemble ils vont à Fontainebleau, à Compiègne et reviennent à Paris, et cela toujours dans le même carrosse[3].

C'est justement un des fils de Cyprien *Besnard, s^r de Rezé* qui vient à l'Académie Lamoignon le 23 mai 1667 et que le P. Lalemant désigne par la formule : *M. Besnard Rezé, le jeune.* Cyprien Besnard était Maître des requêtes depuis 1648[4], parlementaire fort respectable[5], ami du premier président qui, en 1661, le fit adjoindre à la chambre de justice[6]. Désormais Besnard, qui n'a pas conclu à la mort du surintendant, fréquente beaucoup Lamoignon[7] ; ce dernier assiste en août 1665 à un acte du fils aîné de Besnard aux Jésuites[8] et derechef en juillet 1666, où le jeune Besnard parle le même jour que M. de Bâville[9]. En 1670, ce sera en faveur de Chrétien-François de Lamoignon que Besnard de Rezé se démettra de sa charge de maître des requêtes[10]. Le jeune Besnard représente avec André d'Ormesson la seconde génération qui fréquente l'Académie : les pères sont amis et veulent que leurs fils participent à cette amitié : désir de formation intellectuelle et solidarité sociale.

C'est à cette même jeune génération qu'appartient *Louis Chau-*

1. Cf. G. Mongrédien, *L'Affaire Foucquet*, p. 94 ; sur cette amitié, cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 272, 385, etc., et A. Baillet, *Vie de Godefroy Hermant.* Amsterdam, 1717, p. 43.
2. B. N., ms. fr. 14028, f^os 16 v^o-17.
3. Le *Journal* d'O. d'Ormesson donne cent détails sur cette amitié : t. II, p. 120, 124, 160, 162-164, 180, 181, 186-187, 194-195, 204, 221, 233, 294, 304, 336, 378, 400, 453, 455, 459, 470, 507-508, 521, 528, 614, etc.
4. Selon toute vraisemblance, c'est son fils aîné qui va chez Lamoignon. Une allusion au cadet dans le *Journal* d'O. d'Ormesson, t. II, p. 516.
5. Le *Portrait des maîtres des requêtes* (B. N., ms. fr. 14028, f° 2 v°) écrit : « Beaucoup d'honneur et de réputation, défend sa charge. »
6. Cf. G. Mongrédien, *L'Affaire Foucquet*, p. 95.
7. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 513 (juillet 1667).
8. *Ibid.*, t. II, p. 387.
9. *Ibid.*, t. II, p. 463.
10. Cf. A. de Boislisle, *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, 1904, t. XXXI, p. 125.

velin (1642-1719)[1]. Issu d'une famille d'avocats[2], il devint conseiller au Châtelet en 1666[3] et sera conseiller au Parlement en 1669, puis intendant en Picardie. Au dire de Saint-Simon, les Chauvelin commencèrent médiocrement : « Rien de si court en robe que les Chauvelin, qui étaient des va-nu-pieds sans magistrature quand la fortune du chancelier Le Tellier les débourba....[4] » Chauvelin est, en effet, cousin des Le Tellier et vit même chez eux. Le jeune Louis Chauvelin laissera à tous ses contemporains l'impression d'être « un fort bon homme »[5], « avec peu de lumière, mais beaucoup de probité »[6]. Il ne semble pas avoir écrit et, jusqu'en 1667, nous ne savons presque rien de sa vie et de ses idées.

Dreux-Louis du Gué-Bagnols (1645-1709), appelé plus communément *M. de Bagnols*, était le fils de Guillaume du Gué-Bagnols, le célèbre janséniste, maître des requêtes, converti en 1647, qui vint demeurer près de Port-Royal au château des Trous[7]. Sa famille est depuis longtemps liée à celle du premier président : son père, Guillaume du Gué-Bagnols, était au temps de la Fronde l'âme de plusieurs œuvres charitables et collabora avec M^lle^ de Lamoignon[8]. En 1667, Dreux-Louis du Gué-Bagnols est tout jeune conseiller : il vient, en effet, d'acheter une charge en 1665 et son jeune âge fit craindre que le chancelier ne refusât de sceller ses lettres[9]. Sa présence chez le premier président est donc toute naturelle : c'est et ce sera un habitué de Bâville[10]. Au surplus, sa famille est alliée à celle d'Olivier d'Ormesson : son cousin et beau-frère, Philippe-Emmanuel de Coulanges, est le neveu d'Olivier d'Ormesson. La constitution en « académie » du salon Lamoignon dut peu changer les relations qu'il avait avec le premier président et ses familiers.

Antoine Vyon d'Hérouval[11], né en 1606, fut reçu en 1635 en la charge

1. Ce Chauvelin est celui que les historiens appellent Louis III : ses deux fils sont plus connus que lui : Louis IV qui sera avocat général au Parlement en 1709, et Germain-Louis de Crisenoy qui sera garde des sceaux et dont la fortune et la disgrâce seront également retentissantes : cf. Saint-Simon, *Mémoires*, Coll. des Grands Écrivains de la France, t. XXIII, p. 68 ; XXVI, p. 255 ; XXIX, p. 50, etc.

2. Cf. Mathieu Marais, *Mémoires*. Paris, 1863-1868, t. III, p. 229-230.

3. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 440, janvier 1666 : une courtoise querelle de préséance opposa Chauvelin et André d'Ormesson pour savoir lequel parlerait le premier au Châtelet.

4. Saint-Simon, *Mémoires, éd. cit.*, t. XXIX, p. 50.

5. Saint-Simon, *Mémoires, éd. cit.*, t. XXVI, p. 255 ; M^me^ de Sévigné, *Lettres*, éd. Gérard-Gailly, Bibl. de la Pléiade, t. III, p. 427.

6. Saint-Simon, *Mémoires, éd. cit.*, t. XXXVI, p. 250.

7. Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal, passim.*

8. Cf. R. Allier, *La Cabale des dévots*, p. 79. Nous avons vu que Madeleine de Lamoignon connaissait le P. Lalemant : nous sommes toujours dans le même cercle.

9. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 434-435, 440. Plus tard, Dreux-Louis du Gué-Bagnols sera intendant en Flandres et Saint-Simon le jugera sans excès de bienveillance : *Mémoires*, t. XVI, p. 77.

10. Cf. A. de Boislisle, *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, 1904, t. XXXI, p. 136.

11. Cf. Moreri, s. v. *Vyon*. Le P. Lalemant écrit phonétiquement son nom : Desrouval.

d'auditeur des comptes dont il se démit en 1670. A l'Académie Lamoignon, il représente la plus ancienne génération. Cet érudit de grande valeur[1] est un des hommes qui font le lien entre deux moments du siècle : il a fréquenté les Dupuy, le P. Sirmond, le P. Petau, Lemaistre de Saci[2], Saumaise, du Cange, Gassendi, le P. Morin..., maintenant, chez le premier président, il peut faire bénéficier de son érudition des gens comme Fleury, Cordemoy, Le Vayer de Boutigny, le P. Rapin, ou Nicolas Clément : deux générations.

Chez Lamoignon, un autre homme de robe, érudit et philosophe, joua un rôle analogue de trait d'union : *Henri-Louis Habert de Montmort.* Il est maître des requêtes et retrouve chez le premier président des parlementaires qu'il voit fréquemment[3] ; mais la philosophie surtout l'intéresse et c'est elle qui le rapproche des habitués du salon Lamoignon : Olivier d'Ormesson est pour lui plus qu'un confrère, c'est un ami du cartésianisme et, à ce titre, il l'entretiendra des dernières expériences relatives à la transfusion du sang[4] ; l'amitié qui le lie depuis quelques années à Claude Fleury a aussi pour origine la philosophie : dès 1664, le jeune avocat dans ses *Dialogues* intitulés : « Si on doit citer dans les plaidoyers », fait allusion au célèbre maître des requêtes[5] et, en 1665, Fleury lui adresse une lettre latine bien cartésienne[6]. Il y a longtemps que Montmort a l'habitude de réunir chez lui philosophes et savants[7] et ceux qui s'y trouvent vont aussi chez Lamoignon. Avec Montmort, c'est un nouveau lien qui se forme entre l'époque de l'Académie putéane et les débuts du classicisme ; Montmort revoit (ou conduit) chez Lamoignon les Ménage, les Nublé, les Neuré qui rappellent un temps déjà lointain.

Neuré est un revenant : on le vit autrefois chez les Dupuy[8] ; ce disciple de Gassendi, aventurier sans scrupule, protégé alors par Chapelain, fréquente beaucoup Montmort [9] et est en relations avec Ménage. Toujours intrigant, il s'insinue auprès du comte de Saint-Paul[10], maintenant il fait sa cour à Lamoignon[11]. Toutefois, même si

1. Cf. A. Rébelliau, *Bossuet, historien du protestantisme.* Paris, 1909, p. 117. On lit dans Moréri : « Il aimait les lettres et brûlait d'un ardent désir de seconder ceux qui les cultivaient avec le plus de succès. Le plus grand secours qu'il leur pouvait donner était de leur fournir des pièces qui n'avaient point encore été imprimées.... »
2. Cf. A. Rébelliau, *op. cit.*, p. 107, 119.
3. Les devoirs de sa charge lui font rencontrer O. d'Ormesson ; cf. *Journal*, t. II, p. 343, 403.
4. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 532.
5. Cl. Fleury, *Dialogues sur l'éloquence judiciaire*, éd. F. Gaquère. Paris, 1925, p. 75, et 68, bien que cette dernière référence puisse être postérieure.
6. Cf. A. Adam, *Histoire de la Littérature...*, t. III, p. 126 et suiv.
7. Cf. R. Pintard, *Le libertinage érudit.* Paris, 1943, p. 94, 404.
8. Cf. R. Pintard, *op. cit.*, p. 94.
9. Cf. R. Pintard, *op. cit.*, p. 404 et n., 425.
10. Cf. La Rochefoucauld, *Œuvres complètes*, Coll. des Grands Écrivains de la France, t. I, p. 374.
11. Cf. R. Pintard, *op. cit.*, p. 425.

l'on fait la part de l'intrigue, n'est-il pas significatif de le voir, le 29 août 1667, dans le même salon que Montmort, Ménage et Nublé ? Nous comprenons mieux l'esprit de l'Académie Lamoignon.

La présence de *Louis Nublé* s'explique par bien des raisons : il est avocat et, il y a quelques années, prit fortement la défense de Foucquet ; or, le salon du premier président est le lieu où se rassemblent tous les anciens défenseurs du surintendant. Bien sûr, il connaît Montmort de longue date[1], mais, dès 1664, Fleury le cite dans ses *Dialogues*[2] et, bientôt, avec Ménage et Mlle de Scudéry, il ira féliciter Olivier d'Ormesson après la harangue de son fils au Châtelet[3]. L'avocat érudit[4] est un de ceux qui font le lien entre deux époques.

Que *Pellisson* fréquente des défenseurs de Foucquet comme Le Vayer ou Nublé, et des parlementaires hostiles au ministère, voilà qui étonne peu. Et sa présence étonnera encore moins si l'on considère l'amitié de Pellisson avec Mlle de Scudéry et ses relations avec la « cabale précieuse » dont le salon Lamoignon semble avoir dans une certaine mesure pris la succession[5] : le 29 août, Pellisson retrouve Ménage[6]. Dès l'abord, il prend une part très active aux réunions : le 11 juillet, il parle du Tasse[7], le 2 août sur Homère et Virgile. Ce parallèle sera repris plus tard : le 8 août, M. de Montauban répond à Pellisson ; le 18 novembre, le Père Rapin soutient Virgile contre Homère et Lamoignon demande à Charles Patin d'improviser une défense d'Homère dont, selon son père, il se tire brillamment[8]. Ces comparaisons entre les grands poètes épiques : Le Tasse, Homère, Virgile n'étaient pas scolaires, mais aboutissaient à de larges considérations sur l'évolution des sociétés, sur la véritable grandeur, sur la poésie des temps primitifs. Dès 1665, Claude Fleury avait écrit sa lettre sur Homère[9] montrant qu'un moderne pouvait goûter la poésie homérique. Nous en sommes aux premières escarmouches de la querelle

1. Cf. R. Pintard, *op. cit.*, p. 94.
2. Éd. F. Gaquère. Paris, 1925, p. 68.
3. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 558.
4. Sur la participation de Nublé à une conférence érudite chez Lamoignon en 1671, cf. *supra*.
5. Bien des idées soutenues à l'Académie Lamoignon le furent d'abord dans les milieux précieux ; une enquête précise apporterait beaucoup de lumière sur la formation de la doctrine classique.
6. La présence de *Ménage* chez Lamoignon s'explique par ses relations avec Mlle de Scudéry, Mme de La Fayette et Mme de Sévigné : par là il peut connaître Olivier d'Ormesson (cf. *Journal*, t. II, p. 558). En outre, Ménage peut avoir été conduit par Montmort, et n'oublions jamais le rôle que jouait Guy Patin.
7. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 511. Le 5 janvier 1671, Pellisson fera encore une conférence sur l'histoire et les historiens ; cf. Guy Patin, *Lettres*, éd. Reveillé-Parise, t. III, p. 775.
8. Cf. Guy Patin, *Lettres*, t. III, p. 670-671, 24 novembre 1667.
9. Cf. F. Gaquère, *Claude Fleury*, p. 121 ; A. Adam, *Histoire de la Littérature...*, t. III, p. 128. Fleury assista à la conférence de Pellisson le 2 août 1667 et prit des notes : B. N., ms. fr. 9519, fos 259 et suiv.

des Anciens et des Modernes : les positions se définissent dans le salon Lamoignon[1].

Guy Patin et son fils Charles sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les présenter ; soulignons seulement l'amitié que le premier président a depuis longtemps pour eux : en 1659, lors des premiers projets d'académie, Guy Patin est le confident de Lamoignon et la correspondance du célèbre médecin rapporte plusieurs entretiens[2]. Guy Patin est aussi par ses *Lettres* un de ceux qui nous font connaître les réunions de l'Académie ; il écrivait le 12 août 1667 : « M. le Premier Président me retint hier à souper avec mon fils Carolus, après qu'on fut sorti de son académie de belle littérature. Il nous a mis tous deux dans ce nombre avec seize autres honnêtes gens qui composent cette compagnie qui se tiendra tous les lundis depuis cinq heures du soir jusqu'à sept.[3] » Le premier président aimait en Guy Patin, la sincérité, l'intelligence brillante et la curiosité, et c'est à ce titre que le médecin fréquente son salon : Baillet écrit de lui : « ... il était le nouvelliste de la compagnie et il avait soin de l'informer de tout ce qui se passait dans la République des Lettres, où il entretenait de grandes intelligences avec toute sorte de savants. M. de Lamoignon l'estimait particulièrement pour sa franchise, pour la naïveté de ses reparties, et pour la rencontre heureuse de ses bons mots, quoiqu'il n'y fît point toujours paraître autant de retenue que M. Hermant »[4].

Henri de Besset, s^r de La Chapelle (1625-1694)[5] est un autre familier de Lamoignon : dès 1655, il demeure chez lui en la cour du Palais et y restera longtemps comme « domestique »[6]. Nous le rencontrons aussi dans l'entourage du Père Rapin et de La Rochefoucauld : il écrivit peu et son œuvre la plus connue est l'apologie des *Maximes* de La Rochefoucauld placée en tête de la première édition[7]. On comprend que La Chapelle-Besset dut se considérer comme chez lui aux réunions qui se tenaient chez son protecteur.

Trois jésuites du Collège de Clermont vinrent à l'Académie Lamoignon : *le Père Philippe Briest* (1600-1668) est un géographe de grande

1. Sur les idées littéraires du Pellisson, de P. Rapin, de Fleury, cf. A. Adam, *op. cit.*, t. III, p. 134-135.

2. Cf. *Lettres*, éd. Reveillé-Parise, t. III, p. 655, 27 mai 1667.

3. *Lettres*, t. III, p. 659. Voir aussi p. 670-671, 773, 775.

4. A. Baillet, *Vie de Godefroy Hermant*. Amsterdam, 1717, p. 40-41. Baillet, Godefroy Hermant, encore deux familiers de Lamoignon.

5. Cf. sur lui un art. presque exhaustif de Ch. Urbain, *R.H.L.*, 1909, p. 774-788 ; et *Correspondance* de Bossuet, t. III, p. 18 n.

6. Il accompagne Lamoignon et ses fils dans leurs voyages (cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 512 : le 14 juil. 1667 entre deux séances de l'académie, un voyage à Compiègne de Lamoignon, de M. de Bâville, d'O. d'Ormesson et de La Chapelle). En 1668 encore, nous le voyons envoyer à Conrart un exemplaire d'un plaidoyer de M. de Bâville : cf. Ch. Urbain, *art. cit.*, p. 776-777.

7. La Rochefoucauld, *Œuvres complètes*. Paris, 1868, t. I, p. 351 et suiv. L'attribution du Discours à La Chapelle repose sur une lettre de La Rochefoucauld au P. Rapin du 12 juillet 1664.

valeur[1], mais il est âgé et ne vint que trois fois. *Le Père Cossart* (1615-1674) est comme le Père Briest, géographe, et comme lui chargé de la bibliothèque du Collège[2], mais il est plus répandu que son confrère : orateur, poète, historien, philosophe ; il continue l'œuvre magistrale de Labbe et est connu de tous les érudits de France et d'Europe. Sa philosophie très libre lui permet d'associer Descartes et Aristote[3] : on comprend que des gens comme le Père Lalemant, Cordemoy[4] ou Claude Fleury l'aient apprécié. Le Père Cossart reçoit souvent au Collège de Clermont, la visite d'Olivier d'Ormesson[5] qui va y voir ses enfants. Tout jusqu'aux opinions politiques rapproche de l'Académie Lamoignon le jésuite qui faisait des vœux pour Foucquet[6].

Le Père Rapin prit une part très active aux réunions organisées par le premier président[7]. Ce n'est pas le fougueux adversaire de Port-Royal qui s'y manifeste, mais l'homme cultivé et le théoricien littéraire : dans ce cerle il élabore ses grandes œuvres, ses *Réflexions sur la Poétique d'Aristote*, son traité *Du grand et du sublime dans les mœurs*, textes où apparaîtront les principes du classicisme, un souci de la vraie grandeur, de la vraie noblesse, du sublime : Fleury, Cordemoy, Bossuet se forgeront dans le salon Lamoignon le même idéal[8].

Le Père du Molinet (1620-1687)[9], génovéfain, est un érudit, bibliothécaire et numismate de valeur : sur toutes les questions qui passionnent les érudits pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle, il a une opinion, rédige un mémoire, participe à des conférences. Les questions politiques ne semblent pas l'avoir retenu : il est à l'Académie Lamoignon du groupe des savants, comme Vyon d'Hérouval. Est-ce le P. Lalemant qui l'introduisit chez le premier président ? Leurs relations étaient-elles antérieures ? La première hypothèse, en l'absence de documents paraît la plus vraisemblable.

Parfois appelé M. d'Antecourt[10], *le Père Raymond Chaponnel* (1636-1700), après avoir été l'élève en rhétorique du P. Lalemant

1. Cf. Moréri, s. v. ; F. de Dainville, *La géographie des humanistes*. Paris, 1940, p. 188 et suiv.

2. Cf. Moréri, s. v. ; F. Gaquère, *Claude Fleury*, p. 16 et suiv., F. de Dainville, *op. cit.*, p. 400-401.

3. Cf. F. Gaquère, *op. cit.*, p. 22.

4. Cordemoy publia, en 1668, une « Lettre à un savant religieux de la Compagnie de Jésus sur le système de Descartes touchant l'âme des bêtes » : le savant jésuite est le P. Cossart.

5. *Journal*, t. II, p. 221, 225, 436.

6. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 284 : le P. Cossart témoigne sa joie devant l'indulgence d'O. d'Ormesson envers le surintendant. Cf. aussi t. II, p. 554.

7. Par exemple, en novembre 1667, sur Virgile et Homère ; cf. Guy Patin, *Lettres*, t. III, p. 670-671.

8. Cf. A. Adam, *Histoire de la Littérature...*, t. III, p. 134-138, 149.

9. Sur lui une insuffisante notice dans P. Féret, *L'abbaye de Sainte-Geneviève...*. Paris, 1883, t. II, p. 250 et suiv. Ses manuscrits se trouvent presque tous à la Bibl. Sainte-Geneviève et sont considérables : « Vie de Sainte-Geneviève », « Histoire de l'Abbaye », etc.

10. A ne pas confondre avec Jean-Baptiste Dantecourt lui aussi génovéfain, curé de Saint-Étienne du Mont en 1694, fort ami des jansénistes.

au Collège du Cardinal-Lemoine en 1653-1654[1], fit profession chez les chanoines réguliers de la Congrégation de France à Sainte-Geneviève en 1662[2]. Il publiera une œuvre de controverse : « De l'usage de célébrer le service divin dans l'Église en langue non vulgaire », en 1687 ; quelques années plus tard, une *Histoire des Chanoines* qui traite une des questions d'érudition ecclésiastique les plus débattues au XVII^e siècle : celle de l'antériorité relative des ordres canonique et monastique[3] ; enfin, en 1700, à la veille de sa mort, un très intéressant « Examen des voies intérieures » contre le quiétisme. En 1667, lorsque son ancien professeur le conduit à la réunion qui se tient chez le premier président, c'est encore un jeune homme auquel le chancelier de l'Université fait connaître les philosophes ou les écrivains les plus marquants.

Paul-Philippe de Chaumont, abbé de Saint-Vincent-du-Bourg, au diocèse de Bordeaux, est un personnage de moindre envergure[4]. Son père, Jean de Chaumont, fut bibliothécaire de Henri IV et conseiller d'État ordinaire ; Paul-Philippe lui succéda dans sa charge de Garde des livres du cabinet et deviendra Lecteur du Roi. Prédicateur facile, il sera nommé évêque d'Acqs, en 1671[5]. Il ne semble pas que cet abbé de Chaumont fut un esprit de premier plan ; dans sa « liste », Chapelain écrit ces lignes peu flatteuses : « *Chaumont* : Ne manque pas d'esprit et a assez le goût de la langue. On n'a pourtant rien vu de lui, ni en prose ni en vers qui puisse lui faire honneur. S'il ne prêche bien, il prêche hardiment et facilement. Le désir de faire fortune l'a engagé à des bassesses au-dessous de sa naissance, et à un certain air d'agir qui lui fait tort ; mais c'est plus par manque de jugement que par malignité naturelle[6]. » Son œuvre littéraire est fort mince[7] et ne justifie pas le fauteuil d'académicien qu'il obtint en 1654 : ses relations familiales[8], la position de son père, « le désir de faire fortune » pour reprendre les mots de Chapelain expliquent mieux son succès. Et s'il fréquente l'Académie Lamoignon c'est peut-être parce que ses fonctions de bibliothécaire lui ont fait connaître des érudits, bien plutôt c'est parce que les alliances de sa famille le mirent en rapports avec le monde des personnages de robe qui gravitent autour du premier pré-

1. Cf. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 1891, f° 22 r°.
2. Cf. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 2971, f° 35. Sur le P. Chaponnel, une notice littéraire dans P. Féret, *L'abbaye de Sainte-Geneviève...*, t. II, p. 256-258.
3. Cf. P. Féret, *op. cit.*, t. I, p. 67 n.
4. Cf. Moréri, s. v. *Chaumont* ; Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, éd. Livet. Paris, 1858, t. II, p. 323-324.
5. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 607.
6. Cité dans Pellisson et d'Olivet, *op. cit.*, t. II, p. 324, n. 1.
7. Seulement en 1693, des « Réflexions sur le christianisme enseigné dans l'Église catholique ».
8. Par sa mère Marie de Bailleul, fille de Nicolas de Bailleul et de Marie Habert, il est allié à de grandes familles de robe.

sident : Olivier d'Ormesson, par exemple[1], ou Habert de Montmort qui, par alliance, est un peu son cousin.

Nicolas Clément[2] est un des plus jeunes membres de l'Académie Lamoignon. Né à Toul en 1647, il vient tôt à Paris et, dès 1664, assiste avec compétence M. de Carcavi à la Bibliothèque du roi où il entrera lui-même en 1670, comme garde des planches gravées. Son œuvre est essentiellement érudite[3] et sa carrière celle d'un bibliothécaire. Il représente chez le premier président, la nouvelle école scientifique qui commence à s'affirmer. Dans quelques années, il fera partie du groupe de spécialistes ou de philosophes que Bossuet réunira autour de lui : l'abbé de Varès, l'abbé de Saint-Luc, Fleury, Cordemoy, La Chapelle-Besset[4]. Cette nouvelle école se forme à partir de 1667, dans le salon de Lamoignon, dont le grand mérite est d'avoir permis à ces tendances de se définir et de se développer librement.

Sur les sujets abordés au cours des premières séances de l'Académie Lamoignon, le Père Lalemant donne peu de détails : nous avons montré l'importance du parallèle entre Virgile et Homère ; un autre sujet est indiqué : *les vœux religieux*. De nombreux textes contemporains attestent, en effet, l'actualité de la question mise à l'ordre du jour de la réunion du 23 mai 1667. Vers 1664, Louis XIV et Colbert ont inauguré une politique destinée à développer la population française et à la mettre au niveau de celle des autres nations : une exemption de taille pour les pères de dix enfants et jusqu'à vingt-cinq ans pour les roturiers qui se marieront avant vingt ans faisait l'objet, en 1666, d'une première déclaration[5]. Un autre projet souleva plus d'objections : le 15 mai 1665, dans un mémoire au roi, Colbert reprenait une idée qu'il avait lancée l'année précédente[6], la diminution du nombre des religieux et des religieuses : les moines sont oisifs, se dérobent aux travaux communs ; pour les réduire, il suffit de rendre les vœux plus difficiles, d'en reculer l'âge, de supprimer dots et pensions pour les religieuses[7]. En décembre 1666, le projet se précise et « l'on consulte... comment on dressera une déclaration pour retarder les vœux des religieuses et religieux à vingt ans, et, pour cet effet, on les déclare capables de succéder jusqu'à vingt ans, quoiqu'ils fassent leurs vœux

1. Cf. *Journal*, t. II, p. 516 : « Le jeudi 4 août 1667.... J'appris la mort subite de M. de Chaumont, conseiller d'État ordinaire. Après le dîner, je fus visiter M. l'abbé son fils.... »

2. Voir sur lui Moréri, s. v. *Clément, Bibliothèque ; Correspondance* de Bossuet, t. III, p. 17, n. 8 ; et surtout le *Dictionnaire des Lettres françaises, XVII^e siècle*. Paris, 1954, p. 269.

3. Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque du roi ; ouvrages historiques sur la ville de Toul, etc.

4. *Correspondance* de Bossuet, t. III, p. 17-23, à l'occasion de la mort de l'abbé de Varès en 1684.

5. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 480.

6. Cf. R. Allier, *La Cabale des dévots*, p. 415.

7. Cf. l'Introduction par Chéruel au *Journal* d'O. d'Ormesson, t. II, p. CX-CXI.

à seize ans. C'est encore pour en diminuer le nombre comme de gens inutiles. L'on a allégué sur cela les exemples d'Angleterre et de Hollande, où il n'y a point de religieux. Cela étonne quelques gens[1] ». C'est, en fait, une levée de boucliers : le Père Annat intervient auprès du ministre lui prédisant la ruine de la Compagnie de Jésus et des collèges où les très jeunes gens font les basses classes[2], et surtout lui démontrant l'irrégularité de la procédure envisagée : « Ce serait mettre la main à l'encensoir et entreprendre sur l'autorité de l'Église.[3] » Le premier président rédige un mémoire où il exprime nettement son avis[4].

Le 7 janvier, Olivier d'Ormesson a pu lire l'authentique projet de déclaration dressé par l'avocat général Denys Talon, mais nul ne pense qu'il puisse être maintenu, si vive est la résistance[5]. L'intervention du Nonce sera décisive : il vient voir le Père Annat et se montre « fort emporté », invite le roi de France à imiter celui d'Angleterre qui, sur les questions spirituelles, consulte les évêques, à imiter le Grand Turc qui consulte le Moufti « et qu'au moins le roi devrait considérer le pape comme le Moufti » ; enfin, le nonce brandit la menace du schisme, « car assurément le pape le ferait, et lui se retirerait ; qu'il l'avait dit à M. l'Archevêque qui devait en parler au roi »[6]. Or, le roi aux prises avec la guerre étrangère ne tient pas à se brouiller avec Rome[7] : dès que l'archevêque lui répète les propos du Nonce, il décide de remettre l'affaire à plus tard[8] et lorsque Colbert tente une dernière intervention auprès du premier président de Lamoignon, ce dernier n'a pas de peine à s'opposer catégoriquement au projet qui « allait ruiner la religion en France[9] ».

La déclaration, au moins sous la forme où la prévoyait Colbert avait vécu. Néanmoins les adversaires de la « moinerie » espèrent bien

1. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 480.
2. *Ibid.*, t. II, p. 481 : dès le 19 décembre, le P. Cossart rend compte de cette démarche à Olivier d'Ormesson.
3. Du Molinet, *Histoire des chanoines...*, t. V, Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 606, f^os 236 v^o-237.
4. Le 6 janvier 1667, il le montre à Olivier d'Ormesson : *Journal*, t. II, p. 486.
5. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 490-491 : « Dans le préambule, il établit la puissance du roi sur ce qui est de police, même spirituelle, rapporte des exemples, traite les religieux de gens oisifs et inutiles à l'État. Dans le dispositif, il reprend les mêmes termes de l'ordonnance d'Orléans, déroge à celle de Blois, fait défense aux communautés religieuses de prendre des pensionnaires sinon aux Ursulines.... L'on dit que le Nonce a parlé au roi et que toutes les maisons religieuses sont fort alarmées. »
6. Cf. le récit de cette intervention fait par le P. Cossart à O. d'Ormesson le 30 janvier : *Journal*, t. II, p. 499.
7. Cf. A.-G. Martimort, *Le gallicanisme de Bossuet*. Paris, 1953, p. 272.
8. Cf. O. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 499-500 : 1^er février 1667.
9. Le P. Rapin, *Mémoires*, t. III, p. 387 ; cité par R. Allier, *La Cabale des dévots*, p. 416. R. Allier a tendance à voir dans la réaction du premier président une manifestation inspirée par l'esprit de la Compagnie du Saint-Sacrement : en réalité, les vives protestations des Jésuites, des Génovéfains, de l'ensemble des ordres religieux, de Rome même montrent que la résistance avait une base plus large.

que ce n'est que partie remise et Guy Patin, le 21 février, ne croit pas encore à la mise à l'écart du projet de déclaration : « ... Entre autres articles qu'on réforme dans la police, en voici un qui a été fort contesté, qui est qu'on ne recevra plus personne dorénavant à faire profession de moinerie si jeune. Les garçons ne pourront faire profession qu'à vingt-cinq ans, et les filles qu'à vingt ans ; quelques-uns disent que cet article ne passera jamais. M. le Nonce du Pape avait tâché de l'empêcher, mais le roi l'a voulu ainsi, et l'a fait conclure. Si cette ordonnance est gardée, il ne se fera plus tant de moines ni de moinesses ; le nombre des soldats du Pape diminuera, et il n'y aura plus dorénavant tant de corps et d'âmes dévoués à la papimanie....[1] »

Sans aller jusque-là, des esprits gallicans ne partagent pas les convictions du premier président ou d'Oliver d'Ormesson : dans le salon même de Lamoignon, l'avocat Le Vayer de Boutigny est fort partisan du projet d'ordonnance ; croyons-en ses écrits ultérieurs sur la question des vœux : dès 1668, il publie des « Réflexions sur l'édit touchant la réformation des monastères » ; partant, comme Colbert, de la constatation que la France manque d'hommes, il ne voit de remède que dans des mesures presque toutes semblables à celles que réclamait le ministre : recul de l'âge légal des vœux, limitation du nombre des personnes pouvant être reçues dans les couvents, suppression des dotations, etc. Devant les critiques qui lui reprochent de blesser l'indépendance de l'Église, il publie, en 1669, un second ouvrage : « De l'autorité du Roi touchant l'âge nécessaire à la profession solennelle des religieux. » Nous y trouvons sans doute l'écho de la discussion du 23 mai 1667, et nombre d'arguments seraient à rapprocher des préoccupations de ceux qui fréquentaient le premier président : le citoyen membre de l'État et sujet du roi a-t-il le droit de s'exclure de la République en contractant des vœux ? Chacun peut-il en entrant presque enfant en religion priver automatiquement l'État de son travail et refuser de le défendre ? Questions qui portent incontestablement la marque de l'esprit qui règne dans le salon Lamoignon, désir de réflexion approfondie sur chaque problème politique ou philosophique. Par là autant que par ceux qui la fréquentent, l'Académie Lamoignon est un des phénomènes les plus importants de la seconde moitié du XVII^e siècle.

JACQUES LE BRUN.

1. Lettre du 21 février 1667, t. III, p. 637.

DE QUELQUES NOMS DE PERSONNAGES DANS LE ROMAN DU XVIII^e SIÈCLE

Lorsqu'un écrivain choisit les noms de ses héros pour un roman ou pour une pièce de théâtre, ce n'est pas au hasard, même s'il ne croit pas, comme Balzac, à une mystérieuse correspondance entre ce nom et la personnalité de celui qui le porte. On a peu cherché jusqu'à maintenant comment sont composés les noms que les romanciers du XVIII^e siècle donnent à leurs héros ; M. J. Mistler a remarqué des ressemblances entre des noms qui apparaissent chez des auteurs différents, découvrant ainsi une sorte de lieu commun de l'onomastique romanesque qui vient s'ajouter aux autres lieux communs du roman de séduction ; l'imagination des romanciers jouerait sur un petit nombre de syllabes que l'on retrouverait diversement arrangées : ainsi avec le Germeuil et le Meilcour des *Égarements du Cœur et de l'Esprit*, M. Mistler fabrique le nom du comte de Gercourt, mari promis à Cécile Volanges ; les syllabes de Valmont se retrouvent dans Valcour, Valrose et Blamont chez Sade ; on trouve dans les *Égarements* encore un Versac qui devient l'épisodique Vressac des *Liaisons dangereuses*, dans le *Hasard du coin du feu* un Prévanes qui serait la source de Prévan...[1].

On pourrait apporter bien d'autres exemples, en dehors de Crébillon, Laclos et Sade, qui confirmeraient cette impression de pauvreté dans l'invention, qui conduit beaucoup de romanciers du XVIII^e siècle à reprendre toujours les mêmes situations, les mêmes noms et les mêmes audaces. Cette étude, qui ne peut évidemment être complète, se propose d'apporter quelques-uns de ces exemples, et de montrer, en outre, que pour un certain nombre d'entre eux au moins, une intention a pu présider à leur choix, et qu'il peut y avoir une spécialisation de ces noms, comme au théâtre, dans les emplois de séducteur, d'ingénue ou de traître.

C'est une conquête du réalisme dans le roman que la recherche de noms qui pourraient être portés dans la société ; avec Dupuis, Des Frans, chez Robert Challes, Valville, Habert, chez Marivaux, on est loin des héros précieux qui n'ont pas d'état civil, qui portent

1. J. Mistler, Introduction à son édition des *Liaisons dangereuses*, éd. du Rocher, Monaco, 1948, p. XXVII.

des noms antiques ou des noms de théâtre ; on trouve encore, dans la premièer moitié du siècle, Cidalise et Clitandre[1], Florise et Cléante[2], mais de plus en plus de tels noms se réfugient dans le conte.

Deux tendances principales se manifestent de 1700 à 1750, qui n'intéressent pas directement notre propos, mais permettent de localiser les faits signalés : la référence à des personnages historiques, portant des noms connus, d'Artagnan ou comte de Comminge[3], ce qui est déjà une manière de se refuser à inventer un nom romanesque, et un autre refus encore plus évident, l'anonymat des comtes de *** et des marquises de ***, dans la foule de *Mémoires*, d'*Histoires* ou de *Lettres* qui se présentent comme authentiques. Dans les deux cas, l'auteur fuit devant ses responsabilités de créateur et se réfugie derrière le masque de l'historien ou de l'éditeur.

La recette de l'anonymat, entre les mains d'un auteur capable de faire faire de grands progrès à son art comme Crébillon fils, pourra devenir un système : pour souligner la rigueur et l'universalité de ses analyses psychologiques qui rivalisent avec les mathématiques, Crébillon, dans les jeux des sens et de l'esprit qu'il monte comme des ballets bien réglés, désigne ses personnages par des initiales et des étoiles ; on trouve ainsi chez lui toute la gamme des procédés : les noms gratuits du conte, à l'exotisme de convention, comme Tanzaï et Néadarné ; les noms du répertoire galant : Cidalise et Clitandre ; l'anonymat, dans les *Lettres de la Marquise de M*** au comte de R**** (1732) et dans les *Lettres de la Duchesse de *** au Duc de **** (1769) : Crébillon reste donc fidèle à cette formule jusqu'à la fin de sa carrière, à une époque où les héros anonymes se font de plus en plus rares, sans exploiter la mine qu'il avait découverte dans les *Égarements*, celle des noms expressifs, que nous retrouverons plus loin ; aux noms de Meilcour, de Mme de Senanges, il préfère le répertoire conventionnel qui réunit autour de Cidalise et de Clitandre, dans *La Nuit et le Moment*, des personnages aux noms empruntés à l'antiquité et au théâtre, à Molière le plus souvent : Aspasie, Araminte, Bélise, Célimène, Damis, Éraste, Luscinde, Oronte, Philinte, Valère... ; d'autres sont encore désignés par des initiales, d'autres par de simples titres qui les dépersonnalisent : le Comte, la Marquise ; enfin Crébillon ne néglige pas non plus la formule historique, dans les *Lettres de Ninon de Lenclos au Marquis de Sévigné*[4] et dans les *Lettres de Madame la Marquise de Pompadour*[5], s'il faut bien lui attribuer ces deux recueils.

Voilà donc bien des manières de ne pas inventer un nom nou-

1. Crébillon, *La Nuit et le moment ou les matinées de Cythère*. Londres, 1755.
2. Thomas Laffichard, *Histoire de Florise et de Cléante*. Amsterdam, 1746.
3. Courtilz de Sandras, *Mémoires de M. d'Artagnan....* Cologne, 1700 ; Mme de Tencin, *Mémoires du Comte de Comminge*. La Haye, 1735.
4. *Lettres de Ninon de Lenclos....* Amsterdam, 1750 (attribué aussi à L. Damours).
5. *Lettres de Mme la marquise de Pompadour*. Londres, 1771 (attribué aussi à Barbé-Marbois).

veau ; est-ce montrer beaucoup plus d'imagination que de disposer diversement les syllabes Val et court, qui sont peut-être les plus fréquentes ? Syllabes au demeurant fort répandues dans la toponymie et l'anthroponymie françaises. On ne compte pas, évidemment, les noms qui se terminent en-ville.

Il est tout naturel que Marivaux, créateur du roman d'une certaine société moyenne, joue son rôle dans la constitution de ce répertoire commode. Les noms de Valville, Ferval, Fécour, suggèrent que leurs possesseurs ressemblent à tous les honnêtes gens.

Le premier Valcourt est peut-être celui que présente, en 1739, une *Histoire du Comte de Valcourt par lui-même* [1] ; on trouve le même nom, avant le « roman philosophique » de Sade, *Aline et Valcour*, dans les héroïdes de Dorat, *Zéïla... à Valcourt*, et *Réponse de Valcourt* (1764) ; puis dans les *Mémoires de Mademoiselle de Valcourt*, par Mme G. C. Thiroux d'Arconville (1767).

Autre combinaison fréquente, et promise à une grande fortune, malgré la banalité de sa formation : Valmont. On le trouve chez Mlle de Lussan, en 1748 [2], sous la forme Vallemont, nom de l'héroïne qui ramène dans le droit chemin l'infidèle d'Estouteville par sa douceur et sa vertu. C'est peut-être chez l'abbé Gérard, dont le roman, le *Comte de Valmont ou les Égarements de la Raison* connut, en 1774, une grande faveur malgré sa niaiserie édifiante, que Laclos a trouvé le nom de son protagoniste, et aussi un personnage de libertin que la vertu d'une femme, une fois de plus, convertit. On retrouvera le nom de Valmont dans une réponse vertueuse de sa rivale au dangereux Laclos [3], et chez Sade : la présence d'un Valmont dans une des nouvelles des *Crimes de l'Amour*, *Eugénie de Franval*, viendrait peut-être étayer la thèse de M. G. Lély [4] selon laquelle Sade aurait été obsédé par le désir de rivaliser avec la gloire de Laclos et de refaire les *Liaisons*. Ce Valmont est l'amant que le cynique Franval offre à sa vertueuse épouse pour pouvoir se livrer librement à sa passion incestueuse pour sa propre fille, qu'il a élevée pour satisfaire ses plaisirs.

On retrouverait la même syllabe *Val* dans Valmore, héros d'une « anecdote française » de Loaisel de Tréogate, et dans un Clairval, une marquise de Fierval, une Justine de Saint-Val [5]....

Quant à l'élément -court ou -cour, que nous avons déjà trouvé dans

1. Utrecht, 1739 (Arsenal ; absent B. N.).
2. Mlle de Lussan, *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*. Londres, 1748.
3. Mme de Genlis, *Adèle et Théodore ou lettres sur l'Éducation*. Paris, 1782.
4. G. Lély, « Sade a-t-il été jaloux de Laclos ? », *N.R.F.*, juin 1953, p. 1124 et suiv.
5. Loaisel de Tréogate, *Valmore, anecdote française*. Paris, 1776.
Farmian de Rosoi, *Clairval, philosophe ou la force des passions*. La Haye, 1765.
La belle Berruyère ou Aventures de la Marquise de Fierval. Londres. 1765.
Leroy de Lozembrune, *Tableau des mœurs d'un Siècle philosophe, Histoire de Justine de Saint-Val*. Manheim [*sic*], 1786.

Valcourt et Valcour, il est très fréquent et désigne souvent le jeune premier ; on a ainsi toute une famille de Meilcour, Melcourt, Mercourt.... Le modèle du genre est probablement le Meilcour des *Égarements*, suivi d'un personnage qui apparaît dans le *Législateur moderne* attribué à d'Argens[1] ; nous retrouvons ici Dorat avec de nouvelles héroïdes, traduction en vers des *Lettres portugaises* : il les intitule *Lettres d'une chanoinesse de Lisbonne à Melcour, officier français*[2] ; un Mercourt est de même un séducteur chez Léonard[3] ; au contraire, le jeune Milcourt est le généreux amant de la comtesse d'Alibre chez Loaisel de Tréogate[4] ; un roman intéressant de Mlle de Saint-Léger, les *Lettres du Chevalier de Saint-Alme et de Mademoiselle de Melcourt*[5], montre cette dernière victime d'une vengeance féminine qui ressemble fort à celle qu'ourdira Mme de Merteuil quelques mois plus tard. On voit encore chez Sade comment un romancier du temps n'hésite pas à reprendre un nom déjà rendu célèbre : il s'agit cette fois d'un personnage épisodique d'*Aline et Valcour*, qui reçoit le nom de chevalier de Meilcourt.

On peut se demander quelles intentions accompagnent ces reprises de noms plus ou moins analogues ; on croirait qu'en s'efforçant de ne pas dépayser leurs lecteurs par ces noms un peu incolores, nos auteurs pensent rattacher le nouveau roman à une sorte de vérité moyenne qui en garantit l'authenticité.

Dans d'autres cas plus intéressants, on peut découvrir le désir de rappeler un roman célèbre, et quelquefois de le parodier. Les souvenirs de Marivaux sont ainsi nombreux : la Mlle Habert, du *Paysan parvenu*, tend à devenir le modèle de la bourgeoise d'un certain âge et d'une sensualité masquée par la dévotion ; ainsi dans les *Mémoires de la Marquise de Blamon ou le Danger des Liaisons*[6], à qui Laclos doit peut-être l'idée de son titre, une Mme Habert est chargée, sur sa réputation de moralité, de l'éducation d'une jeune parente orpheline qui doit sûrement beaucoup aussi à Marianne, et qui, devenue religieuse, fera des confidences qui sont encore marquées du souvenir de Marivaux. Mme Habert est une veuve riche, qui a donné dans la dévotion, comme la Marquise de Merteuil, après une jeunesse vive et brillante : « On prétendait même qu'elle avait été encore quelque chose de plus. »

Un M. de Valville et un M. de Ferval sont étrangement réunis dans

1. D'Argens, *Le Législateur moderne ou Mémoires du chevalier de Meillcour.* Amsterdam, 1739.
2. La Haye-Paris, 1770.
3. *La Nouvelle Clémentine ou Lettres de Henriette de Berville.* La Haye-Paris, 1774.
4. *La Comtesse d'Alibre ou le cri du sentiment, anecdote française.* La Haye-Paris, 1779, réédité sous le titre : *Lucile et Milcourt ou le cri du sentiment.* Paris, An II.
5. Et non Mlle de Malcourt, comme portent le catalogue B. N. et celui de D. Mornet dans son édition de *La Nouvelle Héloïse*, tome I. — Amsterdam-Paris, 1781.
6. Mme de Saint-Aubin. Genève, 1763.

les *Lettres du Marquis de Roselle*, mais cette fois avec une intention parodique certaine[1] : c'est encore une fois l'histoire d'une « éducation sentimentale », comme celle du Meilcour de Crébillon par Versac ; le marquis de Roselle est « formé » par Valville, qui est un roué et qui n'a plus rien de la naïveté et de la nonchalance que nous connaissions au héros de Marivaux ; si, comme le dit M. P. Moreau, « Valmont est un Valville ou un Versac qui a lu Helvétius »[2], le Valville de Mme de Beaumont est une des étapes de cette transformation : le Valville de Marivaux n'était qu'inconstant, celui-ci est un roué, il n'est pas encore un philosophe. Grâce à lui, Roselle a des « liaisons secrètes » avec une fille d'opéra, Léonor ; celle-ci le mène très habilement, ayant recours à la bienfaisance hypocrite, comme plus tard Valmont, pour se faire bien voir de sa victime, puis au chantage, supposant une promesse de mariage pour s'en faire promettre autant par Roselle. Cette Léonor n'est pas sans ressembler, en plus noir, à une héroïne de Marivaux : comme la coquette du *Spectateur Français*, elle sait « jouer d'après nature la dignité, le sentiment, la délicatesse »[3], mais elle a perdu l'innocence de Marianne et son habileté plus instinctive que consciente ; cependant, malgré cette rouerie consommée, le parti du mal échoue : dans ce roman, la conjuration de la famille et des amis — encore un emprunt à Marivaux — réussit : c'est là qu'intervient M. de Ferval, qui n'a rien de l'hypocrisie de celle qui porte son nom dans *Le Paysan*, et qui sauve le marquis et lui fait épouser sa sœur, dont nous attendions la pure et tendre figure après les débordements du héros. Certes Léonor et Valville essaient de faire trébucher la vertu toute neuve de Roselle ; mais « les méchants se détruisent les uns les autres », comme le remarque l'auteur avec une profondeur involontaire digne de Laclos[4].

Pourquoi ces noms qui rappellent Marivaux, dans un roman dont la philosophie est à l'opposé de la sienne, montrant que l'intrigue corrompt l'âme et opposant des âmes toutes noires ou toutes blanches aux caractères nuancées de Marivaux ? Est-ce là un témoignage que la *Vie de Marianne* n'était plus lue en 1764, et qu'on pouvait impunément lui emprunter des noms propres ? ou simplement un exemple de plus de la réticence de son siècle à l'égard du marivaudage ? N'y a-t-il pas là plutôt une des marques du pessimisme grandissant que M. A.-M. Schmidt relève dans tout un courant de pensée[5], malgré le dénouement conventionnellement moral ? Il y aurait là une Anti-Marianne, comme il y a eu des Anti-Pamélas, beaucoup plus tôt il est vrai après l'apparition du roman de Richardson. Ces nouvelles Pamé-

1. Mme Élie de Beaumont. Londres-Paris, 1764.
2. P. Moreau, « Les Stendhaliens avant Stendhal », III, *R.C.C.*, 1926-1927, I, p. 734-746.
3. Tome I, p. 251.
4. Tome II, p. 183.
5. A.-M. Schmidt, « Duclos, Sade et la littérature féroce », *Revue des Sciences humaines*, avril-sept. 1951, p. 146 et suiv.

las[1] ne devaient-elles pas d'ailleurs quelque chose à Marivaux, autant qu'à Richardson, lui-même débiteur de Marivaux ? Elles avaient, en effet, un don de dissimulation bien étranger aux vertueuses héroïnes de Richardson, à qui elles viennent donner une leçon de vérité ; celle de Villaret, après s'être laissé aller à l'inconséquence d'une passion sincère, revient à des principes plus réalistes et proclame : « Me voilà donc coquette raisonnée »[2] ; celle de Mauvillon, Syrène, mérite bien son nom, étant une « coquette qui ignore tout, excepté l'art de tromper » ; à quatorze ans à peine, elle « pouvait disputer le prix à la première actrice de théâtre dans l'art de feindre et de copier toutes les passions qui agitent l'esprit de son sexe. Son jeune cœur affectait des accidents imaginaires... ; elle pâlissait et rougissait avec la même facilité »[3]. Cet art de feindre mis au service d'un art de parvenir doit évidemment à Marivaux ; on retrouve jusqu'à l'incident de la cheville foulée chez Mauvillon.

Lorsque le nom même du roman la souligne, l'intention parodique n'est que trop évidente ; lorsqu'elle l'est moins, l'étude des noms propres peut mettre sur la voie, et permettre de déceler certaines vues de l'auteur, ou de définir le climat dans lequel naît son œuvre.

Les cas onomastiques les plus intéressants sont ceux où le nom semble avoir une signification en rapport avec le caractère du héros ou avec son rôle dans le roman, et ceux où les ressemblances entre des romans différents sont plus que des hasards ; est-il sans intérêt de remarquer le grand nombre d'héroïnes qui, entre 1730 environ et la fin du siècle, s'appellent Marsange, Senanges, Volanges, Volnanges... ?

On pourrait se livrer à une étude comparable sur les prénoms. Mêmes faits de mode littéraire, dans leur cas, même spécialisation peut-être ; sans parler des nombreuses Julies qui prolifèrent après l'apparition de *La Nouvelle Héloïse*, on peut remarquer les Adélaïdes qui fleurissent surtout après 1760[4] ; leur nom est toujours associé à la lutte entre le vice et la vertu ; on voit d'abord celle-ci triompher ;

1. Villaret, *Anti-Paméla ou Mémoires de M. D****, trad. de l'anglais. Londres, 1742.
—Mauvillon, *L'Anti-Paméla ou la Fausse innocence découverte.* Amsterdam-Leipzig, 1743.
2. P. 51.
3. P. 3.
4. Avant cette date, le prénom n'apparaît que dans des romans historiques : *Adélaïde, reine de Hongrie,* nouvelle historique de M^lle^ de la Roche Guilhen. Amsterdam, 1707 ; — *Adélaïde de Messine,* nouvelle historique, galante et tragique. Paris, 1722.
— *Adélaïde de Vitsburg ou la Pieuse pensionnaire.* Avignon, 1734. Paris, 1757.
— *Mémoires d'Adélaïde.* Paris, 1764.
— *Adélaïde ou l'amour et le repentir.* Amsterdam-Paris, 1769.
— P.-J. Bernard, *Les heureux malheurs ou Adélaïde de Wolver.* Cologne-Paris, 1773.

chez Sade, le rapport des forces est évidemment renversé et on voit Adélaïde de Sainval mourir de douleur dans *Aline et Valcour*. Que penser aussi des Justines ? Sade n'est pas à l'origine de la carrière romanesque de ce prénom, qui deviendra grâce à lui synonyme de vertu malheureuse (et inutile). On le relève déjà, par exemple, chez Leroy de Lozembrune, et, beaucoup plus tôt, chez Magny[1]. Le prénom de Sophie désigne tout naturellement l'objet des amours enfantines et pures, par opposition à la femme mûre qui initie le jeune héros à la vie des sens : ainsi, Tomes Jones est partagé entre le souvenir de sa Sophie et son attirance pour la rusée Lady Bellaston, et Faublas, entre Sophie de Pontis et la redoutable Marquise de M***. Un roman de Desfontaines[2] présente deux sœurs qui annoncent Justine et Juliette : Sophie, la vertueuse, est entraînée dans la débauche par sa sœur Émilie ; mais elle se repentira et se rachètera, tandis qu'Émilie est punie. Son nom de Sophie est donc bien le symbole d'une nature qui ne peut être profondément corrompue.

Dans le cas des noms de famille, nous assistons à des variations sur le même thème, celui de la vertu encore et celui du vice ; le premier sera illustré par les noms en -ange, qui conviennent à merveille aux victimes des libertins ou aux pures héroïnes qui les ramènent au bien. Ces noms garderont une grande faveur jusqu'au siècle suivant : le nom de Senanges, qui se trouve pour une des premières fois dans les *Égarements*, de Crébillon (1736-1738), se rencontre encore chez M^me^ de Flahaut, en 1805[3]. Entre ces deux dates, on le trouve chez Dorat, qui montre la résistance de la Vicomtesse de Senanges au chevalier de Versenai[4]. Rousseau lui-même n'a-t-il pas voulu que le nom de sa Julie d'Étange fût symbolique de sa nature profondément vertueuse ?

Chez Laclos aussi, l'innocente victime du roué s'appelle Cécile Volanges ; mais c'est pour la plus grande part une dérision que de nommer ainsi ce petit animal abandonné à ses instincts, et sa mère confite en pruderie[5].

En effet, très vite ces noms symboliques ne sont plus réservés aux figures de femmes vertueuses ; d'abord on les voit passer à des héros masculins, qui les méritent quelquefois : dans un conte moral, un M. Soulange est un vertueux philosophe[6] ; le marquis de Solanges est un vertueux jeune homme ; mais, victime du « danger des liai-

1. Leroy de Lozembrune, *Tableau des mœurs d'un siècle philosophe, Histoire de Justine de Saint-Val.* Manheim *(sic)*, 1786.
— Magny, *Mémoires de Justine.* Londres, 1754.
2. Desfontaines, *Lettres de Sophie et du chevalier de***.* Londres-Paris, 1765.
3. M^me^ de Flahaut, *Adèle de Senanges ou Lettres de Lord Sydenham.* Paris, 1805.
4. Dorat, *Les Sacrifices de l'Amour ou Lettres de la Vicomtesse de Senanges au chevalier de Versenai.* Amsterdam-Paris, 1771.
5. Un sieur Volange était acteur aux Italiens en 1780, d'après le *Journal de Paris* (25 février 1780), et mauvais quoique applaudi.
6. Tiphaigne, *Sanfrein ou mon dernier séjour à la campagne.* Amsterdam, 1765.

sons », il oscille longtemps entre le bien et le mal : protégé par ce nom bénéfique, il finira par s'amender tout à fait[1]. Même personnage de libertin ramené à la vertu, le marquis de Cousanges[2], d'abord plongé dans le vice en compagnie de son ami le chevalier de Sargiac, qui est pire que lui, sera touché par la pureté d'une jeune bourgeoise et « abjure ses anciens égarements ». Quelquefois l'antiphrase est complète : on voit dans les *Mémoires du Marquis de Saint-Forlaix* [3] un traître nommé Corsange séduire la sœur de Saint-Forlaix ; tout s'arrangera grâce à un Prémont, qui nous rappelle la famille des Prévan, Valmont, et, pourquoi non, Le Guay de Prémontval, le mathématicien auteur du *Diogène Décent.*

Quant au nom de Saint-Pouange, le ministre libidineux qui ne libère l'*Ingénu* qu'au prix des faveurs de Mlle de Saint-Yves, il n'est pas seulement cocasse par sa formation : même si un M. de Saint-Pouanges a effectivement été commis de Louvois, Voltaire en choisissant ces syllabes a sûrement eu une intention malicieuse à l'égard des noms en -ange si répandus dans le roman du temps ; ce n'est qu'un élément parmi tant d'autres qui font de l'*Ingénu* une parodie du genre romanesque.

Enfin et surtout l'ironie est évidente lorsque le nom est appliqué à une femme de mauvaises mœurs : bien avant Cécile Volanges, un nom de la même famille est choisi par antiphrase : une Mme de Senanges fait des propositions éhontées au jeune Meilcour des *Égarements.*

Sade affectionnera particulièrement les noms en *ange* et se complaira à dénigrer la vertu jusque dans les noms qui en évoquent l'idée. Toutes les utilisations de ces patronymes se retrouvent chez lui, depuis le simple lieu commun jusqu'au blasphème : un personnage épisodique d'*Aline et Valcour* porte le nom de Folange, dont la composition amusante est sans rapport avec ce que l'on sait de l'homme ; la quatrième nouvelle des *Crimes de l'Amour* montre Mlle de Faxelange livrée en mariage à un brigand par l'effet malheureux de l'orgueil de son père et du sien ; mais la dérision vraiment nette commence avec Mme de Lorsange, qui n'est autre que Juliette, la sœur de Justine, « une de ces prêtresses de Vénus dont la fortune est l'ouvrage d'une figure enchanteresse, de beaucoup d'inconduite et de forfanterie... »[4] ; enfin, on trouve toujours cette même finale symbolique, mais cette fois à l'état pur, si l'on ose dire, dans le nom de Mme de Saint-Ange, qui se trouvait déjà sans intention parodique, chez Mme Robert : dans les *Succès d'un fat* (1762), le fat, Tameré, essaie de

1. Jullien dit Desboulmiers, *Mémoires du Marquis de Solanges.* Amsterdam-Paris, 1766.

2. Anonyme, *L'Amour vainqueur du vice ou Lettres du Marquis de Cousanges.* Amsterdam, 1776.

3. Mrs Brooke, *Mémoires de M. le Marquis de Saint-Forlaix.* Paris, 1770.

4. Sade, *Justine ou les Malheurs de la Vertu,* en Hollande (Paris, Girouard), 1791, p. 15.

faire croire qu'il a triomphé de la vertu de la pure Mme de Saint-Ange ; chez Sade, la dame de ce nom est chargée de professer l'amoralisme et l'athéisme le plus clairement du monde[1].

On voit donc comme les romanciers du XVIIIe siècle usent et abusent de cette terminaison pleine de sens. Vigny avait été assurément sensible à ce retour en écho, qui lorsqu'il fait composer au Docteur-Noir un très réussi pastiche des contes légers du siècle passé, choisit pour héroïne Mlle de Coulanges[2].

On pourrait allonger la liste des -anges[3] ; il est plus intéressant de se demander ce qui correspond du côté masculin à cette syllabe évocatrice, d'abord réservée aux femmes. Il semble que la dure syllabe -ac s'oppose à la douce syllabe -ange et serve à désigner souvent les libertins et les séducteurs. On a ainsi dans les *Égarements*, qui jouent décidément un rôle capital, un Versac ; dans le *Hasard du coin du feu* par le même Crébillon, un Plessac ; Versac, le mauvais génie de Meilcour, est le modèle des innombrables libertins des deux sexes qui vont mener ces éducations sentimentales à l'envers que sont tant de romans du siècle, et qui très souvent auront un nom terminé comme le sien.

Mme de Puisieux affectionne le suffixe, sans lui donner toujours une valeur très nette : le comte de Zurlac est un vieillard « d'une figure très désagréable » à qui Mlle de Valance est sacrifiée. Après la mort de son mari, elle deviendra une de ces « éducatrices » dont nous parlions[4]. Dans *Alzarac ou la nécessité d'être inconstant* [5], on a l'impression que dès le titre, le suffixe a sa valeur péjorative ; en fait, il s'agit d'un conte « oriental » à rapprocher de *Zamor et Almanzin* du même auteur, et le nom d'Alzarac entre dans la famille des noms qui retirent de leur *z* une couleur orientale conventionnelle, comme Zamire, Zusbec, Zurzay... dans le même roman.

Si quelquefois le suffixe n'a aucune signification symbolique, comme pour le chevalier de Gérac, qui, chez Dorat[6], contrebalance l'influence d'un nouveau mauvais génie, le duc de ***, nous avons déjà rencontré le chevalier de Sargiac, âme damnée du Marquis de Cousanges : le maléfice de son nom le condamne à ne pas suivre son ami dans la rédemption ; la spécialisation des suffixes est ici très claire.

Un des hommes par qui la pureté de Mme de Luz [7] est bafouée —

1. Sade, *La Philosophie dans le Boudoir*. Londres, 1795. On pourrait citer aussi *La Marquise de Gange*, s'il était sûr qu'elle fût de Sade (Paris, 1813).
2. Vigny, *Stello*, éd. Baldensperger. Paris, 1925, p. 14 et suiv. — Vigny transforme d'une façon caractéristique le nom de Mme d'Esclignac, héroïne réelle de l'aventure de la puce enragée.
3. *L'Infortuné Français ou les Mémoires du Marquis de Courtanges*. Londres, 1752. — Mme de Villeneuve, *Mémoires de Mlles de Marsange*. La Haye-Paris, 1757.
4. Mme de Puisieux, *L'Éducation du Marquis de *** ou Mémoires de la Comtesse de Zurlac*. Berlin-Paris, 1753.
5. Mme de Puisieux, *Alzarac ou la nécessité d'être inconstant*. Cologne-Paris, 1762.
6. Dorat, *Les Malheurs de l'Inconstance*. Amsterdam-Paris, 1772.
7. Duclos, *Histoire de Mme de Luz*. La Haye, 1741.

pureté symbolisée là encore par son nom, d'après M. A.-M. Schmidt[1] — s'appelle Marsillac ; Mme de Boisgiron peint en M. de Mérac un libertin dissimulé[2]. Il est frappant que, lorsque Faublas introduit sous l'apparence d'une fille chez la Comtesse de Lignolle, devient l'amant de celle-ci, et qu'elle lui demande son véritable nom, il en invente un sur le modèle des séducteurs professionnels : Flourvac[3].

Les noms de ce type les plus fréquents sont les Versac[4] et par métathèse Vressac[5], Bersac et par métathèse Bressac, qui se trouvent tous deux chez Sade, le premier pour désigner un couple de comédiens victimes des mêmes malheurs que Léonor[6], le second, pour désigner un débauché que rencontre Justine[7].

D'où tous ces noms proviennent-ils, et sont-ils construits sur un modèle commun à l'origine ? Ils pourraient être inspirés de tous les conquérants venus du Sud-Ouest, comme plus tard Rastignac, à l'assaut de la capitale et de ses beautés : Perrin nous montre un Présac venu de Périgueux tenter sa chance à Paris, car il est cadet et « victime des coutumes bizarres de son pays »[8] ; il rencontre d'abord une marquise de Florac dont le nom traduit bien le libertinage par un transfert comparable à celui qui faisait passer le suffixe -ange des femmes aux hommes ; puis, tel le Patrice du *Doyen de Killerine*, il est partagé entre deux femmes, épouse celle qu'il aime le moins, revient à l'autre....

Il est possible aussi que ces noms reflètent le souvenir de l'un des plus séduisants Don Juans du siècle, le duc de Richelieu, dont les aventures, à défaut des *Mémoires* parus trop tard, ont inspiré tant de romanciers, et qui porta dans sa brillante jeunesse le nom de duc de Fronsac.

Il ressort de ces exemples, dont le nombre a dû nécessairement être réduit, que dans la plupart des romans du XVIIIe siècle, les noms de personnes sont formés d'après des schémas assez peu nombreux ; on ne cherche pas l'originalité ; on modèle les personnages sur la société qui lit leurs aventures ; on crée un univers conventionnel, où l'héroïne a nécessairement toutes les vertus et le roué, toutes les noirceurs ; aucun personnage n'a d'état civil bien individualisé, comme le prouvent ces noms coulés dans les mêmes moules : dans ces romans

1. Art. cité. Luz = Lux, la pureté de la lumière.
2. Mme de Boisgiron, *Les Suites d'un Moment d'erreur ou Lettres de Mlle de Keresmont*. Amsterdam-Paris, 1775.
3. Louvet de Couvray, *Six semaines de la vie du Chevalier de Faublas*. Paris, Bossange, 1822, p. 117.
4. Après les *Égarements*, se retrouve chez Mlle de Saint-Léger, *Lettres du Chevalier de Saint-Alme et de Mlle de Melcourt*. Amsterdam-Paris, 1781, lettre 35.
5. *Liaisons dangereuses*, lettre 71.
6. Sade, *Aline et Valcour*. Paris, 1793.
7. Sade, *Justine*.... Paris, 1791.
8. J. A. R. Perrin, *Henriette de Marconne ou Mémoires du Chevalier de Présac*. Amsterdam, 1763.

que l'on peut dire sans héros, on cherche à rejoindre une vérité moyenne plutôt qu'à créer du nouveau, et à utiliser les rapprochements que l'emprunt d'un nom suggérera au lecteur. C'est ainsi que se constituent ces familles onomastiques en *val*, *cour*, *ange*, *ac*, *euil*....

La plus grande différence peut-être entre le roman du XVIII^e siècle et celui de Stendhal ou de Balzac se retrouve jusque dans ces faits d'onomastique : tous les personnages que nous avons rencontrés sont interchangeables ; aucun n'est un héros comme en seront Vautrin ou Fabrice, à qui leurs noms appartiennent bien en propre ; les intrigues sont construites sur des modèles constants : on voit éternellement le même libertin passer de femme en femme pour être souvent converti par un ange de pureté, dont l'auteur réserve l'apparition pour l'instant où il aura épuisé la liste des conquêtes traditionnelles ; seuls émergent au-dessus de ces personnages peu individualisés une Julie, un Valmont, une M^me^ de Merteuil, qui se rangent cependant aussi dans les familles onomastiques que nous avons essayé de définir.

L. Versini.

LA RÉUSSITE ROMANESQUE ET LA SIGNIFICATION DES « LETTRES PERSANES » DE MONTESQUIEU

Les *Lettres persanes* de Montesquieu sont-elles un roman ? La question peut paraître superflue : Puisque de l'avis unanime le livre est un chef-d'œuvre, importe-t-il de le rattacher à tel ou tel genre, ceci d'autant plus qu'au XVIII^e^ siècle, le genre du roman est d'une infinie souplesse ? Pourtant, derrière une question peut-être oiseuse d'histoire de la littérature, l'appréciation esthétique et la signification même de l'œuvre sont en cause.

Les *Lettres persanes* contiennent, en effet, *à côté* d'une critique « philosophique », une intrigue orientale de sérail qui, elle, paraît au lecteur de notre temps immédiatement et incontestablement romanesque. Si cette intrigue n'est, comme la critique universitaire l'a longtemps admis, qu'un prétexte, la valeur littéraire de l'ouvrage se trouve diminuée par ces défroques galantes du temps jadis. Des commentateurs aussi divers qu'un A. Adam, un F. C. Green, un J. Bainville s'accordent à voir dans les *Lettres persanes* à la fois un chef-d'œuvre et un mauvais roman. Un tel jugement contradictoire provient d'une lecture justement admirative, mais d'une insuffisante réflexion sur la profonde unité artistique de l'œuvre, qui, seule, en explique la réussite.

A. Adam, soucieux avant tout de défendre, contre Montesquieu lui-même, l'audace intellectuelle du jeune auteur, reprend la célèbre critique d'Helvétius : « Son beau génie l'avait élevé dans sa jeunesse jusqu'aux *Lettres persanes*. Plus âgé, il semble s'être repenti d'avoir donné à l'envie ce prétexte de nuire à son ambition. » L'éminent critique refuse de se laisser prendre au piège que Montesquieu aurait voulu tendre au lecteur dans les *Réflexions* dont il fit précéder l'édition définitive des *Lettres* (1754) : « Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis. Mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans, qui devoient y jouer un si grand rôle, se trouvoient tout à coup transplantés en Europe, c'est-à-dire, dans un autre univers[1]. » A. Adam remarque : « Montes-

1. Nos citations des *Lettres persanes* reproduisent le texte procuré par A. Adam dans la Collection des Textes littéraires français. Droz, Genève et Giard, Lille, 1954.

quieu a voulu nous faire croire que le principal intérêt du livre était d'être « une espèce de roman ».... Mais si les *Lettres persanes* étaient avant tout un roman, elles ne seraient pas un chef-d'œuvre.... Quoi qu'il dise, l'écrivain n'attachait pas assez d'importance à l'aspect romanesque de ses *Lettres* pour en avoir assuré la parfaite cohésion »[1]. Sans doute ne devons-nous pas nous laisser abuser par la demi-bonne foi de Montesquieu vieilli — pas plus que de la subtile charité de cet autre Bordelais, François Mauriac, regrettant sa cruauté envers la grande bourgeoisie de sa ville.... Notons cependant que l'existence de contradictions de détail dans un texte littéraire ne prouve rien : les changements d'état civil de la femme de Sancho Panza ne retirent rien au roman de Cervantès. Nous y reviendrons. F. C. Green, pour sa part, plus préoccupé par les remarques des *Réflexions* sur la technique romanesque, reconnaît la justesse des intentions de l'auteur, mais doute de la valeur du résultat : « Montesquieu did not produce a good novel. » Après avoir résumé la mince intrigue du sérail en l'isolant de son contexte, il conclut : « On remarquera que l'action centrale n'est pas suffisante et qu'aucune aventure ni matérielle ni psychologique ne conduit au dénouement. Montesquieu avait eu l'intention de peindre l'irritation sexuelle croissante des épouses (« la fureur ») et la diminution graduelle de leur amour par l'effet de l'absence d'Usbek. Mais sa psychologie est si courte, son imagination créatrice si déficiente, qu'au lieu d'une suite de portraits analytiques, de confessions intimes, il nous donne seulement une peinture qui suggère de façon déplaisante le désordre d'une maison louche en l'absence du tenancier [2]. » Les intentions de Montesquieu sont ici déformées, croyons-nous, — à supposer que l'on puisse attacher une signification très précise à deux lignes des *Réflexions* écrites, rappelons-le, trente ans après la composition du livre. Mais surtout l'erreur est de vouloir porter un jugement sur la partie purement galante de l'œuvre, alors que, si une affirmation des *Réflexions* doit particulièrement retenir notre attention, c'est celle de la liaison entre la découverte de l'Europe par Usbek et la révolte de ses femmes. J. Bainville, enfin, avec une désinvolture amusante, non content d'affirmer que les *Lettres* sont un mauvais roman, les accuse, pour sa part, d'être un pamphlet attardé et une satire superficielle. Et cependant : « Si j'allais jusqu'au bout de ma pensée (pourquoi n'irais-je pas ?), je dirais que les *Lettres persanes* sont un exercice de style par quelqu'un qui a du style. En avoir, tout est là.... Montesquieu se fixe au premier rang de ceux qu'on relit, moins pour les choses qu'ils disent que pour la façon dont ils les ont dites » [3]. Pourquoi le « style »

1. *Op. cit.*, Introd., p. XVIII et XIX.
2. « Montesquieu the Novelist and some Imitations of the *Lettres persanes* », *Modern Language Review*, XX, 1925, n° 1, p. 32-42. Notre traduction.
3. Introduction aux *Lettres persanes*. Paris, 1931.

de Montesquieu est-il moins bon dans le *Temple de Cnyde* et franchement languissant dans ses autres œuvres romanesques ? Question insoluble pour qui prétend séparer la forme d'une œuvre de son contenu. Cependant, l'attitude de Bainville n'est que le contre-pied de celle de l'historien des idées. La critique de « gauche » comme celle de « droite », et la critique « technique » se rejoignent dans un pareil dédain pour cette chose signifiante qu'est un livre. Pour justifier, ou plus simplement comprendre les *Lettres persanes*, n'est-il pas nécessaire de considérer dans leur totalité les éléments qui les constituent, en particulier la « philosophie » et l'intrigue de sérail ? Ainsi, ni le sens de l'œuvre ne serait contenu dans sa « philosophie » explicite, ni le contexte vécu dans l'intrigue du sérail. Et d'ailleurs, il est évident que l'idée de l'œuvre réside dans la confrontation de deux mondes : confrontation que Montesquieu a romancée en une confrontation de l'Orient et de l'Occident, mais qui est le conflit vécu par Montesquieu et sa génération entre la tradition vivante de la noblesse de robe provinciale d'une part, et, d'autre part, la double séduction parisienne de l'époque galante et du siècle des lumières. Déjà de belles études d'histoire littéraire, tant de biographie que d'histoire du genre romanesque, ont montré que l'originalité des *Lettres persanes* réside dans l'unité synthétique de la critique philosophique et de l'intrigue du sérail. Il nous appartiendra d'indiquer comment ces indices externes, appuyés par le témoignage même de Montesquieu, sont corroborés par l'étude interne de l'œuvre, par l'analyse de sa structure.

Indices externes de l'unité synthétique de l'œuvre.

a. *Biographie.* — P. Barrière a su montrer[1], malgré l'absence de correspondance instructive antérieure à 1721, comment les grandes lignes des *Lettres persanes* correspondent à l'expérience même de l'auteur. Il est vrai que, hormis Usbek et Rica qui représentent respectivement les côtés sérieux et frivole de Montesquieu, l'identité des correspondants, et particulièrement des femmes, est impossible à établir. Mais cette incertitude, fâcheuse pour le biographe qui ne peut retirer aucun renseignement utile du livre, est sans importance pour la compréhension de la création artistique ; davantage, elle prouve que le travail de l'imagination a fondu la diversité du réel en un univers cohérent. Le thème du dépaysement est la transposition des contacts du provincial avec la capitale ; de même, celui de la fidélité conjugale, du conflit des religions dans le mariage, des enfants, problèmes particulièrement importants pour Montesquieu à cette période de sa vie. Le rigorisme moral un peu étroit dont Usbek

1. P. Barrière, qui avait abordé ce problème dans sa grande étude biographique sur *Montesquieu* (Bordeaux, Delmas, 1946), l'a repris dans un article très suggestif : « Les Éléments personnels et les éléments bordelais dans les *Lettres persanes* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janv.-mars 1951, p. 17-36.

fait preuve est celui de Montesquieu, auquel la vie parisienne a donné assez de recul sur lui-même pour lui permettre de se voir et de se moquer gentiment du « président ». « Toutes ces observations, toutes ces idées », observe P. Barrière, « appartiennent en propre à Montesquieu, résultant non pas d'un moralisme abstrait, mais d'une personnalité bien individuelle ; c'est elle, cette personnalité, qui anime et colore les tableaux de la vie parisienne.... » Les *Lettres* présentent aussi des traces incontestables des débats de l'Académie de Bordeaux : bien que ce genre de réalité semble en général peu propre à être mis en roman, la sincérité de Montesquieu dans cette œuvre est telle que les préoccupations de l'académicien s'accordent tout naturellement à celles du Persan honnête, intelligent, un peu trop sérieux qu'est Usbek. Lorsque Montesquieu, forçant son talent et surtout ayant renoncé par prudence à exprimer son authenticité affective, écrira des œuvres de pure fiction, *Arsace et Isménie* ou l'*Histoire véritable*, il sera guindé, artificiel, creux, anonyme. Le dosage du sérieux et de la légèreté est l'expression fidèle d'une personnalité : en abdiquant la sincérité de sa jeunesse, Montesquieu n'a pas seulement réduit la vigueur et la portée de sa critique, il a aussi, et plus encore, trahi l'artiste créateur des *Lettres persanes*.

b. *Histoire du genre romanesque.* — M.-L. Dufrénoy, dans son bel ouvrage sur *L'Orient romanesque en France*[1], dégage, par la seule étude comparative, la grande originalité littéraire des *Lettres persanes* : « Les nombreux imitateurs des *Lettres* s'approprièrent les éléments qui les composent : satiriques et orientaux, mais le secret des heureuses proportions du mélange leur échappa toujours. » Après les *Lettres persanes*, les deux courants, galant et satirique, se séparèrent chez Crébillon fils et Voltaire qui, chacun à sa manière, utilisèrent l'un des deux aspects que Montesquieu avait adroitement combinés. Nous savons que l'*Espion Turc*, de Marana, est la plus importante source livresque de Montesquieu : mais précisément, cette combinaison ne s'y trouve pas. « Les *Lettres persanes* », note M.-L. Dufrénoy, « ont le mérite de l'originalité en ce qu'elles consacrent l'isolement du thème du sérail traité en soi et pour soi, en même temps que dans ses implications morales, individuelles et sociales ». Loin donc, comme on tend à le dire pour excuser malencontreusement Montesquieu, auteur classique et scolaire, d'être un conteur galant, que l'intrigue du sérail soit attribuable à l'influence délétère de la Régence et doive, par conséquent, être mise entre parenthèses, elle est la trouvaille qui lui a permis de transposer dans son roman les deux tendances de l'esprit du temps : la « philosophie » et la galanterie.

Ainsi, les études historique et biographique parviennent, par des voies différentes, à la conclusion identique que l'union du sérieux et

1. Marie-Louise Dufrénoy, *L'Orient romanesque en France (1704-1789)*. Montréal, Beauchemin, 1946, p. 168, 163 et *passim*.

de la frivolité est le caractère le plus *original* des *Lettres*. Nous essaierons, pour notre part, de saisir, dans la structure de l'œuvre, cette intime correspondance entre l'intrigue et la critique. Toutefois, il peut être bon de rappeler au préalable que Montesquieu nous invite lui-même à procéder à un examen de cet ordre, en insistant dans les *Réflexions* sur le fait que les *Lettres* sont un roman.

c. *Le témoignage de Montesquieu.* — Est-il prudent d'invoquer le témoignage de Montesquieu en cette matière, alors qu'après Helvétius et Adam, nous distinguons dans l'œuvre postérieure et particulièrement dans les *Réflexions*, une tentative de mitigation de la portée philosophique d'une œuvre qui a fait date dans l'histoire des « lumières » ? Oui, si l'on prend garde qu'il s'agit de deux problèmes séparés et que Montesquieu d'ailleurs ne confond pas. En effet, Montesquieu s'est borné à nier l'identité entre son propre point de vue et celui des personnages qu'il a créés : vérité si évidente qu'elle est incontestable ; ce qui ne signifie pas que le livre n'implique pas une vision du monde très précise, dont l'auteur est responsable et qu'il ne se serait évidemment pas soucié de communiquer si elle n'eût eu pour lui qu'un intérêt de curiosité. Il semble bien, toutefois, que Montesquieu était sincère en tâchant de dissiper un malentendu fondamental à propos de la grande œuvre de sa jeunesse, dont l'intention était de mise en question théorique du monde et non de critique pratique : conservatrice, mais libérale, comme toute l'œuvre de Montesquieu, avec le mordant de la jeunesse et de l'époque en plus. Qu'elle ait été différemment interprétée par des penseurs plus avancés, tel Helvétius, nous en avons la preuve ; mais un pareil glissement de sens d'une œuvre est chose commune. Comme tout conservateur éclairé, Montesquieu a plus tard sacrifié au conformisme certaines de ses hésitations, en particulier religieuses et morales. Son recul se borne-t-il à cela ? Nous essaierons de le préciser. Mais, quoi qu'il en soit, ni les intentions réelles de l'auteur ni l'interprétation contemporaine du public ne permettent de résoudre la soi-disant énigme (mauvais roman — chef-d'œuvre) de la réussite littéraire de l'œuvre.

Dans ses *Réflexions*, Montesquieu indique que le roman n'est pas constitué par l'intrigue de sérail seule, mais par la « chaîne » qui relie l'intrigue et la satire. Il ne sera pas inutile de citer les termes exacts de Montesquieu, dont la signification a été, selon nous, quelque peu faussée : « Rien n'a plu davantage, dans les *Lettres persanes*, que d'y trouver, sans y penser, une espèce de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin : les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux et moins bizarre ; et ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre et de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caractères. D'un autre côté, le désordre croît dans le sézrail d'Asie, à proportion de la longueur de l'absence d'Usbeck ;

c'est-à-dire, à mesure que la fureur augmente, et que l'amour diminue.... » « Dans la forme de lettres..., l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale, à un roman, et de lier le tout par une chaîne secrette et, en quelque façon inconnue. » C'est parce que l'*ensemble* des *Lettres* constitue un roman que Montesquieu pouvait écrire quelques lignes plus bas : « Ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres écrites d'une autre main, quelqu'ingénieuses qu'elles puissent être. » S'il serait absurde de vouloir trouver une liaison nécessaire et stricte entre tous les éléments d'une œuvre souple et mouvante, il apparaît d'autant plus nécessaire de mettre en lumière cette « chaîne secrette » qu'elle est demeurée longtemps « inconnue ». Au sortir de la grande époque classique et alors que la littérature conventionnelle reste prisonnière de l'esthétique post-classique — tel le *Temple de Cnyde* — les *Lettres persanes* sont, après *Le Diable boiteux* de 1707, un bel exemple du style rococo, auquel appartient la plus grande partie des chefs-d'œuvre romanesques du XVIII^e^ siècle.

La structure de l'œuvre.

a. *Le style rococo.* — La structure de l'œuvre ne porte aucune trace d'une composition artificiellement logique. Les éléments critiques ne sont pas méthodiquement ordonnés ; l'intrigue du sérail n'est que très secondairement motivée par la « fureur » croissante des femmes. Lorsque Montesquieu veut justifier sa création, tout comme Voltaire, il croit devoir sacrifier à l'idéal classique et est victime du retard particulièrement grand de l'art poétique de son temps sur la pratique littéraire vivante. Rien n'est plus loin de la psychologie racinienne que l'éclairage donné par Montesquieu aux problèmes du cœur. Malgré une trompeuse homonymie, les deux Roxane se suivent et ne se ressemblent pas.

L'idée première de l'œuvre est la confrontation de l'Occident et de l'Orient, de la France et de la Perse. Cette confrontation, parfois obtenue par l'opposition de témoignages directs tels que ceux de Méhémet-Ali ou Fatmé d'un côté, d'une actrice d'opéra ou d'un général de l'autre, l'est plus largement par le contraste des mœurs parisiennes et de celles du sérail, et enfin par la réflexion des voyageurs eux-mêmes sur leurs propres expériences. La réussite fondamentale des *Lettres* provient du fait que la confrontation a réellement lieu : ceci parce que les Persans ne sont pas, comme les héros des sources ou des imitations de Montesquieu, des masques plus ou moins transparents dont le seul but est de tromper la censure ou de feindre la naïveté. Mais cette confrontation évite l'écueil d'une présentation parallèle alternée : au reportage général sur la France s'oppose la vie privée d'Usbek, la comparaison entre les deux domaines étant facilitée par l'inévitable intérêt que portent les hommes en voyage au

comportement des Françaises. La dissymétrie de la présentation pouvait seule résoudre la difficulté qui se posait à un auteur qui n'entendait pas se contenter d'écrire une suite de tableautins de mœurs à la façon du *Diable boiteux* de Lesage. La solution de Montesquieu respecte aussi la vraisemblance, car la confrontation des mœurs des deux pays par les Persans aurait été artificielle en dehors de quelques remarques passagères, et ne se justifie que pour les grandes questions politiques, morales et philosophiques qu'Usbek se pose ou pose à ses amis. Qu'on réfléchisse, inversement, combien il aurait été facile à Montesquieu d'octroyer à ses Persans quelques bonnes fortunes, de leur faire faire l'expérience de la femme française, un peu comme l'ambassadeur de Prévost fait celle de la Grecque moderne ! Voilà qui aurait été très Régence, et d'ailleurs, on ne peut plus excusable : car le pauvre Usbek, si soucieux de son sérail où il avait su faire la preuve de sa valeur et qu'il laisse enrichir de nouvelles pensionnaires, reste pendant huit années, tel l'eunuque ou le mufti, de la plus scrupuleuse chasteté. Mais l'économie de l'œuvre aurait été ruinée, son harmonieux déséquilibre — un peu de légèreté, beaucoup de sérieux — aurait été altéré, et Montesquieu aurait à la rigueur fait du Crébillon avant la lettre, ce qui eût été regrettable. De même, toute autre couleur locale que celle du sérail aurait été adventice et alourdissante : le rococo français n'est pas le baroque espagnol et, tout en revenant à la variété et au mouvement, il conserve le dépouillement et la clarté classiques.

Abordant de plus près l'étude de l'œuvre, nous saisissons immédiatement cette caractéristique du style rococo dans la multiplicité des voix de l'ouvrage, qui préserve néanmoins la dominance du point de vue d'Usbek.

b. *Les voix.* — La vingtaine de correspondants que Montesquieu fait alterner se réduit à quelques points de vue : ceux des voyageurs, de leurs amis, des traditionnalistes, des femmes et des eunuques. Montesquieu varie habilement les voix en teintant le style de certains correspondants, par exemple, d'expressions fleuries qui donnent au sérail et au mahométanisme la couleur orientale nécessaire. Les amis, surtout ceux d'Usbek, le personnage principal du roman donnent à la découverte des voyageurs la réalité concrète d'un dialogue que l'éloignement et les années rendent de plus en plus impersonnel. L'économie des moyens est ici aussi frappante : des amitiés, des attaches intellectuelles donnent la vraisemblance nécessaire à certains développements plus abstraits. Rhédi, le plus philosophe des correspondants d'Usbek, joue à cet égard un rôle significatif, en demandant à Usbek, dans les lettres CV, CXII et CXXXI, son opinion sur l'utilité de la science, sur la dépopulation du monde, sur l'histoire et l'origine des républiques. Ce procédé de composition serait un peu gros si le ton d'une certaine portion de la correspondance ne nous avait préparé à cette gravité croissante d'Usbek. Quant à Rica,

auquel revient le plus considérable des seconds rôles, il remplit une double fonction. D'abord, par contraste, il met en relief la gravité d'Usbek en manifestant une attitude différente et plus superficielle devant le spectacle du monde ; il égaie aussi par là la peinture de la France que les voyageurs font à leurs amis. En second lieu, c'est à lui surtout que revient la tâche de brosser des scènes variées de la vie parisienne, du milieu dont se nourrit la réflexion d'Usbek. Grâce aux lettres de Rica en France et des autres correspondants Persans à Ispahan ou ailleurs, la situation concrète de la réflexion d'Usbek nous est donnée : la vie morale et intellectuelle du personnage principal devient ainsi matière de roman sans aucun recours à l'introspection ou au journal intime, ce qui est une première réussite.

Après la répartition des rôles, voyons maintenant la progression de l'œuvre, son mouvement.

c. *Le mouvement de l'œuvre.* — Le déroulement normal du voyage des Persans donne à l'œuvre son mouvement. La correspondance avec les femmes et les amis établit au commencement l'atmosphère persane qu'apportent avec eux les voyageurs. D'autre part, la personnalité d'Usbek ressort très tôt : l'histoire des Troglodytes (XI à XIV) contient, en termes de fiction et comme une vue de l'esprit, les problèmes que la connaissance de l'Europe et la réflexion mûriront. Après une tristesse passagère et une première réaction défavorable, Usbek apprend, comme Rica, à regarder, et il réfléchit bientôt à la lumière de son expérience aux grands problèmes conjugaux, religieux et politiques, qui se posent à lui. Ses soucis personnels s'effacent. Gagné par son nouveau milieu, il suit l'actualité française de l'intérieur et croit progressivement s'élever à un point de vue impersonnel et intemporel. Il examine les problèmes politiques, moraux et religieux avec le détachement de l'observateur objectif, du savant sociologue — du moins le croit-il, — tandis que Rica poursuit son examen d'aspects moins élevés, mais plus divers de la civilisation française.

Précisons les différents moments de ce mouvement. Voyage jusqu'à Paris : situation du milieu persan (I à XXIII). Premières impressions : pittoresques sous la plume de Rica, hésitantes chez Usbek qui essaie prématurément de répondre aux grandes questions qui l'inquiètent (XXIV à XLVI). L'expérience de la France se poursuit, amenant chez les deux voyageurs une connaissance plus concrète et plus juste du pays ; la réflexion d'Usbek se fait plus originale (XLVII à LXVIII). Alors que Rica poursuit son tour d'horizon, Usbek devient, comme il dit, « plus métaphysicien » (LXIX) et parvient à établir sa philosophie sur les principes de la Loi naturelle (LXIX à LXXXVII). Usbek, en possession de ses principes, élève les observations que lui ou Rica font sur les grands ou le roi à des considérations générales sur la politique (LXXXVIII à CXI). Une question complaisante de Rhédi permet à Usbek de développer ses vues,

en particulier sur la dépopulation du globe (CXII à CXXIII). C'est ensuite au tour de Rica d'écrire ses commentaires sur certains aspects de l'actualité et sur la culture en général à l'occasion de sa visite à une bibliothèque publique (CXXIV à CXLVI). Soudain, l'intrigue romanesque du sérail reparaît à la fin du livre : diverses lettres couvrant une période de trois années et qui ont été groupées ensemble retracent de façon rapide le bouleversement du sérail. La rupture de l'ordre chronologique de la correspondance, jusque-là respecté, conserve à ce drame toute sa violence. La passion orientale et les tourments de la vie privée déchirent le beau calme des méditations d'Usbek et la tranquillité académique des commentaires de Rica (CXLVII à CLXI). Le livre se termine donc comme il avait commencé, sur les affaires du sérail d'Ispahan. Le cercle se referme. Mais au lieu qu'au commencement les sentiments personnels s'étaient estompés avec la distance pour faire place à la curiosité, la sérénité et l'oubli malgré la persistance de quelques nuages, le drame s'abat brutalement sur Usbek, et l'univers serein du philosophe sombre dans la tourmente passionnelle. Le truquage de la chronologie est, en fait, une stylisation de la réalité que la dilution du drame aurait trahie. Dans la courbe d'ensemble de l'œuvre, le lent travelling du début rejoint le rapide gros plan des dernières séquences, conformément aux exigences du style rococo, c'est-à-dire d'un art de la mise en question.

Mais si ce dénouement était postiche ? Si l'auteur ne l'ajoutait que pour nous persuader qu'en dépit des longues dissertations qui avaient ralenti le mouvement du livre, les *Lettres persanes* ne sont pas un traité déguisé, mais bien un roman à la conclusion sanglante et pathétique. Bref, comme nous nous le demandions plus tôt, les *Lettres* sont-elles, *dans leur totalité*, un roman ? Il ne s'agit pas de justifier ou de condamner un épilogue, mais de porter un jugement fondamental sur la valeur artistique et la signification de l'œuvre. Si, comme nous essaierons de le montrer, les *Lettres* sont bien un roman, la signification de l'œuvre change et s'enrichit : l'ironie du détail, l' « esprit », cesse d'appartenir à la surface pour mettre en cause le rationalisme des lumières, tel du moins qu'Usbek le professe ; la signification totale de l'œuvre ressort alors de la contradiction entre l'idéal humanitaire abstrait du penseur et la réalité humaine concrète qu'il tolère. Si les *Lettres* sont un roman, l'interprétation d'Helvétius quant à la portée de la philosophie de Montesquieu redevient en partie juste : après cette œuvre, « il s'est plus occupé à justifier les idées reçues que du soin d'en établir de nouvelles » ; mais l'apport positif des *Lettres* se limite à dénoncer la contradiction entre le droit et le fait, contradiction que Rousseau reprochera plus tard à Montesquieu d'avoir négligée. En choisissant le conformisme et le confort, Montesquieu sacrifia non seulement le romancier, mais aussi le penseur. Et pourtant, la structure même des *Lettres*, situant la contradiction sur deux plans différents, celui de la société et celui de l'individu, portait déjà

en elle, comme la « révolution » surréaliste, l'excuse de tous les compromis. Nous verrons que la défaite d'Usbek peut s'interpréter soit comme une dénonciation de la vanité de toute réflexion qui, libérale et bien intentionnée, reste séparée de l'action, soit comme l'acceptation de l'Occident comme un moindre mal, d'une société malgré tout viable et qu'il suffit d'améliorer avec précaution. Cette ambiguïté résulte de l'idée créatrice même de Montesquieu, du déséquilibre de la présentation sans lequel il n'y aurait pas eu de roman, mais qui oppose à un Occident précis et historique un Orient réduit à la sensualité et fonctionnant de plus comme un modèle expérimental imaginaire, selon un mode de pensée si caractéristique du XVIII^e siècle. Seule une comparaison étroite du contenu philosophique de la critique de la France et de celle du modèle expérimental imaginaire, à savoir le sérail, nous permettra, peut-être, de saisir plus exactement la portée et la signification des *Lettres*.

d. *Loi naturelle et tyrannie du sérail.* — Tout en respectant les prescriptions de sa religion, Usbek s'efforce de dégager, de la confrontation de la Perse et de l'Occident, les bases d'une philosophie universelle. Il la découvre dans l'existence de lois naturelles, qui ne contredisent d'ailleurs ni la toute-puissance ni la prescience divines (LXIX). La loi naturelle, qui fait le bonheur des Troglodytes, fonde la liberté des individus et la prospérité des États. Cette fiction, ce récit mythique, est aussi, à sa façon, un modèle expérimental imaginaire, mais secondaire et indépendant de celui du sérail. Première hypothèse théorique du philosophe persan, ce raccourci de l'histoire des sociétés humaines s'enrichira des connaissances et des expériences acquises dans les années suivantes par son auteur ; il forme un contrepoint avec les développements ultérieurs sur la justice, la dépopulation du monde et surtout l'histoire et l'origine des républiques (Lettre CXXXI de Rhédi, l'interlocuteur habituel d'Usbek pour les problèmes de ce genre). Plus généralement, dans toutes ses méditations — sur le suicide, le divorce, les lois, les sciences et les arts — Usbek constate que le respect de la Loi naturelle assure la prospérité et le bonheur. L'idéologie des *Lettres*, clairement formulée dans les dissertations que permet l'emploi de la forme épistolaire, est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y insister. Notons seulement que les institutions de la France ne contreviennent pas à cette Loi naturelle, sinon dans quelques détails tels que le célibat des prêtres ou dans des méfaits historiques tels que la Révocation de l'Édit de Nantes : vieille tradition gauloise ou dénonciation du régime précédent. Le fléau de l'intolérance religieuse est stigmatisé en Espagne, et pour cause : la Régence n'est pas une époque de persécutions. Bref, la critique de la France ne s'élève jamais plus haut qu'à une satire des mœurs.

L'Orient, au contraire, représente pour une part, et de plus en plus, la terre de l'obscurantisme (LXXX, CII, CVI, CXIV, etc.). Le des-

potisme asiatique est la négation de la loi naturelle. Or le sérail est le résumé, le modèle de l'état despotique, et dans le visage noir de ses « affreux » eunuques les forces des ténèbres s'opposent aux lumières. Dans le sérail, tout est misère, malheur et mort. Une pacifique partie de campagne (XLVII) finit presque en noyade générale, après avoir causé la mort de deux innocents. On ne sort pas impunément du sérail et, derrière ses murs, coupé du monde extérieur, existe un univers concentrationnaire.

On a trop dit que les *Lettres persanes* étaient un livre galant. Toute pudibonderie mise à part, les indications purement sensuelles, tant pour les femmes que les eunuques, sont rares : les lettres III de Zachi et VII de Fatmé pour les femmes, les lettres IX, XLI, LIII pour les eunuques, et quelques piquantes anecdotes, telles que celle de la lettre LXX sur les preuves de la virginité : voilà tout. Bien peu de choses pour la belle époque de la duchesse de Berry ! C'est d'un point de vue autrement sérieux que Montesquieu considère la réclusion des femmes et la mutilation des eunuques. Il se préoccupe de leur condition humaine et des répercussions qu'entraîne sur le plan mental et moral la violation de la loi naturelle. Tous les défauts que leur statut social inférieur donne ailleurs aux femmes se trouvent décuplés dans le sérail : vanité, mensonge, jalousie, mesquinerie (LXIV) ; puis lubricité chez des créatures entretenues pour l'amour, mais délaissées et oisives ; enfin ressentiment et haine pour les esclaves monstrueux auxquels elles commandent par le caprice et qui les dominent par la terreur. Les eunuques doivent, en effet, pour regagner leur autorité, prétexter ou susciter des troubles dans le sérail. Prison, géhenne pour les femmes, le sérail est pour les eunuques l'univers concentrationnaire. Leur fonction même de gardien de sérail, plus que les obscures tentations charnelles qu'elle leur réserve et dont il leur est si difficile de se garder (IX), plus qu'un supplice de Tantale, est pour eux l'incessant rappel de leur irrémédiable mutilation. Plus que la conscience de leur mutilation physique, c'est leur « aliénation » qui les déchire dès que leur maître a réalisé sur eux le cruel projet, dans les termes mêmes du premier eunuque, « de me séparer pour jamais de moi-même ». Le même coup de couteau les prive de tous les sentiments nobles : l'amour normal, bien sûr, mais aussi l'amitié. Ils vivent dans la solitude morale, en proie à la dialectique infernale qui les lie indissolublement à leurs maîtresses, qui sont aussi leurs victimes. Par la servilité, la ruse, le mensonge, la violence, ils s'élèvent à la condition de bourreau pour châtier et humilier : « Je sens déjà une joie secrette », écrit Solim à Usbek : « Mon âme et la tienne vont s'apaiser : nous allons exterminer le crime, et l'innocence va pâlir » (CLX). Et le roman se termine par le triomphe des eunuques dans le règne de la terreur.

e. *Usbek et le sérail.* — Or, comment réagit le philosophe plein de mansuétude et éclairé aux nouvelles qui lui parviennent du sérail ?

D'abord berné par l'hypocrisie et les pieux mensonges de ses femmes, il se croit aimé et respecté. Il estime le sérail un paradis pour les femmes. Il vante à Roxane avec la plus distrayante naïveté le bonheur qu'elle doit éprouver à « être dans le doux pays de Perse ». « Vous vivez dans mon serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains ; vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir... » (XXVI). — Clin d'œil au lecteur et à la lectrice française, bien entendu, dont le sort est meilleur ; le livre est spirituel par son ambiguïté, — ce qui suppose que le personnage d'Usbek est convaincant. Or Usbek est convaincant, car son attitude envers le beau sexe n'est pas de commande. Au contraire, pendant tout le roman, il refuse de voir la réalité, il ferme délibérément les yeux. Son attitude toutefois n'est pas celle d'un doux rêveur : elle est celle d'un homme qui mène sans le savoir une double vie, et qui souffre d'une inconscience particulièrement grave pour un penseur préoccupé de la condition humaine et des plus hauts idéaux.

Rappelons les paroles du bon vieillard Troglodyte, dans l'histoire qui exprime sous forme de mythe l'idéal social d'Usbek : « Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi et par le seul penchant de la nature ? » (XIV.) Usbek, lui, fait régner la vertu dans son sérail grâce à ses gardiens. Au premier eunuque, il écrit : « Tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle » (II). Le ton de sa première lettre à l'une de ses femmes est caractéristique : « Vous me direz peut-être que vous m'avez toujours été fidelle. Eh ! pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils et ces portes qui vous tiennent enfermée ? » (XX.) Il résume même ses arguments dans une sentence digne d'un meilleur emploi : « Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre. »

Est-il besoin de souligner l'importance structurale de l'encadrement de l'histoire des Troglodytes dans le milieu despotique du sérail ? Les thèmes fondamentaux de la Nature et de l'Anti-nature sont esquissés ainsi que leur liaison contradictoire dans la personne d'Usbek.

Déjà le personnage d'Usbek se dessine fortement. Sa bonne conscience — sa belle âme — éclate dans ces paroles de soi-disant modération (adressées à sa prisonnière) : « Je devrais être, Zachi, un juge sévère ; je ne suis qu'un époux qui cherche à vous trouver innocente. » Plus tard, pleinement informé des horreurs qui se perpètrent dans son sérail, et en son nom, entre des femmes qu'il retient captives et des hommes qu'il a fait châtrer, lui, apôtre de la loi naturelle, il ne sait que s'apitoyer prud'hommesquement sur son propre sort : « Rebut

indigne de la nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentiments de l'amour, vous ne gémiriez plus sur votre condition, si vous connaissiez le malheur de la mienne » (CLV). Bref, Usbek n'aperçoit à aucun moment l'abîme qui le sépare des siens et de lui-même : le voyageur dans les pays lointains et dans l'univers de la raison méconnaît sa propre maison et s'ignore lui-même.

f. *La « chaîne secrette ».* — Cette contradiction grandissante entre l'enquête philosophique et l'aveuglement humain constitue la « chaîne secrette » dont Montesquieu indiquait lui-même sommairement la nature. A mesure que la découverte par les voyageurs d'un monde bizarre et troublant se change en connaissance d'un monde nouveau et meilleur, le centre de gravité de l'œuvre se déplace et se rapproche de l'Occident. Les conflits internes de la société française, tels celui du point d'honneur et de la loi civile, semblent de peu de gravité en face du marasme et de l'arbitraire orientaux. Usbek fait ressortir la contradiction entre le droit coutumier français et le droit romain ; mais ajoute que s'il est quelquefois nécessaire de modifier les lois, « le cas est rare ; et, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante » (CXXIX). Comme dans son éloge de la noblesse (LXXXVIII), Usbek pense en conservateur éclairé. En Perse aussi, à sa manière, par ce qu'il prend pour son humanité, il se comporte en conservateur éclairé. Il est conséquent et reste *subjectivement* fidèle à lui-même. Cependant, *objectivement*, les conséquences de son attitude sont contradictoires.

Nous avons assez insisté sur la dissymétrie « rococo » de la structure des *Lettres* pour ne pas rechercher de correspondance terme à terme entre la découverte de l'Occident et la permanence de l'Orient. D'ailleurs le livre, surtout dans les lettres de Rica, est en partie un reportage, qui, en dehors de comparaisons incidentes, doit se limiter à un pays. Ce qui est dit de Louis XIV, du système de Law, etc., — bien que psychologiquement et artistiquement justifié dans ce livre dont le dépaysement, puis le déracinement (« transplantés en Europe », disent les *Réflexions*) sont le climat émotionnel —, n'appelle aucun contrepoids. Cependant, nombreux sont les thèmes plus généraux qui servent à la révélation dramatique de la tragédie objectivement vécue par Usbek. Sans épuiser la matière, voyons tour à tour ceux du suicide et de l'amitié. Comme le sujet de la vie de salons, des actrices, du duel, du divorce, de l'éducation des filles, du statut des femmes et maints autres abordés dans les *Lettres*, la question du suicide est de discussion courante à l'époque et nous la retrouverons dans la *Nouvelle Héloïse*. La longue et ennuyeuse dissertation de Saint-Preux est si contraire par sa lenteur au chantage sentimental qu'elle vise à opérer sur Julie, que sa justification dramatique disparaît ; la dissertation est purement et simplement parasitaire. Quelle différence avec les propos d'Usbek, — même compte tenu de la prudente répar-

tie d'Ibben rajoutée en 1754 (LXXVI et LXXVII) ! L'argument d'Usbek — que nous attachons de l'importance au suicide parce que nous oublions notre petitesse — est psychologiquement juste chez ce penseur déraciné — « un homme de plus ou de moins dans le monde » — qui s'est mis lui-même hors jeu. Mais surtout, à cet éloge nostalgique et académique du suicide répond l'action réelle et déchirante de Roxane. C'est elle qui goûte dans sa mort le triomphe de la liberté et de la vertu prônées par le philosophe pour les autres, mais interdites par lui à ses femmes. Elle : « Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? » (CLXI.) Il n'est pas besoin de souligner ici la valeur et la réussite du procédé. Le cas est loin d'être unique. Le thème de l'amitié fournit à l'auteur un contrepoint semblable. A première vue, la lettre LXVII d'Ibben à Usbek est un exemple de lettre isolée. Elle commence par des remarques sur l'amitié, comme peuvent s'en écrire deux amis éloignés, puis laisse place à l'histoire d'Aphéridon et d'Astarté, qui réintroduit du romanesque pur à un moment où l'aventure intellectuelle semble épuisée, — selon la technique du tiroir, traditionnelle à l'époque. En fait, il ne s'agit dans cette lettre ni de remarques faciles ni d'un récit introduits à plaisir. Loin de contenir de banales généralités, la page sur l'amitié vise et dévoile l'ambiguïté du comportement d'Usbek. « Tu es assez aimable pour trouver partout des amis », écrit Ibben, « comment une âme bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagements ». Le grand eunuque, lui, écrivait n'avoir « jamais guère connu cet engagement qu'on appelle amitié » (XV). L'idéalisme moral d'Usbek se trouve donc indirectement condamné. Davantage. L'histoire que rapporte Ibben est arrivée à un nouvel ami à lui, « un guèbre qui, après toi, a, je crois, la première place dans mon cœur : c'est l'âme de la probité même ». Or, elle est l'histoire d'un amour juste, c'est-à-dire conforme à la loi naturelle, d'un amour auquel Aphéridon et Astarté sacrifient tout. Usbek, au contraire, et Ibben le lui reproche, a quitté ses amis depuis trois ans et demi (qui en deviendront plus de dix) ; il abandonne aussi ses femmes, qu'il prétend aimer, à la solitude et à la brutalité des eunuques. Le contraste, délicatement sous-entendu par Ibben, entre l'attitude d'Usbek et celle du guèbre contribue à dégager la coupure radicale entre l'idéologie du penseur et l'indifférence de l'ami et du mari.

Montesquieu a réussi, par l'emploi de procédés indirects et variés, de rappels et d'oppositions (dont la finesse révèle une création appuyée sur l'expérience vécue, — confirmant ainsi la thèse de P. Barrière), à forger la « chaîne » de son roman et à la tenir « secrette », incertaine même, jusqu'à la dernière lettre du recueil. C'est dire aussi que la signification profonde du roman n'est pleinement révélée au lecteur qu'au dénouement : les révélations de Roxane en accablant son philosophe de mari restituent à la vie d'Usbek une unité tragique. Seule

objection possible à cette interprétation : l'importance des dissertations. Mais cette objection, que nous avons déjà examinée, tombe, car, outre leur bien-fondé psychologique et thématique (exemple : dépopulation, sérail), les dissertations restent en fait toujours nerveuses et rapides : il suffit de les relire pour s'en convaincre. De plus, leur abstraction reflète le temps suspendu des années de voyages et d'études. Ainsi, la « chaîne », c'est-à-dire le roman, n'est pas brisée : les *Lettres* retracent un destin individuel qui s'achève dans le sang (des autres).

g. *Usbek, héros tragique.* — Parce que la confrontation de l'Orient et de l'Occident est vécue par le héros qui sort déchiré de son aventure, les *Lettres persanes* ne sont pas un traité, mais un magnifique roman. Dans ce roman plus que dans les pièces sanglantes de Crébillon le père ou du jeune Voltaire, se reflète la tragédie de l'époque. Les *Lettres* sont la première expression littéraire de la contradiction qui a tourmenté tous les philosophes du XVIII^e^, la contradiction entre la sensibilité et la raison, entre la tradition et le progrès. Sous la Régence, sans doute, on réussit presque à se cacher à soi-même cette contradiction : on croit à la galanterie. Nous rejoignons ici l'ambiguïté de l'œuvre, dont nous avons parlé plus tôt, et qui provient en dernière analyse de l'emploi même du modèle imaginaire qu'est le sérail : univers concentrationnaire si l'on est convaincu de sa réalité, univers magique de l'opéra si l'on y voit un décor de carton-pâte. Le lecteur peut s'il le veut refermer le livre avec un sourire : il est en 1721.... Grâce à la fantaisie, à l'exotisme et aux inclinations particulières d'Usbek, homme de cabinet, le lecteur peut ne pas se sentir concerné : comme la critique religieuse, morale et sociale, la tragédie peut être esquivée.

Pourtant, le personnage d'Usbek est une admirable création et l'on s'étonne que certains jugent la psychologie de Montesquieu un peu courte. Ou plutôt, le mérite de Montesquieu est d'avoir dépassé la psychologie du caractère en s'élevant à la représentation d'un moment de la dialectique objective de l'esprit. Usbek a la bonne conscience du philosophe des lumières qui élude le problème d'une action révolutionnaire grâce au mythe d'une raison universelle et intemporelle. Pourtant le ver de la mauvaise foi ronge sa philosophie qui hésite entre le règne de la raison et le règne de l'ordre. Or, cette mauvaise foi « secrette » éclate dans les rapports humains concrets, alors que dans sa réflexion le philosophe pouvait les manipuler à sa convenance. Aux concepts creux de la vertu républicaine, aristocratique ou monarchique, Roxane oppose victorieusement la vertu concrète de l'esclave qui recouvre sa liberté et sa dignité dans la mort : « J'ai réformé tes loix sur celles de la nature. » Nouvel Œdipe, Usbek reconnaîtrait enfin sa mauvaise foi et sa misère, condamnerait la contradiction de ses pensées et de ses actes. Dans un monde régi par des lois naturelles, il parviendrait soit à une conscience déchi-

rée s'il se découvrait incapable de le transformer, soit à une praxis révolutionnaire (en supprimant son propre sérail, par exemple). Mais le livre s'arrête brusquement. Montesquieu n'a pas osé, ou pu, tirer la leçon de son expérience. Usbek se tait. Usbek n'a probablement pas compris. Usbek n'est pas Œdipe. Il n'a vécu qu'un mélodrame.

La tragédie qu'il a inscrite dans son œuvre, Montesquieu s'en détournera. Les grandes vacances prolongées qu'il s'était accordées comme à Usbek prendront fin. Usbek en dix ans de séjour en France n'a pas, que nous sachions, touché une seule lettre de change ; à Ispahan, apparemment, ses femmes s'agitent, mais ses affaires, s'il en a, ne lui donnent aucun souci. Montesquieu reculera le plus longtemps possible, en vendant la charge dont il avait hérité, à prendre sa place dans la société. A juste titre, car devenu vigneron et négociant en vins, l'idéologue libéral qui condamnait l'esclavage devra fermer les yeux à la traite des Noirs qui assure la prospérité de Bordeaux. Quelle autre ressource dès lors, pour un honnête homme, que de jeter en marge de ses fiches pour *L'Esprit des Lois*, de pâles remarques sur le bonheur ? Au moins avait-il écrit dans les *Lettres persanes* le premier roman de l'adolescence futilement révoltée contre l'ordre social qui la soutient et qui presque toujours la récupère après quelques années.

ROGER LAUFER.

Un projet avorté de Sainte-Beuve : LE ROMAN DE L'AMBITION

Au lendemain de la Révolution de Juillet, Sainte-Beuve prend volontiers l'attitude d'un idéaliste dégoûté par le nouveau régime :

> Vivant dans une ville immense, dans un siècle d'ambition forcenée et corrompu, au sein d'une littérature de prétentions insatiables, de vices infâmes, outrageuse et pleine de boue, je me suis appliqué de bonne heure à pousser très loin en moi la faculté du mépris [1].

Le 15 juin 1831, dans son article sur George Farcy, il décrit « ce désappointement pénible que le régime héritier de la Révolution de Juillet fait éprouver à toutes les âmes amoureuses d'idées et d'honneur [2] ».

Il écrit la même chose à tous ses correspondants :

> Mon cerveau est à la lettre, sur les dents ; ces atroces mœurs que je vois de près me dégoûtent et flétrissent au dedans toute idéale pensée [3].

Aux écrivains qui abandonnent la littérature pour se mêler aux jeux de la politique, Sainte-Beuve adresse de sévères reproches :

> Jamais on n'a mieux senti, au sein de la littérature usuelle et de la critique active, le manque de tant d'écrivains spirituels, instruits, consciencieux, qui avaient pris un si beau rôle dans les dernières années de la Restauration, et qui, au moment de la Révolution de Juillet, en passant brusquement à la politique, ont fait véritablement défection à la littérature [4].

Ce beau dégoût et cette attitude de défenseur de la littérature recouvrent l'ambition déçue d'un homme qui avait sa grande part d'ardeur politique et de désirs :

> Mon ardeur de politique m'a repris et je suis depuis plus d'un mois au *Globe* jetant de l'âpre et sombre doctrine. Je crois avoir à me plaindre de mes amis du *Globe* qui m'ont été fort peu bienveillants dès l'origine de leur faveur ; le pouvoir gâte les hommes dès qu'ils y touchent [5].

1. 1er cahier d'*Observations et Pensées*, dit *cahier vert*, f° 63.
2. *RDM*, et *P. L.*, I, 235.
3. A Mme Olivier, le 10 juillet 1840 ; *Corr. gén.*, éd. Bonnerot, III, 321 ; voir aussi I, 304, à V. Hugo, 11 juin 1832 ; III, 74, à Guttinguer, 12 mars 1839, etc.
4. *RDM*, 1er sept. 1839, *De la Littérature industrielle*, *P. C.*, II, 451-452.
5. *Corr. gén.*, I, 203, à V. Pavie, 17 sept. 1830.

A l'abbé Barbe, le 1er octobre 1836, Sainte-Beuve avoue des souffrances nées de son « ambition » et du « sentiment de certaines forces inoccupées » [1]. Une lettre à M. et Mme Olivier, du 19 janvier 1839, nous le montre regrettant qu'il n'y ait dans le gouvernement « aucune place pour des intelligences mûres et fermes qui s'y voudraient longuement employer » [2]. Le 10 avril, il écrit dans le même sens à Guttinguer, et lui peint la « petitesse organisée, l'annulation forcée des gens qui seraient capables » [3]. Sainte-Beuve a vraiment en lui de l'ambition, et il le sait : « Je suis un hypocrite, j'ai l'air de n'y pas toucher, et je ne pense qu'à la gloire [4]. » Il le montre ouvertement au moment de sa candidature académique. Mais, s'il y a en lui de l'ambition, cette ambition ne peut se déployer librement, car elle est combattue par une multitude de forces physiques et morales :

> A quoi tiennent les apparences ? Je sens par moments, depuis que j'ai quarante ans, que je pourrais fort bien devenir un grand ambitieux, si j'avais une bonne vessie. Mais cette incommodité coupe court à tout [5].

A l'état de sa vessie, il faut joindre la tristesse native de son caractère, et une sorte de fatalité grisâtre de l'obscur :

> Je suis de ceux qui ne sont pas faits pour la gloire : de vraie gloire, je n'y pourrais atteindre ; de vaine et bruyante comme tant d'autres, il ne tiendrait qu'à moi. Mais j'en ai horreur, un véritable effroi. Mon vœu le plus sincère est le *plebeius moriar senex*. Cacher ma vie et l'ensevelir de plus en plus. L'obscurité me va, le second rang est mon plus haut degré [6].

Ainsi, Sainte-Beuve était ambitieux sans l'être totalement, sans avoir les dons de l'ambition véritable. Combattue par toute une partie de lui-même, cette tendance ne pouvait s'épanouir que sur le plan littéraire. Il le dit lui-même dans une lettre à Hortense Allart, du 18 octobre 1845 :

> Oh ! chère Hortense, quel philosophe politique je fais et quel dommage qu'avec cela la nature ne m'ait pas donné un front d'airain, une poitrine infatigable, une langue dorée et cette activité et ambition sans lesquelles les dispositions les meilleures restent à l'état de spéculation et de roman [7] !

En 1845, Sainte-Beuve songeait depuis longtemps à écrire ce roman de l'ambition, qui rivaliserait avec les romans de Balzac, et dans lequel il mettrait toute sa science inutile. Il prenait déjà des notes à ce sujet pendant son séjour à Lausanne en 1837-1838, comme le prouve le carnet utilisé par J. Marsan pour son article sur *Sainte-Beuve à Lausanne (d'après un carnet inédit)* [8]. M. et Mme Olivier, ses

1. *Corr. gén.*, II, 99.
2. *Ibid.*, III, 47.
3. *Ibid.*, III, 89.
4. *Cahier vert*, f° 131.
5. *Ibid.*, f° 166.
6. *Ibid.*, f° 182.
7. *Corr. gén.*, VI, 253.
8. *Revue de Paris*, 1er décembre 1927.

amis de Lausanne, avaient dû entendre parler du projet ; de retour à Paris, Sainte-Beuve leur en donne des nouvelles :

> Vous êtes à Lausanne dans des troubles ecclésiastiques et académiques comme nous dans des intrigues politiques. J'y assiste en observateur très éveillé.... Je puis vous assurer que si jamais je fais ce roman politique qui sera le pendant de *Volupté*, et dont l'objet, sinon le titre, sera *Ambition*, c'est en ce moment ou jamais que je le fais, que je le pense : j'approfondis tous les jours mon cardinal de Retz sans avoir besoin de le relire. Mais pour écrire ce livre, mes chers amis, oh ! qu'il me faudrait du repos ! du loisir ! un nid [1] !

Nous possédons d'autres témoignages sur ce projet. Jules Levallois, qui fut secrétaire de Sainte-Beuve, nous apprend, dans un livre publié en 1872, que son maître « aimait à parler » de ce projet d'un roman « qui n'a jamais été écrit » [2]. Mme d'Agoult, dans une lettre adressée à Liszt le 2 décembre 1839, confirme les propos de Levallois : « ... Sainte-Beuve. Il me conte en détail le plan de son roman (sur l'*Ambition*) [3]. » Enfin, dans une lettre à Hortense Allart, datée du 7 octobre 1845, Sainte-Beuve écrit :

> Si j'avais jamais achevé les choses commencées et si je me retrouvais maître de mon temps et de mes facultés, j'aimerais à écrire un livre (roman) dans lequel je mettrais ce que je crois avoir observé en politique de juste et de neuf ; bien des jugements sur les grands hommes d'État s'y trouveraient. A travers cela, je jetterais une passion ou plutôt le revers d'une passion, cette fin amère et désabusée que j'ai tant connue et que je saurais rendre effroyable de vérité (comme je le sens) : il en résulterait un livre grave, mais pour les hommes revenus, plein des fruits accumulés de l'expérience et de l'étude : il s'y glisserait pourtant des douceurs finales et comme un automne savoureux qui pourrait s'épanouir en terminant et sur quoi l'esprit et le cœur se reposeraient [4].

Cette lettre permettait de supposer l'existence d'une ébauche. Il en existe effectivement une, que nous publions ici, parmi les trésors de la Collection Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly. On la trouve dans un groupe de feuillets, primitivement glissés entre les pages du premier cahier d'*Observations et Pensées* (cahier vert, D 571), et maintenant groupés dans un dossier séparé sous la cote D 572. Il était difficile de fixer avec une entière rigueur, parmi ces feuillets, les limites du projet d'*Ambition* ; nous avons pris le parti de donner, à côté de ce qui porte explicitement le titre d'*Ambition*, tout ce qui semble se rapporter au projet tel que Sainte-Beuve le décrit dans ses lettres à ses amis Olivier et à Hortense Allart. Il se divise en deux groupes de notes. Le premier (une feuille double, f° 19 et f° 20) fournit pour le roman un plan complet, dont le second (du f° 37 au f° 58) reprend et développe certains aspects. On peut se demander si l'on ne se trouve pas, du f° 37 au f° 40, en présence d'un autre projet de

1. *Corr. gén.*, III, 46, 19 janvier 1839.
2. *Sainte-Beuve, le Poète, le Critique, l'Homme privé*, p. 181.
3. *Correspondance de Liszt et de Mme d'Agoult*, p. 323.
4. *Corr. gén.*, VI, 246-247.

roman, dérivé du premier et développé dans une direction sentimentale. Ce n'est pas impossible. Nous donnons cependant aussi ces feuillets, parce que la lettre du 7 octobre 1845, à Hortense Allart, nous indique clairement que Sainte-Beuve désirait jeter dans son roman « une passion ou plutôt le revers d'une passion », et parce que le plan cohérent des folios 19 et 20 contient des indications sentimentales qui ont souvent le même ton que celles des feuillets douteux. A ces deux groupes de notes, il faut joindre les passages du cahier vert auxquels Sainte-Beuve renvoie, et que nous donnons en appendice.

Ces textes sont-ils totalement inédits ? La notion d'inédit doit se manier avec précaution à propos de Sainte-Beuve, car elle peut fort bien s'appliquer chez lui à des ensembles sans s'appliquer aux éléments qui les composent. C'est ici le cas. *Ambition* nous offre un ensemble largement inédit, dans lequel certains passages sont, nous le verrons, déjà connus.

Ce second roman devait fournir un pendant à *Volupté*. Sainte-Beuve met à chaque instant en parallèle le livre ancien et le livre futur :

> Exprimer à fond le premier assaut, l'invasion, la suite et les détails de cette tentation (non plus de volupté intérieure et lâche, mais d'activité, d'entreprise extérieure) [1].

ou bien encore, au folio 47 :

> Roman *Ambition*. Au lieu de l'homme à trois femmes de *Volupté* transposer dans le prochain roman & faire le *trimmer*, l'homme qui se ménage toute sa vie entre trois partis.

Cela rejoint une affirmation, postérieure à 1847, du journal intime :

> Ambition, passion intellectuelle à l'opposite des sens au pôle contraire de la volupté [2].

Ces textes concordent. Sainte-Beuve opposait son projet à son premier roman : *Volupté*, roman intérieur et sensuel ; *Ambition*, roman extérieur et intellectuel, développant, en mineur, certains thèmes sentimentaux.

En lisant *Volupté*, Vinet pressentait que l'auteur pourrait « un jour développer les ravages de l'ambition dans une âme » [3]. *Volupté*, roman d'amour et roman religieux, contient, en effet, aussi un roman de l'ambition, comme l'a montré P. Poux dans l'introduction de son édition en 1927 [4], et ce roman de l'ambition pouvait très bien faire attendre une reprise du thème avec un dénouement différent du premier. Dans le cadre tumultueux des débuts de l'Empire, *Volupté* présente l'ambition comme un mobile essentiel des actions humaines :

1. F° 19.
2. *Second cahier, dit cahier brun*, f° 141.
3. Cité par M. Allem, dans *Sainte-Beuve et Volupté*, p. 183-185.
4. P. XXII à p. XLII.

C'est toujours plus ou moins l'ambition de se mettre en tête et de mener, le désir du bruit ou du pouvoir, la satisfaction d'écraser ses adversaires, de démentir ses envieux, de tenir jusqu'au bout un rôle applaudi [1].

L'ambition domine le caractère du marquis de Couaën :

Je le classais, génie inoccupé, dans la race des ambitieux politiques les plus nobles et les plus ardents [2].

Amaury subit, lui aussi, la fascination du monde extérieur et de l'action. Si l'ambition personnelle ne dirige pas sa participation aux entreprises du marquis, c'est elle qui l'anime quand il cherche à prendre sa part des gloires de l'Empire lors de la campagne d'Austerlitz.
Mais dans *Volupté* l'ambition ne peut pas être satisfaite, car elle est combattue par les forces coalisées du monde intérieur et d'une sorte de fatalité de l'échec. Les conspirations du marquis n'aboutissent pas ; il n'obtient même pas la gloire d'une défaite éclatante :

C'est bien, c'est bien, me dit-il ; eh ! ne faut-il pas que le destin continue ? N'être rien en rien, ne laisser son nom nulle part derrière soi, pas même au greffe du tribunal ! Il y a une parodie, savez-vous, du Capitole et de la roche Tarpéienne des anciens, c'est de tomber à la sourdine d'un pigeonnier sur un fumier [3].

La même fatalité ruine les entreprises d'Amaury. Il suffit qu'il coure vers la gloire d'Austerlitz pour arriver après la victoire :

... j'étais peu surpris ; je reconnaissais là ce que j'appelais mon destin [4].

Il ne suffit pas de parler ici de destin. L'échec d'Amaury vient de l'intérieur de lui-même. Amaury est un ténébreux, Amaury est un voluptueux, voué à la jouissance qui dévore les forces faites pour l'action :

Oh ! j'ai bien connu... cet échec perpétuel au principe et au ressort de toute action, cette lente et muette défaite au sein des années vaillantes [5] !

« Aimer, être aimé » [6], voilà l'idéal véritable d'Amaury. Le reste lui importe peu :

L'action ambitieuse, je l'aurais prise aisément en pitié ; l'étude, je n'en eusse tiré que la fleur. Il est doux à l'esclave d'amour de cultiver l'oubli [7].

Un tel personnage ne pouvait pas croire au triomphe de ses ambitions passagères. Il exprime sa véritable conviction, et donne le sens du roman, quand il dit au marquis : « Le triomphe humain n'existe pas ! [8] »

Mais *Volupté*, roman chrétien, offre à l'échec inévitable une com-

1. Éd. Ducourneau, Club français du livre, p. 171.
2. *Ibid.*, p. 128.
3. *Ibid.*, p. 155-156.
4. *Ibid.*, p. 273.
5. *Ibid.*, p. 206.
6. *Ibid.*, p. 133.
7. *Ibid.*, p. 133.
8. *Ibid.*, p. 129.

pensation. L'ambition écartait les personnages de la vie de foi. L'échec les y ramène et leur fait, du même coup, découvrir la vanité de l'action politique :

> ... j'ai beaucoup retranché en idée à l'importance de ce qui occupait le plus éperdument chez vous, et par conséquent aussi à l'influence prétendue gouvernante de telles ou telles voix dans la mêlée. En second lieu, j'ai douté toujours que cette influence publique, bruyante, hasardée, où se glissent tant d'ingrédients suspects, tant de vains mobiles, fût la plus salutaire [1].

Si l'action politique n'est pas la plus « salutaire », si elle n'a aucune importance, si les « antiques et uniques préceptes » d'un christianisme tout intérieur peuvent seuls assurer le salut individuel et collectif, l'échec politique se trouve annulé. Les vices intimes de l'homme avaient provoqué l'échec ; les forces intérieures et secrètes de la foi annulent l'échec. *Volupté* offre vraiment le spectacle d'une victoire du monde intérieur sur le monde extérieur. Ce roman ne pouvait naître que dans un climat chrétien. Privé de la compensation religieuse, l'échec aboutirait au néant absolu. Il n'est donc pas étonnant que Sainte-Beuve, en s'éloignant de son climat moral des années 1831-1834, ait essayé de traiter de façon différente le thème de l'ambition. La réussite devenait alors tentante. C'est d'une évolution religieuse qu'a dû naître, croyons-nous, l'idée directrice du projet d'*Ambition*.

Mais Sainte-Beuve n'a jamais écrit *Ambition*. Il voulait en faire le roman de la réussite. Le pouvait-il ? N'aurait-il pas renoncé à son projet en constatant que son imagination revenait malgré lui à l'échec des personnages de *Volupté*, rendu plus amer et plus obscur par la perte des perspectives chrétiennes ? Il faut, pour tenter de résoudre ce problème, suivre honnêtement le travail de création de Sainte-Beuve au moyen des notes qu'il nous a laissées.

Ambition, comme *Volupté*, aurait été un roman historique qui aurait décrit non plus le monde de l'Empire, mais celui de la Monarchie de Juillet dans sa première période. Au f° 19, l'auteur parle des « derniers mois de 1830, décembre par exemple », et, plus bas, il écrit : « Le jour 23 Xbre... 1830..., janvier 1831 où nous le prenons, il se réveillait. » Au f° 52 v°, on trouve une allusion aux journées de juin 1832 (cloître saint Merry). Les personnalités mises en scène confirment ces indications chronologiques. Pasquier, Molé, Guizot et Thiers entrent sans difficulté dans une intrigue située en 1830-1832. Il en va de même pour Roederer, Talleyrand (53), Siéyès, Cousin et Villemain (55 r° et v°). La conversation du personnage (53) avec « Carrel qui croyait à la guerre » peut s'accorder avec les idées du rédacteur en chef du *National* après les journées de Juillet. Sainte-Beuve n'aurait probablement pas dépassé des limites historiques assez étroites. Il insiste encore au f° 49 sur les mots « fin de Restauration » qui ne peuvent s'appliquer qu'aux toutes premières années de la Monarchie

1. *Ibid.*, p. 313.

de Juillet. On trouve cependant dans ces notes de nombreuses allusions à des événements postérieurs à 1832. Ainsi, au f° 49, la crise ministérielle associant le nom de Guizot à celui de Molé doit renvoyer à la formation du cabinet du 6 septembre 1836. Et quand, dans une marge du f° 47, nous lisons la date du 1er mars, nous devons penser au ministère Thiers du 1er mars 1840. Mais ces allusions ne prouvent rien contre la localisation historique étroite que Sainte-Beuve a lui-même fixée, et qui est nécessaire pour rendre vraisemblable le rôle donné à certains personnages : ainsi Sainte-Beuve ne pouvait parler de Lamennais comme il le fait après les toutes premières années de la Monarchie de Juillet. Tout ce qui n'entre pas dans ce cadre fait partie de la provision de faits, empruntés à toutes les époques, que Sainte-Beuve avait rassemblés pour nourrir une imagination peu féconde, et qu'il n'aurait fait entrer dans son roman qu'après les avoir adaptés. Les notes que nous lisons sont un instrument de travail en même temps qu'une ébauche.

Le roman aurait contenu des descriptions : « Décrire avec le dégoût d'un Tacite le spectacle d'une crise ministérielle » (49). Des portraits : « Peindre M. Pasquier, M. Molé, Guizot, Thiers » (41). Le monde politique n'eût pas occupé toute la scène ; nous aurions vu aussi le monde universitaire : « Saletés de Cousin à l'École normale » (55 v°) ; les journalistes et les écrivains : Félice (55 v°), Carrel (53), le « gentilhomme poète congelé et rhumatisant » (46), qui n'est autre que Vigny, nommé également au folio 48 v° ; les érudits et les bibliothécaires auraient également trouvé place dans le roman (46) ; nous y aurions découvert le monde des salons et même la foule du boulevard (50, 52 v°), enfin Sainte-Beuve n'aurait oublié ni la vie religieuse, ni le mouvement des idées (Saint-Simonisme, f° 19 v°).

Le monde extérieur aurait certainement occupé dans *Ambition* beaucoup plus de place qu'il n'en occupe dans *Volupté*, et surtout l'auteur se serait soucié de le peindre dans une perspective d'efficacité politique. Nous l'aurions vu par les yeux d'un personnage ne se souciant guère d'analyse gratuite, mais utilisant sa connaissance des hommes pour agir sur eux avec succès : « Le point de vue du politique et celui du moraliste sont inverses, l'un songeant avant tout aux résultats et au succès, l'autre remontant sans cesse aux motifs et aux moyens » (52 v°). Sainte-Beuve aurait fait tout de même d'*Ambition* un roman d'analyse, en peignant par l'intérieur un homme d'action tourné vers l'extérieur :

> Exprimer à fond le premier assaut, l'invasion, la suite et les détails de cette tentation... (19).

On aurait pris le personnage principal (un poète de 28 ans) au début de la seconde partie de la vie (19, 42, 45...) au moment où, perdant totalement les illusions de la jeunesse, il se « réveille » (c'est là le mot essentiel du projet) et voit la vie dans sa nudité :

Commencer le roman au moment de la crise le jour où l'on se réveille dans ce cabinet tout tapissé de dessous de cartes (19).

Cette perte des illusions se fait dans tous les domaines : « ... vient un jour du désabusement vrai, total, profond » (19). « Il se réveillait à la fois sur tous les points » (19 v°). Il se réveille en religion, en perdant la foi (19 v°) ; il se réveille en politique, en découvrant les intérêts sordides, la brutalité et l'hypocrisie des hommes arrivés au pouvoir (19 v°, 49, 51, 54...). Il se réveille aussi en amour. Il avait cru à l'amour pur, idéal, fidèle (19) ; il perd ses illusions avec sa jeunesse et accepte de « jouer l'amour sans y croire ». La seconde série de notes développe considérablement, en y mettant quelque obscurité, l'aspect sentimental du projet. On y retrouve le thème de l'automne et de la jeunesse perdue (37), des allusions précises au projet de mariage de Sainte-Beuve avec Frédérique Pelletier (38, 39), des réflexions amères sur l'échec amoureux, une malédiction du célibat (38), tout cela prenant encore de l'ampleur par des renvois au cahier vert.

Le personnage déçu aurait utilisé ses découvertes non point pour se replier sur lui-même, mais pour agir avec efficacité sur les hommes dont il aurait percé les secrets : « ... le personnage se dit : ... mais pourquoi pas ?... profiter de la connaissance des hommes pour se taire, agir sur eux » (20). Il se serait senti plein de force et de désirs : « Il sentait qu'il pouvait, et qu'il n'avait qu'à vouloir et qu'il pouvait vouloir » (20). Aucun scrupule n'aurait gêné sa volonté de puissance, qui aurait utilisé les femmes et le mariage pour servir ses desseins (20, 55 v°).

Roman politique, *Ambition* aurait pu devenir ainsi un roman du culte de soi. La possession du pouvoir aurait donné au personnage la jouissance intime « d'user des autres » et de dominer les esprits (19 v°, 57). L'ambition serait alors devenue une sorte de volupté : le f° 58 rapproche par cet aspect deux romans que Sainte-Beuve concevait dans l'ensemble comme opposés.

Si le manuscrit que nous publions ne contenait que ces idées de domination, Sainte-Beuve aurait été fidèle à son dessein initial et nous aurait offert au moins un schéma de roman vraiment opposé à *Volupté*. Malheureusement il en contient d'autres, qui nous livreront peut-être le secret de l'avortement d'*Ambition*. Nous venons de voir le personnage se proposer un idéal de force et de puissance. Or la conclusion proposée au f° 20 v° adoucit considérablement cet idéal. Au f° 20, le personnage se disait : « pourquoi pas ? », et au verso du même folio, dans la conclusion, il se remet quelque peu à « platoniser », il a peur d'entrer immédiatement dans l'action et il s'en va « pour quelques années jusqu'à ce que cette plaie d'ambition soit bien fermée » ; il attendra d'avoir accompli cette « quarantaine » pour entrer dans la vie publique. L'ambition perd toute violence. De plus, Sainte-Beuve n'avait pas conçu pour son héros un caractère propre au rôle violent qu'il se proposait primitivement de lui attribuer. Il lui avait laissé des « parties douces et mollement obscures » (20).

Nous devons aller encore plus loin. La seconde série de notes permet d'imaginer un développement du thème dans le sens de l'échec. Sainte-Beuve reprend, en effet, l'idée, chère à Vigny (48 v°), de l'hostilité du poète et de la classe dirigeante (les doctrinaires), et nous montre dans certains passages son personnage vaincu par ses adversaires ; au f° 49, en nous présentant un second poète « aussi désabusé » que son personnage principal, il écrit : « Il ne sera jamais introduit au cœur de la place parce qu'il a été poète. » Et au f° 52 v°, il nous fait assister au départ du personnage « pâle de colère et de honte » sans plus parler du retour dont il était question dans la conclusion du f° 20 v°. Sans doute, Sainte-Beuve revient un peu plus loin à des considérations plus réconfortantes et à sa première conception du roman. Il n'en reste pas moins que la mollesse voluptueuse, l'obscurité et l'échec s'imposaient à son imagination. Les notes du projet, et même le plan indiqué dans la lettre à H. Allart, que nous avons citée plus haut, nous autorisent à penser que Sainte-Beuve n'a pas terminé *Ambition* parce qu'il n'a pas pu imaginer jusqu'au bout les situations triomphantes dont il avait conçu l'idée première, et parce qu'il n'a pas pu s'éloigner vraiment de son tempérament ténébreux tel qu'il l'avait exprimé dans *Volupté*. Sainte-Beuve n'a pas réussi à faire son roman balzacien ; il est resté l'homme d'un seul roman, ce qui prouve qu'il n'était pas vraiment un romancier.

L'inachèvement et l'incohérence d'*Ambition* nous fournissent d'intéressantes indications sur les méthodes de création de Sainte-Beuve. Il a travaillé à son projet par petites scènes, en perdant souvent de vue son idée directrice. Le travail de synthèse était remis à plus tard, et n'a pu ici s'opérer parce que l'écrivain s'était engagé dans des directions opposées les unes aux autres. Il serait intéressant de savoir si *Volupté* est née d'un travail aussi morcelé ; on donnerait beaucoup pour en retrouver le manuscrit.

Chose curieuse, Sainte-Beuve fait dans son projet des exercices de style : on y trouvera de nombreuses retouches, qui ne portent souvent que sur l'expression. Sur ce point encore, il se laisse aller à la volupté du détail.

Le roman aurait-il pris l'aspect d'un récit ou celui d'une confession ? Comme le fait remarquer M. Regard[1], le projet révèle une hésitation de l'auteur entre ces deux formes. Il faut surtout insister sur la pauvreté d'une imagination qui cherche de tous côtés des soutiens et des aliments. On trouvera au f° 19 une longue énumération des grands ambitieux de l'histoire et une abondante bibliographie. Sainte-Beuve fait appel non seulement aux publications historiques contemporaines (on en trouvera les dates dans les notes dont nous faisons suivre le texte), mais encore aux anciens, à la littérature française classique et aux littératures étrangères.

1. Maurice Regard, *Sainte-Beuve*, Librairie Hatier, 1960, p. 121.

Il fait aussi appel, comme il l'avait fait pour *Volupté*, à sa propre vie. Toute son expérience politique des années 1830-1845, dont nous avons déjà parlé au début de cet article, se retrouve dans le « réveil », les dégoûts et les ambitions de son personnage. Sa vie sentimentale à la même époque apparaît également de façon assez claire dans le projet. Le souvenir d'Adèle Hugo, voilé et purifié au moyen d'emprunts au personnage romanesque de Mme de Couaën, se retrouve au fo 19, au fo 20 ro et vo. Tout le fo 37, qui rappelle à la fois une pièce du *Livre d'Amour (1er septembre)* et un passage de *Mme de Pontivy* (*P. F.*, p. 509), se rattache au même souvenir ; il en va sans doute de même de quelques lignes du fo 38 : « Mon amour dans sa fraîcheur s'usa avant qu'elle aimât.... » Les folios 38, 39, 40 contiennent des allusions au mariage manqué avec Frédérique Pelletier (1840), et peut-être un souvenir voilé de Nathalie Oudot. Enfin, on trouve un peu partout des allusions aux amitiés mondaines et amoureuses du Sainte-Beuve des années 1840. Il faut considérer, croyons-nous, Mme d'A. et Mme V. (19 vo et 20 ro et vo) comme des synthèses romancées de sa vie sentimentale à cette époque. On retrouve en elles assurément le souvenir de Mme d'Agoult ; il faut y voir aussi celui de Mme d'Arbouville, qui inspire aussi certaines allusions du fo 38. Retrouve-t-on aussi Hortense Allart dans ces personnages ? Les « avances » du fo 19 vo le feraient croire ; mais c'est en 1841 seulement que les relations, déjà anciennes, entre Sainte-Beuve et Hortense deviennent très intimes ; or les passages qui concernent Mme d'A. et Mme V. appartiennent à une partie du projet qu'on ne peut trop éloigner de l'article sur La Rochefoucauld du 15 janvier 1840.

Dans le domaine religieux, le personnage d'*Ambition* perd sa croyance. De façon analogue, le Sainte-Beuve qui, en 1831, rendait visite à Lamennais à Juilly et manifestait des velléités religieuses, qui, en 1834, envoyait Amaury au séminaire, s'éloignait totalement de cette atmosphère morale en 1840. C'est le 15 janvier de cette année-là qu'il donnait dans la *Revue des Deux Mondes* l'article sur *La Rochefoucauld* qui marquait la fin d'une crise religieuse et le retour à des idées qualifiées des plus saines dans une note ajoutée à la fin de l'article en 1869.

Il existe une étroite ressemblance, non seulement morale, mais encore textuelle, entre le projet d'*Ambition* et l'article sur La Rochefoucauld. L'allusion du fo 19 à Mme de Sévigné et au cabinet « tout tapissé de dessous de cartes » se retrouve[1] dans l'article, que Sainte-Beuve a fait suivre de pensées intimes parfois semblables à certaines phrases du projet. Ainsi la phrase du fo 52 qui commence par « le moment est dur que celui où... » est à peu de chose près semblable à la pensée IX de 1840, qui devient la pensée XII dans l'édition définitive des *Portraits de Femmes*. Sainte-Beuve développera la ressem-

1. *P. F.*, p. 288.

blance initiale dans les diverses phases de la rédaction du projet de roman et dans les rééditions de son article. Le thème du « secret bien gardé » des folios 51 et 54 reprend les idées de la pensée VIII qui suit l'article de 1840 (X dans les *Portraits de Femmes*) ; la pensée XLV de l'édition définitive rappelle le f° 48 du projet (« Platon chassait les poètes... »). Tout cela nous amène à penser que Sainte-Beuve a dû commencer à rédiger l'ébauche que nous lisons au moment de la préparation de son article. Assurément il songeait depuis longtemps, comme nous l'avons vu, à consacrer un roman à l'ambition. Mais cela n'était encore, en janvier 1839, qu'un espoir, un thème de méditations [1] ; en décembre de la même année, c'est-à-dire peu avant la publication de l'article de janvier 1840, M^me^ d'Agoult entend un exposé détaillé du plan prévu pour le roman [2]. Entre 1840 et 1845, le projet porte la trace de plusieurs apports successifs. Une note, écrite presque entièrement au crayon, et assez tardive, puisqu'elle parle du résidu de l'article Mignet (15 mars 1846), nous invite à trouver le plan du roman dans une lettre à Hortense Allart qui est certainement celle du 7 octobre 1845 [3]. Ainsi il n'existerait pas de plan complet du roman postérieur à cette date, et il est fort probable que Sainte-Beuve n'ajouta rien par la suite au projet qu'il avait établi. Il n'oubliait pas pour autant *Ambition*, comme le prouvent la note que nous venons de citer, et les entretiens beaucoup plus tardifs encore que nous rapporte Levallois [4]. Les ratures, les corrections, les additions obligent à rattacher chaque feuillet à plusieurs dates. Examinons les cas les plus importants. Les principaux passages des folios 19 et 20 sont peu éloignés de l'article sur La Rochefoucauld, mais l'énumération des grands ambitieux et la bibliographie, visiblement ajoutées au texte après la rédaction première, ressemblent à la lettre adressée le 24 octobre 1845, à Hortense Allart [5]. Les mots ajoutés au f° 20 (« la vue du mal, du faux, du pourri ») et les idées de la *Conclusion* du f° 20 v° sur « la vue du mal et du faux nécessaire dans le gouvernement des hommes » rappellent les lettres à Hortense Allart du 18 [6] et du 24 [7] octobre 1845. Le f° 37 est visiblement un brouillon en prose de la pièce publiée dans le *Livre d'Amour* sous le titre de *1^er^ septembre*. Il est donc antérieur à novembre 1843. Il faut situer le f° 38 dans son ensemble peu après l'échec de la tentative de mariage avec Frédérique Pelletier ; mais, à son premier texte, Sainte-Beuve a ajouté des notes qui nous renvoient à la

1. Lettre à M. et M^me^ Olivier citée plus haut.
2. Cf. lettre de M^me^ d'Agoult, citée plus haut.
3. Citée plus haut.
4. Voir plus haut. J. Bonnerot nous signale aimablement un autre témoignage. Il s'agit d'une lettre de l'éditeur A. Lacroix, qui, le 24 novembre 1864, rappelait à S.-B. l'ancienne « demie promesse » d'un « roman nouveau ». (Lov. D. 604, f° 227.)
5. *Corr. gén.*, VI, p. 260-261.
6. *Ibid.*, VI, p. 253.
7. *Ibid.*, VI, p. 261.

préparation de l'article sur Naudé, publié le 1er décembre 1843, et à des « vers imprimés » assez mystérieux, qu'il faut sans doute retrouver dans le petit recueil publié par Sainte-Beuve sans titre, sans nom d'auteur, sans date et sans lieu d'impression probablement vers la fin de 1844. Le fo 47 rappelle une lettre adressée par Hortense Allart à Sainte-Beuve [1] le 31 mars 1845 : « Amaury voulait pour être heureux *trois femmes à la fois.* Souvenez-vous-en, ou je chercherai la page. » Le fo 54 ro et vo semble inspiré par les querelles que l'on fit à Sainte-Beuve à la suite de son article du 15 avril 1844 [2] sur Benjamin Constant, querelles qui provoquèrent un second article le 1er novembre 1845 [3].

En parlant de *Volupté*, en examinant les dates, nous avons déjà montré que le projet d'*Ambition* ne saurait se séparer de l'ensemble de l'œuvre de Sainte-Beuve. Il revient constamment sur ce thème dans ses articles ; les grands ambitieux semblent avoir exercé sur son intelligence une sorte de fascination, et l'on peut penser qu'il a cherché, en les peignant, à se consoler de n'avoir pas écrit son roman. Charles-Quint [4], Talleyrand [5], le comte de Saxe [6] et une multitude d'autres personnages fournissent à Sainte-Beuve l'occasion de décrire toutes les nuances de cette ambition qu'une partie de lui-même chérissait, mais dont une autre partie avait empêché l'entier développement dans la réalité comme dans le roman.

Tel qu'il est, ce projet peut contribuer à la connaissance intime de Sainte-Beuve à un certain moment de sa vie. Nous l'y retrouvons avec ses contradictions, « grand homme inconnu » voué à l'échec avec du goût pour la gloire ; nous y sentons la présence de ses tourments intimes, de ses amours, de ses déceptions et de ses colères. Nous le voyons une nouvelle fois s'essayer à la création romanesque, à laquelle il n'était point propre. Un homme fait ici une nouvelle fois la découverte de ses limites. Nous plaindrons-nous d'un échec auquel nous devons les *Lundis* ?

Note sur l'établissement du texte.

Nous avons eu comme premier souci de présenter au lecteur un texte aisément lisible. Mais comme Sainte-Beuve nous a laissé dans ces pages non seulement des notes, mais encore, pour certains passages, une véritable ébauche, il nous a paru important de rendre sensible à l'intérieur du texte, au moyen d'un système de signes, le travail d'élaboration dont il a été l'objet.

Les signes / /encadreront tout ce qui ne faisait pas partie du premier jet (adjonctions ou corrections).

1. Citée dans la *Corr. gén.*, VI, p. 104.
2. *Benjamin Constant et Madame de Charrière*, *R.D.M.* et *P.L.*, III, p. 184-283.
3. *Un dernier mot sur Benjamin Constant*, *R.D.M.* et *P.C.*, V, p. 275-299.
4. *Constitutionnel*, 15 septembre 1862 ; *N. L.*, III, p. 197-219.
5. *Temps*, 12, 26 janvier ; 9, 23 février ; 9 mars 1869 ; *N. L.*, XII, p. 12-126.
6. *Moniteur*, 7, 14, 21 octobre 1867 ; *N. L.*, XI, p. 38-112.

Lorsque le premier jet a connu plusieurs transformations, ces signes seront complétés de la façon suivante : /+ + / ; lorsque ces derniers signes seront utilisés à l'intérieur d'un passage déjà encadré par les signes / /, ils signifieront qu'une partie seulement de ce passage a connu plusieurs transformations.

Les lettres entre parenthèses (a) (b), etc., annonceront les notes dans lesquelles nous reproduirons les mots raturés (à la fin du folio, ou du folio suivant). A côté des signes précédents, ces lettres indiqueront que les mots encadrés sont non pas des adjonctions, mais des corrections. Nous ne nous sommes pas fait une loi de reproduire absolument toutes les ratures.

Le signe § accompagné d'un chiffre et placé *en marge* servira à indiquer la place « géographique » des notes marginales de Sainte-Beuve qui ne font pas corps avec le texte. Nous les reproduisons, précédées *au début de la ligne* du même signe, à chaque fin de paragraphe pour les éloigner le moins possible des passages auxquels elles se rapportent. Les petits chiffres annoncent les notes qui suivent le texte.

Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation de Sainte-Beuve. Nous avons pris cependant la liberté de mettre une uniformité qu'il ignore dans l'emploi des majuscules et des accents.

Certains mots ont résisté à nos lectures répétées du manuscrit. Nous les remplaçons par le signe (?), que nous plaçons également tout contre les mots à propos desquels il nous reste des scrupules.

Avant de nous effacer devant Sainte-Beuve, nous voulons exprimer notre reconnaissance à l'égard de M. J. Pommier, membre de l'Institut, conservateur de la Collection Spoelberch de Lovenjoul, qui a dépensé sans compter son temps et sa science en notre faveur. Nous ne voulons oublier dans notre gratitude ni M. P. Moreau, notre « guide habituel » en Sainte-Beuve, ni M. Regard, qui nous a aimablement communiqué ses notes sur *Ambition*. Faut-il dire enfin que sans les travaux de M. J. Bonnerot les études beuviennes n'existeraient pas ?

RAPHAËL MOLHO.

Folio 19. [*Formant feuille double avec le f° 20. Papier ivoire. 192 mm × 150 mm.*]

§ 1. La tentation de *l'ambition de l'exploitation de l'homme* à l'aide
§ 2. d'un esprit supérieur, immoral avec l'honneur, corrompu dans un certain sens. Exprimer à fond le premier assaut, l'invasion, la suite et les détails de cette tentation /(non plus de volupté intérieure et lâche, mais d'activité, d'entreprise extérieure) /que tout homme un peu complet a /eu /à subir à un certain moment. /(après les sens) /

§ 1. Lire *Aristote* Politique et réfuter Tocqueville [1] par lui. — *Tacite* pendant tout ce temps.

Lire /& avoir /Fiévée [2], Pitt [3], les Papiers de Washington [4], /Lafayette [5]. Turgot. Salluste. /
Suétone sur Octave /Catulle sur César
Vatinius Mamurra... /
Guillaume d'Orange (vie)
MM. de Ferrières [6]. De Vauban— /Mémoires de Mirabeau [7]—Œuvres de Machiavel— /Vie de Sixte-Quint par Greg. Léti. [8] /(Hist. parlement. de la Révolut. franç.) [9]
Montesquieu Sylla et Eucrate) /

Camille Jordan le Schiller de la politique. Swift *voyage de Gulliver*

§ 2. (Roederer, Sémonville [10], Talleyrand, Pozzo, que d'esprit et comment (?))

§ 1. — Commencer le roman au moment de la crise le jour où l'on se réveille dans ce cabinet tout tapissé de dessous de cartes comme /le /demandait Me de Sévigné ne voyant dans son impudence aimable que le piquant amusement (voir *Roederer* où est le mot) [11] dans ce cabinet où l'on s'était endormi en regardant les belles dames de cœur et les beaux valets de carreau (Hector, Lancelot)... commencer peut-être par cette phrase... (Il y a un moment pour tous plus ou moins... où... etc)

§ 1. Chez la plupart il se retourne une carte, puis une autre... qques unes pouvant ne jamais se retourner. Ce qui a lieu en détail chez tous, chez lui en saillie.

Le Personnage se réveille à la fois sur bien des points : il avait déjà bien réfléchi mais il y a des désabusemens partiels que la jeunesse s'exagère et qui n'en sont pas ; on désespère trop pour ne pas espérer, il y a des endroits où l'on se rattrape ; mais vient un jour du désabusement vrai, total, profond, où l'on

§ 1. voit à nu usée /jusqu'à la corde /la trame (tapisserie) de la vie. Ce moment était venu pour le personnage. (derniers mois de 1830 décembre par exemple —)

§ 1. Situation moyenne de Mérimée Fontaney Thuriot [12]

/Il avait 28 ans. /Ses illusions jusque là sous la Restauration... De religion dans ce cadre, avait cru à ce catholicisme intelligent, explicatif, antérieur, tirant parti de toutes les traditions

§ 1. (des Stolberg [13], de Maistre, Lamennais, Gerbet etc) avait cru à des convictions, des sincérités politiques... idées assez libérales de bonne naissance distinguée (mais non noble...) avait très bien compris les anciennes idées de la Révolution, mais revenues à des idées libérales telles que la Restauration éclairée les formulait vers la fin... joignait cela à ce christianisme, catholicisme. —

§ 1. Ce que me dit Cousin de Carrel-troisième, puis second, puis premier.

§ 1. Amour, y croyait avait eu une grande passion, pure (sans possession...) porte douleur profonde... pendant plus d'un an... fidèle à cette pensée, s'était promis de ne plus aimer, de /n'en / (a) posséder aucune... Sa jeunesse sans être très pure n'avait pas été souillée : cette pure cette idéale image était pour lui la pensée dominante... ainsi sa vie jeune encore s'accordait, s'accomplissait merveilleusement dans une harmonie un peu triste, mais enchantée et couronnée par la religion, l'humanité, la poésie....

§ 1. Les Chateaubriand Richelieu Montmorency Capo d'Istria Alexandre... voulant dans la politique du cœur et ses tromperies

Juillet vint. En peu de semaines, de grands enseignements réitérés eurent lieu pour lui, et le jour 23 Xbre... 1830.../Janvier 1831/où nous le prenons, il se réveillait.
(a) : ne

Folio 19 verso.
Il se réveillait à la fois sur tous les points.
§ 1. Religion il avait assisté/la veille/(a) à une conversation savante, animée, où l'érudition, la critique historique des néo-catholiques avait été très battue en brèche par un savant illustre qu'il connaissait, mais qui ne s'était pas expliqué si nettement jusque là. Un regard mieux jeté lui avait montré qu'en effet tous ces rapports nuageux, ces comparaisons élastiques entre des dogmes divers, ces analogies qui n'existaient que de loin disparaissaient
§ 2. à mesure qu'on abordait de près ou une science (la géologie) ou l'histoire (d'Egypte/Letronne [14]/) ; et puis il y avait dans l'état de l'atmosphère je ne sais quoi de plus clair en même temps que de plus agité qui avait balayé toutes les nuées gracieuses et grandioses auxquelles il avait aimé croire.
§ 1. — Il y a d'admirables choses, institutions, en ce monde qui ne sont qu'un vaste et sublime malentendu- (Ampère à propos de St Ambroise et de son exégète)
§ 2. Elie de Beaumont [15].
§ 1. Politique il avait assisté (b) à un
entre gens politiques qui était la/curée(?)/des portions de son idéal... et la gaieté cynique, l'indifférence,... lui avaient révélé qu'en/touchant au but/ (c), toute cette tension honnête qui lui avait (d) imposé s'était relâchée à jamais... parmi ceux restés fidèles et qu'il visitait aussi... où il s'était/mêlé/(e) à l'aide
§ 2. de quelques amis qui l'avaient mis en rapports avec d'autres... brutalité, violence,... quelques uns mis à part (C...). Réticences, arrière-pensée, calcul... retors, tactique obscure.
§ 1. Corruption cynisme indifférence étroitesse-bêtise autour(?) de ces (?) (?)
Roy. Coll.
Mérimée
Duverg.
Lafayette,
Carrel.
Les uns par étroitesse et vue courte, les autres par lassitude et égoïsme
§ 2. St Simonisme durant la conversation de l'un des... il avait saisi tout le jésuitisme tactique... — St Simonisme est pour l'entente du Christianisme et des sectes anciennes comme une expérience de Lavoisier sur le fourneau du laboratoire pour la connaissance de l'air et de l'eau.

En amour, il avait vu (Me. d'A... qui lui avait fait avances... et il avait senti qu'il pouvait oublier son image sacrée, la voiler... et autre femme qu'il continuait de voir Me V... qu'il commençait à aimer aussi, et à presser sans l'aimer peut-être : il concevait qu'on pût désirer sans aimer, dire qu'on aime sans aimer véritablement, se livrer aux coquetteries de l'une et à l'imagination, et /prêter /à la tendresse et la sensibilité d'une autre faire des pleurs dans la voix sans être pris...)

— Les sens même chez lui, une certaine fatigue qu'il ressentait depuis l'automne l'avertissaient que la vive jeunesse était passée ; il s'était vu /trouvé /un peu chauve le matin ; il comprenait que sans céder aux sens... aux désirs, on les provoquât, on usât des autres, on jouât l'amour et les sens.

§ 1. Toutes ces découvertes qui chez la plupart se font à peu près ensemble mais pourtant à quelque distance et partiellement, se fesaient chez lui

Folio 20.

toute à la fois p.a.d., et dans un singulier concours.

/La vue du mal, du faux, du pourri avec des facultés critiques, actives, nettes et capables : c'est tentant /.Me d'A. de l'ancien monde mais jeune et sans esprit de parti /lui /avait fait avances, et l'avait présenté à M. de T. ami d'elle et de sa famille : il ne tenait qu'à lui de pousser cette démarche. Sa naissance l'aurait un peu retardé sous la Restauration : ici il n'avait qu'à aller, (f) tout l'aidait. Me d'A. semblait aise qu'il se poussât et y mettait quelque vanité, bien que d'un autre monde, mais ayant encore de l'influence etc.... Dans l'ordre privé Me V. autre écueil, à force de (g) parler de son deuil, de sa morte qu'elle n'avait pas connue, il sentait qu'elle s'en courrouçait et il se disait qu'il y aurait douceur à triompher de cette sensibilité douce et (molle) même sans être atteint...

Au moment où toutes ces pensées lui vinrent à la fois, le *personnage* se dit (après la première rougeur passée et /reprenant le dessus /avec un sourire froid) : mais pourquoi pas ? — pourquoi pas tout... et M*de* d'A. /pour s'essayer, s'avancer, le brillant de la vanité /et Me V. pour les parties douces et mollement obscures... l'honneur toujours, mais profiter de la connaissance des hommes, pour se taire, agir /sur / (h) eux, les dominer, les faire agir, se montrer à eux sous la face qui convient et qui sert. Alors un grand désir du pouvoir, de l'action (non sans plaisir) de l'influence, le saisit, il se représenta l'homme qu'il avait vu le matin. Mazarin — Richelieu... tous. Pourquoi pas ? disait-il, il sentait sa force sa capacité ; ce que d'autres sont *tout d'abord* à 22 [16] ans (Pitt, Guill. d'Orange /*Michel Chevalier* / [17]) il l'était un peu plus

§ 2. tard à 28, mais sans avoir donné de témoignage public d'enthousiasme, de passion, de poésie, de tout ce qui décrédite pour longtemps. Il sentait qu'il pouvait, et qu'il n'avait qu'à vouloir et qu'il pouvait vouloir....
(Invasion de la crise, la développer le progrès les accidens. — Voyage en Angleterre... qui augmente...
§ 1. D'une vie plus active beaucoup que celle qu'il avait accoutumée depuis ces années — Sans trop s'interroger depuis 3 mois vie active, ininterrompue avait laissé *filer le câble* se réveille tout à coup.
§ 2. Ses erreurs même et les élans qu'il avait connu lui auraient servi

(a) le matin (b) le matin (c) arrivant (d) fait (e) plongé (f) elle (g) lui (h) avec

Folio 20 verso.
Conclusion —. Il triomphe En amour il ramène ces deux à des amitiés douces, vraies, un peu tendres... /sensible, — que l'âge rendra de plus en plus pareilles ; /il appaise, /affectueusement, /il s'éloigne sans rompre... Cela se joint à son ancien et idéal souvenir respecté sinon autant platonisé (pas violé du moins). La vue du mal /et du faux nécessaire /dans le gouvernement des hommes lui reste sans lui ôter l'idée de progrès, d'amé-
§ 1. lioration, de moralisation —. Seulement il ne se croit pas bon à entrer dans l'action active sans danger. Pour quelques années jusqu'à ce que cette plaie d'ambition soit bien fermée, il sent qu'il aurait pu aisément tourner à la corruption (relative). Mais il attend, il croit... (voyage en Amérique, en Espagne... Tocqueville, Didier [18] rencontrés...) : il entrera dans la vie publique, après cette quarantaine suffisante. De religion sans revenir à ce néo-catholicisme assagi, fait exprès, *lamenaisien*, il sent qu'au milieu de tout ce faux difficile à délimiter, il y a un fond vrai, actif, où il faut puiser, la charité chrétienne, la bonté qui ne trompe pas. Pour maxime faire tout le bien dont l'occasion s'offre... ne perdre aucune occasion, sans trop se désoler de l'incomplet, du mal de l'incompréhensible parfois si accablant. Chrétien en ce sens.
§ 1. Idéal possible de l'honnête homme, /éclairé, /progressif, sensible, charitable (mais non parfait) de ce tems-ci.

Folio 37.

[*Le début de ce folio, raturé, semble ne pas concerner le projet. Papier blanc 101 × 155 mm.*]

1er 7bre

En sortant dans la journée (a) par les bosquets, sous un ciel assez /suspendu /frais et /+ appaisé, + /(b) j'avais remarqué plus d'un arbre qui déjà avait /jonché /la terre de ses feuilles

jaunies : /oh ! ce n'est pas l'automne./ C'est un coup de soleil, disais-je, — c'est un /arbre /(c) du Japon qui s'effeuille avant l'heure. — (d) Le soir, sortant encore /et /(e) /cette fois /du côté de la colline, je vis le ciel tout serein ; /les moindres nuages avaient fui ; /un croissant mince et net tranchait dans un air plus frissonnant ; /mais la /la nature silencieuse avait sa tristesse et ma pensée devint plaintive. Je rentrai avec mélancolie (f).

Le lendemain, au réveil, en ouvrant ma croisée sur la plaine,

§ 1. le brouillard la couvrait au loin, et la journée ne /parut /(g) belle que quand il se leva. Oh ! c'était bien l'automne — /avec ses traits, avec ses teintes. /Les soleils pourront être beaux encore et les chaleurs tromper /un moment /mais chaque belle soirée sera /frissonnante et /plaintive, /chaque beau matin aura son brouillard et pas d'aurore /(h)

/+ Est-ce l'automne, Amie ? oh ! pas encore ! + /(i)

. . . . . ,

Mais non... dans notre amour rien n'est /de pareil /semblablement (j)

§ 1. La lune cette fois sur le mois avançant

(a) faire une (?) (b) 1. nettoié 2. dégagé (c) catalpa (d) mais (e) du (f) amère (g) devint (h) chaque beau matin sera vaporeux (i) oh ! dis est-ce, est-ce aussi notre /ton / Serait-ce /aussi /ton automne Amour ! oh ! pas encore ! (j) 1. oh ! dis rien n'est ainsi dans notre amour encore. oh ! /non /d'ailleurs, rien n'est /de pareil /ainsi

Folio 38. [*Formant feuille double avec 39. Papier blanc. 200 × 154 mm.*]

L'imprimer le publier sans nom

(Beau roman) ô nature ! Quelles lois secrètes, quelles retours, quelles représailles !

§ 1. Jeune j'aime, surtout je me fais aimer /d'un plus jeune cœur, j'y distille /... (décrire) puis froidement, lâchement, sans dessein arrêté, mais en profitant de tout, je m'éloigne et je brise....

§ 1. Un jour j'allai voir un de mes amis déjà vieux honoré, célèbre, envié... /publiquement sage et heureux, /je le trouvai seul entre deux chandelles *(Gray)* triste... mon ami, je maudis mon célibat...) & il me raconta ainsi sa vie.

Voir *Cahier vert /95 /*(a). La nature se présente etc
A un certain âge etc
Quel est donc le mystère de la vie etc

Je me distrais, je cherche la vie, je tente la haute mer. (Plaisirs, passions)

§ 1. (b) Cela pour moi ne tomba pas juste : mon amour dans sa fraîcheur s'usa avant qu'elle aimât. Et quand elle aime, je commençais déjà à me distraire. Je revins pourtant et devant quelques amis je me crus heureux je fis l'heureux.

§ 1. Jamais je ne suis tombé juste en amour
Sic visum Veneri cui placet impares
Formas atque animos sub juga aenea
Saevo mittere cum joco
(Hor. od. XXXIII liv I)
La 6e Idylle de Moschus : *Pan* aimait *Echo* etc [19]
Se rappeler le *triple amour sans réciprocité* de l'*Andromaque* de Racine, & dans l'*Arioste* les amans affolés qui courent tour à tour /les uns après les autres et se fuient./(c)/et dans l'*Ecole* des *Femmes* le beau, touchant et ridicule discours d'Arnolphe à Agnès— /Puis tout manque, décrire cette apathie, cette indifférence, ingratitude du c—.
Seul alors durant des années 3 ans. Quelques essais vains, mais sans /succès, sans /goût.
Oh ! qu'on serait attrapé souvent si/(d)/la femme qu'on presse le plus cédait. Cahier vert page 73 et 98. Dans l'amour etc /(citer les vers [20] à la fin comme pièce justificative (peut-être)/
/Voir mon Naudaeana [21] P. 109 où sont des notes/
— Enfin un jour idée de mariage effroi. p. 77, *cahier vert* aux deux extrémités etc 95. 94. La nature la grande maquerelle etc /— D'autres fois, pour m'enhardir point n'est besoin, me disais-je § 1. (*Cahier vert* P. 103)/
Cahier vert 104 Il est des lois inévitables etc (suite.)
Puis je crois à mon tour et/suis/trompé par l'innocence...
Douleur, vive après, mais vaine, sécheresse — mort....
Et voilà mon ami, comment je maudis mon célibat.
§ 1. (Citer les vers, imprimés à la fin).

(a) 94 (b) jamais (c) l'un après l'autre et puis se fuient (d) tout d'un coup

Folio 38 verso.
— La justifier : au fond elle eut (a) complètement raison, son inspiration droite et noble, ce /premier /coup d'œil de la jeunesse ne la trompa point ; (b) ; elle ne crut pas un seul instant possible ce que la nature n'avait pas destiné. A moi était le sophisme et l'illusion.
— Sa sœur aînée la peindre : — Si spirituelle, — mais ses saillies d'esprit était comme autant de coups de /feu/ (c) qu'elle tirait sur les épouseurs [22].

(a) raison (b) un seul instant (c) fusil

Folio 39.
— Décrire en détail cette dernière lueur.
— Tout s'accomplit en un an juste, d'un octobre à l'autre. — J'y passe /encore une fois /par toutes les saisons du cœur jusqu'à l'hyver éternel —

§ 1. La 1*ère* fois je m'étais fait aimer d'une jeune fille et l'avais laissée là, cette fois /c'est l'inverse : /la jeune fille se fait aimer de moi, et quand je m'avance /plein de confiance, /elle me dit *non*. L'innocence venge l'innocence.

§ 1. Je ne voulais pas clore ma vie à 25 ans pour l'autre. Celle-ci ne voulut pas clore la sienne à 19 ans pour moi.

§ 1. — Je ne crois pas aux sorts, aux étoiles : il est pourtant de singulières coïncidences. Un jour, /(scène de la rue des Beaux Arts)/ une après midi, (j'avais ma lettre en poche /toute écrite /pour rompre définitivement), je sortais tête baissée je tombe dans un grouppe : deux femmes s'embrassaient en se quittant. Je ne vis que le mouvement et elles se séparèrent. Je passai entre elles

§ 2. deux sans que (elle du moins) me vissent. Tout d'un coup je les reconnais. C'était Elle et la Dame qui la première m'avait engagé à aller chez elle. Et en y songeant il se trouve que c'était justement un dimanche & il y avait un an juste /à pareil jour / ce jour-là que /rencontrant /(a) cette dame chez Nodier elle m'avait engagé à y aller. Ainsi tout était révolu, & tout m'était signifié à l'improviste dans cette rencontre symbolique.

§ 1. Je ne sais /,dirait un ancien, /si le monde est gouverné par les Dieux, mais /à coup sûr /il va selon de certains nombres. —

§ 2. (rendre cela bien clair).

(a) voyant

Folio 40. [*Papier blanc, 158 × 102 mm.*]
Au petit roman
— *Nausicaa* la plus charmante idylle,
Hermann et Dorothée, *Paul et Virginie*,
Jocelyn, n'en sont que des dérivations

Dire d'*Elle* : elle est comme Nausicaa Sa ruse /virginale, duplicité innocente /(a) Sa coquetterie est celle de la nature. /Charmant artifice de Galatée — /
Nausicaa (Odyssée V. /vers 60 et suiv. /) /prie /(b) son père /de /(c) la laisser aller laver le linge et les vêtemens : car « il vous sied à vous même, quand vous allez au conseil, parmi les premiers d'avoir des vêtemens /propres et /brillans et /vous avez cinq fils dans vos palais, dont deux mariés et deux garçons dans la fleur de la jeunesse, et ils veulent toujours avoir de beau linge blanc quand ils vont /(d) au bal : et c'est tout cela qui m'occupe : elle dit car elle aurait rougi de parler de mariage à son père, mais celui-ci comprit tout et dit : oui »

(a) innocente et naturelle (b) engage (c) à (d) vos cinq fils dont deux mariés et deux garçons veulent toujours aller bien vêtus

Folio 41. [*Papier blanc, 157 × 100 mm.*]
Peindre M. Pasquier. M. Molé Guizot, Thiers etc
M. Pasquier prudent habile, flexible — très judicieux — excellent à démêler une situation. *Aimant plus le succès que* la *victoire* (comme dit de lui Cousin) mais n'ayant rien eu d'abord de distingué, n'ayant rien su de bien ni de près ; — dans sa jeunesse
§ 1. beaucoup d'*entregent* et de /la facilité, de /l'activité, — cela, avec l'âge et les choses le portant, est devenu de la prudence consommée et presque de la grande sagesse politique. — Dîner chez Mme de Castellane. Rémusat dit de lui, après avoir énuméré tous ses défauts : « Après tout ce dont il était encore le plus capable, c'était d'être ministre. »
§ 1. Fat, tranchant, *âcre âpre* comme disait Mme de V — bonhomme au fond —

Folio 42. [*Papier blanc, 150 × 100 mm.*]
— Comme un vaisseau échoué sur un banc de sable essuie la fureur des flots et la marée montante : ses flancs craquent et mugissent, il semble qu'il va éclater : de même /après /(a) les orages de la jeunesse notre corps épuisé, bien souvent la nuit, /+ essuie + /(b) les flots /amers /de la pensée /et de la douleur, / qui à torrens /le viennent battre et /l'ébranlent : il gémit, il s'use ; /le crâne se fend, la poitrine palpite : il semble que tout va se disjoindre /(c). /Et ici, /(d) l'océan est en nous.

(a) dans (b) 1. entend 2. reçoit (c) il semble qu'il va se disjoindre (d) mais

Folio 43. [*Papier blanc, 153 × 100 mm.*]
— Tirer parti quelque part de la très piquante & bizarre situation que le monde /m'a /(a) fait avec Mme de Freulleville. — Le monde n'est pas moins sévère que la loi, il ne permet pas le divorce, pas même la séparation. Une fois qu'il s'est avisé d'associer en idée deux individus, bon gré mal gré il faut que cela dure : /faites ce que vous voulez. Dans sa /(b) légèreté opiniâtre il n'en démord point.
§ 1. Cela est guignonnant. Je pourrais avoir toutes les légèretés, /prendre /toutes les licences, hors de son cercle habituel, le monde ne les compte pas. — Eh ! bien s'il s'obstine à ne pas vouloir me démarier, je ferai quelque grand coup, j'enlèverai une princesse ou une pensionnaire, et il faudra bien qu'on en croie ses yeux...
§ 1. Conversation au dîner chez Mme de Chastenay : « C'est bien dommage, il est accaparé, il y va tous les jours, nous le perdrons. Mais conçoit-on un tel goût : des caractères si différens, si opposés etc »

(a) a (b) dans sa

Folio 44. [*Papier blanc, 155 × 100 mm.*]

§ 1. Peindre dans le roman — Amère situation d'un esprit qui (a) reconnaissant que la vérité n'est nulle part en ce monde, désespère (ou) (qui pis est) ne désire pas de la trouver dans l'autre, parce que lui même tout en la préférant pour l'intelligence il lui a fait en pratique trop de secrètes et d'indignes injures.

§ 1. Sur ce projet de roman voir dans le *résidu* de mon article Mignet la lettre à M^me^ Allart où j'esquisse mon plan — (voir ci-après, page 200 cahier vert la lettre volante qui s'y trouve intercalée) [23].

(a) s'apercevant

Folio 45. [*Papier blanc, 155 × 100 mm.*]

Ce sont d'amères douceurs que celles de la seconde partie de la vie, des douceurs sèches et arides. Les insomnies nous brûlent. Et plus d'espoir, plus d'avenir, nulle fleur au bout de ce désert, nulle vague lueur (?) dans la mélancolie première. La jeunesse a beau être triste, elle l'est avec idéal encore et avec une certaine douceur. Elle /semble bercer/(a) encore l'espérance même de sa douceur. Ici rien ; nul enchantement possible, pas même, /si l'on est poète, /de chanter son mal. A moins d'être un Dante ou un Milton, on ne peut. /On n'en a /+plus+ /(b) le courage. /On souffre, on souffre encore : c'est tout. —

(a) berce (b) pas

Folio 46. [*Papier blanc, 155 × 102 mm.*]

— Ne pas oublier de faire figurer dans le roman : tous les revers de la médaille :

— L'infâme petit Masson, sycophante — [24]

— L'homme de lettres méprisable et turpide, répondant avec sa plume à tout... bassesse colorée /de vanité /(Paul de Musset, (a)) Caractériser l'espèce par un échantillon—

— Le savant l'érudit qui a tous les vices de sa chose. Quatremère

— Petitradel [25] — Vices de bibliothécaire — Métier qui ronge.

— Le gentilhomme poète congelé et *rhumatisant.* Mettre là un chapitre du *rhumatisme littéraire.*

(a) Chasles

Folio 47. [*Papier blanc, 160 × 100 mm.*]

Roman *Ambition.*

Au lieu de l'homme à trois femmes de *Volupté* transposer dans le prochain roman & faire le *trimmer*, l'homme qui se ménage

§ 1. toute sa vie entre trois partis.

C'est la même méthode dans /un objet /(a) différent, il n'y a qu'à *transposer.*

(Voir The *Trimmer* par Halifax [26].)
Epigramme de Méléagre *Anthologie Grecque* II 62.
La 16e des επιδεικτικα. Μοσαι γαρ χαριτες
§ 2. Trois amours, trois ambitions : le tissu de la pensée n'est complet qu'en se croisant.
§ 1. Entre le 1er mars Guizot & Molé, — comme *Rossi*
§ 2. *Tres imbris torti radios* [27].

(a) des objets

Folio 48. [*Papier ivoire, 148 × 97 mm.*]
Platon chassait les poètes de sa république en les couronnant de fleurs. Malherbe disait qu'un poète n'était pas plus utile à l'état qu'un joueur de quilles. Il aurait pu ajouter que souvent le joueur jetait sa boule et ses quilles à travers les jambes de l'homme d'état ce qui était /incommode pour celui-ci./(a) /Le mot de Malherbe revient au même que celui de Platon./(b) L'antipathie est éternelle. Un jour que j'avais causé un peu vivement et franchement avec Carné, il me dit : « Oh ! que je comprends que l'art est une mauvaise, une méchante chose. — » A la bonne heure !

Folio 48 verso.
Guerre donc ! et guerre éternelle !
— Montrer dans le roman mon poète traité par les doctrinaires comme une espèce de joueur de quilles et sans conséquence, avec peu de considération à la fois et une sorte de crainte. Il y a dans ces cerveaux-là, pensent-ils, un certain resort, une détente qui part à un certain moment et dont on n'est pas sûr —
Mais ne pas traiter surtout la chose langoureusement et solennellement comme de Vigny ; et se venger avec du plomb plus fin et plus sifflant.

(a) mauvais (b) c'est le même mot que Platon

Folio 49. [*Formant feuille double avec 50. Papier blanc, 144 × 99 mm.*]
/—Décrire avec le dégoût d'un Tacite le spectacle d'une crise ministérielle (Guizot-Molé) ces misérables intrigues & toute cette
§ 1. pourriture fétide et sénile — ô Patrie ! /
— Il rencontre vers ce temps un jeune homme un poète de cette fin de Restauration. Discours que lui tient ce poète aussi désabusé, et qui est repoussé de partout comme *subject* parce qu'il est poète — Bien montrer cela. Il ne sera jamais introduit au cœur de la place — parce qu'il a été poète — Sa carrière autre /politique/ est manquée parce qu'il a été poète — Eh ! bien reste-le donc poète, et peut être inconnu de ton temps, mais appelles-en à l'avenir, à la gloire —

§ 1. Toujours ménager, idéaliser M. Molé qui est ma *grande coquette* préférée.

Folio 50.
Triste vue de Paris et de l'humanité un dimanche de mars. Un des premiers beaux soleils, toute cette population parée, empressée aux boulevards, aux promenades, fanée, yeux rougis, tempes maigries, chétive et astiquée — Se croyant belle ; ô Race humaine te voilà donc dans ta beauté ! Etiolement, misère, dépérissement ! O traces /de la fatigue, des semaines d'hyver, du travail ! / (a) O mal !

(a) du malheur

Folio 51. [*Papier ivoire, 155 × 97 mm.*]
/— Les hommes sont des loups, mais souvent des renards-loups qui entre eux se respectent... /
Le monde /à le voir dans un certain jour /la société est composé /presque /en entier de malheureux qui souffrent, de misérables qui font souffrir, et d'honnêtes créatures /gens /qui ignorent & se rendent pas compte /ou ne s'en soucient /et qui *font pâte* entre deux
Méchants — intriguans — bonnes gens & niais — et opprimés souffrans — /ou ulcérés /
Société espèce de franc maçonnerie où quand on a le mot, /le toucher, /ou même sans toucher ni mot, d'un clin d'œil, les malins et les prudens l'entendent s'entendent, se passent /réciproquement la /rhubarbe & /le /séné — et parlent /haut /d'honneur, de vertu, d'État, de dévouement au bien public... secret bien gardé, le mieux gardé de tous les secrets humains, & qui n'échappe pas aux ennemis même dans leurs querelles —

Folio 52. [*Formant feuille double avec 53. Papier ivoire, 145 × 100 mm.*]
Le moment est dur que celui où l'on s'aperçoit clairement qu'on n'a pas fait son chemin dans le monde /à cause d'une vertu / et qu'on ne le fera pas (a) si on (b) ne la dément ; ce moment est
§ 1. dur, mais prenez garde à l'irritation qu'il cause ; car cette irritation et cette amertume, si on les laisse faire, vont /bientôt /tout corrompre en vous d'une autre manière mais autant que dans les vicieux qui ont réussi —
§ 1. Car cette irritation à elle seule vaut une corruption.
Un précepte qu'il ne faut jamais perdre de vue en politique, c'est quelques idées qu'on /ait /(c) des hommes, d'avoir l'air de les respecter et d'en faire estime de leur sens ; on (d) tire par là /d'eux /tout le /bon /parti possible.

(a) à cause d'une (b) n'y (?) (c) se fasse (d) en

Folio 52 verso.

Le point de vue du politique et celui du moraliste sont inverses, l'un (a) songeant /avant tout /(b) qu'aux résultats et au succès, l'autre remontant sans cesse aux motifs et aux moyens
Faire s'il se peut que le Personnage du roman avant de quitter la France assiste à ce défilé horrible et des gardes nationales de la banlieue, sur le boulevard le lendemain (c) de la prise du cloître St Merry. Il voulut y rester bien que pâle de colère et de honte, il voulut entendre toutes les musiques et les hourras des vainqueurs, il voulut (pour s'en

Folio 53.

souvenir un jour) boire jusqu'à la lie le cynisme éhonté des victoires civiles —
Dialogue entre /le /Personnage /(d) et *Carrel* qui croyait à la guerre ; peindre en qques traits celui-ci
Dialogue entre M. de Talleyrand & Roederer sur le fond de tout.

(a) ne (b) jamais (c) ou le soir (d) Héros

Folio 54. [*Formant feuille double avec 55. Papier bleu pâle, 148 × 101 mm.*]

Le secret du monde que je découvre enfin est horrible à dire, et tous peuvent vous jeter la pierre. C'est le secret le mieux gardé, tous ceux qui y arrivent passé trente ans se le gardent, le cachent sous de grands mots de bien public, d'intérêt général : jamais franc-maçonnerie ne fut plus fidèle +. L'histoire
§ 1. est elle même complice, la biographie tout ; le mal que nous découvrons vers trente ans a été de tout temps, seulement nul ne l'a écrit, et l'histoire en mentant, comme des ministres dans une circulaire, comme les Débats à leurs abonnés de Province, nous ont fait illusion sur ce passé. Quoi de plus désabusé que Benj. Constant, de plus cynique sur le mal à la figure de

Folio 54 verso.

qui il crachait en ricanant. Quoi de plus que Marie-Joseph Chénier ; eh bien ! voyez comme on nous les peint. On nous les refait héroïques ; cette expérience du mal acquise par les ans est donc à refaire par chacun autre individuellement depuis. Il n'y a peut être pas grand mal à cela. L'homme en général, l'histoire s'est prêtée au même maquerellage que la nature pour allécher et mettre en train les générations survenantes qu'elle laisse ensuite au beau milieu, /cette bonne nature /après avoir tiré /d'eux /ce qu'elle voulait. Quoi qu'il en soit, je veux dire le secret comme je l'ai surpris, je veux parler —

/L'ignorance où beaucoup de gens sont de ce mal le répare en partie, mais le répare bêtement, et j'aime mieux parler/
§ 1. + C'est une coalition tacite, formidable entre tous, même en leurs rivalités : les mots *honorable* & *loyal* y sont prodigués par les Héron [28], les Coste [29] —

Folio 55.
« Bien des vues sur la vie future, /(a)/ /bien /des croyances qu'on /suit, disait-il, /(b) ne sont que des partis pris, des tournures et des inclinaisons de pensée qu'on se donne et à quoi l'on se plaît et l'on s'accoutume. Ce sont des points de vue qu'on se fait, des perspectives qu'on perce et qu'on se ménage : chacun arrange son jardin à sa manière... Trop heureux quand c'est un jardin ! »
+ /Trouver moyen de /mettre une conversation de *Siéyès* dés-
§ 1. busé (cela peut être admirable... Sagesse de Siéyès méconnue, grande, son orgueil et dédain du vulgaire qui le méconnaît Son beau rôle avant le 18 brumaire, mais Bonaparte rompt tout — (Lucien, Boulay de la Meurthe etc et son école d'alors —.)
§ 1. Modèle du grand politique désabusé ! — Faire en sorte que si les Mémoires de Siéyès paraissent plus tard, cette conversation ne puisse être en contradiction avec.

(a) disait-il (b) transmet

Folio 55 verso.
— L'homme étant donné, avec son organisation, même supposée /toute /matérielle, il a dû /en /tirer parti dans tous les sens, même dans celui des illusions, et /peupler /(a) sur sa tête les nuages du ciel comme un riche peint ses plafonds—
/*Peindre le trio* Guizot, Cousin & Villemain, et leur influence, secrète : saletés de Cousin à l'École normale/ [30].
Le conservateur comme Guizot, comme Carné, aigu, sec, net, important, actif, pressé, décisif, /expéditif, /aux gestes coupans, aux coudes pointus, / /+ au ton leste + /(b), et aux phrases lourdes, donne envie /(c) d'être révolutionnaire et Jacobin, (d) ne fût-ce que par plaisir et fantaisie, /afin de déjouer le personnage. /(e)
Le Tartuffe méthodiste comme Félice [31]
Le faquin important et sot comme Nisard.
Fausse morale : lettre à lui : « *Vous n'avez jamais eu de maîtresse, mon cher, et vous vous croyez plus moral que moi* pour cela...
Mariage — maquerellage, maquignonnage, et société mutuelle /d'industrie sociale /que ces mariages (M^me^ Nisard M^me^ Lenormand,) Duchâtel et son mariage, voilà nos moraux) Argent sale et écrouelles, mais *j'aurai l'hyver prochain la meilleure maison de Paris* [32].

(a) peindre (b) aux paroles lestes (c) donne envie (d) par (e) contre cette importance

Folio 56. [*Papier blanc, 132 × 53 mm.*]
— Mettre dans mon roman *ambition* le mot de *Buffon* /sur les jeunes gens qui ne font pas bon emploi de la sensibilité /[33]
Villemain
St Marc /Portrait de /Léon Masson
& de M. de Saligny (?) /en bien. /

Folio 57. [*Papier blanc, 162 × 97 mm.*]
— Poursuit les femmes, mais plus par amour, et même ne les poursuit pas vivement.
Plusieurs à la fois, trois ou quatre, comme un homme qui a ses capitaux engagés sur plusieurs vaisseaux partis pour les Indes ou pour l'Amérique, cela donne de l'émotion, comme un gros jeu. Et puis ainsi il est le maître selon la *maxime diviser pour régner*, il divise ses passions et leur objet pour s'en amuser & en jouir /tumultueusement, mais /sans en être englouti
— Oh ! qu'on serait attrapé souvent si /la /(a) femme que l'on presse /(b) /le plus, /cédait !

(a) une (b) supplie

Folio 58. [*Papier blanc, 159 × 96 mm.*]
Toute volupté au complet est *ambition* ambition autant que celle des plus grands et insatiables conquérans, de tout enserrer (les contraires, fin et grossier, spirituel et matériel), de tout enserrer et sentir en une seule journée, en un seul moment (développer cela)
(Voir Portefeuille de Lausanne)
Volupté — ambition toute vaine
ambition en — moins
au dessous de zéro. —

CITATIONS DU CAHIER VERT.

95.
La nature se présente deux fois à nous pour le mariage, la première fois à la première jeunesse : on peut lui dire alors *repassez* ! Elle n'insiste pas trop. Mais à la seconde fois, à cette limite extrême, lorsqu'elle reparaît, lorsqu'elle insiste avec un sourire, prenez garde ! Si vous la rejetez encore, /elle se le tiendra pour dit, elle ne reviendra plus et se vengera /(a)
A un certain âge de la vie, si votre maison ne se peuple point d'enfants, elle se remplit de manies et de vices.
Quel est donc le mystère de la vie ! Elle devient plus difficile

/et on la sent qui se complique davantage /à mesure qu'on avance et qu'elle semble plus dépouillée. /et plus nue. /

(a) elle ne reviendra plus

73.
Oh ! qu'on serait attrapé souvent si la femme que l'on presse le plus cédait.

98.
Dans l'amour /même, /+ à le prendre au vrai et si quelque vanité étrangère ne s'en mêle, + /(a) /on /est beaucoup plus sensible /(b) à ce qu'on y porte qu'à ce qu'on y trouve : de là vient /qu'à /(c) l'âge où l'on sent qu'on y porte moins, on /s'en dégoûte /(d) souvent /+ avec un cœur fier + /(e) et qu'on résiste si aisément à celui qu'on inspire.

(a) et si la vanité ne s'en mêle (b) tient beaucoup plus (c) que dès (d) y renonce (e) 1 : si on a le cœur déçu 2 : (?)

103.
Point n'est besoin dans tout un mariage de cette abondance de feu, qui est nécessaire pour une seule octave amoureuse.

104.
Il est des lois inévitables, des heures fatales (a) qui se déclarent pour nous en avançant. Nul n'y échappe. J'avais pris mon parti d'éluder la vie et voilà la vie qui se pose devant moi fixement comme le Sphinx : il faut lui dire oui ou non (3 août 1840)

(a) dans les âges

77.
Aux deux extrémité de la jeunesse une étrange passion de *cocuage* nous prend : à 20 ans pour faire cocus les autres, à 35 pour l'être nous même en nous mariant. De peur /de me laisser aller /(a), je relis chaque soir un /bout /(b) de /conte /(c) de La Fontaine

(a) d'y prendre goût (b) peu (c) contes

94.
— La nature (la grande maquerelle) nous induit vers 35 ans à un genre de tentation nouvelle, à une sorte de crédulité /de seconde main /... qui /ne /nous ramènerait /pas précisément /à l'enfance dorée, mais nous mènerait insensiblement /par la famille / au paterne et au Chrémès : si on ne s'y laisse pas prendre et qu'on la déjoue, elle se venge par les âcretés qu'elle jette en nous et les sécheresses /qu'en avançant elle augmente dans nos cœurs /. (a)

(a) qu'elle augmente

NOTES.

Nous n'avons pas voulu encombrer de notes le texte de Sainte-Beuve. On n'en trouvera donc, sauf exceptions, ni sur les auteurs classiques anciens et modernes, français et étrangers, auxquels Sainte-Beuve fait allusion, ni sur les événements de sa vie, dont nous avons parlé dans notre introduction, ni sur les personnages et les événements connus de la Monarchie de Juillet.

1. *Tocqueville.* — Sainte-Beuve avait publié le 7 avril 1835, dans *Le Temps*, un article sur le livre *De la Démocratie en Amérique*, de Tocqueville, dont les deux premiers volumes paraissaient cette année-là. A propos de Tocqueville, il écrit dans le *Cahier vert* (f° 94) : « Tocqueville a la *foi* en la démocratie, mais il n'en a pas originellement l'*amour :* et, à son livre, on le sent. » Il note encore dans une pensée publiée au tome XI des *C. L.*, p. 459 (n° XXXIX) : « Tocqueville m'a tout l'air de s'attacher à la démocratie comme Pascal à la croix : en enrageant. C'est bien pour le talent qui n'est qu'une belle lutte ; mais pour la vérité et la plénitude des convictions, cela donne à penser. »

2. *Fiévée.* — Quel ouvrage de Fiévée Sainte-Beuve voulait-il lire ? Il possédait dans sa bibliothèque (Catalogue, II, 630), *Correspondance et Relations de J. Fiévée avec Bonaparte.* Paris, 1837, 3 vol. in-8°. D'un autre côté, Sainte-Beuve avait publié dans le *Globe* du 31 août 1830 un article sur le livre de Fiévée intitulé : *Causes et Conséquences des événemens du mois de juillet 1830.*

3. *Pitt.* — Les discours de Pitt, traduits en français, avaient été publiés à Paris en 1819-1820.

4. *Les Papiers de Washington.* — La *Bibliographie de la France* du 14 décembre 1839, annonce : *Vie, Correspondance et Écrits de Washington*, publiés d'après l'édition américaine et précédés d'une introduction sur l'influence et le caractère de Washington dans la révolution des États-Unis d'Amérique, par M. Guizot, membre de l'Institut. Tomes I, II, III, IV. Rémusat consacre un article à cette publication dans la *R.D.M.* du 1er janvier 1840.

5. *Lafayette.* — Sainte-Beuve doit penser ici aux *Mémoires* du général La Fayette auxquels il avait consacré deux articles dans la *R.D.M.* (15 juillet et 1er août 1838).

6. *M. de Ferrières.* — Charles-Élie, marquis de Ferrières, membre de l'Assemblée Constituante, qui donna des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée Constituante et de la Révolution de 1789.* Paris, 1798, 3 vol. Sainte-Beuve faisait déjà allusion à cet auteur dans une lettre à E. Barbe en 1823 (*Corr. gén.*, I, p. 43).

7. *Mémoires de Mirabeau.* — La *Bibliographie de la France* du 25 janvier 1834 annonce les *Mémoires biographiques, littéraires et politiques* de Mirabeau. Sainte-Beuve leur avait consacré un article dans la *R.D.M.* du 1er février 1834.

8. *Vie de Sixte-Quint* publiée par Gregorio Leti en 1669. La B. N. en possède plusieurs traductions françaises.

9. *Histoire parlementaire de la Révolution française.* — Il s'agit de l'ouvrage de Buchez et Roux, publié de 1834 à 1838, sur lequel la *R.D.M.* du 15 janvier 1840 contient un article de Lerminier.

10. *Sémonville.* — Sans doute Charles-Louis-Huguet, marquis de Sémonville (1754-1839), grand Référendaire de la Chambre des Pairs.

11. *Ce cabinet tout tapissé de dessous de cartes (voir Roederer où est le mot).* — Le mot se trouve dans l'ouvrage de Roederer intitulé : *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France.* Paris, 1835, p. 368-369.

12. *Thuriot.* — Sans doute le camarade de jeunesse de Sainte-Beuve (*Corr. gén.*, I, p. 112).

13. *Stolberg.* — Poète allemand ; voir à son sujet *Pr. L.*, II, p. 249 : « ... M. le baron d'Eckstein, homme de grand savoir et d'une véritable étendue d'esprit, tenait tout à fait par ses études et ses liaisons au parti des Stolberg, des Frédéric Schlegel, des artistes et philosophes catholiques de son pays. »

14. *Letronne.* — Il avait publié en 1823 : *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, et, en 1837, un livre sur l'*Origine grecque des Zodiaques prétendus égyptiens.*

15. *Élie de Beaumont.* — Professeur d'histoire des corps inorganiques au Collège de France, professeur à l'École des Mines, membre de l'Académie des Sciences (note de J. Bonnerot dans *Corr. gén.*, I, p. 54).

16. *22 ans.* — Cf. *Cahier vert*, f° 134 : « 22 ans, l'âge des héros, 41 ans, l'âge des tyrans — j'y touche ».

17. *Michel Chevalier.* — Né en 1806, élève de l'École Polytechnique en 1824. Économiste et personnalité importante du Saint-Simonisme.

18. *Didier.* — Il avait publié, en 1837, *Une année en Espagne.*

19. *Moschus : Pan aimait Écho.* — Sainte-Beuve publie dans la *Revue de Paris* du 12 décembre 1841, une imitation de Moschus qui commence par ces mots.

20. *Citer les vers.* — Nous avons déjà parlé dans notre introduction de ces vers mystérieux. Le recueil anonyme que nous avons décrit contient non seulement des vers, mais aussi quelques fragments en prose. Parmi ces fragments se trouve précisément une pensée morale à laquelle Sainte-Beuve fait allusion ici : « Dans l'amour même à le prendre au vrai... ». (Sur ce recueil il faut consulter : Léon Séché, *Mme d'Arbouville d'après ses lettres à Sainte-Beuve,* p. 55 ; Bonnerot, dans *Corr. gén.,* V, p. 407 ; F. Vandérem, *Bulletin du Bibliophile,* 1937, p. 145-148, « Les trois livres d'amour de Sainte-Beuve ».)

21. *Naudaeana.* — Ce mot désigne un ouvrage publié en 1701 (2e éd. augmentée en 1703, mais la référence de Sainte-Beuve renvoie au texte de 1701) sous le titre suivant : *Naudaeana et Patiniana ou singularités remarquables prises des conversations de Mess. Naudé et Patin.*

On y trouve précisément aux pages 108 et 109, un passage consacré au mariage :

> Je ne hais pas la pensée de cette Vestale Romaine, laquelle eût voulu être mariée, & qui pensa mourir pour avoir trop ardemment prononcé ce vers latin de Sénèque l. 6 Controv. 8
>
> Felices nuptae, moriar, nisi nubere dulce est.
>
> Je ne pourrois pas me résoudre à me marier, ce marché est trop épineux & trop plein de difficulté pour un homme d'étude. J'aime mieux dire comme Horace : Melius nil caelibe vita.
>
> Vid. dissert. Daniel Heins. an viro litterato ducenda sit uxor....

Nous n'avons pas trouvé de traces de l'exemplaire dans lequel Sainte-Beuve dut mettre des notes marginales.

22. *Les coups de feu qu'elle tirait sur les épouseurs.* — Sainte-Beuve pense ici à la sœur aînée de Frédérique Pelletier, Éliza-Wilhelmine. Le trait noté ici rappelle un sonnet de la plaquette *Un dernier Rêve,* enregistrée sans nom d'auteur dans la *Bibliographie de la France* du 19 septembre 1840 :

> Puisqu'à tout coup sa vive raillerie
> S'échappe et brille en gai pétillement
> *Poésies complètes* (éd. Lemerre, II, 417.)

23. *Sur ce projet de roman....* — Nous avons déjà examiné ce passage dans notre introduction. La lettre à Hortense Allart que nous avons citée ne se trouve pas dans le dossier Mignet conservé dans la collection Lovenjoul (D. 557). On la trouve dans le dossier D. 583 : « Sainte-Beuve et madame Hortense Allart de Méritens. Correspondance et Mémoires ». Nous n'avons rien trouvé à la page 200 du *Cahier vert* sur ce sujet.

24. *L'infâme petit Masson.* — Est-ce le même personnage que le Léon Masson du f° 56 ? Et de quel Léon Masson s'agit-il ? On en trouve plusieurs au milieu du XIXe siècle, et le texte de Sainte-Beuve ne nous permet pas de choisir entre eux. Est-ce l'auteur des *Lettres sur la session du Parlement anglais,* publiées en 1849 ?

25. *Petitradel.* — L.-Ch.-F. Petit-Radel, bibliothécaire, administrateur de la bibliothèque Mazarine, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1756-1836). Ce Petit-Radel avait collaboré à l'*Histoire littéraire de la France,* ouvrage commencé par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et continué par des membres de l'Institut. Le tome XVIII est annoncé dans la *Bibliographie de la France,* le 3 octobre 1835, et le tome XIX, le 25 août 1838.

26. *The Trimmer.* — Allusion à *Miscellanies, by the late marquess of Hallifax.* London, 1700. II, *The character of a trimmer, his opinion of the laws and government, protestant religion, the papists, foreign affairs.*

27. *Tres imbris torti radios.* — M. P. Moreau nous a permis de retrouver ces vers de Virgile que Sainte-Beuve cite souvent :

> Tres imbris torti radios, tres nubis aquosae
> Addiderant, rutili tres ignis et alitis austri.
> En. VIII, 429-430.

28. *Héron.* — Sainte-Beuve fait-il allusion au célèbre agent du Comité de Sûreté générale, mort à Versailles vers 1797 ? ou à Héron de Villefosse (1774-1852) ?

29. *Coste.* — Journaliste né en 1798, mort à Paris en 1859, qui se rendit célèbre en vendant au ministère, en 1824, les *Tablettes universelles* qu'il dirigeait. Sainte-Beuve fait allusion à ce personnage dans son article sur Farcy (*P. L.*, I, p. 217).

30. *Saletés de Cousin.* — Cousin fut directeur de l'École normale de 1835 à 1840. Mais il avait eu, de 1830 à 1835, la haute surveillance de l'École comme membre du Conseil Royal de l'Instruction publique.

31. *Félice.* — Professeur et journaliste protestant ; cf. Bonnerot dans *Corr. gén.*, I, p. 494.

32. *Mariage, maquerellage....* — Nisard parle de son mariage, qu'il présente comme fort modeste, dans son ouvrage intitulé *Souvenirs et Notes biographiques*, I, p. 326. Duchâtel fit effectivement un riche mariage ; cf. Vitet, *Le Comte Duchâtel*, p. 154.

Le plus intéressant littérairement de ces trois mariages est celui de Lenormant qui avait épousé, le 1er février 1826, Mlle Amélie Cyvoct, nièce de Mme Récamier (cf. Éd. Herriot, *Madame Récamier et ses Amis*, II, p. 192). Lenormant devait à ce mariage la rapidité de sa carrière. Mme Lenormant occupe une place dans la littérature du XIXe siècle. Elle a publié des *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Madame Récamier.*

33. *Le mot de Buffon.* — Cf. *Cahier vert*, f° 93 (contemporain de l'article sur La Rochefoucauld) : « Buffon disait qu'il aurait mauvaise idée d'un jeune homme dont la première passion n'aurait pas été l'amour : la sensibilité, après ce premier effort, se porte à d'autres objets. Pitt et Octave, les grands et jeunes ambitieux, ne font autre chose que sauter sur l'amour, et passer aussitôt avec toutes leurs forces à la politique : c'est quinze ans de gagné ». Le mot est repris dans *Un dernier mot sur Benjamin Constant*, *R.D.M.*, 1er novembre 1845 ; *P. C.*, V, p. 281.

R. Molho.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE LETTRE INÉDITE DE GEORGE SAND

La lettre de George Sand que nous publions ci-dessous appartient à la J. P. Morgan Library de New York, et nous en remercions le conservateur, Mr. Adams, de nous avoir autorisé à la reproduire. Cette lettre vient s'ajouter à celles où il est question du philosophe Pierre Leroux, dont la machine, le « pianotype », avait coûté et devait encore coûter tant d'argent à George, au moment où elle fondait, en 1844, *L'Éclaireur de l'Indre*. La feuille, imprimée d'abord à Orléans, puis chez Pierre Leroux dont la machine fut finalement installée à Boussac, en 1845, devait disparaître en 1848 [1]. Notre lettre ne porte ni la date, ni le nom du destinataire. Nous croyons cependant pouvoir la dater, très vraisemblablement, du 22 novembre 1844.

D'abord, l'allusion à l'affaire Véron permet d'en fixer le millésime. George, on le sait, avait promis au rédacteur du *Constitutionnel* son nouveau roman : *Le Meunier d'Angibault*, mais en signant son contrat « pour la publication ininterrompue du roman à dater du 25 avril », elle avait compris qu'elle devait simplement fournir un feuilleton par semaine. Véron, lui, ayant déjà avancé 10 000 francs, réclamait le manuscrit tout entier et menaçait d'intenter procès à la romancière. George en fut quitte pour restituer cette avance (v. W. Karénine, III, 646-653, et la lettre de La Touche du 2 octobre 1844, p. 652 : « Le superbe Véron... vous octroie la liberté de publier votre roman ailleurs que chez lui... »).

Ce fut au mois de novembre que George préparait, comme chaque année depuis 1841, son voyage à Paris, où elle avait l'habitude de passer l'hiver ; en 1844, elle devait rester au square d'Orléans jusqu'au mois de juin (v. lettre à Poncy, Karénine, III, 470). Elle conclut la présente lettre en disant qu'elle serait à Paris « dans 15 jours ». Or, dans une lettre de novembre 1844 à Louis Blanc, on trouve la même phrase (*Corr. gén.*, II, 327 et Karénine, III, 393). Le 22 octobre, elle annonce à M^me^ Marliani son arrivée à Paris « dans une quinzaine » (Karénine, III, 489) [2]. Bien que les phrases « dans 15 jours » ou « dans une quinzaine » ne soient pas toujours tout à fait précises,

1. Voir surtout W. Karénine, *George Sand. Sa Vie et ses Œuvres* (Paris, Plon, 1912), III, p. 385-415, pour l'histoire de l'*Éclaireur de l'Indre* et des projets d'imprimerie de P. Leroux.

2. Karénine date cette lettre du 21 novembre, mais M^me^ Marie Cordroc'h qui a vu l'autographe à la bibliothèque de l'Hôtel de Ville affirme qu'elle est du 22. Voir son *Répertoire des Lettres de George Sand*, n° 1335, dans la *RHLF*, avril-juin 1960, que M^me^ Cordroc'h m'a obligeamment communiqué en épreuves.

George écrivait à Mlle de Rozières, le 28 novembre, « nous serons à Paris le 4 ou 5 décembre », ce qui montre bien que le 22 novembre, elle avait compté, en effet, s'y trouver assez exactement « dans 15 jours ».

D'autres indications viennent étayer notre hypothèse du 22 novembre. A L. Blanc, elle conseille de lire, avant qu'elle ne lui promette sa collaboration, le troisième d'une série d'articles dans *L'Éclaireur de l'Indre* qui paraissent, dit-elle, « dans ce moment » [1]. Il semble donc évident que tous ces articles n'avaient pas encore paru ; au moment où elle écrivait la lettre à L. Blanc et la nôtre, il est certain que le troisième était encore inédit, car, dans notre lettre, elle demande à son correspondant d'attendre « au troisième article ». Ces trois articles parurent sous le titre : « Politiques et Socialistes », le 16, 23 et 30 novembre [2]. Puisque dans notre lettre George note que son correspondant n'avait pas été très content du « commencement », on peut supposer qu'il n'avait encore vu que le premier article. Les deux lettres auraient donc été écrites entre le 16 et le 23 novembre, vraisemblablement à la veille de l'apparition du deuxième article.

Il y a une autre indication de la simultanéité entre la nôtre et des lettres à L. Blanc, et à Marliani. Dans toutes les trois, il est question de l'épidémie qui s'était déclarée dans les environs de Nohant, dont George avait été atteinte et dont sa nièce, Léontine Châtiron, avait manqué mourir [3]. Elle apprend aux trois correspondants sa guérison et celle de sa nièce. A L. Blanc, elle écrit : « Je relève de maladie. Nous avons ici une épidémie. J'ai failli perdre ma nièce, et je ne pouvais songer à rien » ; à Mme Marliani : « Nous sortons ici d'une crise affreuse.... J'en ai été atteinte assez pour me rendre fort malade.... Ma nièce a été tenue pour morte. La voilà sauvée. » (Karénine, III, 489, n. 2 et 490.) Dans notre lettre : « Nous sommes tous guéris ; et ma nièce sauvée, bien sauvée » [4].

Le « tems du mois de mai » dont elle parle dans notre lettre ne devait pas durer. Le froid terrible de l'hiver 1844-1845 (le plus rigoureux depuis 1789) s'annonça bientôt et ceci en plus d'un surcroît de travail l'obligeait à différer son départ : elle était toujours à Nohant le 5 décembre (lettre de Leroux, Karénine, III, 325). Karénine (III, 399) semble cependant se tromper quand elle prétend que George y resta pour « abattre le plus de besogne possible » afin de mieux pourvoir aux besoins de Leroux, puisque dans notre lettre elle dit avoir déjà trouvé l'argent réclamé par son protégé.

Quant au destinataire, il est difficile de l'identifier avec certitude. Il s'agit d'un ami intime qui connaissait bien Pierre Leroux, « le sublime bohémien » de notre lettre, et qui lisait *L'Éclaireur*, sans doute un de ces amis de 1835, avec lesquels à cette époque elle reprit des relations épistolaires et personnelles à cause de son nouvel intérêt dans les questions politiques [5].

M. Georges Lubin, à qui cette lettre a été montrée, suppose qu'elle

1. On s'étonne que W. Karénine, d'ailleurs soucieux de corriger les multiples, erreurs de la *Correspondance générale*, écrive dans son résumé de la réponse de G. Sand à L. Blanc (III, p. 393) qu'elle lui recommande la lecture des articles « qui paraîtront bientôt dans *L'Éclaireur* », alors que George avait écrit que *L'Éclaireur* les « publie *dans ce moment* ». *Corr. gén.*, II, p. 325.

2. Spoelberch de Lovenjoul, *G. Sand. Étude bibliographique sur ses Œuvres* (Paris, Leclerc, 1914), p. 23, n° 88.

3. V. Karénine, III, p. 489. Il paraît que c'était la diphtérie.

4. Il est intéressant de noter que le correspondant de George était déjà au courant de la maladie, tandis que C. Marliani ne l'était pas.

5. V. Karénine, III, p. 398.

a pu être adressée à Ferdinand François, l'un des directeurs de la *Revue indépendante*, que dans d'autres lettres de la même époque G. Sand entretient de Leroux.

Les lettres publiées où George parle de Leroux à des tiers sont assez rares. Nulle part ailleurs, elle ne parle avec un accent si éloquent et pourtant si pénétrant sur le compte du malheureux philosophe. On cite d'habitude la lettre de juillet 1845, à Carlotta Marliani, où elle s'écrie : « A qui a-t-on plus donné, plus confié, plus pardonné ? [1] » comme un commencement de lucidité à l'égard du philosophe. D'après notre lettre, il est certain qu'elle y voyait déjà très clair, qu'elle avait déjà émis des doutes sur le « sublime bohémien » à son correspondant un an auparavant [2]. On remarque également qu'elle se doutait déjà qu'il se plaignait d'elle à ses amis ; d'ailleurs Leroux dut s'en excuser auprès d'elle dans une lettre du 17 octobre 1845, tout en traitant de « misérables » et d' « intrigants » les amis communs qui avaient rapporté ces plaintes à son amie. Cependant George s'y montra mauvais prophète, car Leroux ne brisa jamais cette amitié trop utile pour lui. Après le coup d'État, il ne cessait de lui envoyer de son exil à Jersey des demandes d'argent, demandes qui furent toujours exaucées. De son côté, elle resta fidèle à sa promesse de le porter « toujours dans son cœur, envers et contre tous ».

JOHN LAPP.

[22 novembre 1844.]

Puisque vous avez l'amitié de vous inquiéter de moi, je veux vous dire tout de suite que nous sommes tous guéris, et ma nièce sauvée, bien sauvée. Le beau tems est revenu, un tems du mois de mai.

Je ne comprends plus rien à notre ami. Il fallait vite de l'argent pour transporter la machine et s'établir à Boussac [3]. J'ai trouvé l'argent et il ne songe plus à quitter Paris. O versatilité des grandes imaginations ! Vous me direz ce qu'il vous disait de moi. Cela m'inquiète un peu, et pourtant je le devine. Il me trouvait armée de lâches scrupules sur la manière de me procurer de l'argent pour lui. Vous vous rappelez nos réflexions de l'automne dernier sur le *sublime bohémien*. Je vous dirai à mon tour comme quoi je n'ai pas à me reprocher de lui avoir fait défaut. J'ai souffert des embarras où il m'a mis ! Souffert par le cœur, puisque l'argent est la clef qui nous rend libres ou esclaves et qui ferme souvent la porte à notre essor vers ceux que nous aimons. Et en souffrant, je ne lui ai pas adressé l'ombre d'un reproche. Je crois bien qu'il m'a fait un crime de souffrir. Le fanatisme d'une si grande âme ne permet pas la moindre défaillance aux autres. Quand il m'aura réduite à la plus complète impuissance de le servir il brisera notre amitié et me quittera *come un corpo morto* [4]. Je sais cela. Je l'aimerai quand même, je le porterai dans mon cœur et dans ma tête, envers et contre tous, envers et contre lui-même.

Vous vous trompez sur ma position vis à vis de Véron [5]. Me voilà libre.: Tout est arrangé pour le mieux. Je renonce à gagner 50 000 fr. et il me rend ma liberté. Il a bien senti qu'il perdrait un procès de ce genre, perdu dans le sens qui le touche le plus, et dans le sens précisément que vous dites :

1. *Corr. gén.*, II, p. 385 »; Karénine, III, p. 408.
2. Comme l'a si bien exprimé Georges Lubin, elle était « loin d'être la doctrinaire fumeuse, la niaise idéaliste que des verres déformants nous présentent à satiété ». *Lettres nouvelles*, 1958, p. 782.
3. *L'Éclaireur* fut d'abord imprimé à Orléans ; ce ne fut qu'en juillet 1845 que Leroux l'imprima. V. Karénine, III, p. 408 et n. 1.
4. Souvenir de Dante qui exprime souvent ainsi l'étonnement ou la peur dans la *Divine Comédie* : « Cadi come corpo morto ».
5. Voir ci-dessus et Karénine, III, p. 646-653.

c'est-à-dire qu'il eût été forcé de me donner une forte indemnité. Moi je n'eusse plaidé que pour me débarasser de lui et de ses prétentions à me faire travailler selon son goût. Il est enchanté de moi. Je le crois bien. J'espère que vous serez plus content de la fin de mes réflexions sur le socialisme et la politique que vous ne l'avez été du commencement. Attendez au 3e article [1]. Je ne prétends pas résoudre la question entre les deux mais cimenter dans les esprits en théorie et en pratique, s'il se peut, l'alliance intime, l'union métaphisique des deux facultés de réflexion et d'activité. C'est une épître aux Corynthiens de la Châtre, rien de plus, un espèce d'enseignement sur la manière d'envisager les choses et de se gouverner, qui est à leur usage, dans l'état d'esprit et d'instruction médiocre où je les trouve et où je suis moi-même. N'y voyez pas tant de promesses et d'obligations de formuler une doctrine.

Ce n'est pas la question que je traite. Bonsoir ami : je serai à Paris dans 15 jours, mais pour quelques amis seulement dans la 1re huitaine. Je compte sur vous et *me ama.*

SOURCE DE « LA FAUSSE MORTE » DE PAUL VALÉRY

On sait que *La Fausse Morte*, publiée une première fois en avril 1921, dans le numéro 8 de *L'Œil de Bœuf*, fit partie du recueil de *Charmes* dès 1922 [2] ; la rédaction du poème remonte sans doute à l'année 1918 [3]. Rappelons-en ici le texte qui, depuis sa parution, n'a pas subi de retouche digne de ce nom :

Humblement, tendrement, sur le tombeau charmant,
Sur l'insensible monument,
Que d'ombres, d'abandons, et d'amour prodiguée,
Forme ta grâce fatiguée,
Je meurs, je meurs sur toi, je tombe et je m'abats.

Mais à peine abattu sur le sépulcre bas,
Dont la close étendue aux cendres me convie,
Cette morte apparente, en qui revient la vie,
Frémit, rouvre les yeux, m'illumine et me mord,
Et m'arrache toujours une nouvelle mort
Plus précieuse que la vie [4].

Il m'a semblé que cette œuvre de Valéry mérite d'être rapprochée de la troisième strophe des *Stances* qu'on peut lire dans l'ouvrage de Louis Perceau, *Mathurin Régnier et les satyriques :*

1. Dans ces articles, George traite l'éternel problème du conflit entre l'idéaliste et l'homme d'action qui la hantait à cette époque. Pour elle, les « politiques » étaient ceux qui croyaient qu'il suffisait d'établir des institutions politiques ou de proclamer une « constitution » pour que l'humanité soit libérée de ses maux. Les « socialistes » étaient ceux qui tenaient d'abord à enseigner, réformer, éclairer l'humanité. Les trois articles prêchaient la réconciliation des deux points de vue.

2. Cf. les notes de Jean Hytier à l'éd. des *Œuvres* de P. Valéry, Bibl. de la Pléiade, t. I, Paris, 1957, p. 1666.

3. Un ms. de *La Fausse Morte* était joint à une lettre de Valéry à sa femme, lettre du 26 juillet 1918. Cf. même éd., p. 41, dans la notice biographique due à Agathe Rouart-Valéry.

4. P. Valéry, *Œuvres*, éd. cit., p. 137-138. Le double interligne entre les v. 5 et 6 y aura disparu fortuitement, parce qu'il correspondait à un changement de page ; pour le rétablir, je me reporte, faute de mieux, à l'éd. des *Poésies*, Paris, Gallimard, [1942], p. 129. — Variantes : *sépulchre* ; pas de virgule après *apparente* (cf. Pléiade, t. I, p. 1666).

O mourir agreable ! O trespas bien-heureux !
S'il y a quelque chose en ce monde d'heureux
C'est un tombeau tout nu d'une cuisse yvoirine :
Les esprits vont au Ciel d'un ravissement doux,
Si l'homme meurt dessus, la femme meurt dessous,
Mais une mort est peu pour chose si divine [1].

Avant de pousser plus loin la comparaison, on se heurte cependant à une sérieuse difficulté d'ordre historique : Perceau publiait ces vers en 1930, soit une dizaine d'années après *La Fausse Morte* ; de plus, il faisait remarquer qu'on devait les considérer comme très rares et presque inédits : il ne les avait relevés que dans trois documents, un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, un manuscrit de l'Arsenal, et un recueil imprimé apparemment peu répandu, *Le Parnasse satyrique* de 1622 [2]. Il me semblerait hasardeux d'admettre sans preuve à l'appui que Valéry a pu connaître un des matériaux utilisés par Perceau. Faut-il donc renoncer à notre propos ? Non pas, et c'est Perceau lui-même qui nous met sur la voie d'une découverte capitale ici. Tout en soutenant que les *Stances* sont de Régnier [3], il note que le manuscrit de l'Arsenal donne comme auteur Théophile de Viau [4]. Même si l'on considère que cette dernière attribution est discutable [5], il faut se demander si des éditeurs ne l'ont pas reprise à leur compte. On en arrive ainsi à établir facilement que les *Stances* en question figurent dans plusieurs éditions des œuvres de Théophile [6]. Comme il

1. Le Cabinet secret du Parnasse, t. II, Paris, 1930, p. 32-33. Perceau cite une variante (ms. B. N., 488 des Cinq cents de Colbert) qui éclaire, s'il en est besoin, le thème de ces vers et l'équation qu'ils supposent : *O mourir agreable ! ô f... savoureux !* — Il est curieux de noter — c'est une découverte de Perceau : cf. *M. Régnier...*, p. 32, n. 1 — que les quatre premières stances de Régnier ne sont qu'une parodie des quatre premiers couplets d'une chanson de Brantôme, *Amans qui vous pleigniés qu'amour vous a dompté....* Ces couplets sont d'ailleurs les seuls à avoir bénéficié d'une édition ancienne, sans nom d'auteur, dans le *Nouveau Recueil et Élite de plusieurs belles chansons joyeuses* de 1581 ; l'édition intégrale ne parut qu'en 1927, p. 146-148, de Brantôme, *Recueil d'aulcunes Rymes de mes Jeunes Amours*, éd. L. Perceau, Paris (réserves sur l'attribution, car, dans le ms. original de Brantôme, B. N., a. fr. 11 688, cette chanson est d'une autre écriture). La troisième strophe se lit ainsi :

O mourir aggreable ! O trespas bien heureulx !
S'il y a quelque chose, au monde adventureulx
De mal, de feu, de mort, courés à ma ruine ;
Rien n'est de si cruel, rien de tant inhumain,
Qui vaille seulement ung baizer de sa main :
Mais qu'une mort est peu pour chose si divine !

2. B. N., 488 des Cinq cents de Colbert (XVI[e] et XVII[e] s.). Ars. 3127 (début du XVIII[e] s.). *Le Parnasse satyrique* : cf. Perceau, *op. cit.*, p. 32, n. 1 ; dans la bibliographie, p. 219, le titre est *Le Parnasse des Poètes satyriques.*

3. D'après *Le Parnasse...* de 1622 : cf. éd. Perceau de Brantôme, *Recueil d'aulcunes Rymes...*, p. 146, n. 1 ; un autre argument invoqué dans la même note, p. 147, est sans valeur. — Le poème qui nous occupe ne figure pas dans les *Œuvres complètes* de Régnier, éd. J. Plattard, Paris, 1930, ni dans l'éd. G. Raibaud, Paris, 1958.

4. Cf. *M. Régnier...*, p. 32, n. 1 ; cette attribution serait proposée « à tort ».

5. C'est à nouveau dans l'éd. Perceau du *Recueil...* de Brantôme, qu'il faut chercher une justification : « Le ms. 3127 est de la fin du XVII[e] siècle et ses attributions sont fort discutables. C'est ainsi qu'il attribue également à Théophile de Viau une pièce de Maynard et une de Motin » (p. 146, n. 1).

6. Je n'ai pas procédé à une enquête systématique. Voici les éditions où j'ai retrouvé le poème cherché : *Œuvres complètes de Théophile*, éd. Alleaume, 2 vol., Paris, 1856-1855 *(sic)*, Bibl. elzév., t. II, p. 444-445 ; *Le Parnasse satyrique du sieur Théophile*, 2 vol., Gand et Paris, 1861, t. I, p. 49 ; *Le Parnasse satyrique du sieur Théophile suivi du nouveau P. S...*, 2 vol., s. l.[r](Bruxelles, selon le fichier de la Bibl. Royale), 1864, t. I, p. 40-41. Les textes de ces éditions concordent pratiquement avec celui de Perceau ; on notera cependant que le poème est disposé en quatrains dans celle de 1855 (mais les rimes montrent assez la nature réelle des strophes), et que les sizains ne sont pas séparés dans celle de 1861.

s'agit cette fois d'ouvrages de plus grande diffusion et d'accès plus facile, il n'y a plus de difficulté à admettre que Valéry a pu connaître aisément le sizain que nous avons cité plus haut ; on peut même être presque certain qu'il l'a connu comme étant de Théophile. Cette mise au point nous permet ainsi d'aborder sans scrupules l'examen des textes.

Certes, la stance et *La Fausse Morte* sont de ton si différent que leur ressemblance et, *a fortiori*, leur filiation ne paraîtront pas évidentes. Il ne faut cependant pas pousser l'analyse bien loin pour découvrir des points communs. De part et d'autre, nous retrouvons *mourir* dans un sens érotique non équivoque, qui assimile à la mort l'espèce d'extase dont s'accompagne l'orgasme ; mais il s'agit là d'une correspondance trop banale sans doute pour être significative [1]. Ce qui frappe davantage, c'est que, dans l'un et l'autre cas, le verbe cité développe une imagerie, axée sur les termes de *tombeau* et de *mort*, qui sert véritablement de support à toute la pièce : pour un emploi de *tombeau* chez Régnier (ou Théophile), nous avons, chez Valéry, *tombeau*, *monument* et *sépulcre*, tandis que le *mourir agreable*, le *trespas bien-heureux*, *une mort* réapparaissent dans *une nouvelle mort|Plus précieuse que la vie*, ou bien se cachent sous le symbole des *cendres* ; à *l'homme meurt* correspond *je meurs*, et si, pour l'un, *la femme meurt* aussi, l'autre parle moins directement de *La Fausse Morte* (titre) ou de la *morte apparente* (vers 8). Pour sommaire qu'elle soit, cette constatation n'en explique pas moins une grande partie du vocabulaire, tous les mots-clés en fait, du poème de Valéry dont les symboles sont beaucoup moins transparents que ceux de Régnier.

Peut-on objecter ici que le contenu sémantique de la métaphore *tombeau* n'est pas le même chez les deux poètes ? Alors que l'un précise par une approximation dont le sens n'échappera à personne le *tombeau... d'une cuisse*, l'autre emploie l'image de façon plus vague, et semble désigner par elle l'ensemble du corps [2]. Certes, il ne serait pas impossible de relever malgré tout quelques éléments s'accommodant peut-être d'une acception nettement sexuelle [3], mais nous nous garderons d'insister sur ce point douteux, car rien, à vrai dire, n'infirme ici notre propos, l'usage de Valéry n'étant pas en contradiction avec celui de son modèle supposé, dont il paraît vouloir éviter les allusions trop précises.

Poursuivons donc notre comparaison par quelques observations de détail. Le cinquième vers de *La Fausse Morte*, *Je meurs, je meurs sur toi...*, reprend presque textuellement le cinquième vers du sizain de Régnier, *Si l'homme meurt...* : en effet, non seulement chaque élément du couple y est censé « mourir » (puisque *toi* n'est autre que la *morte*),

1. Voici deux autres exemples de *mourir* pris dans un sens érotique : *Baisez moy mon doux amy | Las ! ie suis morte a demy* dans une chanson de la fin du XVI^e siècle, parue dans un petit recueil imprimé à Lyon en 1579 ; *Je me meurs, ô ma bien-aimée ! | Je me meurs ; ta gorge enflammée | Et lourde me soûle et m'oppresse...* dans un poème de Verlaine intitulé *Été* (cf. p. 346 des *Œuvres poétiques complètes*, Bibl. de la Pléiade).

2. Cf. notamment *grâce*, et aussi, sans doute, *close étendue*.

3. C'est le cas pour *ombres*, si l'on songe à d'autres emplois littéraires qui ne semblent pas tellement rares, et dont il suffira, je pense, de citer comme seul exemple un bout de vers de Rimbaud : *ventre où dort une ombre rousse* (cf. p. 86 de l'éd. de la Pléiade des *Œuvres complètes*, dans le poème intitulé *Les Sœurs de charité*) ; pour *abandons*, l'acception particulière s'expliquerait d'elle-même. Mais on rapprochera sans doute plus volontiers le v. 3 du chaste *amas doré d'ombres et d'abandons* de *La Dormeuse* (P. Valéry, *Œuvres*, éd. de la Pléiade, t. I, p. 122). — On connaît, par ailleurs, des emplois de *bas* dans des contextes scabreux. — Pourrait-on au moins retenir de ceci que, dans *La Fausse Morte*, on ne s'éloigne guère d'un vocabulaire licencieux en puissance ?

mais *dessus* s'y retrouve en *sur*, et même, est-ce pur hasard ? le verbe *mourir* qui, en raison du changement de personne, ne pouvait pratiquement plus s'employer deux fois, bénéficie d'une répétition d'ordre stylistique.

Régnier termine sa strophe par un vers que le second mouvement de *La Fausse Morte* enrichit sans doute considérablement, mais dont rien n'empêche qu'il soit dérivé, au contraire. En effet, l'idée même de représenter la « mort » qu'est l'acte d'amour comme sans cesse recommencée figure déjà en puissance dans l'espèce de jugement de valeur que porte le Satyrique sur la *chose si divine* ; on peut l'admettre d'autant plus facilement qu'il s'agirait là, dès le XVII^e siècle, d'un lieu commun [1]. En outre, de part et d'autre, cette seconde idée est introduite par *mais*. Enfin, les termes qu'emploie ici Valéry sont toujours conformes à ceux du sizain de Régnier : aux analogies de vocabulaire déjà relevées, je ne vois qu'une remarque d'importance secondaire à ajouter : *illumine* qui, sémantiquement, n'est qu'un synonyme, d'ailleurs peu banal, de *regarde* [2], se voit conférer par ses emplois ordinaires un éclat qui le situe dans une sphère affective voisine de celle qu'évoquent deux mots de la stance, *ravissement* et *divine*.

Ce rapide parallèle permet-il de conclure que *La Fausse Morte* tire son origine du sizain de Régnier que nous avons cité ? Il me semble que oui, parce que le poème de Valéry ne contient pas seulement quelques réminiscences des vers satyriques : il en reprend le thème, qu'il développe de façon analogue et à l'aide des mêmes images ; sans suivre mot à mot son modèle, il en amplifie quelque trois ou quatre vers, les principaux. Faut-il insister aussi sur la forte unité de *La Fausse Morte*, ponctuée seulement de virgules, et dont les deux mouvements sont d'ailleurs soudés par les rimes, unité qui s'expliquerait fort bien par l'origine strophique du poème ? Cela n'ajoute guère à une ressemblance déjà bien grande entre les deux œuvres, si grande qu'on peut difficilement y voir un fait de hasard.

D'aucuns protesteront sans doute que *La Fausse Morte* n'est pas le poème érotique que j'ai supposé. Même si un sens symbolique n'est pas exclu, il faudrait, pour négliger mon interprétation, ignorer ce que parler veut dire. Aussi ne puis-je suivre M^me^ E. Noulet lorsque, sans s'arrêter au « contenu manifeste » de l'œuvre, elle lui prête un « contenu latent » que ne justifie apparemment pas le sens des mots : « *La Fausse Morte*, celle " en qui revient la vie ", c'est l'œuvre inachevée dont la pensée harcèle le poète et l'oblige aux affres des recréations recommencées [3]. » L'opinion de M^me^ Noulet ne semble d'ailleurs guère partagée par les critiques de Valéry, du moins si j'en juge d'après les quelques sondages que j'ai opérés. Charles du Bos voyait dans ce poème « à peu près l'unique pièce directement sensuelle du recueil » [4] ; Jean Soulairol parle de « pièce galante » [5]. D'autres ne

1. Dans *Mon cœur mis à nu*, Baudelaire cite un poème de Théophile de Viau — encore lui ! — où l'on peut lire : *Je viens pour rebaiser le plus beau des amants ; / Je viens pour remourir dans tes embrassements.* Cf. l'éd. des *Journaux intimes* procurée par J. Crépet et G. Blin, Paris, José Corti [1949], p. 104, et 405.

2. Ce sens serait tiré du lat. *lumen*, employé avec l'acception de « œil » dans la langue poétique, et notamment chez Virgile, dont Valéry était un familier. Ce terme n'a pas été relevé par A. Henry dans *Langage et Poésie chez P. Valéry*, Paris, 1952.

3. Émilie Noulet, *Paul Valéry (études)*, Bruxelles, 1951, p. 58. Le même texte se lisait déjà dans le *Paul Valéry* du même auteur, Bruxelles, 1927, p. 46-47.

4. Charles Du Bos, *Journal 1921-1923*. Paris, [1946], p. 224.

5. Jean Soulairol, *Paul Valéry*, Paris, [1952], p. 150. Noter, *ibid.*, un curieux rapprochement, que nous ne pouvons omettre de citer ici : pour Soulairol, *La Fausse Morte* « évoque les jeux d'un Voiture de génie ».

se réfèrent à Mme Noulet que pour lui faire une concession qui paraît être de pure forme : P.-O. Walzer ne se rallierait à son interprétation que pour autant que l'on veuille « à toute force y [c'est-à-dire dans *La Fausse Morte*] découvrir [...] une portée intellectuelle » [1] ; même l'auteur d'une édition à l'usage des classes, pour qui, en raison de son public peut-être, *La Fausse Morte* n'est pourtant qu' « une jeune femme endormie », semble fort sceptique en disant que « Les esprits subtils y verront une allégorie [...] ; cette " fausse morte " serait " l'œuvre inachevée... " » [2]. Avant eux, Hubert Fabureau ne s'y était pas laissé prendre : dans un ouvrage plein de verve, où il ne manque pas de secouer, quand il le peut, le « mythe de Valéry », nous lisons, à propos de notre poème, l'observation fort pertinente que voici : « Libre aux psychologues de trouver là une banale leçon, celle de l'œuvre manquée qui reprend vie, quand on besogne avec acharnement. Nous aimons mieux rappeler que Paul Valéry n'a jamais renié son amitié de jeunesse avec Pierre Louys et qu'il aurait pu être comme l'auteur des *Chansons de Bilitis*, un poète voluptueux, d'une élégante sensualité [3]. » Au surplus, pourquoi nous entourer de tant d'appuis ? L'irritation de Valéry lui-même à l'égard de ceux qui voyaient dans *La Fausse Morte* le chef-d'œuvre de *Charmes* [4] confirmerait plutôt qu'il s'agit ici d'un simple divertissement.

Sur la nature de ce divertissement, il convient cependant de ne pas se méprendre à la suite du rapprochement que nous avons opéré. L'identité de sujet, de développement et d'images ne doit pas nous faire oublier qu'on emporte de la lecture des deux poèmes une impression toute différente : tandis que l'un vise sans doute à étonner par la liberté de ses propos, l'autre n'est que nuance, suggestion et délicatesse, tout en n'étant pas plus chaste. C'est là, à mes yeux, un trait capital, et qui nous aide peut-être à saisir la genèse de *La Fausse Morte :* je considérerais volontiers que Valéry s'y est livré à une sorte de parodie à rebours, s'appropriant la gauloiserie qu'est la stance de Régnier, pour en faire une poésie charmante — sans y changer grand-chose.

Jacques Thomas.

1. P.-O. Walzer, *La Poésie de Valéry*, Genève, 1953, p. 301.
2. P. Valéry, *Charmes*, éd. R. Monestier, Classiques Larousse, [1958], p. 70.
3. Hubert Fabureau, *Paul Valéry*, Paris, [1937], p. 179.
4. Cf. le témoignage de Du Bos, *loc. cit.*

COMPTES RENDUS

Clément Marot, **L'Adolescence Clémentine.** Texte établi et présenté par V.-L. Saulnier. Paris, Armand Colin, Coll. « Bibliothèque de Cluny », 1958. Un vol. in-16 de xxxv-289 p.

Clément Marot, **Les Épîtres.** Édition critique, par C. A. Mayer. University of London, The Athlone Press, 1958. Un vol. in-8° de 310 p.

Nous ne possédions pas encore de bonne édition de Marot. L'édition Guiffrey-Plattard, peu accessible d'abord, précieuse, il est vrai, par de nombreux renseignements historiques, témoignait d'un singulier manque d'esprit critique dans le choix des variantes, l'établissement du texte et l'attribution des pièces douteuses.

En publiant l'*Adolescence Clémentine* dans le texte de 1538, V.-L. Saulnier nous permet de saisir un moment de l'œuvre de Marot tel qu'il voulut apparaître à ses contemporains. Le principe adopté exclut évidemment du recueil une bonne partie des épîtres, les épigrammes, les élégies et l'essentiel des pièces satiriques.

Grâce à un lexique et à un répertoire explicatif des noms propres, les renseignements indispensables sont fournis sans qu'il ait été nécessaire de recourir à des notes. De précieux appendices nous donnent les vers latins de Béroalde et de Barthélemy de Loches que Marot a traduits ou adaptés. On y trouve également le texte du *Temple de Cupido*, tel qu'il fut publié en 1515, avant d'être remanié et corrigé. Enfin, la table des *Incipit* comporte l'indication de la date de publication et, éventuellement, de composition de chaque pièce ainsi que les noms des musiciens de la Renaissance qui l'ont mise en musique.

L'introduction est une élégante et agréable mise au point des connaissances acquises sur Marot, elle insiste avec justesse sur le sérieux de l'émotion qui apparaît souvent sous le masque du sourire.

Cette édition rendra les plus grands services au public éclairé et permettra aux étudiants un premier contact facile avec Marot.

Toute autre est l'entreprise de C. A. Mayer. C'est le premier volume d'une édition complète de l'œuvre de Marot qu'il nous donne avec *Les Épîtres*. Préparé à cette tâche par la publication d'une bibliographie des manuscrits et des éditions de C. Marot, il entreprend de bouleverser le classement traditionnel fixé par l'édition Constantin de 1544. Grâce à une solide argumentation, il démontre que cette édition a été réalisée indépendamment du contrôle de l'auteur, que Marot, sauf dans l'*Adolescence*, s'est peu soucié de classer ses poèmes, d'où le chaos apparent de la présentation habituelle qui recourt à une division artificielle par genres aux frontières mal établies.

Au critère du genre C. A. Mayer veut ajouter celui du ton, rapprocher en particulier les œuvres de caractère satirique, d'une part, les œuvres de caractère lyrique, d'autre part. Ainsi quatre volumes sont prévus : aux *Épîtres* succéderont les *Œuvres satiriques* qui grouperont, avec l'*Enfer*, l'*Épître à Frippelipes*, les Coq à l'âne, puis les *Œuvres lyriques* (églogues, élégies, déplorations, cantiques), enfin les poèmes à forme fixe (rondeaux, ballades, chansons, épigrammes), auxquels s'ajouteront quelques traductions.

Sans doute, comme tout compromis, si révolutionnaire soit-il, ce classement peut appeler des réserves. Certaines épîtres de caractère satirique resteront dans le premier volume parce qu'elles sont trop étroitement liées à d'autres épîtres de caractère traditionnel, par ailleurs l'*Épître à Maguelonne* ira rejoindre les *Œuvres lyriques*. Mais c'est là le sort de toute initiative courageuse. Le mérite du classement envisagé sera de mieux souligner certains aspects de l'œuvre de Marot par le rapprochement de poèmes jusqu'ici artificiellement dispersés dans des sections différentes.

Le texte de base adopté pour *Les Épîtres* est celui de l'*Adolescence* de 1538, lorsqu'elles figurent dans ce recueil que Marot a soigneusement revu. Les variantes sont fournies soit par les éditions antérieures, soit par ceux des manuscrits dont la valeur a été établie par un examen méthodique. Le degré d'authenticité des pièces d'attribution douteuse est également mesuré avec la plus grande rigueur. Les notes fournissent les éclaircissements historiques nécessaires à ces poèmes de circonstances, elles ont presque toujours recours à des documents de première main, sans prolixité inutile. Les sources littéraires antiques ou modernes sont signalées ; un lexique, qui recourt assez ingénieusement au dictionnaire Anglais-Français de Cotgrave, complète l'appareil indispensable d'une édition moderne.

L'introduction biographique et littéraire apporte presque autant de nouveauté que le classement de l'édition. A la vision traditionnelle d'un Marot insouciant et léger, frondeur et courtisan à la fois, déjà partiellement corrigée par les plus récents critiques, C. A. Mayer veut substituer celle d'un partisan résolu des idées nouvelles assumant des risques calculés dans ses attaques contre les abus de la Justice, les sottises de la Sorbonne et l'intolérance pontificale. Si Marot a longtemps gardé manuscrites quelques-unes de ses œuvres les plus audacieuses, comme l'*Enfer*, elles n'en ont pas moins circulé sous le manteau et, lorsqu'il s'est décidé à les publier, c'est que l'évangélisme semblait près de triompher à la cour de France.

Cet évangélisme est d'ailleurs fort éloigné de tout caractère théologique, c'est ce qui explique qu'en 1536, pour rentrer en France, Marot abjure facilement un luthéranisme qu'il n'a jamais pratiqué. Ceci explique également son départ de Genève en 1543. Selon C. A. Mayer, l'évangélisme de Marot est essentiellement une réaction contre la soumission à l'autorité romaine, contre toutes les formes de cruauté, de tyrannie ou de sottise. Cette interprétation s'appuie d'ailleurs sur une solide critique de certains épisodes mal connus ou mal interprétés de la vie de Marot, dont on trouvera quelques exemples dans plusieurs articles publiés par la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*.

Tout ceci n'empêche pas C. A. Mayer de reprendre avec précision et finesse la définition des caractères du badinage et de la plaisanterie chez Marot, il y ajoute même des vues neuves sur la fantaisie du poète qui l'apparente par certains côtés aux surréalistes, mais plus encore aux chansonniers et aux fantaisistes de notre temps.

Souhaitons que l'édition complète des œuvres de Marot puisse être rapidement menée à terme, nous aurons alors un monument remarquable par la précision de la méthode critique jointe à la sympathie vivante pour l'homme.

HENRI WEBER.

ROLAND MORTIER, **Le « Hochepot ou Salmigondi des Folz » (*1596*)**. Académie Royale de Belgique, Mémoires, tome III, fascicule 3, 1959. Un vol. in-8° de 132 p.

Le problème de l'influence de Rabelais dans les Pays-Bas du XVI^e siècle avait fait — il y a quelques années — l'objet d'une excellente mise au point : M. de Grève (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XVII, 1955, p. 154-187) démontrait que Rabelais avait été certainement lu par les « compatriotes de Brueghel » ; restait à découvrir (hors Marnix de Sainte-Aldegonde toujours cité) un texte qu'aurait à coup sûr inspiré l'œuvre de Rabelais.

Le « Hochepot ou Salmigondi des Folz » répond à cette attente.

Il y répond d'autant mieux qu'il devait au départ échapper à une double contrainte : c'est une traduction, et une traduction d'un pamphlet jésuite, le « Mallen Redenkavel » ou « Conversation de fous » qui ripostait à une ordonnance prise à La Haye le 4 avril 1596, interdisant aux habitants des États du Nord de pénétrer sans passeport dans les pays espagnols et de fréquenter les écoles ou les universités dirigées par les Jésuites....

On s'attendrait difficilement à trouver Rabelais à la suite d'un texte d'inspiration jésuite ! Mais M. Roland Mortier n'a guère de mal à montrer que le translateur anonyme du pamphlet flamand a trouvé en Rabelais « un maître, sinon à penser, du moins à écrire » (introd., p. 52) ; respectant, nous dit R. Mortier, « la structure, les arguments et les idées de l'original flamand » (introd., p. 27), l'auteur du *Hochepot* donne libre cours à une fantaisie stylistique et verbale généralement absente de l'original, et qui en fait un cousin éloigné de Rabelais.

Au vrai, il n'y a jamais plagiat de la manière rabelaisienne, sauf peut-être (mais quelle est la part exacte de Rabelais et de la mode née de son influence ?) dans les accumulations de mots (cf. p. 100 où l'on en lit 40 d'affilée), contrepèteries du type « couppe testée » et autres jeux sur les mots. Il y aurait plutôt récréation semi-involontaire d'un certain climat linguistique rabelaisien dont R. Mortier analyse avec bonheur les composantes (images médicales, végétales et culinaires; termes érudits ; proverbes et locutions populaires ; jeux et divertissements) avant d'éditer les textes eux-mêmes.

Pour ne parler que du *Hochepot*, il n'était peut-être pas indispensable d'en maintenir toutes les particularités typographiques (confusion de l'*i* et du *j*, de l'*u* et du *v* ; emploi du tilde et d'autres abréviations) puisqu'elles ne semblent pas à la lecture d'un usage constant [1] ; de toute manière, on eût aimé savoir s'il n'y avait aucune différence entre les deux exemplaires du *Hochepot* que connaît M. Mortier [2] : s'agissant d'une étude linguistique, il aurait été intéressant de connaître les variantes possibles. Enfin, un glossaire à références rabelaisiennes aurait été souhaitable....

Je signalerai quelques légères fautes d'impression : introd., p. 41, l. 25-26 : « Le texte flamand... culinaire », phrase à supprimer. *Hochepot*, p. 100, quatre lignes avant la fin : « il aura biê » et non « brê » ; p. 106, l. 17 : « d'y perdre » et non « de perdre » ; p. 106, l. 19, supprimer « et » ; p. 108, l. 22, « *sic* » est à mettre entre crochets, n'étant pas dans l'original ; p. 130, lire ainsi le premier vers latin de la page : « At (mihi ita iratae sint Musae)... ».

Ces réserves faites, il reste que cette étude — outre la qualité même du texte édité — demeure constamment intéressante et riche en aperçus de tout ordre.

J. Pineaux.

Théophile de Viau, **Œuvres poétiques. Seconde et troisième parties.** Édition critique avec introduction et commentaire par Jeanne Streicher. Genève, Droz, et Paris, Minard, 1958. Un vol. in-16 de li-233 pages.

La résurrection de Théophile se poursuit. Après les publications de Lachèvre, la thèse de M. Antoine Adam, diverses études inspirées par l'art « baroque » du lyrique et du dramaturge, après l'édition Hankiss de *Pyrame et Thisbé*, voici complétée l'édition critique des *Œuvres poétiques*. Le tome I datait de 1951. Comme depuis un siècle n'ont paru que des extraits, on attendait avec impatience ce tome II, où, à défaut du chef-d'œuvre parfait que

1. J'ai effectué un rapide sondage sur l'exemplaire de la Nationale (B. N., Rés. p. M 134, ex libris de Charles Nodier) ; ce qui m'a montré que Roland Mortier n'avait pas toujours suivi dans ses particularités typographiques le texte de 1596 ; par exemple, p. 99, 3e parag. : « He, he, q deviedra-ce ? » et non : « ... que... » ; p. 100, l. 30 : « couleurée » et non « coulevrée » ; p. 101, l. 2 : « eventail » et non « éventail » ; p. 101, l. 4 : « vireuolter » et non « virevolter ».

2. Roland Mortier, p. 21, n. 1 : un exemplaire à la Bibl. Royale de La Haye, l'autre (édité par Roland Mortier) à la Bibl. Royale de Bruxelles. L'exemplaire de Charles Nodier est identique à celui de Bruxelles ; mais il fallait au moins signaler le fait.

Théophile se souciait peu d'écrire, abondent les grandes coulées de poésie : élégies de la *Seconde partie*, *Maison de Silvie*, protestations et plaintes clamées par le prisonnier, cette *Lettre à son frère* dont Mlle Streicher loue avec raison la tendresse et le pathétique.

On retrouve ici les qualités habituelles des travaux de l'éditrice : méthode rigoureuse, documentation complète, justesse concise du commentaire. L'*Introduction* fait suite à celle du premier volume et retrace la vie du poète depuis 1621 jusqu'à sa mort, puis esquisse un intéressant panorama de sa fortune posthume. Cette biographie sûre et commode clarifie des épisodes embrouillés, telle la double prise de Clairac par Louis XIII, (1621-22). La question des mœurs reprochées à Théophile, très discrètement évoquée, se réduit ainsi à sa vraie portée, somme toute mineure. Le vice à la mode, auquel il a succombé, n'empêchait pas son penchant d'être normal : ni Cloris, ni Caliste ne portent le masque d'une Albertine. Mlle Streicher dépeint la conversion du libertin avec des nuances qui font large part à la prudence et à la maladie ; elle laisse entendre aussi que la hardiesse du poète n'a jamais été l'intrépidité d'un esprit à principes. En effet, intelligent, indépendant, mais influençable, chasseur de bonheur, il est prêt, dans le succès, à diviniser nature et destin. Abattu, il se rétracte, non par simple peur de la mort, mais parce que le choc a ruiné sa confiance en soi et sa foi au destin : c'est dans l'*orgueil de la vie* qu'il est touché. L'*Introduction* présente sous un jour déformant la traduction de l'*Ode au Vaisseau de Virgile*, rimée en 1626 (p. XLII). Pourquoi sembler voir là un regain d'épicurisme ? Et pourquoi ne pas la citer ? Une « traduction » d'ode isolée, par un poète, est œuvre originale ou du moins significative. Celle-ci, étendue en 90 vers, précise le caractère du repentir chez Théophile, à n'en pas douter, quand elle blâme

> L'insolence de Prométhée,
> L'orgueil de ce premier Athée...

et elle semble s'assombrir d'un pressentiment, quand elle rappelle qu'avant « ce crime », nul ne mourait prématurément. Cette pièce, certes plus importante que les impromptus suspects tirés du *Carpentariana*, va pourtant continuer à dormir dans le *Bulletin du Bibliophile*, où, en 1890, Urbain la publiait sous un titre maléfique : *Vers oubliés*.

L'annotation fixe avec soin les dates, les circonstances, le sens littéral ; elle épargnera beaucoup d'hésitations. Quelques chicanes : si l'on précise qu'*Ilion* est Troie (p. 31), il faudrait dire un mot du dieu Mélicerte (p. 150), et des esprits vitaux dérivés du sang, selon une conception antérieure à Descartes (p. 191, v. 166). *Vuital* est « la maison du roy d'Angleterre » (p. 102) : Mlle Streicher nous laisse le plaisir d'une facile devinette ; je l'imiterai. Mais que de petits problèmes résolus en deux mots ! Car Théophile hérisse de pointes des allusions tournées en énigmes : mythologiques (voyez les vers sur Scylla, p. 148) ; contemporaines (la *Napée* de la *Maison de Silvie*, p. 166, est Renée de Rieux, ainsi que Mlle Streicher le découvre, grâce, je pense, aux récents travaux sur Malherbe).

D'autres difficultés naissent des altérations du texte. L'une est célèbre : elle concerne le péché « que Sa Sainteté ne punit pas à Rome » [1]. Le changement de *punit* en *permet* dans les premières éditions fournit une base à l'accusation de sodomie. Fidèle à l'édition de 1625, choisie comme « originale », le texte donné ici n'offre pas de sens satisfaisant, et la note n'explique que la version rectifiée de l'*Apologie* ou celle de Scudéry. L'étude de M. Mario Roques, parue dans les *Mélanges Chamard* et citée seulement dans la *Bibliographie*, prouve (p. 291) que le brouillon présentait un sens conforme à ces versions. Voici encore deux vers probablement altérés (p. 19, v. 95-96) :

> Et que les corps humains de ceste douce flamme
> Suivent jusqu'à la fin les derniers traits de l'Ame.

Scudéry les a remaniés à sa façon : *Et que les sentimens...* Cette piteuse variante n'est même pas relevée ici, mais l'obscurité subsiste. Peut-être

1. *Plainte à Tircis*, p. 88-89. Contrairement à l'avis de M. Adam, Mlle Streicher revient à l'identification Tircis-Des Barreaux.

faut-il lire : *Et que les corps bruslans...* Enfin Mlle Streicher, bien qu'elle croie authentique le sonnet liminaire du *Parnasse Satyrique*, ne le reproduit pas, non plus que les pièces du même ordre, d'attribution très douteuse.

Rigueur, prudence, discrétion caractérisent également l'apparat critique. Un lexique, complétant celui du tome I, et une table des incipit, qui fait ressortir le genre de chaque pièce, terminent ce volume soigné [1].

Souhaitons maintenant que Mlle Streicher nous donne une édition des œuvres en prose, qui soutiennent la comparaison avec les vers, et qu'ensuite soit écrit, sur Théophile écrivain et poète, le livre qui fait encore défaut.

JEAN MARMIER.

GEORGES BRUNET, **Un prétendu traité de Pascal, le Discours sur les passions de l'amour.** Paris, Les Éditions de Minuit, [1959]. Un vol. in-8° de 238 p.

Ce n'est pas d'hier que M. Georges Brunet s'est engagé dans la grande controverse touchant le *Discours sur les passions de l'amour*. Dès 1925, dans la présente revue, il avait fait ressortir *quelques obscurités* du célèbre opuscule : c'est bien encore dans la définition et l'analyse de ces obscurités que l'importante étude qui vient de paraître prend son point de départ. Aux idées exprimées dans quatre ou cinq autres articles qu'il publia par la suite, M. Brunet n'est pas resté moins fidèle. Il peut d'ailleurs éprouver la satisfaction de constater que, si son avis a peu changé, celui de la critique en général s'est beaucoup rapproché du sien. En 1925, l'autorité de Lanson pesait en faveur de l'attribution du *Discours* à Pascal. Depuis les travaux de M. Lafuma, la thèse contraire tend à prévaloir.

Mais M. Brunet s'attache moins à ôter à Pascal la paternité du *Discours* — la question lui paraît d'avance résolue — qu'à dégager la structure et la signification de l'ouvrage. Le premier mérite de cette étude est d'apporter une documentation abondante et précise. Avec un scrupule merveilleux, l'auteur présente face à face le texte intégral des deux copies manuscrites que nous possédons, C (découverte par Victor Cousin, en 1843), G (découverte par Augustin Gazier, en 1907). Ce souci d'objectivité ne l'empêche pas de prendre parti en cas de divergences et de proposer des leçons critiques. Le jugement porté sur le caractère de chaque copiste (p. 43-47) est à la fois très fin et très solide. Dans une section *Documents*, à propos de chaque phrase du *Discours* est produite une série de textes du XVIIe siècle renfermant des idées ou des expressions voisines. Un choix très ample de *questions d'amour* permet d'apprécier le rôle possible de ce curieux jeu de société dans la genèse de telle page, de telle maxime. Tous ces éléments sont utilisés avec beaucoup de maîtrise dans un commentaire suivi, d'une extraordinaire minutie, et qui fait ressortir avec subtilité les multiples nuances du texte — ses imperfections et ses incohérences aussi.

Mais là ne réside pas la principale originalité de ce travail. La grande idée de M. Brunet est que, dans le *Discours*, se font entendre plusieurs voix, que nous avons affaire, non pas exactement à un dialogue, mais à la mise en œuvre d'éléments empruntés à une conversation mondaine, d'où un entrelacement de pensées diverses et parfois opposées. M. Brunet reprend donc à son compte la supposition mise en avant dès 1920, par M. Jean Pommier, d'un discours où se reconnaissent certaines « questions d'amour » débattues au cours d'entretiens précieux. Mais il systématise cette idée à l'extrême. Analysant les thèmes du *Discours*, il s'efforce de les répartir entre plusieurs interlocuteurs, désignés par les lettres H, N, P, A et E. La source H, la plus ample, constituerait le *Discours* primitif, dont nous est fourni (p. 50-54) le texte supposé. Il faut reconnaître que M. Brunet défend son hypothèse avec une très grande ingéniosité et qu'il réussit à donner à ses interlocuteurs, surtout aux deux premiers, une physionomie assez précise, peignant l'un rationaliste, l'autre intuitif (p. 21-26). Détail étrange :

1. Signalons trois fautes d'impression : p. XLVI, vers *licencieux* ; p. 104, appel de la note 6 ; au *Lexique*, le mot... *erreur*.

le rationaliste serait une femme. Il faut reconnaître que, pour justifier ses vues, M. Brunet est amené à creuser le texte avec une profondeur remarquable, et fort instructive même pour ceux qui, au départ, feraient les plus expresses réserves sur le principe qui le guide.

Avouons que nous sommes de ceux-là. La méthode de M. Brunet est celle qui a conduit M. Paul-Louis Couchoud à inventer le fameux *Discours sur la condition de l'homme*. Elle est celle qu'avait mise en faveur une certaine critique homérique depuis longtemps dépassée. Elle est nécessairement très subjective. En tout cas, il conviendrait de faire comprendre comment, pratiquement, une telle conversation aurait pu être enregistrée. Non seulement le magnétophone n'existait pas au XVII^e siècle, mais l'idée même qu'une conversation puisse être intéressante à reproduire telle quelle est profondément étrangère à l'esprit de l'époque. Aucun des documents très suggestifs que M. Brunet a recueillis pages 38-42 sur les habitudes de la vie mondaine ne prouve qu'il ait jamais existé dans aucun cercle un « greffier » (p. 39, 42) notant au vol les détails d'une conversation. Ce qu'imprimés et manuscrits nous ont transmis, ce sont tantôt, sur un fond réel, des dialogues stylisés, d'auteur unique et d'inspiration surtout cicéronienne, comme les *Conversations du maréchal de Clérambault et du chevalier de Méré ;* tantôt des souvenirs de conversations notés après coup (il y en a de nombreux exemples dans les *Portefeuilles Vallant*) ; tantôt des pièces de prose ou de vers rédigées à l'avance et lues dans les salons — recopiées ensuite par des collectionneurs ou publiées dans des ouvrages imprimés. M. Brunet s'autorise d'ailleurs de cette dernière habitude pour avancer l'idée que certains morceaux du *Discours*, notamment le noyau primitif, auraient été ainsi préparés par écrit, puis recueillis par quelque Conrart. Soit. Mais que ces morceaux et les notes prises au cours de la conversation aient été ensuite fondus ensemble de manière à constituer un « discours » à peu près suivi, voilà dont nous n'avons aucun autre exemple et qui nous paraît tout à fait invraisemblable. Sans rejeter absolument l'idée que le *Discours* puisse être l'écho d'une ou de plusieurs conversations, nous sommes obligés de demander d'autres raisons pour expliquer le passage de l'oral à l'écrit. Tant que ces raisons ne seront pas bien claires, l'hypothèse de départ sera difficilement acceptée.

A supposer que ces raisons soient données, le problème de l'auteur du *Discours* serait-il éliminé ? A vrai dire, il changerait seulement de nature. Il resterait à se demander dans quel salon de tels propos ont pu être tenus, et par quels habitués. M. Brunet n'envisage pas du tout la question. Est-ce par conviction qu'une telle recherche ne saurait aboutir ? C'est plutôt, à notre avis, parce que son dessein est surtout négatif. Encore qu'il tienne la composition du *Discours* comme certainement voisine de 1700, il s'efforce cependant d'étayer cette affirmation, et le commentaire dénote à maintes reprises le souci d'écarter toute possibilité d'attribution à Pascal. C'est d'ailleurs ce problème qui intéresse surtout le lecteur et M. Brunet ne l'ignore pas. A cet égard, il procède comme la plupart de ses devanciers, notamment comme M. Lafuma : il s'efforce de démontrer que certaines sources du *Discours* sont constituées par des textes postérieurs à la mort de Pascal. L'inventaire de ces sources, quoique reconnu incomplet, est tout à fait remarquable par sa richesse. Mais cette manière de procéder n'est-elle pas doublement décevante ? D'abord parce que les seules influences décelables en toute certitude, celle de Descartes et celle de Pascal, ne nous font pas dépasser l'époque où vivait ce dernier. Ensuite parce que les rapprochements se font toujours de fragment à fragment, alors qu'un texte ne prend sa vraie valeur que dans son contexte. A lire ce recueil de lieux communs que constitue la section *Documents*, on a l'impression que la doctrine de l'amour n'a guère évolué d'un bout à l'autre du XVII^e siècle. Or, comparons l'ensemble des *Thèses et Conclusions amoureuses* du comte de Cramail (1629), p. 209-210, avec les *Questions d'amour* du marquis de Sourdis (1664), p. 226-227. On saisira dès l'abord le chemin parcouru d'une conception à la fois intellectualiste et sensuelle de l'amour à une véritable promotion de la sensibilité. On voit l'étude qui s'impose : déborder franchement le problème particulier du *Discours* et analyser l'évolution de la doctrine de l'amour, dans l'ensemble plus général de la doctrine des passions.

tout au long du XVII^e siècle. C'est alors seulement qu'on pourra dire avec quelque certitude à quelle époque tel thème traité dans le *Discours* aura pris naissance, et aussi, car le problème inverse se pose si l'on assigne au *Discours* une date tardive, comment tel autre thème devenu passablement archaïque aura pu subsister : songeons à tout ce qui se rattache à une sorte de platonisme intellectualiste, songeons à ce goût de la « grandeur » dont le vrai cadre est celui de la Fronde. Dès lors, on pourra aussi mettre en valeur certaines originalités singulières du *Discours*, par exemple, cette identification de la raison et de l'amour qui a embarrassé M. Brunet (p. 119-121) et qui est si contraire à la pensée du temps (il y aurait eu lieu de citer à ce sujet le *Dialogue de l'amour et de la raison*, de Le Pays, où ces deux « ennemis » s'efforcent vainement de se réconcilier). La genèse du *Discours* paraîtrait sans doute alors beaucoup moins artificielle que ne le laisse supposer une méthode elle-même artificielle.

Il n'en reste pas moins que, si l'énigme du *Discours sur les passions de l'amour* est un jour définitivement résolue — et nous croyons que ce jour viendra — elle le sera par la critique externe. Il est regrettable à cet égard que M. Brunet n'apporte rien de nouveau. On devrait d'ailleurs en dire autant de tous ses prédécesseurs depuis Boudhors (1933), qui avait commencé à rapprocher le manuscrit C d'une série de manuscrits de la même main : confrontation très expressive et qu'il importerait de poursuivre, d'amorcer aussi pour le manuscrit G. Travail malheureusement impossible pour qui ne peut accéder aux rayons de la Bibliothèque Nationale. Nul m'a encore remarqué que la bibliothèque de Balthazar-Henri de Fourcy, possesseur ancien du manuscrit C, avait été vendue en 1737 et que le catalogue établi à cette occasion mentionne le *Discours*, avec attribution à Pascal ; qu'un catalogue semblable, dressé en 1713 pour la bibliothèque du père de l'abbé de Saint-Wandrille, Henri de Fourcy, comporte le même article. Le catalogue de 1737 précise que la bibliothèque vendue provient de trois autres bibliothèques, celle de Bourdelot, celle de l'abbé de Santeul, frère du poète néo-latin, et celle d'Amelot de La Houssaye. Nous voilà dans un milieu érudit, capable de commettre une erreur d'attribution, mais non à la légère, comme le suppose M. Brunet (p. 12). Précisons, d'autre part, puisque la même erreur ne cesse de se répéter, que la mention : « On l'attribue à M. Pascal » que porte le manuscrit C ne saurait être due à l'initiative du copiste. Un copiste, qu'il soit bon ou mauvais, porté à altérer ou à respecter son texte, ne fait rien d'autre que de copier. La mention capitale du manuscrit C figurait nécessairement dans son original. Elle est plus ancienne qu'on ne le croit. Faut-il donc en revenir à la thèse de Lanson ? Disons seulement que le mystère n'est pas encore éclairci.

JEAN MESNARD.

LACY LOCKERT, **Studies in French-classical Tragedy.** Vanderbilt University Press, Nashville, Tennessee (U. S. A.), 1958. Un vol. in-8° de 529 p.

Partant du principe que la tragédie française du XVII^e siècle est d'une richesse, d'une variété et d'une importance comparable à la tragédie anglaise de l'époque élisabéthaine, l'auteur de cet ouvrage s'étonne de voir les historiens de la littérature française accorder si peu d'attention aux contemporains et concurrents de Corneille et de Racine, alors que les spécialistes de littérature élisabéthaine ne cessent de publier des études consacrées aux dramaturges secondaires, contemporains de Marlowe, de Shakespeare et de Ben Jonson, tels que Beaumont, Fletcher, Chapman, Webster, etc. Désireux de présenter au public de langue anglaise certaines des œuvres dramatiques françaises en question, M. Lockert, dont la réputation de traducteur était déjà établie par de nombreuses versions poétiques de Corneille et de Racine, publiait, en 1956, un volume intitulé *The Chief Rivals of Corneille and Racine*, qui contenait ses traductions en vers de dix tragédies françaises du XVII^e siècle. Deux ans plus tard, il faisait paraître le volume dont nous rendons compte ici.

A côté de pages traditionnelles sur Corneille (84 pages) et sur Racine (135 pages), M. Lockert consacre quelques chapitres à l'étude de certaines tragédies de Tristan Lhermite, Du Ryer, Rotrou, Thomas Corneille, Quinault, Campistron et La Fosse, pour déboucher ensuite avec La Grange-Chancel sur la tragédie classique du XVIIIe siècle, dont le panorama est survolé dans l'avant-dernier chapitre de ce livre, le dernier esquissant une comparaison entre la tragédie française classique et la tragédie anglaise élisabéthaine.

L'idée ne manque pas de mérite, ni l'entreprise de courage. La déception qu'on éprouve en lisant l'ouvrage n'en est que plus grande. Près de la moitié du livre, en effet, est consacrée à Corneille et à Racine. Elle est composée de chapitres que l'auteur avait déjà publiés précédemment sous forme d'introductions à ses traductions. Ces chapitres n'ajoutent à peu près rien à ce qui était déjà à la disposition des lecteurs de langue anglaise, notamment dans les ouvrages du regretté H. C. Lancaster. Ils demeurent même résolument en retard sur les travaux du dernier quart de siècle. Les autorités auxquelles M. Lockert renvoie le plus volontiers sont : Petit de Julleville, Félix Hémon, N.-M. Bernardin, Lemaître, Faguet ou Sarcey. Malgré un effort tardif, qui se remarque dans quelques notes, pour évoquer des travaux plus récents, ces chapitres ne peuvent manquer d'apparaître anachroniques aujourd'hui.

Quant aux chapitres publiés ici pour la première fois, ils ne réussissent pas à satisfaire davantage. Soit qu'ils soient centrés sur une pièce unique des auteurs qu'ils nous présentent *(Mariane, Cosroès, Astrate, Manlius Capitolinus)*, soit qu'ils en examinent deux ou trois (de Du Ryer, Thomas Corneille ou Campistron), la méthode est la même : elle consiste en une anthologie où de larges extraits en français, accompagnés de la traduction de l'auteur, sont entrelardés de résumés, de commentaires et de quelques jugements.

Au reste, dès le seuil de son ouvrage, l'auteur déclare en toute bonne foi que « chacune des études contenues dans ce livre est pratiquement un article autonome, plus ou moins indépendant des autres » (p. 9). La noble intention qui inspira son ouvrage demeure donc dans l'ensemble fort loin d'être réalisée. On souhaite meilleure chance aux traductions de M. Lockert, dont le cinquième volume, consacré à huit des pièces discutées de Corneille *(Pompée, Héraclius, Don Sanche, Sertorius, Othon, Attila, Pulchérie* et *Suréna)* doit sortir en 1960. En présentant au public de langue anglaise plusieurs des pièces de Corneille auxquelles nous avons pu reprendre goût grâce aux travaux de la critique et de l'histoire littéraire récente, M. Lockert pourra sans doute exercer une influence plus profonde que par cet ouvrage qui, demeurant trop en marge des grands mouvements qui ont renouvelé notre connaissance et notre appréciation du XVIIe siècle, n'égale pas en valeur les travaux plus modestes et plus originaux de beaucoup de ses compatriotes.

GEORGES MAY.

MOLIÈRE, **Le Tartuffe ou l'Imposteur.** Introduction et Notes par SUZANNE ROSSAT-MIGNOT. Éditions sociales, coll. Classiques du Peuple, 1958. Un vol. in-16 de 165 p.

Les notes dont Mme Rossat-Mignot a illustré le texte de *Tartuffe* nous paraissent bien adaptées à la catégorie de lecteurs visés par les Éditions sociales : discrètement réparties, elles consistent surtout en des indications scéniques et des éclaircissements linguistiques qui doivent faciliter l'intelligence de la pièce pour des personnes désireuses de se cultiver, mais non familiarisées avec les méthodes scolaires. Malheureusement, l'Introduction nous semble beaucoup moins satisfaisante, et nous le déplorons d'autant plus qu'elle témoigne d'un consciencieux effort de documentation. Le premier chapitre : *Molière jusqu'au Tartuffe* mêle un historique de la « bataille de *Tartuffe* » à un rappel confus de la carrière antérieure de l'auteur. Le chapitre

suivant résume et commente de façon vivante la comédie. La commentatrice aborde ensuite avec *Les originaux* le problème des modèles de *Tartuffe*, mais avant d'étudier la Cabale des Dévots, elle brosse un tableau des *Luttes idéologiques au XVII^e siècle*, qui ne nous restitue nullement le climat spirituel dans lequel s'est déroulée la « bataille de *Tartuffe* ». (Pourquoi évoquer l'*Arrêt burlesque*, et pourquoi paraître opposer les parlementaires jansénistes et gallicans à une cabale dévote dont bon nombre d'entre eux ont fait partie ? Il est bizarre d'opposer l'humanisme au vieil ordre *féodal*, et de présenter la Cabale des Dévots comme une tentative pour imposer à la France une « théocratie féodale » (p. 30). Tel sera peut-être l'idéal d'un Fénelon, mais c'est la Cour de Vienne, la monarchie espagnole, la structure communisante des Réductions du Paraguay, et non la féodalité, qui ont permis l'instauration d'une certaine théocratie.) Tout en se référant à notre étude parue ici même (avril-juin 1951 : *Encore un modèle possible de Tartuffe...*), M^me^ Rossat-Mignot en a négligé la conclusion essentielle pour notre perspective de *Tartuffe ;* elle déclare (p. 37) : « Molière, ceci semble évident dans une société de classes, ne pouvait pas choisir un membre noble et éminent de la Compagnie du Saint-Sacrement pour la représenter. » Et elle s'obstine à voir dans le personnage de Tartuffe le représentant de cette Compagnie, à laquelle elle persiste à réduire la Cabale des Dévots. Or, après Rébelliau, nous croyons avoir fait ressortir que Molière avait pris pour « tête de Turc » Orgon, représentant la haute bourgeoisie, sinon la noblesse, affiliée à la Compagnie du Saint-Sacrement. Que grâce à sa protection ou à d'autres voies, Tartuffe se soit insinué dans la Compagnie, la perspective suggérée par Molière reste celle d'une satire et d'une mise en garde visant les dévots éminents, victimes des manœuvres de louches intrigants dont le poète comique, comme la plupart de ses contemporains, croyait déceler les modèles dans de pieux et équivoques personnages, parmi lesquels la suspicion populaire rangeait avec un Charpy de Sainte-Croix, un Crétenet, un Boudon, voire un Vincent de Paul, inspirant spontanément, ou en vertu de directives occultes, les « bonnes œuvres » de la Compagnie.

En revanche, M^me^ Rossat-Mignot a bien saisi la relation entre la genèse de *Tartuffe*, la lutte pour sa représentation, et le conflit entre la « jeune cour » de Louis XIV, et l'ancienne, incarnée par la Reine-Mère et les amis de Fouquet. C'est cet aspect de la question qu'il convenait de mettre surtout en lumière afin de ramener à ses justes proportions la portée politique et idéologique d'une pièce dans laquelle Molière se révèle d'ailleurs bien informé des ressorts complexes d'une cabale dont il semble avoir été lui-même la victime dès le temps de l'Illustre Théâtre. Dans les dernières parties de son *Introduction*, M^me^ Rossat-Mignot a donné une appréciation pertinente de la *Valeur dramatique* et du *Comique* de la pièce.

ROLAND DERCHE.

GEORGES COUTON, **La Politique de La Fontaine.** Paris, « Les Belles-Lettres », 1959. Un vol. in-16 de 153 pages.

Essai vivant, riche en aperçus, d'un accent très personnel, sur un sujet à peine exploré.

M. Couton part de ce postulat que tous les vers de La Fontaine, même ceux qui sont littéralement traduits, expriment « sa pensée de toujours ou du moment » (p. 9). *Ou du moment* : c'est bien là le point. La curiosité du poète voltige à la surface des idées ; il joue avec elles, s'engoue d'une thèse, d'un système, de l'animisme gassendiste ou des vertus du quinquina : ce ne sont que feux de paille. En rapprochant des textes de date et d'inspiration très diverses, une critique ingénieuse peut bien lui prêter telle ou telle doctrine ; en aucun domaine, je crois, il ne s'est soucié d'en avoir une. J'hésiterais donc à parler de « la » politique de La Fontaine ; mais je conviens avec M. Couton que les réflexions qui dans son œuvre se rapportent à ce sujet, procèdent d' « un conservatisme sans illusions », d' « un pessimisme irrémédiable et souriant » à la Philinte. Il s'agit moins ici de ses idées que de son humeur.

Dans le détail certaines remarques de cet essai invitent à la discussion. *P. 22.*

> Il est toujours prêt à partir,
> S'étant su *lui-même* avertir
> Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.

Cette phrase de *La Mort et le Mourant* semble à M. Couton « la plus anti-religieuse peut-être qu'ait écrite La Fontaine » : l'Eglise, en effet, faisait un devoir à tous ceux qui assistaient un mourant, de l'éclairer sur son état, pour qu'il pût mettre sa conscience en ordre. — Je doute que le poète ait ici l'intention qu'on lui prête. Il songe surtout aux « avertissements » que donne la Mort elle-même ; elle les a prodigués en vain au centenaire de la fable. Le sage n'a pas besoin d'être averti de la sorte : il sait que tous les moments de la vie, même ceux de la jeunesse et de l'enfance, sont compris « dans le fatal tribut ». Aussi est-il « toujours prêt à partir ». Cela dit, je conviens que cette méditation sur la mort, d'une inspiration tout épicurienne et où l'on ne peut relever aucune allusion ni au péché, ni au repentir, ni au Jugement, ni à l'expiation, est aussi peu chrétienne que possible.

P. 32. — Les fables, tout au moins dans le livre X, ne seraient pas « disposées au hasard, mais liées par des affinités ». Elles se rapporteraient toutes à l'un des trois thèmes suivants, celui du roi, celui des aventuriers, celui de la mise en accusation des hommes par les bêtes. — La remarque, d'un vif intérêt, est présentée, je crois, en termes trop absolus : aucun des thèmes indiqués n'apparaît dans les fables IV et XIV, ni même dans la sixième où les « petits » sont opposés au « fort », non les sujets au roi ; dans la huitième, le chien se plaint de l'homme, mais à tort ; dans la quinzième, le « fils de roi » joue un rôle bien effacé. Peut-être même les fables I et II ont-elles été rapprochées pour produire un effet de contraste, comme les deux premières du livre VII et du livre VIII.

P. 35. — Un vers est gravement faussé.

P. 49-50. — Il me semble que La Fontaine n'a composé, d'ailleurs laborieusement, *Les Compagnons d'Ulysse* que pour offrir au duc de Bourgogne une fable édifiante *ad usum delphini*. Si nous refusons de croire à la sincérité d'Ulysse parce qu'il recourt à « un vocabulaire qu'a usé, voire éculé, un siècle et plus de bergeries : *une jeune et belle bergère* », nous devons juger que La Fontaine lui-même est peu sincère dans les vers poignants sur lesquels s'achève la fable des *Deux Pigeons* : « De l'aimable et jeune bergère ». L'ours qui se juge beau, est aussi ridicule que celui de *La Besace*. Il est vrai que le poète prête au loup des arguments assez forts qu'il avait lui-même pris à son compte dans d'autres apologues et que Boileau avait déjà empruntés à Juvénal. Pourtant, à la fin de la fable, le choix des compagnons n'en est pas moins blâmé avec une sévérité dogmatique assez rare chez La Fontaine. Il se guinde dans ce rôle de précepteur d'enfant royal, mais il lui plaît de le jouer ; demain il en tiendra d'autres, moins graves, qu'il trouvera peut-être moins amusants.

P. 51. — « Nietzschéisme avant Nietzsche » ? Sans doute, La Fontaine reconnaîtra, surtout dans le second recueil, que le loup qui mange un agneau, fait son « métier » de loup. Mais la « bête cruelle » du livre I veut donner à l'abus de sa force les apparences de la justice. Cette hypocrisie, qui annonce celle de l'homme dans *L'Homme et la Couleuvre*, est odieuse à La Fontaine. La raison « la meilleure », ce n'est pas la mieux fondée en droit, mais celle qui, en fait, triomphe et a le dernier mot. Le poète ne prend pas son parti de l'universelle iniquité.

P. 53. — M. Couton reconnaît que La Fontaine a pitié des faibles, mais, dit-il, cette pitié « ne s'accompagne pas d'une estime particulière pour les pauvres vertus d'abstinence et d'humilité ». Il me semble qu'on pourrait lui opposer ici l'accent, le ton de bien des fables. Je songe aussi à un passage des remarques sur Astérius : « Pourquoi Astérius appelle-t-il les gens de la campagne les ministres du Seigneur ? Cela est hardi et pourra sembler étrange à quelques-uns, *et non pas à moi : cela me plaît fort.* » Dans la traduction de Maucroix, ces « gens de la campagne », maltraités et outragés lors de la fête des Calendes, étaient qualifiés d' « âmes pures et innocentes ».

P. 61. — L'opinion, présentée d'ailleurs par M. Couton avec beaucoup

de prudence, que La Fontaine aurait prêté à la belette ses idées de derrière la tête, me paraît peu vraisemblable. « Quand ce serait un royaume » n'est qu'une façon de dire : même si ce misérable logis était une magnifique demeure. Le pronom *en* du vers 22 désigne le logis, non « un royaume » : c'est la raison pour laquelle le verbe *a* est à l'indicatif, non au conditionnel.

P. 97. — « Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. » Je ne suis pas sûr qu'il y ait ici une épigramme contre les historiens flagorneurs. La Fontaine oppose *mensonges* à *histoire*, comme ailleurs *feinte* ou *fiction* à *vérité* (cf., par exemple, la dédicace de 1668 au Dauphin, vers 2 et suiv.). Les *Fables* sont à la fois mensongères et vraies ; ce qu'elles rapportent est inventé, mais elles ne trompent personne.

Je ne crayonne ces notes dans les marges de l'essai de M. Couton que pour faire sentir l'intérêt que j'ai pris à le lire. Il oblige à s'interroger, bouscule les idées reçues, propose un sens neuf à des vers que tout le monde sait par cœur. Ce petit livre ajoute beaucoup à notre connaissance de La Fontaine.

PIERRE CLARAC.

DIANE CANIVET, **L'Illustration de la Poésie et du Roman français au XVII^e siècle.** Paris, Presses universitaires de France, 1957. Un vol. in-4° de 188 p. et 53 figures.

Le travail de M^me Diane Canivet aborde un des sujets les plus intéressants à la fois pour l'histoire littéraire et pour l'histoire de l'art ; dans quelle mesure les graveurs qui ont illustré au XVII^e siècle les romans et les poèmes héroïques ont-ils su traduire les mondes très particuliers imaginés par les auteurs ? Y a-t-il concordance ou non entre l'illustration et le texte ? La réponse que l'enquête de M^me Canivet permet d'apporter à ces questions est nuancée. Les premiers illustrateurs de romans, tel Léonard Gaultier ou Crispin de Passe, par ailleurs artistes fort estimables, ne semblent pas avoir fait grand effort pour comprendre leurs auteurs, pour donner une idée de leur monde féerique. Nous devons avouer que les illustrations de l'*Astrée* (à partir de 1633) sont tout à fait décevantes si on les compare au texte ; d'autant plus qu'elles sont dues à Daniel Rabel, admirable peintre de fleurs, qui avait recueilli à ce titre des éloges mérités de Malherbe. Il n'a pas très bien transposé dans ses illustrations le monde séduisant des bergers et des bergères du Lignon, qui perd une grande partie de sa poésie. On y retrouve des représentations simultanées de scènes différentes, que M. Vedier a commentées dans son ouvrage sur le *Rideau* en 1957.

Les romans qui suivirent eurent plus de chances ; il est vrai que ces œuvres étaient conçues comme de vrais poèmes épiques ; la dignité du genre pouvait admettre de belles illustrations. Vignon et Abraham Bosse donnèrent pour l'*Ariane* de Desmarets des planches surprenantes ; Vignon y montrait des personnages fantastiques rejoignant avec leurs turbans et leurs plumes ceux de Rembrandt qu'il appréciait. Bosse traduisit avec une virtuosité sans égale ces curieux personnages. En 1637, Bosse travaillant seul pour le *Polexandre* de Gomberville, atteignit à une égale réussite.

Il n'en fut pas différemment avec les poèmes épiques qui ont sévi dans la période 1650-1660, et qui étaient tous plus ou moins inspirés par le Tasse. Sudéry, auteur de l'*Alaric*, l'un d'entre eux, a affirmé éloquemment, après le Tasse son modèle, les rapports étroits que ces poèmes avaient avec les romans ; la noblesse du genre exigeait même que les gravures en fussent plus soignées et même souvent remarquables par l'éclat et la richesse des compositions. Telles sont les planches de la *Pucelle*, de Chapelain, œuvres de Claude Vignon, gravées par Abraham Bosse, qui n'y ont pas cependant retrouvé leur réussite de l'*Ariane* de Desmarets.

Les autres poèmes épiques furent illustrés par François Chauveau artiste aussi fécond qu'inégal : il eut l'honneur insigne d'être l'illustrateur de presque tous les grands auteurs du XVII^e siècle, de presque tous les livres à succès. Les a-t-il bien compris ? S'est-il même efforcé de les comprendre ? Rappelons, à ce sujet, l'excellent travail de M. Raymond Picard paru en 1951 dans le

Journal de l'Institut Warbourg. Le savant professeur mettait le doigt sur l'insuffisance des illustrations par rapport aux textes. Chauveau fut meilleur illustrateur de Desmarets que de Racine et la riche illustration du *Clovis* où Bosse collabora avec lui, lui fait le plus vif honneur.

Il eut été intéressant d'approfondir, comme l'avait fait M. Picard pour Racine, les rapports entre les poèmes ou les romans avec leurs illustrations. Mme Canivet ne l'a pas tenté et nous la trouvons bien sévère lorsqu'elle se contente d'affirmer que les textes des romans héroïques en particulier, n'aidaient guère les illustrateurs... Son travail n'a pas la prétention d'être un répertoire, et se présente seulement comme un essai cherchant à mettre en valeur les ouvrages les plus significatifs. Les lacunes sont donc excusables ; certaines cependant surprennent : rien n'est dit sur les huit planches que Chauveau fit pour le *David* de Lesfargues (1661) ; nulle part, il n'a été plus antiquisant, plus « poussinesque », que dans ce livre. On ne cite pas davantage les planches si curieuses du même graveur pour le *Proserpine* du président Nicole (1662). — Parlant de la troisième période (1671-1680), Mme Canivet la déclare « très décevante ». Elle le serait moins, si on avait étudié *Les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux* de Benserade (1676), le plus beau livre illustré du XVIIe siècle, qui est totalement passé sous silence ; Chauveau et Leclerc y ont rivalisé d'ingéniosité et de goût et, en 1697, pour les *Métamorphoses* de Thomas Corneille, Ertinger devait les imiter avec lourdeur et platitude. Passées sous silence sont également les ravissantes et délicates vignettes de Leclerc pour le « *Saint-Paulin* de Perrault (1681), celles d'Antoine Coypel pour l' « *Adam* du même Perrault (1697)...

Ces lacunes n'empêcheront pas l'ouvrage de Mme Canivet d'être fort utile. Ce qui y est étudié est bien étudié. Il n'épuise pas — loin de là — un grand sujet. Mais ceux qui le traiteront dans son ensemble seront sur bien des points tributaires de ce travail solide et sérieux.

J. VANUXEM.

ERICH HAASE, **Einführung in die Literatur des Refuge. Der Beitrag der französichen Protestanten zur Entwicklung analytischer Denkformen am Ende des 17. Jahrhunderts.** Berlin, Duncker et Humblot, 1959. Un vol. in-8° de XII-588 p.

L'ouvrage posthume du regretté professeur de l'Université Libre de Berlin offre le rare exemple de l'union de la profondeur philosophique et de l'érudition la plus exigeante. Il commence par préciser sa méthode, celle d'une « geisteswissenschaftliche Literarhistorie » qui a pour objet l'étude de l'Esprit dans ses manifestations historiques et sociales. Frappé de la rupture apparente de continuité entre le Grand Siècle et le Siècle des Lumières, E. Haase n'accorde que la valeur d'explications partielles aux théories de G. Lanson (trop occupé à répondre à H. Taine), D. Mornet, B. Groethuysen ou même P. Hazard, trop intuitif. Il préfère suivre E. Cassirer en opposant XVIIe et XVIIIe siècles, comme synthèse et analyse, ce qui permet d'intégrer l'apport des historiens précédents. Quant au ferment qui a amené la « dissolution », il le cherche dans la littérature du Refuge huguenot, que la « république des lettres » a empêché de rester marginale.

Dans son *Introduction*, E. Haase souligne fortement le caractère d'unité et de totalité qu'offre au point de départ la France monarchique, catholique et rationaliste. Descartes lui-même se refuse à séparer physique, métaphysique et foi (on reconnaît les conclusions de M. Gouhier). Partout l'esprit de système, l'influence du stoïcisme ; la littérature classique est à l'image de la société et de la nouvelle philosophie. Grâce à l'acceptation de l'absolutisme, la France officielle croit avoir égalé le siècle de Périclès. En face d'elle, les huguenots font pauvre figure. Après l'échec des Rohan, les nobles abandonnent la R. P. R. aux mains des théologiens et des bourgeois qui affirment inutilement leur loyalisme. Influencée elle aussi par le stoïcisme et le cartésianisme, leur théologie sclérosée repousse un Labadie. Or, la littérature protestante ne se compose guère plus que d'écrits polé-

miques ou d'édification, au style biblique et suranné. Si Conrart et Gombauld s'accommodent au goût du temps, beaucoup de gens de lettres se convertissent. La Révocation semble devoir mettre fin à une vie intellectuelle languissante. En réalité, c'est du Grand Siècle qu'elle sonne le glas.

Un chapitre consacré aux persécutés traite brièvement de la géographie du Refuge (Genève, Berlin, Hollande, Londres) et de sa chronologie : l'exil des pasteurs Saurin, Merlat (1676) et des professeurs de Sedan (1681) a, en effet, précédé la Révocation, les catholiques M. Le Vassor et J. B. Denis ont plus tard rejoint le Refuge. Inversement, Aubert de Versé, D. Papin et D. de Larroque revinrent au catholicisme. Sur le plan politique, l'unité ne fut jamais complète, puisque les modérés n'abandonnaient pas l'espoir d'un retour pacifique. Mais Jurieu, le pasteur le plus en vue depuis 1683, s'opposa à tout compromis et invita les « Nouveaux catholiques » à l'insurrection par des *Lettres pastorales* où il prophétisait que 1689 verrait la chute de l'Antéchrist (le même public pouvait lire l'*Histoire des oracles* !). La déception n'empêcha pas le caractère illuministe des révoltes du Midi, mais elle put contribuer aux progrès de l'incrédulité qui — E. Haase apporte sur ce point de nouveaux témoignages — fut sans doute la principale conséquence de la Révocation.

Ils résultaient également des variations religieuses des écrivains du Refuge, au moins aussi frappantes que celles qu'ils reprochaient au catholicisme : pris entre Rome et les sociniens, ils ne réussissaient pas à choisir entre libre-examen et autorité, entre la raison et l'interprétation officielle de la Parole. Le problème était aussi ancien que la Réforme, mais il s'était aggravé à la suite des progrès du cartésianisme (d'Huisseau, Pajon, Papin) et surtout de la critique biblique (R. Simon, Le Clerc, Le Cène). Jurieu défendait contre Nicole l'évidence de l'Écriture, mais il répondait à Pajon qu'elle ne reposait que sur des raisons morales, dont seul le Saint-Esprit pouvait faire sortir la conviction. Aussi, dans son ensemble, le Refuge a-t-il marqué le passage de l'expérience religieuse à la spéculation intellectuelle, de la profession de foi collective à l'opinion individuelle. Il n'oubliait pourtant pas que l'apologétique avait été, au cours du XVII^e^ siècle, une des principales tâches des théologiens huguenots : ils avaient réfuté les « libertins » par une méthode rationnelle qui les avait conduits à s'écarter de Calvin sur la Prédestination et le libre-arbitre, à varier sur l'Eucharistie et la Trinité. Dans la même ligne, le géométrisme cartésien d'Abbadie obtint un vif succès littéraire, mais il n'en alla pas de même des sophismes de D. Martin, ni de l'argumentation historique de Jaquelot, émule de Huet. D'ailleurs P. Bayle combattait déjà l'apologétique rationnelle : E. Haase étudie longuement (p. 246-259) sa personnalité et l'écho qu'il trouva, même chez les orthodoxes, en dépit de l'ambiguïté de sa position.

La question voisine de la tolérance mérite d'ailleurs tout un chapitre. Après l'échec de diverses tentatives d'union des Églises, les réfugiés furent en droit de s'indigner contre les dragonnades, manifestations d'une véritable « démonocratie ». Ils n'en restèrent pas moins divisés, et des persécutés se firent persécuteurs : c'est qu'un Jurieu craignait de voir la tolérance se changer en indifférence. Il ne s'agissait pas tant de la tolérance religieuse (à laquelle tendaient l'appel aux points fondamentaux, une définition commode du mot « schisme » et le système de l'Eglise universelle de Jurieu lui-même), que de la tolérance civile. A côté de Grotius et de Locke, champions de l'Etat de droit naturel, subsistaient des Monarchomaques, apologistes du châtiment de M. Servet. Chez les réfugiés aussi, on trouve des conservateurs, comme E. Merlat, mais les libéraux triomphèrent au moment de la révolution anglaise. Théoricien du contrat social, Jurieu n'en est pas moins soucieux du salut des âmes, ce qui le pousse à invoquer le bras séculier contre les hétérodoxes isolés. L'alternative politique était donc encore : totalitarisme ou indifférentisme ? Du point de vue moral, tous s'accordaient sur le primat de la conscience (cf. le « juste milieu » d'Abbadie et la « morale de l'utilité » du « casuiste » La Placette), mais on s'aperçut vite de l'équivoque cachée par le mot. Jurieu opposa « la conscience bien instruite » par Dieu à la « conscience errante » dont Bayle défendait les droits. Le relativisme de celui-ci passait, en effet, de la tolérance à une liberté de conscience qu'il ne

refusait à personne : il pouvait même y avoir un « état d'athées ». « J'en frémis », répondait Jurieu.

Traitant ensuite de la « république des lettres », E. Haase souligne que les érudits les plus différents étaient liés par une commune curiosité. Stimulés par la controverse, les catholiques ne restaient pas en retard, Paris était devenu la capitale des sciences, et des correspondances incessantes maintenaient le contact entre catholiques et protestants, fussent-ils réfugiés. Chez ceux-ci, les théologiens eux-mêmes montraient des penchants encyclopédiques. Justel et Chappuzeau sont des types de gens de lettres. Autour d'eux abondent compilateurs, écrivains d'actualité, vulgarisateurs (comme Jean Rou), éditeurs, journalistes. De ceux-ci Bayle est le prince, mais on ne peut négliger Le Clerc ou Basnage de Beauval, sans parler des « routiniers » (d'Artis, Bernard). Tous ont en commun l'aversion de la pensée systématique, le goût de l'histoire, des détails, de la précision, de l'objectivité, une certaine neutralité, fille de la critique. E. Haase insiste sur le *Dictionnaire* de P. Bayle, peu soucieux d'art, mais tendant toujours, malgré les apparences, à ce qu'il jugeait essentiel. Il y parvenait par la mise en valeur du fait historique, contre lequel (fût-il obscène) rien ne saurait prévaloir. Son succès en France démontra son actualité. Le chapitre ne s'en termine pas moins par « Illusions et misère de la conscience d'une mission ». Avec l'idéal d'une *via media aurea*, la philosophie du progrès de Barbeyrac, le pacifisme, le cosmopolitisme chrétien, contrastent des ombres indéniables. L'isolement et l'exil ne conduisent pas les réfugiés à la solidarité, mais au « combat de tous contre tous. » Leur importance était encore diminuée par leurs divisions sur l'idée de patrie, par leur « style réfugié ». Venu se joindre à eux, G. Leti les décrira (1695) comme toujours perdants à la loterie du monde où ils étaient les joueurs les plus passionnés. Néanmoins, leurs contradictions avaient alors leur analogue en France et c'est d'elles que sortira la clarté de l'époque suivante.

Dans sa conclusion, E. Haase reconnaît, grâce à un rapprochement avec Port-Royal, que la littérature qu'il vient d'étudier manque de la qualité esthétique exigée par le terme et qu'elle dépasse les limites confessionnelles et chronologiques du Refuge. Néanmoins son caractère de polémique confessionnelle la distingue de la littérature française à l'étranger et, bien que beaucoup de genres n'y soient pas représentés et qu'elle n'ait pas produit de grande œuvre, elle a transmis les impulsions qui ont fait passer d'un siècle à l'autre. Si ce n'est pas de la vraie littérature, elle a agi sur des œuvres qui en sont. D'autre part, la Révocation qui, derrière la façade majestueuse, fit apparaître « l'envers du grand siècle », fut aussi la grande chance pour le protestantisme qu'elle ruina en tant qu'organisation, mais auquel elle permit de témoigner par des attitudes individuelles. Le triste état de leur confession dans la France du XVIII^e siècle prouve pourtant que les réfugiés ne surent pas la saisir : ils n'eurent pas de chef véritable, leurs théologiens ne réussirent à concilier ni l'autorité et le libre examen, ni la raison et la foi, et on les vit reprendre des arguments jusque-là réservés aux incrédules. Pour la plupart d'entre eux, la morale, l'État, la société, le droit, l'économie, la science ne dépendent plus, comme pour les premiers réformés, de la Révélation, mais sont des formes de culture autonomes. En revanche, c'est alors que les huguenots sortent de leur isolement intellectuel. La république des lettres se moque des frontières et de la censure : or, les réfugiés la dominent. L'exil les a mis en contact direct avec les idées étrangères les plus originales et les plus fécondes, et le ton modéré qu'ils adoptèrent vite leur permit de les exposer aux Français sans les choquer. Bien qu'il n'y ait guère eu de rapports personnels entre eux et les grands écrivains du XVIII^e siècle, ceux-ci n'ont souvent fait qu'ennoblir par la claire vision d'un but l'érudition du *Dictionnaire* et des *Gazettes*. Sans doute les réfugiés n'ont pas tout annoncé et restent même parfois réactionnaires, mais leurs réquisitoires contre le fanatisme ont inspiré Voltaire et ses amis, Jurieu a agi sur l'Entresol et Montesquieu, Barbeyrac sur d'Alembert et Condorcet, Bayle sur Diderot, Condillac et La Mettrie. Conjointement avec beaucoup d'autres facteurs, ces Français croyants ont ainsi préparé un siècle qui n'a été « ni chrétien, ni français », et ils ont été les agents de l'analyse destructrice qui a opposé science et foi, État et Église, morale et religion.

Une bibliographie très abondante de manuscrits de sept pays et d'imprimés anciens et récents (il y manque malheureusement le *Spinoza en France* de M. Vernière) complète l'ouvrage. Sans doute il défend une thèse (quoique l'auteur ne la présente que comme une hypothèse de travail) et bien des historiens littéraires seront plus sensibles à la commodité pratique du cadre « synthèse-analyse » qu'à sa portée dialectique. L'étendue de l'unité du Grand Siècle et la liste de ses composantes seront aussi discutées, le tableau initial n'échappant pas aux défauts des « préparations dramatiques ». On contestera des détails. Plus grave est l'omission de Pierre Poiret qui a autant de droits que d'autres au titre de réfugié et dont les controverses avec Bayle et Le Clerc sont de toute première importance. C'est qu'E. Haase jugeait inutile de signaler dans la littérature qu'il étudie des tendances piétistes qui n'ont pas agi sur l'Ère des Lumières française (p. 518). Mais quelques lacunes, inévitables avec un sujet aussi vaste, n'ôtent rien à la valeur d'un livre, d'une densité et d'une richesse exceptionnelles, qui fournira un point de départ ou des éléments indispensables à quantité de monographies. E. Haase a, en outre, prouvé le rôle essentiel des intermédiaires de second rang à chaque tournant de l'histoire.

J. Orcibal.

Pierre Bayle, le philosophe de Rotterdam, sous la direction de Paul Dibon. Publications de l'Institut Français d'Amsterdam, n° 3. Amsterdam, Elsevier, et Paris, Vrin, 1959. Un vol. in-8° de xx-255 pages.

Le maître de l'œuvre, M. Dibon, a su donner à cet ensemble d'articles, dont plusieurs sont importants, une unité d'autant plus méritoire qu'on ne la rencontre pas toujours dans les ouvrages écrits en collaboration. D'emblée, sa *Redécouverte de Bayle* (p. vii-xvii) fixe le but : replacer Bayle dans le milieu hollandais et réfugié, ainsi que dans le contexte intellectuel et spirituel de son époque.

Avouons qu'en ce qui concerne la Hollande, cet ouvrage ne tient pas toutes les promesses d'un titre ambitieux. D'un livre édité à Amsterdam, le lecteur attendrait qu'il l'introduise, qu'il l'oblige à une meilleure compréhension d'un milieu trop mal connu. M. Hazewinkel (*P. B. à Rotterdam*, p. 20-47), qui complète la *Vie* de Desmaizeaux par d'intéressantes découvertes d'archives, Mme Thijssen-Schoute (*La diffusion européenne des idées de B.*, p. 150-195), qui consacre plus de la moitié de son article aux Pays-Bas et aux cercles réfugiés, posent l'un et l'autre des jalons pour ce travail. Mais il reste encore beaucoup à trouver, dit M. Dibon (p. xiv-xv), sur les Hollandais d'élite qui reçurent Bayle et sur les idées qu'ils agitaient.

On comprend fort bien que, dans la perspective choisie par les auteurs, le plus grand nombre des études tente de situer Bayle par rapport aux penseurs et aux philosophes de son temps. Et, de fait, les variations de l'éclairage font mieux ressortir la richesse de sa pensée : Malebranche et Leibniz avaient le droit de le prendre pour un pyrrhonien (A. Robinet, *L'Aphilosophie de B. devant les philosophies de M. et de L.*, p. 46-65) ; Spinoza, s'il l'avait connu, et Locke pouvaient faire de lui le type du rationaliste (L. Kolakowsky, *P. B. critique de la Métaphysique spinoziste de la substance*, et P. J. S. Whitmore, *B.'s criticism of Locke*, p. 66-96). On se demande pourtant si le jeu des miroirs est parfaitement au point. Ne finit-il pas par réfléchir une silhouette un peu trop flottante ? Que le portrait traditionnel d'un Bayle sceptique puisse irriter des historiens des idées plus avertis et mieux documentés que ceux d'autrefois, on le conçoit sans peine. Mais vraiment, le Bayle de l'abandon mystique de M. Popkin (*P. B.'s place in 17th Century Scepticism*, p. 1-19) peut-il être le Bayle qui (M. Kolakowsky le dit avec beaucoup de bonheur) met « une sorte d'engagement personnel » (p. 74) à repousser avec horreur l'identité du Tout et des parties ? Peut-il être à plus forte raison ce personnage un peu trop subtil dont M. Whitmore nous laisse à deviner s'il était incapable de comprendre le fidéisme de Locke ou si, le comprenant trop bien, il prévoyait que le sensualisme donnerait des armes aux matérialistes de demain (p. 85-86) ?

Voilà qui est clair : les meilleures intentions de méthode ne parviennent

pas si facilement à détacher Bayle de sa postérité (voir R. Shackleton, *B. and Montesquieu*, p. 142-149). Pourquoi, dès lors, reprocher aux « historiens de la littérature » leur « image amoindrie » d'un Bayle précurseur du XVIII^e siècle ? Fallait-il oublier que, dans son portrait si brillant d'un Bayle sceptique, Paul Hazard insistait surtout sur la vaillance de son énergie ? N'allons pourtant pas croire que M. Dibon, qui se réclame de Sainte-Beuve et respecte M. Adam (p. XIII), perde de vue les exigences de la sympathie critique. Peut-être certains de ses collaborateurs ne nous font-ils pas vraiment rencontrer un Bayle vivant. Mais nous mettrons tout à fait à part, outre la sienne, trois contributions remarquables. M^me E. Labrousse explore *Les coulisses du Journal de B.* (p. 97-141) avec beaucoup de patience et de délicate sympathie [1]. Le regretté Erich Haase (*Un épilogue à la controverse Jurieu-B.*, p. 196-216) remet au jour, pour l'attribuer à Jacques du Rondel, *La Mémoire du Philosophe de Rotterdam vangée de la calomnie*, un poème dans lequel cet ami de Bayle en appelle au témoignage de sa vie pour défendre sa mémoire. Enfin, M. Robinet, dans son article déjà cité, refuse de se satisfaire d'une virtuosité dont il donne pourtant de belles preuves, et n'oublie jamais que c'est d'un homme qu'il nous parle. Quand, après avoir noté chez Bayle les attitudes d'un philosophe de l'existence, il nous propose de lui prêter pour pensée (mais non pour croyance) un athéisme qui fait disparaître les plus flagrantes de ses contradictions (p. 51-52), nous le voyons rejoindre l'intéressante, mais trop passagère, intuition de M. Dibon. Celui-ci nous demande, en effet, d'admettre, au principe des positions métaphysiques, politiques et morales de Bayle, sa conception calviniste du divin, et la séparation radicale qu'établit la tradition protestante entre les deux domaines du profane et du sacré (p. XI, XV). Il vaut mieux sans doute garder la discrétion nécessaire sur une conviction intime dont le secret risque de nous échapper longtemps. Mais il n'est pas douteux que l'athéisme a pu apparaître à Bayle comme la forme de pensée la plus respectueuse de la liberté de l'homme, et comme la meilleure sauvegarde contre les confusions dont sont issues toutes les idolâtries.

Qu'il y ait là une hypothèse de travail fructueuse, c'est ce dont témoigne ce bon ouvrage. L'histoire littéraire gagnerait certainement à s'en inspirer. Mais la chose peut-elle se faire sans le concours de spécialistes de la piété et des doctrines des Réformés du XVII^e siècle ? M. Dibon ne se dissimule point quelques-uns des pièges du sujet (p. XIV). Et c'est précisément pour cela qu'on aurait aimé voir s'allonger un peu la liste de ses collaborateurs [2].

ROGER ZUBER.

ROBERT CHASLES, **Les Illustres Françoises.** Edition critique publiée avec des documents inédits par FRÉDÉRIC DELOFFRE. Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon, fasc. III. Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1959. Deux vol. in-8° de 613 pages en une seule pagination.

La réputation de Chasles a beaucoup grandi au cours de ces dernières années grâce aux études de M^lle Engel, de M. Roddier et de M. Deloffre. Celui en qui Champfleury avait vu un ancêtre du réalisme, et dont l'œuvre n'était plus connue que de quelques curieux, est maintenant rangé mieux qu'au « second rayon », parmi les précurseurs et les initiateurs, sinon parmi les plus grands de nos romanciers ; mais on ne pouvait toujours lire les *Illustres Françoises* que dans les bibliothèques possédant un fonds ancien. Voilà donc le texte attendu. Il est regrettable que sa présentation ne soit pas matériellement parfaite ; M. Deloffre, dont le goût et l'exactitude ont paru avec éclat dans de précédents travaux et sont partout sensibles dans l'introduction, les notes et l'appendice de ces deux volumes, n'a pas été

1. On doit à M^me Labrousse deux autres précieux articles : la publication de documents relatifs à l'orientation de la carrière de B. en 1684 et des remarques sur l'iconographie de B. (p. 219-246).

2. Les fautes d'impression sont assez nombreuses : un *erratum*, long déjà, en signale à peine la moitié. D'autre part, l'Index confond le diplomate Michel Amelot, Marquis de Gournay, avec le publiciste et traducteur Nicolas Amelot de la Houssaye.

bien servi par son éditeur. Si l'ouvrage est réédité, comme il le mérite, souhaitons que la préface de Chasles ne soit plus paginée à la suite de l'introduction du présentateur, que le titre courant indique les différentes « histoires » qui se succèdent dans le recueil, et surtout que les fautes d'impression soient corrigées. Le texte reproduit est le plus ancien texte complet, celui de 1725 (p. LIV), mais l'orthographe, à en croire la note 95, est celle de l'édition de 1737, c'est-à-dire d'une édition où, nous dit M. Deloffre, les fautes typographiques s'étaient multipliées. Elles n'ont pas toutes été rectifiées, et l'imprimeur actuel en a ajouté encore. Mais il faut passer sur ces petits défauts, et sur la difficulté supplémentaire qu'est une typographie un peu serrée : l'œuvre est une des plus belles et des plus fortes de notre littérature romanesque du XVIII^e siècle.

L'auteur est mal connu ; son nom même n'est que probable, et son prénom hypothétique. Ce fut certainement une personnalité originale, et le ton de sa *Préface*, direct, bougon, rappelle les récriminations de ses *Mémoires*, publiés en 1931 par A. Augustin-Thierry. L'ardente patience de M. Deloffre et le bonheur de ses recherches lui ont permis de préciser plusieurs points douteux et de combler quelques lacunes ; il a découvert au Minutier central des actes qui font connaître le père du romancier, Hugues Chasles, et sa mère, Marguerite Bigeon ; aux Archives des Missions étrangères, des lettres du missionnaire Charmot qui prouvent que Chasles était bien écrivain du roi à bord de l'*Ecueil*, pendant le voyage de 1690-1691 aux Indes et au Siam, et par conséquent que le *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* constitue un témoignage authentique ; aux Archives des Colonies, les rapports secrets adressés par Chasles à Seignelay sur l'Acadie [1]. M. Deloffre suppose que Chasles était un enfant illégitime ; l'hypothèse expliquerait certaines bizarreries des documents (Hugues Chasles et Marguerite Bigeon meurent « sans enfants »), et plus encore les plaintes de Chasles sur sa malheureuse étoile et, dans son œuvre, les allusions au destin des bâtards.

« Les *Illustres Françoises*, dit M. Deloffre (p. XXXVI), ouvrent délibérément la voie au roman moderne, image d'une société qui ose enfin se regarder en face » ; les nouveautés sont dans le réalisme, où ne se mêle plus le travestissement ni la caricature ; dans la psychologie, qui en étudiant des individus étranges, égotistes avant la lettre, et en se fondant « sur le tempérament, le milieu, le passé » des personnages (p. XLIV), semble annoncer de loin la psychanalyse et la caractérologie modernes ; enfin dans la composition, qui range les histoires selon une progression dramatique et fait reparaître les personnages sous des éclairages différents, procédé auquel Balzac donnera toute sa portée.

La Comédie Humaine est, en effet, plusieurs fois évoquée dans l'introduction de M. Deloffre ; Stendhal aussi [2] ; au XVIII^e siècle, si les *Illustres Françoises* eurent un large succès (M. Deloffre dénombre quinze éditions certaines et deux traductions), l'influence qu'elles ont exercée est assez difficile à préciser : elle a été ressentie par Prévost et par Marivaux [3] ; mais Chasles ne ressemble vraiment ni à l'un ni à l'autre ; le trait le plus remarquable de son œuvre, bien noté par M. Deloffre, est l'accord entre sa « manière » simple et forte et sa conception de la vie. Bien qu'il dise de ses héros et de ses héroïnes, dans les premières lignes de la *Préface*, qu'il ne sait pas lui-même « quels ils étoient, ou quels ils sont » (p. LIX), Chasles répond en 1713 aux critiques du *Journal littéraire* que ses personnages sont vrais et

1. M. Deloffre avait déjà fait connaître au public ces découvertes dans un article de la *Revue des Sciences humaines*, « A la recherche de Robert Chasles », juillet-septembre 1959. A la fin du second tome, un long appendice qui comprend aussi une bibliographie, les variantes, et un Index des noms propres et des matières, met sous les yeux du lecteur les *Documents et pièces justificatives*. A la bibliographie des éditions de Chasles et des études sur lui, il conviendra d'ajouter la courte présentation de « Grégoire de Challes » et les extraits des *Illustres Françoises* qui figurent dans la *Bibliothèque universelle des romans*, avril 1776, tome II.

2. Cf. F. Deloffre, « Un mode préstendhalien d'expression de la sensibilité à la fin du XVII^e siècle », *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises*, n° 11, mai 1959.

3. Cf. H. Roddier, « Robert Challes inspirateur de Richardson et de l'abbé Prévost », *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1947 ; et F. Deloffre, Introduction à Marivaux, *La Vie de Marianne*, Garnier, 1957.

qu'il a des témoins de ce qu'il raconte. Or, pour trouver une œuvre de fiction où le réalisme traduise comme chez Chasles une philosophie de la passion, de l'énergie, de la sincérité poussée presque jusqu'au cynisme, il faut attendre Diderot ; lui aussi aimera les passions fortes et les personnages originaux, jugera la vie réelle plus intéressante que toutes les inventions romanesques, et décrira les choses, fera parler les êtres qu'il aura effectivement connus. Peut-être l'expérience humaine de Chasles l'a-t-elle préservé d'être, comme le sont encore ses contemporains et ses successeurs immédiats, même plus grands que lui, trop spéculatif ou trop littéraire. Mais si sa place est à part, on ne saurait le considérer comme un météore parmi les romanciers, et plus on l'étudiera — ce qui est désormais facile grâce à l'édition procurée par M. Deloffre, — plus il apparaîtra comme un des maillons importants dans l'évolution du genre romanesque en France.

HENRI COULET.

LOUIS ALTHUSSER, **Montesquieu, la politique et l'histoire,** Paris, Presses Universitaires de France, 1959. Collection « Initiation philosophique ». Un vol. in-16 de 120 p.

Voici, en dépit de l'allégation de l'auteur (« Je n'ai pas la prétention de rien dire de neuf sur Montesquieu »), non pas un nouveau livre, mais un livre neuf. Ne nous y trompons pas : ces 120 pages, écrites dans une langue admirable digne à la vérité du « sujet », sont plus qu'une initiation à la politique et à l'histoire de Montesquieu. Philosophes et littéraires, historiens et juristes trouveront là matière à méditation et à discussion. Ce n'est ni une synthèse ni une compilation des ouvrages antérieurs. Le cadre de la collection imposait sans doute l'élimination de tout détail biographique. Félicitons aussi M. Althusser d'avoir allégé Montesquieu du poids des différentes constitutions dont on l'a rendu plus ou moins responsable. Le miracle est d'avoir résolument oublié tous les commentaires qui ont dépecé, écartelé Montesquieu et d'avoir simplement cherché à retrouver le penseur et le créateur derrière l'œuvre et ses gloses. Cet effort exigeait un grand courage intellectuel et aussi ce sens de l'humain qui manque trop souvent aux critiques. M. Althusser possède l'un et l'autre. Ce petit ouvrage si dense est comme un dialogue imaginaire entre l'auteur et Montesquieu, malgré deux siècles d'histoire et de commentaires. Quels furent le sens profond et l'originalité de la recherche de Montesquieu, recherche si proche de celle d'un Descartes ? Pourquoi ces contradictions, ces fautes de plan qu'on reproche à son œuvre ?

Voilà donc Montesquieu, ou plutôt le Montesquieu de M. Althusser, car qui connaîtra jamais le « secret » de Montesquieu, demeuré si seul et si incompris de ses contemporains ? M. Althusser se garde bien des paradoxes et sa démonstration est aussi solide que brillante. Son Montesquieu nous séduit parce qu'il correspond à toutes les probabilités, à toutes nos « intuitions ». C'est l'éternelle histoire de l'œuf de Christophe Colomb. Nous errions autour de Montesquieu et Montesquieu surgit devant nous. « Refus de soumettre la matière des faits politiques à des principes religieux et moraux » (p. 22), menace du despotisme qui n'est après tout que « la monarchie abusive et dénaturée » (p. 91), préférence pour la monarchie, cette interprétation de Montesquieu est celle du bon sens. On peut, il est vrai, chercher pourquoi Montesquieu a éliminé la république. Parce que « le temps des républiques est passé », répond M. Althusser. C'est possible. Mais Montesquieu a-t-il toujours pensé ainsi ? N'a-t-il pas, à une certaine époque (celle de la composition des *Considérations*), été attiré et tracassé à la fois par la notion de république ? Je croirais volontiers qu'il a éliminé la république pour les raisons suivantes :

1° La République est une forme peut-être idéale à l'état pur, mais particulièrement instable et corruptible. Elle n'a pu réussir que dans des conditions exceptionnelles qui ne se reproduiront sans doute plus. Elle exige des partis politiques. (M. Althusser omet ce point. Voir *Considérations*, chap 20 : « Les divisions toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir ».) Elle exige des « honnêtes gens ». « Il voyait bien

qu'il faut de la vertu et de l'amour pour le bien public pour faire une république » (*Pensées*, éd. Masson, n° 1 203). « Je ne suis pas du nombre de ceux qui regardent la république de Platon comme une chose idéale et purement imaginaire » (*Pensées*, n° 1 208). Au fond, Montesquieu ne croit pas assez en l'homme pour être républicain.

2° Surtout, il est foncièrement réaliste et conservateur ; il craint encore plus les conséquences d'une révolution que les maux qui pourraient la justifier. Or il écrit en Français du XVIII^e^ siècle, sujet de Louis XV, et non en Romain.

Nous avons pris comme exemple le problème délicat de la république chez Montesquieu. Notre propos ne peut être ici de reprendre point par point l'argumentation de M. Althusser. Il ne pouvait d'ailleurs, en 120 pages, étudier l'évolution ou les hésitations de Montesquieu. Son livre y eût perdu en clarté au profit d'hypothèses bien minces. Cependant, on peut regretter qu'il ait été parfois trop catégorique. Surtout, puisqu'il ne s'agit ici que de l'*Esprit des Lois*, pourquoi ne pas l'avoir précisé ? Il est bon que le lecteur non spécialiste, celui précisément auquel s'adresse cette « initiation », n'oublie pas que Montesquieu est aussi l'auteur des *Considérations* et de ces magnifiques ébauches de l'*Esprit des Lois* que sont les *Pensées*.

« Il sait qu'il apporte des idées nouvelles, qu'il offre une œuvre sans précédent, et si ses derniers mots sont pour saluer la terre enfin conquise, son premier est pour avertir qu'il partit seul, n'eut point de maîtres. » Souhaitons à M. Althusser un voyage aussi fécond que celui de Montesquieu.

Françoise Weil.

Herbert Dieckmann, **Cinq Leçons sur Diderot.** Préface de M. Jean Pommier. Genève, Droz, et Paris, Minard, 1959. Un vol. in-8° de 149 p.

Tous les diderotistes se souviennent avec gratitude des huit leçons que M. Dieckmann donna au Collège de France au printemps de 1957. Cinq d'entre elles sont ici rassemblées, qui traitent de *Diderot et son lecteur*, *Système et interprétation dans la pensée de Diderot*, *La pensée et ses modes d'expression*, *Questions d'esthétique*, *Les Salons*.

Ces leçons s'adressaient à un « public cultivé, mais non spécialiste de l'œuvre de Diderot ou même de la pensée du XVIII^e^ siècle ». Aussi nous ne saurions tenir rigueur à l'auteur d'avoir quelquefois passé trop de temps à rappeler des faits bien connus des dix-huitièmistes. Ne lui reprochons pas non plus d'avoir par principe écarté toute référence précise aux travaux antérieurs sur Diderot, bien qu'il soit un peu irritant de voir ici ou là M. Dieckmann polémiquer avec des adversaires sans visage.

L'essentiel était que Diderot fût mieux connu d'un public qui, jusqu'à une époque récente, le connaissait peu ou mal. Comme le souligne M. Pommier dans sa préface, il y a fort à craindre ces temps-ci, — et, ajouterons-nous, dans la France de 1961 plus encore que dans celle de 1957, — que l'idéologie du XVIII^e^ siècle, si vivante dans tel pays ami ne soit oubliée chez nous. Le XVIII^e^ siècle n'est point seulement ce magasin d'épices entêtantes à quoi d'aucuns voudraient le réduire. Il enseigne les plus hautes disciplines de l'esprit et sa vertu est, — j'emprunte cette expression à M. Pommier, — *curative*. Or M. Dieckmann n'est pas seulement un éminent spécialiste de Diderot et du XVIII^e^ siècle, il est aussi, — les vertus civiques dont il a fait la preuve au cours de sa vie le montrent, — un authentique disciple de la philosophie des *lumières*.

M. Dieckmann est hégélien. Cela se voit, et nous ne nous en plaignons pas, tant que sa dialectique est efficace, c'est-à-dire tant qu'elle calque le mouvement même de la pensée de Diderot, dans ses rapports essentiels avec le lecteur, les systèmes, les formes de l'expression, les théories esthétiques, les œuvres d'art. Mais l'*historien* craint quelquefois que l'esprit de système, — et tous les *dialecticiens* n'en sont pas purgés, — n'entraîne l'auteur trop loin, à subtiliser sur les tensions et les palpitations de la conscience de Diderot, sans tenir compte des faits, dans leur évidence simpliste. Mais, après tout, ces craintes ne tiennent peut-être qu'à un certain langage,

à une certaine manière de composer, qui ne nous rappellent ni Descartes ni Voltaire. Nous savons tous, pour avoir lu les amples et nombreux travaux de M. Dieckmann, qu'il sait rendre compte très exactement des faits.

La première leçon de M. Dieckmann illustre fort bien les avantages et les inconvénients du style d'approche adopté par lui.

Tout ce qu'il dit du soin constant qu'a Diderot de « s'adresser à quelqu'un dans ses écrits » est excellent, et corroboré par de nombreux textes. Lointains ou proches, Grimm, Sophie, sont comme l'incarnation de ce lecteur idéal, tendre et compréhensif, que Diderot veut entraîner et convaincre. Au delà d'eux-mêmes ils sont, c'est exact, la postérité, l'homme de l'avenir, avec qui l'athée Diderot dialogue superbement d'outre-tombe. C'est pour cette postérité, pour nous, en somme, nous n'en doutons plus depuis que M. Dieckmann a retrouvé le « fonds Vandeul », que le Philosophe préparait encore à la veille de mourir la publication de ses œuvres. La postérité avait alors pour lui le visage d'Angélique.

Nous accepterons encore, parce que les textes le montrent, que dans mainte circonstance, le lecteur de Diderot joue un rôle non passif dans la composition même de l'œuvre. Il y a alors un véritable « échange » entre l'auteur et son lecteur, et M. Dieckmann, avec beaucoup de finesse, fait voir tous les avantages esthétiques de cette participation, d'où naît en particulier le réalisme immédiat de certains contes.

Mais, tout instructive qu'est cette dialectique, elle fait quand même trop bon marché des lecteurs ou des auditeurs réels à qui Diderot s'adressait aussi, à l'occasion. M. Dieckmann pense que c'est là un problème distinct. Et pourquoi ? Cette distinction, dans un cas précis, celui de l'*Encyclopédie*, conduit M. Dieckmann à prononcer que le lecteur du dictionnaire « est, à la fois, le public en général, — les hommes avec qui nous vivons (ni la cour, ni la ville, mais les hommes), — et la postérité ». La postérité, bien sûr. Mais ce n'est pas le public en général qui lisait l'*Encyclopédie*. Le dictionnaire était vendu par souscription et son contenu, son volume, son prix surtout, en faisaient l'affaire d'un secteur bien limité de la société française. Voilà tout de même *des lecteurs* de chair et de sang, un public, avec qui Diderot s'est entretenu pendant plus de quinze années, et l'on a peine à croire que ce fut sans conséquence.

Même abstraction fâcheuse en ce qui concerne le théâtre. « Ce qui a fait défaut à Diderot pour devenir un grand auteur dramatique, écrit M. Dieckmann, c'est l'expérience de la scène et du public. Il aurait dû écrire plusieurs pièces expérimentales et les faire jouer pour acquérir l'habitude de la scène et la perspective du public. » Mais Diderot a-t-il attendu 1771 pour faire jouer *Le Fils naturel ? Le Fils naturel* est le type même de la pièce expérimentale, puisque Diderot l'a donnée à jouer, tout de suite, au duc d'Ayen, en son hôtel de Saint-Germain-en-Laye, comme on peut le lire dans l'*Observateur littéraire* du 5 novembre 1758, sous la caution de l'abbé de La Porte [1].

Est-il tout à fait exact, encore, de dire que les idées de Diderot s'ordonnaient « dans la conscience de celui à qui il s'adressait » ? Cela signifierait-il qu'elles ne s'ordonnaient pas dans la sienne ? Que resterait-il alors de cette cohérence que M. Dieckmann, à juste titre, reproche à maint critique d'avoir niée ou masquée ? En fait, M. Dieckmann ne la nie pas et sa formule aura dépassé simplement sa pensée. Car enfin, au moment où Diderot écrit, l'*autre* n'est qu'idéalement présent, et c'est dans la conscience d'un second Diderot que se fait la synthèse des idées disparates du premier.

Sur la tension interne entre ces deux Diderot, la seconde étude de M. Dieckmann contient de précieuses indications. Partant le plus souvent d'un système qui lui semble périmé, toujours préoccupé d'en trouver un qui rende mieux compte des faits, Diderot se trouve comme les chevaliers de la Table ronde, toujours en quête et par chemins, « interprétant » et questionnant. M. Dieckmann a raison de dire qu'il y a là un fait constant, et comme lui nous ne croyons pas que les trois moments qu'il distingue soient les étapes successives d'une évolution générale de la pensée de Diderot. Sans doute

1. Le texte est reproduit dans AT, t. VII, p. 17. Il pose une question importante d'histoire du théâtre sur laquelle nous espérons pouvoir revenir.

tout cela, qui est fort juste, pouvait-il être dit de façon plus simple, sans référence à Hegel, et en faisant l'économie de formules comme cette « conception de l'être-en-soi du monde », qui correspond peut-être à la pensée de Diderot, mais qui n'est pas d'un usage recommandable.

Par ailleurs, il ne faudrait pas, d'une analyse juste en bien des cas, tirer un schéma qui s'appliquât à tous. L' « interprétation » a des limites, que lui impose la raison, hors de tout esprit de système. La connaissance, certes, est « un acte résultant du mouvement de la pensée vers les objets ». Mais ce mouvement ne va pas dans n'importe quel sens, et loin de dire avec M. Dieckmann que Diderot, par exemple, irait jusqu'à reconnaître « des facteurs irrationnels de la pensée dans la physique expérimentale », nous dirions à l'inverse que même dans l'analyse des formes les plus surprenantes de l'intuition, Diderot reste précisément soucieux de donner une interprétation des faits qui reste rationnelle.

Il ne nous paraît pas vrai non plus que Diderot soit demeuré à mi-chemin d'un système de morale qui serait resté pour lui exigence et souci. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point au fond. Disons seulement qu'on ne voit pas pourquoi l'intérêt porté par Diderot à l'individu amoral, son admiration pour les originaux, voire les grands criminels, seraient en contradiction avec un système de morale sociale. La contradiction qui existe bel et bien se trouve, en fait, entre la société telle qu'elle est, et contre quoi se révolte Rameau, comme les contrebandiers de Bourbonne, et la société idéale pour laquelle témoignent leurs crimes ou leurs erreurs.

La troisième leçon de M. Dieckmann est la transposition et l'application sur le plan de l'expression de la double analyse qui précède : il y a tension entre la pensée et son expression comme il y avait tension ou échange entre l'auteur et le lecteur, entre l'esprit de système et le souci d'interprétation. C'est de loin la leçon la plus abstraite et la plus discutable, à moins de la réduire à cette banalité que Diderot, comme tout écrivain, n'arrivait pas toujours à énoncer clairement ce qu'il concevait. Sans doute, eût dit Boileau, parce qu'il ne le concevait pas bien.

Diderot a été fortement tenté par l'esquisse. Il a toujours souhaité et recherché une forme qui en fût une et qui pourtant n'emprisonnât pas l'idée jaillissante. Tout cela est vrai. Mais il n'est pas également vrai que la forme dialoguée ait été choisie pour donner au besoin qu'avait Diderot d'un mode d'expression naturelle la réponse que ne pouvait donner l'esquisse. L'histoire des idées nous le montre : l'origine objective de la forme dialoguée adoptée par Diderot est dans l'habitude qu'il avait prise pour l'*Encyclopédie* d'annoter et de commenter ses prédécesseurs au fur et à mesure qu'il les traduisait ou les condensait. Ainsi le dialogue avec Buffon qu'est l'article *Animal* préfigure rigoureusement l'*Entretien avec d'Alembert*.

A ce propos nous ne croyons pas non plus que le rêve soit pour Diderot un « ordre de connaissance ». Naturellement ni d'Alembert ni Diderot n'ont *rêvé* le *Rêve de d'Alembert*. Le *rêve* est là une forme d'expression destinée en quelque sorte à « excuser » des rapprochements et des anticipations qui sont des hypothèses parfaitement rationnelles, mais qu'il n'est pas possible de fonder sur des expériences concrètes.

Le développement final, sur les contes de Diderot, est en revanche tout à fait pertinent. On regrette seulement qu'il soit trop court, trop allusif. Car s'il est sûr que *Jacques le Fataliste* résout par la structure du roman et la technique même du récit, donc par des moyens littéraires, la question philosophiquement insoluble du déterminisme et du libre arbitre, il reste à le démontrer avec des textes.

La leçon intitulée *Questions d'esthétique* est excellente. Elle s'appuie sur une solide connaissance de l'histoire de l'esthétique et de l'histoire de l'art, et M. Dieckmann se place dans la perspective juste quand il refuse de faire entrer Diderot, comme c'est trop souvent le cas, dans les cadres donnés du classicisme, du préromantisme, du réalisme, du naturalisme. Plus précisément, il apparaît bien que Diderot est, et reste un classique, de formation et de goût. Mais un classique questionneur, raisonneur, tout compte fait un mauvais élève de Boileau. Si l'on fait abstraction d'un fâcheux développement sur l'abbé Batteux, vu « dans la perspective de la *Phénoménologie* de Hegel », il y a là quelques paragraphes remarquables sur l'usage neuf

que Diderot pouvait faire des notions apparemment les plus traditionnelles (la vérité, la nature, l'imitation). On pourrait ajouter que ce n'est pas vrai seulement des questions d'esthétique.

M. Dieckmann professe aussi des idées très saines sur l'art d'exprimer la nature, qui n'est point imitation, mais découverte et manifestation d'une vérité interne, fonctionnelle. Si Diderot est réaliste, il l'est comme le Balzac du *Chef-d'œuvre inconnu*, et non comme M. Butor. Mais ce n'est pas dans la post-face des *Deux amis de Bourbonne*, M. Dieckmann a mille fois raison, que Diderot a le mieux résolu la contradiction entre poésie et nature.

La cinquième leçon enfin fait le point exact de ce que nous savons de l'histoire des salons de peinture, de la formation artistique de Diderot, de sa technique descriptive, du rôle positif de la sensualité dans sa critique. Il nous semble seulement, à propos de la « critique moralisante », que M. Dieckmann fait la part trop belle à ceux qui ont toujours accusé Diderot de duplicité, de tartuferie. Y a-t-il contradiction, même « partielle », « selon le fait », au moins, sinon d'intention, entre l'érotisme de Diderot et ses préoccupations moralisantes ? Il faudrait, pour le croire, admettre que le mot *vertu* a pour Diderot le sens qu'il a toujours eu dans la bouche des prédicateurs et des confesseurs. Il y a bien des vertus, dans la morale de Diderot : paternelle, maternelle, filiale, civique, mais toutes sont des harmoniques de la sociabilité, chère aux théoriciens du droit naturel. On y chercherait en vain la fidélité conjugale ou la chasteté. L'érotisme est une manifestation de la nature qui, pour Diderot, n'a rien à voir avec la morale sociale.

JACQUES PROUST.

HELVÉTIUS, **De l'Esprit,** préface et commentaires de GUY BESSE. « Les Classiques du peuple ». Paris, Editions sociales, 1959. Un vol. in-12 de 190 pages.

Grâce à cette publication, le deuxième centenaire d'un événement mémorable ne sera point passé entièrement inaperçu. M. Guy Besse met en valeur ce qui peut encore nous intéresser dans cet *Esprit* qui ameuta, en 1758-1759, toutes les forces conservatrices. Episode d'une « chasse aux sorcières » (p. 28) : il fait horreur, ce philosophe dont le livre définit un Etat nouveau, laïcisé, ayant pour fin d'assurer « la liberté individuelle et la propriété bourgeoise ». Certes, comme représentant de la bourgeoisie « ascendante », on ne peut guère trouver mieux qu'Helvétius, fermier général devenu grand propriétaire et fondateur de manufactures. L'analyse de l'éditeur tend à découvrir dans sa philosophie l'expression d'une conscience sociale. Non avec l'intention d'en réduire la portée : une valeur permanente est reconnue aux principes qu'elle affirmait ; seulement, ajoute M. Guy Besse, ces principes devaient être répudiés quand l'opposition bourgeoise accéda au pouvoir. On accordera qu'aujourd'hui les princes de la finance écrivent ou patronnent des ouvrages qui ne ressemblent nullement à *De l'Esprit*. Mais j'ai quelque peine à comprendre comment la « dégénérescence des idées helvétiennes » a conduit... « finalement à Mac Carthy » (p. 44) : je me serais imaginé que le sénateur du Wisconsin descendait plutôt du procureur Joly de Fleury. Dans sa partie la plus importante, l'*Introduction* situe le matérialisme « rudimentaire » d'Helvétius par rapport au matérialisme dialectique. De ce point de vue, Guy Besse démontre l'insuffisance d'une psychologie qui déduit toute l'activité pensante de la sensibilité physique, d'une sociologie qui réduit la société à n'être que l'individu multiplié. Aussi les extraits, judicieusement choisis, ne retiennent-ils que les textes les plus solides des quatre Discours : tels ce chapitre sur le despotisme, riche de durables vérités, cet autre sur l'éducation : Helvétius conserve le mérite d'avoir compris qu'une nation moderne ne peut subsister sans une « éducation publique », visant à former des « citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, et enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent ». Non sans doute, tout n'est point mort dans cette idéologie ; pourtant *De l'Esprit*, comme œuvre littéraire, est une œuvre morte :

il n'y a pas lieu de réviser ce jugement de Lanson. A cette honnête dissertation, il a toujours manqué l'éclat, la force du style, la fécondité d'imagination, qui sont la marque des grands livres.

R. Pomeau.

Mark J. Temmer, **Time in Rousseau and Kant. An essay on French Prèromanticism.** Genève, Droz, et Paris, Minard, 1958. Un vol. in-8° de 79 p.

La plupart des études approfondies sur la personnalité de Rousseau font apparaître ce que J. Wahl (*Annales J.-J. Rousseau*, tome 33) nomme une « bipolarité » : Rousseau romantique et Rousseau romain (A. Schinz, *La Pensée de J.-J. Rousseau*), intermittence et continuité du moi (M. Raymond, « J.-J. Rousseau. Deux aspects de sa vie intérieure », *Annales J.-J. R.*, tome 29), moi permanent, moi qui se cherche (B. Munteano, « La Solitude de Rousseau », *Annales J.-J. R.*, tome 31). G. Poulet, dans ses *Études sur le temps humain*, montre les relations entre la sensation fugitive et l'état permanent, et B. Groethuysen affirme dans son *J.-J. Rousseau :* « Il fut thèse et antithèse. Mais ne séparez pas la thèse de l'antithèse. »

Mark J. Temmer distingue très justement (p. 51) deux attitudes de Rousseau : 1° Il attend de l'existence dans le présent une plénitude, une connaissance immédiate de soi et du monde, la liberté dans l'ordre naturel ; alors le moi tente de se diviniser, de se suffire à lui-même, ou de s'identifier au monde.

2° Il aspire à sortir du temps, où son corps est engagé, pour jouir par l'esprit, des « Vérités éternelles » ; alors, une sorte d'élan, d'inspiration, en apparence platonicienne ou chrétienne, le conduit à mépriser le présent.

Mark J. Temmer retrouve ces deux attitudes dans la manière dont Rousseau *vit*, ou *conçoit* le passé, le présent, l'avenir ; il montre, en outre, comment ces deux attitudes commandent les démarches les plus révélatrices de la personnalité et de la pensée, par exemple, la fuite des réalités (p. 16), la passivité, le sens de la culpabilité (p. 18), la crainte ou l'attente de l'avenir (p. 35), l'enchantement du mouvement secret de la mémoire (p. 44), l'imprévoyance de « l'homme de la nature » et l'intemporalité du Contrat social (p. 57). L'étude de Mark J. Temmer présente quelques interprétations discutables, mais grâce à un appel constant aux textes de Rousseau qui expriment le mieux sa conception du temps, les quatre chapitres de cette étude consacrés à Rousseau offrent une vue d'ensemble sûre, extrêmement intéressante.

Quel motif a poussé M. J. Temmer à faire, dans le chapitre V, un parallèle avec Kant ?

Il a d'abord voulu réagir contre l'affirmation selon laquelle Kant a donné une forme systématique et rationnelle à des pensées qui, chez Rousseau, demeuraient mêlées à l'expression de la sensibilité (V. Delbos, *La Philosophie pratique de Kant* ; E. Cassirer, *Rousseau, Kant, Gœthe*). Mark J. Temmer souligne que le temps, chez Kant, n'est qu'une loi de la connaissance des phénomènes, que sa fonction est purement logique, qu'il n'intéresse ni la causalité spirituelle du monde intemporel des noumènes, ni la personnalité profonde des individus, que Kant définit sans le secours de la mémoire (p. 71). Pour Rousseau, au contraire, le temps, l'existence dans le temps a une signification ontologique (p. 66). Ensuite, Mark J. Temmer a voulu montrer que, malgré leur différence de personnalité, les deux philosophes ont œuvré dans le même sens : selon des conclusions que l'on peut trouver dans les études de P. Hazard et E. Cassirer, la pensée du XVIIIe siècle aboutissait à une séparation entre l'expérience subjective et objective, l'instant et l'éternité, l'homme et Dieu. Or, se passant du secours de la religion chrétienne qui, par la Croix, relie le temps humain à l'éternité, délaissant le recours cartésien à la *création continue*, qui assure la même liaison, Rousseau et Kant ont voulu « poser l'énigme du temps en termes humains » (p. 67), rechercher l'unité en partant de l'humain. Ainsi l'un et l'autre, ruinant la distinction du subjectif et de l'objectif, ont-ils tout remis en question. Ainsi Rousseau, dans sa vaine tentative pour lier le temporel à l'intem-

porel, préfigure-t-il l'inquiétude romantique : cherchant ses pouvoirs tantôt dans la jouissance immédiate, prométhéenne ou panthéiste, tantôt dans l'espérance des doctrines chrétienne ou ésotérique, l'âme romantique évoque, en effet, le tourment de Rousseau déchiré entre ses deux conceptions du temps (p. 74). Telle est l'esquisse, pleine d'aperçus intéressants, que nous offre M. J. Temmer dans sa conclusion, esquisse qui suffit à justifier le sous-titre de son étude : *Essai sur le préromantisme français.*

ROBERT OSMONT.

GEORGES DE FROIDCOURT, **L'abbé Raynal au pays de Liège.** Liège, Imprimeries Nationales des Invalides, 1946. Un vol. in-4° de 108 pages.

M. Georges de Froidcourt est un spécialiste de l'histoire liégeoise. C'est à ce titre d'abord qu'il s'est intéressé au séjour de l'abbé Raynal au pays de Liège en 1781. Le célèbre « historien des Deux Indes », dès l'arrêt du Parlement (27 mai) condamnant le livre au bûcher et l'auteur à la prison, avait gagné Liège, où il était assuré d'un excellent accueil : il n'ignorait pas, en effet, que, sous la protection de François-Charles Velbruck, « prince-évêque philosophe et éclairé » [1], les idées libérales y avaient libre cours, qu'on y avait imprimé, de 1771 à 1777, une édition complète des Œuvres de Voltaire, et que depuis deux ans, une société de pensée, « l'Emulation », y propageait les théories des philosophes. Reçu favorablement non seulement par l'évêque, mais aussi par le Prince Henri, frère du roi Frédéric II, et par l'Empereur Joseph II, venus prendre les eaux à Spa, Raynal attira sur lui la colère du Synode, qui ne cherchait qu'un prétexte pour s'en prendre à l'évêque, qu'on jugeait dangereusement libéral. Un poème dithyrambique du jeune Nicolas Bassenge [2], intitulé : « La nymphe de Spa à l'abbé Raynal » [3], mit le feu aux poudres. Tandis que le synode convoquait Bassenge et que l'évêque s'opposait à toute poursuite contre lui, dans les journaux et les gazettes, partisans et adversaires de l'abbé Raynal se livraient bataille, à coup de vers français ou wallons, avec une égale outrance dans l'éloge et dans l'attaque. Le ministre de France à Liège, M. Sabatier de Cabre, tenait le gouvernement de Louis XVI au courant des péripéties de « l'affaire Bassenge », qui se termina par la défaite du synode, dont les membres les plus influents démissionnèrent. Sur cette affaire, M. de Froidcourt apporte des précisions nouvelles ; il montre que l'attitude de Velbruck, contrairement à ce qu'ont affirmé certains historiens, fut d'une grande fermeté (p. 71) ; documents à l'appui, il établit que la « Lettre de l'abbé Raynal à la nymphe de Spa », dont M. Feugère ne mettait pas en doute l'authenticité, est apocryphe, et que son auteur est vraisemblablement Bassenge lui-même. Certains détails de « l'affaire » sont fort savoureux, comme cette lettre de Velbruck au Président du synode (citée p. 53) où il soutient avec une belle assurance que si le jeune Bassenge a loué Raynal, « c'est sans adopter ses erreurs, c'est comme homme de lettres, et nullement comme théologien ». M. de Froidcourt nous apprend encore que la redoutable réputation de l'abbé ne l'empêcha pas d'être reçu avec honneur par l'abbaye du Val Saint-Lambert, de l'ordre de Citeaux (p. 50) et que, malgré les condamnations du Parlement et de la Sorbonne, le Prince-Evêque de Liège n'en conserva pas moins jusqu'à sa mort dans sa bibliothèque les dix volumes de la troisième édition de l'*Histoire des Deux Indes* (p. 90).

Ce qui ressort des faits comme des textes, c'est la renommée extraordinaire de Raynal à cette époque et l'influence exercée par son livre. L'affaire Bassenge, dans laquelle on a pu voir, à juste titre, un épisode pré-révolu-

1. Auquel M. de Froidcourt a consacré une étude particulière : *François-Charles, comte de Velbruck, prince-évêque de Liège, franc-maçon* (Liège, 1936, Prix Rouveroy, 1936).

2. Qui prendra par la suite une large part à la Révolution liégeoise de 1789, en sera l'un des promoteurs de la réunion du pays de Liège à la France républicaine.

3. Qui figurera dans le tome X de l'édition de Genève, 1783, de l'*Histoire des Indes* (Recueil de diverses pièces servant de supplément).

tionnaire en pays liégeois [1] montre que l'enthousiasme des uns, et la haine des autres, avait très précisément pour objet les parties les plus hardies de l'ouvrage, celles qui doivent sans doute le moins à Raynal (ce qui expliquerait sa singulière aisance en face des « têtes couronnées ») et le plus à Diderot, dont la marque se reconnaît dans les passages les plus violents dirigés contre le despotisme, fût-il éclairé, et contre le fanatisme. Quoi qu'il en soit, l'influence de l'œuvre sur le programme des révolutionnaires français ou étrangers (et particulièrement dans le pays de Liège où l'*Histoire des Indes* fut le principal véhicule des idées des philosophes parmi les jeunes « patriotes » [2], tels que Bassenge) mérite d'être étudiée en détail.

Michèle Duchet.

Jean Gaulmier, **Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire, Volney.** Paris, Hachette, 1959. Un vol. in-8° de 333 p.

C'est à Beyrouth en 1951, que M. Gaulmier avait publié sa thèse de doctorat, *L'Idéologue Volney*. Les éditions Hachette ont eu l'heureuse idée de redonner, sous une forme allégée et aisément accessible, un ouvrage, qui est non seulement un modèle de monographie, mais qui rend enfin justice à un « illustre méconnu ».

Tandis que M. Gaulmier exhumait son idéologue, nous consacrions nous-même une monographie à un théosophe encore plus oublié, mais qui n'en avait pas moins été lui aussi un témoin privilégié de la Révolution et de l'Empire, et nous proposions d'appliquer à leur génération la formule célèbre de « génération sacrifiée ». Pourquoi les écrivains qui vécurent à la fin du XVIII^e^ siècle et au début du XIX^e^ sont-ils dédaignés par les historiens ? Pourquoi cet oubli inexplicable à l'égard d'un Mercier, d'un Delisle de Sales, d'un Saint-Martin ? Et cependant rien n'est plus passionnant que la vie de ces témoins, qui en quelques lustres ont vu se succéder tant de régimes.

Né en 1757, Volney vécut à Paris au temps des lumières, et pendant vingt-cinq ans fut intimement lié avec M^me^ Helvétius. La littérature le conduisit naturellement à la politique, et il fut tour à tour député aux Etats Généraux, membre du Tribunat, comte d'Empire, après avoir failli être troisième Consul. Conseiller intime de Bonaparte, il reçut providentiellement de Napoléon un légendaire coup de pied au derrière qui put le faire passer pour une victime du tyran, en sorte que sous la Restauration il fut aussi pair de France. Cette faculté d'adaptation inspire quelque méfiance, mais M. Gaulmier, prenant la défense de son auteur avec une conviction entraînante réussit à nous faire admettre que cette girouette n'a point varié, que ce serviteur de tous les régimes fut un indépendant, qu'il est toujours resté attaché à la tolérance, à la liberté, qu'il a toujours été l'adversaire du cléricalisme. L'idéologue avait-il de la cervelle à la place du cœur ? Sur ce point encore l'avocat gagne son procès : derrière l'égoïsme de l'érudit, l'attitude pontifiante du personnage officiel, il réussit à nous montrer le cœur sensible.

Volney a beaucoup écrit. Comme toute sa génération (Chateaubriand y compris) il se barde d'érudition ; mais il n'est pas bon aux yeux de la postérité de faire fond sur une science incertaine : quoi de plus changeant que la chronologie ou l'étymologie ? Il était plein d'idées originales. Les unes font l'effet de dadas, telle sa méthode de transcription des langues asiatiques en lettres européennes, qu'il tenta d'imposer à la postérité sous la forme du « prix Volney ». Mais les autres sont prophétiques, et l'on découvre que ce rat de bibliothèque était un esprit pratique, en matière d'agriculture tout particulièrement.

Il avait la passion des voyages. Un certain mystère entoure ses déplacements, et, comme pour Gérard de Nerval, on doit se demander si ces voyages

1. Cf. Orient Lee, *Les Comités et les Clubs des patriotes belges et liégeois* (Paris, 1921), p. 23 ; cité par M. de Froidcourt.
2. Cf. Henri Pirenne, *Histoire de Belgique*, 1920, t. V, p. 508 ; cité par M. de Froidcourt.

n'étaient pas en réalité des missions diplomatiques. A l'inverse de Chateaubriand, il commença par l'Orient pour finir par l'Amérique. C'est avant la Révolution qu'il parcourut pendant plus de deux ans l'Egypte, la Palestine, la Syrie. *Le Voyage en Égypte et en Syrie* qu'il publia en 1787 fut, selon M. Gaulmier, un événement littéraire. Les membres de l'expédition d'Egypte devaient en admirer l'objectivité, qualité qui le distinguait de tous les « voyages » suspects de « littérature ». Avec une sagesse et une lucidité exemplaires, Volney insistait sur les difficultés d'une conquête de l'Egypte et de la Syrie par la France, ce projet d'ancien régime que Bonaparte eut le tort de reprendre à son compte, malgré l'avertissement de son « conseiller intime ».

Le grand titre de Volney auprès de la postérité est l'ouvrage publié en 1794, au temps de la Révolution, *Les Ruines, ou méditations sur les Révolutions des Empires.* Ce livre, tombé dans l'oubli, a été beaucoup lu entre 1820 et 1830. Quiconque étudie Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Balzac, Lamennais, ne doit pas ignorer cette source. « Une bonne part de l'influence sur le Romantisme que l'on accorde généralement à Chateaubriand ou même à Homère, à la Bible, c'est à Volney qu'il faut plus simplement la faire remonter. » M. Gaulmier appelle *Les Ruines* « une apocalypse rationaliste », et ce titre souligne avec bonheur un caractère essentiel de cette époque pré-romantique. Tandis que le théosophe Fabre d'Olivet appuie ses élucubrations sur des « preuves » d'ordre philologique, l'idéologue, le philologue, le statisticien Volney présente ses thèses sous une forme apocalyptique. Nous décèlerons dans ce chassé-croisé le besoin de synthèse propre au Romantisme, mais nous observerons aussi que l'idéologie ne tue ni l'imagination, ni la poésie. Si tel rapprochement avec Baudelaire paraît factice, ceux qu'établit M. Gaulmier entre Volney et Valéry seront jugés des plus naturels.

C'est à Valéry encore que fait songer l'auteur des *Leçons sur l'Histoire.* En pleine Révolution, Volney incarna à la perfection ce que son biographe baptise un intellectuel républicain. Il publia un *Catéchisme du Citoyen*, traité élémentaire de science civique ; puis, fut appelé à professer à l'Ecole Normale de l'An III. Dans ces leçons sur l'histoire, on ne doit pas, à la façon de Sainte-Beuve, se borner à voir « une série de considérations *contre* l'histoire ». L'originalité de Volney est d'élaborer une méthode. Avant Comte, il saisit l'importance des enquêtes sociologiques. « Plus attentivement écouté, Volney aurait donné l'exemple d'un sociologue économiste et géographe. »

De juillet 1795 à juillet 1798, il quitta la France pour les Etats-Unis. Il est excessif d'attribuer à l'ouvrage qu'il publia, en 1803, une importance égale à celui de Toqueville. Volney s'est borné, en effet, comme l'indique le titre, à un *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, alors que pour l'Egypte et la Syrie, il avait étudié successivement l'état physique et l'état politique. Cependant les vues lucides abondent, et une fois de plus, on doit rendre hommage à l'objectivité, à la mesure du témoin. Il va sans dire qu'il s'oppose de la façon la plus catégorique au mythe du bon sauvage, et qu'il professe un parfait dédain pour les divagations de Chateaubriand.

A la fin de sa vie, il était devenu un personnage officiel, un académicien chargé d'honneurs. Mais sa misanthropie n'avait fait que croître. Il s'efforçait d'oublier le présent en se livrant à des recherches érudites, troublé en particulier par l'incertitude de la chronologie dès que l'on s'avise de remonter dans un passé lointain. Il mourut en 1820.

Une « exacte et assez haute figure » reconnaît Sainte-Beuve, qui s'est montré assez dur à son égard. M. Gaulmier plus nettement conclut : « Le but qu'il s'est proposé n'est pas d'expliquer le monde, mais de faire prendre conscience à l'homme de son pouvoir immense s'il utilise correctement la raison dans sa plénitude : tel est le thème de toute son œuvre, et il n'en est pas de plus noble. » M. Gaulmier a réussi à inspirer au lecteur le désir de mieux connaître Volney. Il a fait plus : en même temps que sa monographie, il a publié dans la Collection historique de l'Ecole des Hautes-Etudes, *Le Voyage en Egypte et en Syrie.*

L. CELLIER.

Mme de Staël, De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales. Édition critique, par Paul van Tieghem. Librairie Droz, Genève et Paris, 1959. Deux vol. in-16 de lxvi-444 p.

Voici enfin parue l'édition critique que le regretté P. van Tieghem avait établie il y a plus de quinze ans ; il en prévoyait la publication pour 1947, comme l'atteste une note de son *Préromantisme*, tome III. Il est surprenant qu'aucune note de l'éditeur ne précise ce fait. La bibliographie a été « mise à jour », mais la part de l'éditeur n'y est pas indiquée... Relevons une référence contestable à Lonchamp, *L'Œuvre imprimé de Mme de Staël*, Genève, 1949 (paru d'abord, précisons-le, dans le *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire*, Paris, Giraud-Badin, 20 mars 1938 et suiv.). Il aurait mieux valu citer *La Bibliographie des œuvres de Mme de Staël*, de P.-E. Schazmann, Ed. Victor Attinger, Paris et Neuchâtel, 1938. Schazmann seul a eu accès à la bibliothèque de Coppet (c'est-à-dire aux éditions possédées par Mme de Staël) ; il a bénéficié des conseils de M. van Tieghem ; bien plus, dans sa description de l'édition originale, c'est à Schazmann que van Tieghem se rallie, non à Lonchamp. Il y a, en effet, divergence de vue entre ces deux auteurs : pour Lonchamp, l'édition parue sans nom d'éditeur ni d'imprimeur et datée de 1800 (au lieu de l'an VIII) est la véritable édition originale ; Lonchamp suppose qu'il s'agit d'une édition suisse, parue en janvier ou février. Pour Schazmann, cette édition n'est qu'une variante de l'édition Crapelet parue en avril. P. van Tieghem a travaillé sur l'édition Crapelet qu'il considère, lui aussi, comme étant l'édition originale. Il était donc absurde, puisqu'on avait le choix, de citer Lonchamp et non Schazmann.

Pour l'établissement de son texte critique, M. van Tieghem avait utilisé la *Seconde édition, revue, corrigée et augmentée* (publiée la même année 1800, en décembre), et toujours reproduite depuis lors (avec une modernisation progressive de l'orthographe) ; le manuscrit n'existant ni dans les archives de Coppet ni dans celles de Broglie, M. van Tieghem n'a pu donner que les variantes de l'édition originale, peu intéressantes puisque quelques mois seulement séparent les deux éditions ; seules une préface et des notes nouvelles apportent quelques précisions sur la pensée de Mme de Staël.

Les notes de M. van Tieghem sont peu nombreuses et n'éclairent absolument pas le texte ; elles ont « pour unique objet de préciser au moyen de quelques titres et de quelques dates les indications rapides ou incomplètes d'auteurs ou d'ouvrages qui abondent dans maintes pages ; si elles rectifient parfois quelques erreurs de faits, elles ne prétendent pas à discuter, à expliquer les jugements qui y sont portés ». « Discuter » et « expliquer » les jugements de Mme de Staël, ce serait un travail considérable, puisque, ainsi que M. van Tieghem le note lui-même, Mme de Staël a voulu embrasser toutes les littératures et toutes les « institutions ».

M. van Tieghem, dans une courte, mais substantielle préface, a préféré tracer quelques limites. Limites de l'érudition de Mme de Staël qui, à la date de 1800, ignore l'italien et l'allemand et, d'autre part, ne pouvait bénéficier de travaux publiés postérieurement. Parmi les ouvrages parus déjà, a-t-elle lu, par exemple, l'*Essai sur le génie d'Homère*, de Wood, traduit en 1769 ? et le *Cours de Rhétorique et Belles-Lettres* du Dr Hughes Blair qui venait d'être traduit ? Il y aurait des recherches à faire dans la bibliothèque de Coppet, qui rejoindraient celles de Mme de Pange sur « la bibliothèque allemande de Mme de Staël », *Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1940 (précisions intéressantes sur Mme de Staël, lectrice de Gessner et Wieland) et qui fourniraient des éléments de réponses aux hypothèses de M. van Tieghem.

Celui-ci dégage les idées essentielles de *De la Littérature* et trace les limites de leur originalité. La division des littératures de l'Europe en deux groupes, celles du « Midi » et celles du « Nord », était déjà esquissée dans les ouvrages de Mallet et du Dr Hugues Blair. Le parallèle entre Homère et Ossian était banal depuis les publications de Macpherson. Mais « il était réservé à Mme de Staël « de faire d'Ossian l'ancêtre, non seulement de toute la poésie, mais de toute la littérature des peuples du Nord ». L'idée lui est personnelle, aussi, de faire de la *mélancolie* le trait dominant des littératures du Nord.

Dans l'*Esquisse d'un tableau historique du progrès de l'esprit humain* (1794),

de Condorcet, on trouve déjà le principe fondamental du progrès continu de la littérature ; mais cette thèse « n'était nulle part proposée avec la netteté et soutenue avec la persévérance que nous rencontrons ici ». Enfin, M. van Tieghem constate que l'idée qui fait « le fond du livre » — à savoir que « l'histoire d'une littérature ne peut être comprise et ne doit être étudiée que si on la rattache à l'état social et moral du peuple qui l'a enfantée » — est « absolument nouvelle en 1800 » (on ne la trouve ni chez Vico, ni chez Lessing, ni même chez Herder).

M. van Tieghem termine son étude en indiquant brièvement les idées politiques et les « sentiments personnels » qui se mêlent aux théories littéraires de Mme de Staël et en étudiant de manière plus détaillée le retentissement de l'ouvrage chez les contemporains. Voici donc une édition utile de cet ouvrage devenu introuvable et une monographie susceptible de servir de cadre à toute recherche ultérieure.

ROBERT DE LUPPÉ.

CHATEAUBRIAND, **Atala, René, Les Aventures du dernier Abencerage.** Introduction, notes, appendices et choix de variantes par FERNAND LETESSIER. Paris, Garnier Frères, [1958]. Un vol in-12 de LXXX + 404 pages, 14 ill.

L'édition de ces trois œuvres dont M. F. Letessier a enrichi la collection des *Classiques Garnier* a de grands mérites. Pour *Atala* et pour *René*, il a reproduit le texte de l'édition de 1805, pour *Les Aventures du dernier Abencerage*, celui de l'édition originale (1827). Ces éditions représentent l'état définitif de la pensée et de l'art de l'écrivain. Le texte que M. Letessier offre est d'une fidélité parfaite. L'éditeur n'a pas oublié les préfaces des éditions successives d'*Atala* ni celles de *René* et des *Aventures du dernier Abencerage*. L'orthographe et la ponctuation ont été modernisées. Un très bon choix de variantes permet de suivre l'effort fait par l'écrivain en vue d'améliorer ses œuvres. Pour *Les Aventures du dernier Abencerage*, ce sont les leçons du manuscrit autographe étudié par Paul Hazard et Mme Marie-Jeanne Durry qui fournissent le point de départ des comparaisons. Sauf pour des raisons d'orthographe et de grammaire, le texte d'*Atala* et de *René* n'a guère varié depuis 1805. Néanmoins, l'édition définitive des *Œuvres complètes* chez Ladvocat (1826-1828) offre trois variantes dont l'une (éd. Letessier, p. 213) eût pu être signalée parce qu'elle ramène à l'édition originale de *René* (le clocher *du hameau* s'élevant, 1805 ; le clocher *solitaire* s'élevant, éd. Ladvocat). Enfin, dix-neuf fragments du *Génie du christianisme* « primitif » qui s'apparentent à *Atala* et à *René* révèlent les emprunts que Chateaubriand s'est faits lui-même et constituent un chapitre relatif aux migrations habituelles de leitmotivs chez l'écrivain. Ces fragments ont été reproduits d'après l'édition Garnier qui est conforme à l'édition Pourrat (1838) [1].

M. F. Letessier a porté un effort tout particulier sur le commentaire littéraire et historique. Il a utilisé les faits que l'érudition a réunis depuis environ un demi-siècle pour établir la « synthèse 1958 » de nos connaissances. Dans une introduction de 80 pages, M. Letessier trace d'une main sûre et très attentive aux nuances la genèse des œuvres qu'il publie. Il fait ressortir aussi bien la part de l'expérience vécue que celle des influences littéraires. Il a raison de ne pas accorder à Charlotte Ives trop de place dans les origines d'*Atala*. E. Dick, A. Le Braz et F. Baldensperger étaient portés à retrouver trop souvent l'adolescente de Bungay dans l'œuvre de l'écrivain. M. Jean Pommier a réagi plus d'une fois contre cette manière de voir. Un être comme Chateaubriand aussi riche et aussi complexe, aussi impressionnable et, disons-le, aussi volage en matière de femmes, ne pouvait

1. Dans les fragments qu'a reproduits M. Letessier, quelques fautes se sont glissées, notons : « à travers l'*antre* des fleuves » au lieu de « à travers l'*ancêtre* des fleuves » (p. 378), « ces *radeaux* débouchent » au lieu de « ces *rameaux* débouchent » (p. 378), « le chêne *vert* » au lieu de « le chêne », (p. 382), « une yeuse isolée *revêtue* » au lieu de « une yeuse isolée *recouverte* » (p. 382), « le sacrement de la *délivrance* » au lieu de « le sacrement de la *pénitence* » (p. 386).

réserver à l'image de Charlotte cette fixité et cette permanence que certains biographes se plaisent à lui donner. Le personnage d'*Atala* est sans doute nourri de souvenirs et d'impressions qui s'attachent à des sources et à des époques diverses. La fusion des éléments au cours de la création du personnage est le résultat de démarches qui excluent les identifications faciles. M. A. Gavoty a révélé le rôle qu'avait pu jouer Mme de Belloy dans la vie de l'exilé. A. Weil n'avait accordé à cette découverte qu'une simple mention dans une note de son édition d'*Atala* (Paris, J. Corti, 1950, p. LXX, n. 1). Cette nouvelle inspiratrice trouve auprès de M. Letessier la place qu'elle mérite. Pour ce qui est du célèbre rendez-vous à l'Alhambra entre Chateaubriand et Natalie de Noailles, M. Letessier accorde, nous semble-t-il, trop de crédit à la thèse si âprement défendue par M. Duchemin. Comme on l'a déjà fait remarquer, il n'est pas impossible que Natalie de Noailles ait voulu dissimuler, dans sa lettre du 18 avril 1807, la présence à ses côtés de Chateaubriand. Et puis, une légère erreur dans le calendrier proposé par M. Duchemin ou la moindre inexactitude dans la traduction de l'inscription grecque de l'Alhambra dont rien, du reste, ne prouve qu'elle fût l'œuvre de Chateaubriand, mettrait en question la thèse de M. Duchemin. La prudence conseille de laisser la discussion ouverte.

Le texte est accompagné au bas de la page d'une annotation abondante et précise qui tient compte des travaux antérieurs, mais que M. Letessier a enrichie d'observations qui lui appartiennent. Cette édition est appelée à rendre de grands services, elle est et sera très appréciée par les usagers : puissent la plupart des éditions de textes classiques être préparées avec la même compétence et le même soin.

P. CHRISTOPHOROV.

FERNANDE BASSAN, **Chateaubriand et la Terre Sainte.** Paris, Hachette, 1959. Un vol. in-8° de 278 p.

Cet ouvrage est sorti d'un effort d'abréviation, courageux, sévère, — trop sévère même, car il aboutit en tel endroit à un « chapitre » de dix lignes (p. 108) : Mlle Bassan avait eu la belle et imprudente ambition d'écrire l'histoire du voyage en Terre Sainte à l'époque romantique. Elle y a renoncé ; mais elle a dû renoncer aussi à publier l'ample monographie de Chateaubriand en Terre Sainte qu'elle a écrite, et qui, assurément, était peu proportionnée à son objet : un séjour de cinq jours à Jérusalem. De ce double sacrifice, il est résulté un livre dense, mais par endroits schématique.

D'ailleurs fort bien informé, et dont la documentation déborde largement les sources imprimées. Grâce à M. l'abbé Bertier de Sauvigny, elle a eu connaissance des mémoires inédits de Ferdinand de Bertier (p. 233). L'obligeance de M. Amédée Outrey lui a donné accès aux archives du Ministère des Affaires Étrangères. Le département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale lui a fourni la correspondance Beuchot-Ballanche, celle de Boissonnade ; la Bibliothèque de Genève, les agendas de Mlle Amey. Au surplus, elle n'est pas de ces commentateurs qui ne suivent les voyageurs que dans les bibliothèques : elle connaît bien l'Orient ; elle peut chercher querelle à l'Enchanteur sur des notations concernant Jérusalem ou sur la couleur de la Mer Morte. Elle a eu, enfin, le mérite d'étendre son enquête aux disciples dont l'itinéraire a suivi celui de Chateaubriand et s'en est inspiré : Didot, Forbin, Marcellus.

Dans l'ensemble, un travail personnel dans un champ qui paraissait retourné à fond et épuisé par le P. Garabed der Sahagian, P. M. Masson, MM. Malakis, Moulinier, Outrey, Collas [1].

PIERRE MOREAU.

1. Sur un point, marquons notre désaccord, non seulement avec l'auteur de ce volume, mais avec d'autres commentateurs de Chateaubriand : nous ne croyons pas que celui-ci ait, à son départ pour l'Orient, chargé Molé d'aller éventuellement chercher les matériaux de ses futurs *Mémoires* (p. 33) dans le lieu où ils se trouvaient : par ce mot de mémoires, nous croyons qu'il désigne le même manuscrit des *Natchez* dont il est question dans une lettre de Joubert (p. 33, note 2). On voit

J.-M. Gautier, Le style des Mémoires d'Outre-Tombe de Chateaubriand. Un vol. in-8° de 243 p.

Sous ce titre, M. Gautier étudie le vocabulaire et la phrase. C'est un bien vaste programme dont à première vue on se demande comment il pourra être réalisé dans les dimensions d'un volume de 250 pages environ. Regrettons, par ailleurs, que M. G. n'ait pas prévu une partie, ou tout au moins un ou deux chapitres, sur l'attitude grammaticale de Chateaubriand. Cela fait aussi partie du style.

Vocabulaire, p. 25-126. — Nous ne discuterons ni les critères sur lesquels s'appuie M. G., ni la distribution des différents paragraphes. Mais, quand on aura recensé ce que j'appelle le vocabulaire brut, c'est-à-dire la présence d'un mot ou d'un sens qui n'existe pas (ce que fait M. G.), un problème ne manquera pas de se poser, et c'est là que la lexicologie rejoindra la stylistique. L'écrivain possède-t-il un vocabulaire riche, moyen, pauvre ? Utilise-t-il des termes rares ou se contente-t-il de mots courants ? Quand il crée des mots ou des sens nouveaux, à quels mobiles obéit-il ? Comment les alliances se présentent-elles ? La collation des retouches dans les manuscrits et les additions peuvent et même doivent éclairer la question. Si l'on ne pouvait tout confronter, on eût pu tout au moins incursionner sur quelques faits. Or, en général, l'étude de M. G. apparaît surtout avec le caractère d'un répertoire. Répertoire à quoi manque quelque chose que nous recommandait notre maître Bruneau : des statistiques qui situent les faits dans leurs proportions. Si, par exemple, un écrivain nous offre une fois *hiémal* contre dix fois *hivernal*, les conclusions se présentent autrement que si c'était le contraire qui se fût produit. Mais, malgré une certaine inconsistance stylistique, la première partie du livre de M. G. nous apporte une contribution utile à la synthèse que M. G. sera amené à faire un jour ou l'autre.

Phrase. — Cette partie frappe dès l'abord par une absence de plan qui résulte non seulement de l'incertitude de la méthode, mais de l'absence de vues d'ensemble. Cependant je juge intéressants le ch. II sur l'ordre des mots — le ch. V sur la comparaison, entendons sur la syntaxe de la comparaison explicite. Ce chapitre dégage des faits qui jusqu'ici n'avaient pas éveillé suffisamment l'attention et qui constituent un domaine à peu près vierge.

Ceci dit, le ch. III, *mots abstraits*, serait mieux à sa place dans la première partie. Quelle attache particulière les *thèmes* et la *personnification* ont-ils avec la phrase ?

Quant au ch. IX, *le rythme* (5 petites pages !), il ne dégage qu'assez confusément des notions qui ne sont pas de même nature. Les constructions en parallélisme ou en prolongements binaires, ternaires, etc., ne sont que des manifestations externes. M. G. ignore-t-il la définition excellente que Grammont a donnée du rythme de la prose ? S'il s'en était inspiré, il n'eût pas pensé un instant que ce rythme reposait sur l'isosyllabisme qui n'est qu'un accident superfétatoire. Et il n'eût pas un instant avancé que :

> Napoléon agite les empires :
> toute la terre se mêlait de lui,

constituait deux éléments de dix syllabes !

Tout compte fait, et malgré des réserves, l'étude de M. G. est une étude honnête que l'on consultera avec intérêt et qui peut constituer un départ non négligeable pour des recherches plus poussées.

Marcel Cressot.

mal pourquoi il userait de cette allusion énigmatique et circonspecte : « Vous savez où sont les matériaux de l'ouvrage », s'il ne s'agissait des papiers abandonnés à Londres par l'ancien émigré, et d'un service analogue à celui que lui rendront plus tard MM. de Thuisy. Le célèbre manuscrit, objet de tant de controverses, constituait sans doute pour une part des « mémoires » de son voyage en Amérique. N'est-ce pas de ce même nom, — « des mémoires d'une année de ma vie », — que, dans la préface de sa première édition, il désignera l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem ?*

JACQUES ROOS, **Les idées philosophiques de Victor Hugo. Ballanche et Victor Hugo.** Paris, Nizet, 1958. Un vol. in-16 de 155 p.

Le dessein de M. Roos présente une certaine ambiguïté. A-t-il voulu seulement mettre en parallèle la pensée de Ballanche et celle de Victor Hugo pour faire ressortir les analogies qui existent entre elles ? C'est ce qu'on pourrait croire à lire l'introduction : « De même que Ballanche, Victor Hugo a connu et repris à son compte les grands thèmes philosophiques que les poètes du romantisme ont développés dans la littérature de l'occident » (p. 9). Mais plus loin, il déclare que Hugo connaissait « tous les éléments essentiels de la pensée de Ballanche » et paraît alors conclure du « parallélisme » à l'influence (p. 24). Toutefois, dans sa conclusion, M. Roos se montre plus hésitant : Ballanche et Hugo, nous dit-il, « se sont nourris de doctrines mystiques et occultistes. C'est pourquoi les analogies de leurs systèmes ne sont pas forcément dues à une influence toujours directe de Ballanche sur Victor Hugo » (p. 140). Le « parallélisme » entre les idées de Ballanche et celles de Hugo lui paraît « significatif non pas tellement à cause de l'influence de l'œuvre de Ballanche qu'à cause de sa valeur en tant que document historique » (p. 141). On ne sait enfin si M. Roos admet ou non l'influence de Ballanche sur Hugo.

Il est au moins persuadé que les deux pensées sont à peu près superposables. Mais la comparaison qu'il établit n'est peut être pas aussi convaincante qu'il le voudrait. Tout d'abord certains des thèmes dont il montre la présence à la fois chez l'auteur des *Essais de Palingénésie* et chez le poète des *Contemplations* sont des lieux communs de l'illuminisme ; ainsi l'émanation, la rupture de l'unité primitive, la réintégration : un texte de Caro cité par M. Viatte dans *Les Sources occultes du Romantisme* mentionne cette conception du monde comme une des idées essentielles sur lesquelles s'accordent les illuminés du XVIII^e siècle. La doctrine des correspondances est aussi trop généralement répandue chez les penseurs mystiques des XVIII^e et XIX^e siècles, pour que la rencontre de Ballanche et de Hugo sur ce point présente une signification réelle. D'autre part, afin d'établir entre ses deux auteurs une concordance rigoureuse, M. Roos est parfois amené à négliger ce qui, chez Ballanche, est le plus personnel et le plus caractéristique, notamment au sujet de la loi du progrès. Ballanche et Hugo croiraient l'un et l'autre à une « constante et régulière évolution » dans l'ordre de la vie (p. 68) : à l'appui, M. Roos cite un texte de la *Bouche d'Ombre*, évoquant « l'échelle » des êtres, qui s'élève, ininterrompue, de la pierre à l'archange. Cette vision du monde a de lointains antécédents, et il me paraît assez inexact de parler à son sujet d'évolution. En tout cas les vues de Ballanche sur le progrès de la vie sont sensiblement différentes, et les adjectifs « constant » et « régulier » ne leur sont guère applicables, puisque, selon lui, ce progrès a eu pour condition la destruction d'une longue série d'espèces, suivant la loi qui veut que « toute vie repose sur la mort » (*Orphée*, Livre VIII). M. Roos ne fait guère de place à cette conception tragique du progrès, essentielle chez Ballanche. Elle se retrouve dans le domaine moral et social. Ballanche et Hugo, nous est-il dit, admettraient l'un et l'autre « le principe d'une évolution automatique à courbe ascendante » (p. 79). Mais Ballanche pense que « l'état primitif de l'homme ne peut pas être seulement la faculté de se développer ». Le progrès s'est accompli par des « initiations » successives dont la rançon a toujours été la mort de l'initiateur. Ainsi était préfiguré le sacrifice du Christ grâce auquel l'initiation est devenue générale. La promotion sociale des déshérités n'est donc pas le résultat d'une « évolution automatique », mais un des fruits de la rédemption : « La loi des castes a été abolie par J.-C. » (*Essai de Palingénésie sociale : Prolégomènes*, 1^re partie).

M. Roos a consacré les chapitres VI et VII de son livre à l'attitude religieuse et politique des deux auteurs : voilà, me semble-t-il, la partie la plus contestable du livre. C'est trahir Ballanche que lui prêter les passions du Hugo de l'exil. Sans doute le philosophe lyonnais s'écarte-t-il sensiblement de l'orthodoxie : il croit à une évolution du dogme, il pense notamment que l'Église cessera d'enseigner l'éternité des peines infernales. Mais peut-on soutenir, avec M. Roos, qu'il est « fatalement amené à vouloir substituer son autorité à celle de l'Église » (p. 112), alors qu'il a écrit : « L'autorité

légitime, dépositaire de la pensée religieuse éternelle, en d'autres termes, la société chrétienne... qui ne dédaigne pas la forme du temps s'expliquera lorsque le temps sera venu de s'expliquer » (*Ibid.*, 3e partie). Il n'est pas permis, me semble-t-il, de voir un adversaire de « l'église officielle orthodoxe » (p. 113), un prophète de « sa ruine prochaine » (p. 114), en celui qui a dit : « Les prétentions de l'Église catholique sont fondées, lorsqu'elle affirme être dépositaire des véritables traditions chrétiennes » (*Ville des Expiations*, Livre VII). M. Roos, après Faguet, fait de Ballanche un « fondateur de religion (p. 112), l'apôtre d'une « foi nouvelle », d'un « nouveau credo » (p. 120). Mais Ballanche, pour qui « le christianisme a tout dit », ne va même pas aussi loin que Joseph de Maistre, qui attendait une troisième révélation (*Essais de Palingénésie sociale : Prolégomènes*, 2e partie). M. Roos nous montre Ballanche à la recherche du « christianisme primitif dans les livres sacrés de l'Inde et dans la nature » (p. 120). N'est-ce pas interpréter abusivement une phrase des *Essais de Palingénésie* (*Prolégomènes*, 1re partie), dont voici le texte exact : « Le commentaire de la Bible se trouve répandu dans les livres sacrés de l'Inde, écrit dans les plaines du ciel, gravé dans les monuments géologiques de la terre, empreint dans la nature de l'homme. » Non, Ballanche ne songe pas, comme Hugo, à une « Bible des arbres, des monts et des eaux » (p. 123). Il pense que les découvertes de la science moderne sont propres à confirmer la Genèse. Et s'il trouve dans toute religion des « éléments chrétiens », ce n'est pas qu'il veuille fonder une religion « éclectique » (p. 120), c'est qu'il entend partout « le son égaré ou affaibli d'une première révélation » (*Palingénésie : Prolégomènes*, 2e partie), ce qui est à peu près la doctrine de l'*Essai sur l'Indifférence*. Enfin, si Ballanche croit à l'avènement de la démocratie, il n'est pas, pourtant, quoique prétende M. Roos (p. 127), l'ennemi déclaré des rois, lui qui a écrit dans l'*Essai sur les Institutions* (chap. I) : « Le roi était la patrie devenue sensible, la royauté était une des libertés de la nation, et la plus importante de toutes. »

Bref, M. Roos s'est laissé entraîner à voir Ballanche à travers Hugo, et ainsi à fausser parfois sa pensée. Son livre offre certes des suggestions intéressantes, une contribution utile à l'étude à peine effleurée de l'influence de Ballanche dans le romantisme : il serait plus probant si l'auteur s'était attaché aux thèmes proprement « ballanchistes », celui de l'initiation, par exemple, ou celui de la « palingénésie ».

M. Larroutis.

Les Carnets de David d'Angers publiés pour la première fois intégralement avec une introduction par André Bruel. Paris, Plon [1958]. Deux vol. in-8° de xxix + 432 et 478 p. ; 29 illustrations hors texte.

Somptueusement présentés, fortement reliés, revêtus de toile écarlate, ces deux volumes sont, dans leur aspect matériel, le fruit d'une étroite collaboration entre l'auteur et l'éditeur. Celui-ci n'a pas voulu que le patient travail de déchiffrement auquel s'est livré M. Bruel apparût aux vitrines des libraires sous une forme indigne de cette longue ferveur.

Les *Carnets*, actuellement conservés à Angers (Musée David et Bibliothèque municipale), avaient déjà été utilisés par Henry Jouin dans son étude sur *David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains* (Plon, 1878, 2 vol.), qui faisait place à d'assez nombreuses considérations sur l'art ; puis le Dr Léon Cerf en avait extrait des portraits de notabilités politiques, littéraires et artistiques, réunis sous le titre de *Souvenirs de David d'Angers sur ses contemporains* (Paris, La Renaissance du Livre, coll. « Documents et Témoignages », 1928). De ce volume, nous nous étions tous servis. C'est à l'édition Bruel qu'il nous faudra maintenant recourir, puisqu'elle transcrit l'intégralité de ces textes et qu'elle s'efforce d'en respecter les particularités.

Cette fidélité au manuscrit — dont l'écriture est souvent peu lisible ou même presque effacée — a dû coûter bien des efforts à M. Bruel : il suffit de regarder les fac-similés qui figurent sur les « gardes » ; on constatera toutefois quelques minimes divergences (ponctuation, majuscules) entre l'autographe et la transcription. Voici, d'ailleurs, un certain nombre de questions qui se

posent au lecteur attentif[1]. I, 38 : David a-t-il écrit, citant la fameuse actrice, *Mr.* Smithson ? II, 142 : dans l'inscription, il faut évidemment lire *Bories* (l'un des quatre sergents de La Rochelle) et non Borric. II, 310 : Alphonse *Rabbe* et non Rablée [2]. II, 364 : Guillaume *Geefs* (sculpteur, auteur de la statue de Grétry, à Liège) et non Gueft.

L'absence de notes, fort compréhensible étant donné le caractère déjà dru de ces deux volumes, a empêché M. Bruel de justifier des lectures délicates. Des *sic* auraient pu y remédier. Ainsi, lorsque l'on voit David écrire (II, 311) : « Il ingurge son pauvre enfant de vin et de viande. » Ainsi, encore, lorsqu'il écrit drôlement (I, 350) Colback (ce mot désigne un bonnet à poils) pour Kaulbach. L'index, très utile, mais qu'on aurait souhaité plus détaillé, a le tort de ne noter que la première graphie, la fautive, et de lui conférer de la sorte un semblant d'autorité. Généralement, les noms que l'on rencontre sous la plume de David sont assez connus pour ne mériter aucune glose ou sont rapidement éclairés par un dictionnaire d'usage courant. Pourtant, vu l'abondance des Friedrich allemands, n'eût-il pas été utile d'indiquer que celui que David a rencontré est, par son prénom, un autre David : David Caspar Friedrich, l'étonnant peintre des ruines romantiques ?

Dans un compte rendu critique, ces observations microscopiques risquent de laisser des doutes sur la valeur de l'ouvrage. Disons donc bien vite et bien haut que l'intérêt de cette édition ne saurait être entaché par ces remarques. Et renvoyons le lecteur de la *Revue d'Histoire littéraire* à ces croquis prestement enlevés ou à ces silhouettes profondément burinées qui ne sont pas le moindre agrément de ces *Carnets :* la plume de David est toujours tenue par la main du dessinateur ou du sculpteur ; Chateaubriand, Lamennais, Béranger, Lamartine, Hugo revivent ici, sans compter les étrangers. Mais il y a aussi dans ces pages un réel sens littéraire, soit que David décrive des paysages ou des monuments, soit qu'il cherche — et qu'il trouve — la formule audacieuse, telle celle-ci que Stendhal n'aurait pas désavouée (cf. son mot du *Rouge et Noir* sur le coup de pistolet dans un salon) : « Un réverbère, dans certaines petites rues, est comme un coup de pistolet tiré au visage d'un voleur » (I, 224). Pour être d'une facture plus académique, le grand rêve (I, 181 et suiv.) dans lequel apparaissent à David ceux qu'il n'a cessé d'admirer — n'est pas moins frappant. Ni le portrait hoffmannesque de Paganini sur la tête de qui passe un instant l'aile de la folie (I, 201).

Il est des écrivains et des artistes auxquels on peut regretter de consacrer ou de voir vouées des années précieuses. Mais David d'Angers a bien mérité — par ses talents comme par sa merveilleuse constance, sa foi républicaine et morale — d'avoir en M. André Bruel un serviteur passionné de sa gloire.

Claude Pichois.

Barbara Patricia Petri, **The Historical Thought of P. J. P. Buchez.** The Catholic University of America Press. Washington, D. C., 1958. Un vol. in-8° de 313 pages.

Que Barbara Patricia Petri ait été séduite par la pensée de Buchez et ait consacré à son œuvre historique un ouvrage sérieux et solidement documenté se comprend fort bien. La place que Buchez a tenue dans la vie sociale et religieuse de son temps fait parfois négliger cet aspect important de son activité. M^lle^ Petri rappelle rapidement en 22 pages, l'essentiel de la vie de Buchez, puis analyse avec finesse son *Introduction à la Science de l'Histoire*, son *Histoire parlementaire de la Révolution française*, son *Histoire de la Nation française*, son *Traité de Politique et de Science sociale.*

Cette œuvre de Buchez, considérable, et pas seulement par le travail qu'elle représente, est inspirée, on le sait, par Saint-Simon à qui un manuscrit,

1. Les coquilles sont rares. I, 416, lire : qu'elle *me* fît faire ; II, 219 : 23 avril 1845.
2. M. Bruel, à qui j'avais fait part de quelques-uns de mes doutes, a vérifié sur le manuscrit que David a bien écrit Rabbe (II, 227), puis Rablée (II, 310). Mais, puisqu'il s'agit de la même anecdote, c'est encore Rabbe que David désigne dans le deuxième passage.

non publié de Buchez et utilisé par Barbara Patricia Petri, rend ainsi hommage : « C'est dominé par le point de vue philosophique de Saint-Simon que nous entrons sur le terrain scientifique ; et c'est avec le sentiment de sa puissance que nous abordons notre vaste et beau sujet. »

D'autres influences sont à invoquer. Barbara Patricia Petri note justement ce que Buchez doit à l'abbé Dubos, meilleur historien que Montesquieu, lorsqu'il s'agit de l'interprétation des débuts de l'histoire de France. Enfin, comme tous les historiens, Buchez est inspiré par l'actualité. On notera au passage ses pressentiments à l'égard de la Russie. En 1832, il écrit dans *L'Européen* : « Ainsi que Rome, élevée et civilisée par les lois de la Grèce, est venue conquérir la Grèce et le monde, la Russie dressée aux idées françaises, peut en faire l'instrument de sa conquête et venir les imposer à la France et à l'Europe. » Saint-Simon avait été frappé de voir les troupes russes à Paris, en 1814 et non en 1811, comme l'indique une faute d'impression. En vérité, un historien qui comprend son temps et pressent l'avenir, l'éloge n'est pas mince. Remercions Barbara Patricia Petri de nous avoir opportunément rappelé des mérites certains.

P. Guiral.

Jean Pommier, **Autour du drame de Venise. G. Sand et A. de Musset au lendemain de « Lorenzaccio ».** Avec deux reproductions et des documents inédits. Paris, Nizet, 1958. Un vol. in-8° de 200 p.

« Au lendemain de *Lorenzaccio* » : qu'est-ce à dire ? On admettait, naguère encore, que ce drame, commencé à Paris, continué à Venise, avait été achevé après le retour. M. Merlant, tout récemment, s'était efforcé de dater chacune des pages, voire chacune des lignes du manuscrit [1]. Il avait accru l'importance de la rédaction vénitienne et, du même coup, donné un rôle à Pagello dans l'élaboration d'Alexandre de Médicis. Ses rapprochements pouvaient séduire. Doutant que Musset eût pu travailler beaucoup à Venise, mais égaré par les analyses de M. Merlant, je tendais à reculer encore la rédaction de la pièce (cf. p. 55 du livre de M. Pommier). Il faut renoncer à tout cela. M. Pommier a découvert dans le fonds Bourget-Pailleron de la Collection Spoelberch de Lovenjoul, la photocopie d'une lettre écrite par Musset le 27 janvier 1834 — lettre qui ne laisse aucun doute. Si redoutable que puisse être l'ingéniosité de M. Merlant, elle ne prévaudra pas contre ce paragraphe [2] : « Avez-vous commencé Lorenzaccio ? Si vous tenez à le publier, et si vous croyez qu'un retard dans cette publication peut vous être préjudiciable, faites ce que vous voudrez. Je suppose que mon frère s'est chargé des épreuves. » M. Merlant n'ayant pas été convaincu, M. Pommier consacre deux chapitres à la question. Il détruit pièce à pièce l'hypothèse de l'auteur du *Moment de Lorenzaccio* — qui tombait d'elle-même. Concluons avec lui que ce drame fut écrit entre le 1er août et le 12 décemdre 1833. S'il m'est permis de hasarder une hypothèse, j'aimerais répondre à ces deux interrogations : Pourquoi Musset a-t-il accepté de se servir d'*Une conspiration en 1537* ? Pourquoi a-t-il remis à Fr. Buloz le manuscrit d'une pièce dont il n'envisageait pas, en ce qui le concernait, la publication immédiate (« si vous croyez qu'un retard... peut vous être préjudiciable... ») ? Je ne vois, pour l'instant, qu'une réponse à ces deux questions : Musset a écrit *Lorenzaccio* parce qu'il avait besoin d'argent pour aller en Italie ; Buloz a donné cet argent contre papier noirci. Travail alimentaire que ce chef-d'œuvre. Sand a pris sa part des frais en cédant *Une conspiration*, dont Musset avait besoin, parce qu'il n'avait, pour l'heure, rien à dire. Le manuscrit remis n'était pas, aux yeux de l'auteur, achevé : il accepte seulement qu'on le publie si le bailleur de fonds l'estime nécessaire. Dans ces conditions, on se demandera si la rédaction ne doit pas être située plus près du 12 décembre que du 1er août. Cela dit, de quand datait *Une conspiration en 1537* ? Je n'en sais rien. Ce texte me semblait unique dans l'œuvre de G. Sand, jusqu'au jour où j'ai pu attribuer à Jules Sandeau et à Mme Dudevant, *Le commis-*

1. *Le moment de « Lorenzaccio » dans le destin de Musset.* Athènes, 1955.
2. La lettre est adressée à Fr. Buloz.

sionnaire, œuvre posthume de Signol [1]. Or, il y a, dans *Le commissionnaire*, plusieurs « scènes historiques ». Jusqu'à plus ample informé, j'admettrais volontiers qu'*Une conspiration* est contemporaine du *Commissionnaire* ou tout juste postérieure. *Exit* Pagello : le petit Jules fait son entrée. M. Pommier s'interroge encore sur la signification politique de *Lorenzaccio*. Musset a écrit que « ces deux volumes de prose de Lorenzaccio » ne pouvaient « que lui faire tort ». Selon M. Pommier, il craignait de déplaire au Pouvoir et à sa propre classe sociale en évoquant l'agitation ouvrière (p. 85). Je crois qu'il faisait coup double : s'il déplaisait au Pouvoir en mentionnant les émeutes, il savait déplaire à l'Opposition en en montrant l'inanité. Peut-être d'ailleurs la politique de *Lorenzaccio* doit-elle plus à la maîtresse désabusée de Jules Sandeau qu'à Musset lui-même. Pour en finir, M. Pommier relève et commente les différences de texte entre l'état définitif du manuscrit et l'édition. On conclura avec lui : « La revision parisienne de *Lorenzaccio* s'est bornée à la correction des épreuves » (p. 85).

Ce petit livre recèle bien d'autres découvertes, d'ordre biographique ou littéraire.

M. Lubin avait daté du 2 ou du 3 août 1833, une lettre d'invitation, de relance, dirait-on, adressée par G. Sand à Alexandre Poerio. On était tenté, en conséquence, de reporter après cette date la « chute » de G. Sand. M. Pommier établit minutieusement que ce billet ne change rien à l'affaire : G. Sand est devenue la maîtresse de Musset un petit matin avant le 2, voire avant le 1er août. « Il reste à expliquer, si on le peut, que la maîtresse d'Alfred ait, le 2 ou le 3, pensé à « raccrocher » le bel Alexandre » (p. 17). Sans trop rougir, j'avouerai que cela ne me paraît pas extraordinaire : 1° Sand a donné d'autres exemples de polyvalence ; 2° Musset peut avoir été plus satisfait qu'elle-même de son chant du coq ; 3° le bel Alexandre devenait moins dangereux ; 4° l'euphorie de Sand la prédisposait à la gentillesse. Ces explications contradictoires se fondent dans une autre : *Woman, thy name is frailty....* Commentant la lettre du 27 janvier 1834 (cf. plus haut), M. Pommier fait le point à cette date, en particulier en ce qui concerne l'état des santés (p. 25-28) et les projets de travail. Il démontre que le célèbre dessin de Musset *(non vè l'arteria)* représente le premier médecin appelé auprès de George pour lui faire une saignée (p. 42-45). Il consacre aussi de justes pages à Pagello. Le titre *En Morée* reste, à mon sens, inexpliqué. Je me demande s'il ne provient pas de la conversation franco-vénitienne de George et de Pietro, d'un de ces gazouillis d'amoureux devant lesquels l'historien de la littérature demeure... incapable [2] ? M. Pommier établit que Sand n'a pas visité le Tyrol (p. 135-139).

Dans le chapitre V, l'auteur commente le n° 250 de l'Exposition Musset de la B. N., c'est-à-dire, écrits de la main de Sand, les vers de Musset qui figurent dans l'édition de la Pléiade, pp. 710-711 et pp. 804-085 [3] : dialogue de Perdican, fils d'Évrard, avec le Chœur ; entrée de Blazius et son dialogue avec le Chœur. Il démontre que cette copie faite par Sand fut adressée par elle à Musset le 15 avril 1834. Détail, dira-t-on. En fait, M. Pommier peut conclure : « Il faut renoncer à croire qu'*On ne badine pas avec l'amour* a été composé en deux temps, *avant* et *après* le voyage en Italie » (p. 99). La date de réception de cette copie (27 avril *aut circa*) constitue le *terminus a quo* de la rédaction, M. Pommier prouvant que Musset s'en est servi pour la mise en prose (p. 100-101). Le chapitre VII reproduit, exactement pour la première fois, *Les notes de Venise :* « On pourrait épiloguer sur ces notes de Venise ; y relever ce qui touche à l'amour, au jeu et à la boisson ; remarquer l'attention que le poète prête également aux moines, etc. Mais nous avons mieux à faire » (p. 122). Je ne suis pas sûr d'avoir mieux à faire. Ce qui me frappe, dans cette mise au net [4], c'est qu'elle est objective plutôt que personnelle. Entre autres hypothèses, M. Pommier avait pensé à des

1. *Du Commissionnaire à Valentine. R.S.H.*, 1959.
2. Songeons au *faire catleya* de Proust.
3. Reproduites d'après l'autographe pour le premier fragment, d'après une copie autographe pour le second.
4. Ces notes n'ont pas été prises au jour le jour (p. 117).

notes de lecture. Et de fait, Mlle Annarosa Poli a retrouvé presque tout dans *Casanova*.

A la fin du livre, l'auteur étudie *Un certain album*, qui fut décrit par M. Clouard. Il a découvert la source unique de ce recueil de textes. Musset a utilisé la traduction, publiée en 1645, par le sieur Deganes, d'un ouvrage espagnol de 1615, *Les tromperies du siècle*. Les transcriptions de Musset proviennent des notes du traducteur, et non du texte lui-même. M. Pommier y découvre l'origine d'une strophe de la *Chanson :* « Quand on perd, par triste occurrence », ainsi que du récit : *Pierre et Camille*.

Ceux qui, comme je fais, regrettent l'absence des « séminaires » dans l'Enseignement Supérieur des Lettres en France trouveront dans ce livre dense et riche le procès-verbal d'une série de séminaires idéaux. Ce n'est pas, au demeurant, un volume de *Mélanges*. Précédés d'un prologue, suivis d'un épilogue, ces *membra disjecta* acquièrent une sorte d'unité organique. Je sens mieux vivre Alfred de Musset et George Sand dans ces pages précises et nerveuses, pleines d'ailleurs d'échappées, que dans beaucoup d'ouvrages plus ambitieux.

PIERRE REBOUL.

Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot (1839-1849). Notes et introduction de THÉRÈSE MARIX-SPIRE. Paris, Nouvelles Editions Latines, [1959]. Un vol. in-8° de 316 pages.

Une longue familiarité avec George Sand, une érudition sans faille en matière d'histoire de la musique du XIXe siècle, faisaient de Mme Marix-Spire l'éditeur le plus qualifié de cette correspondance. Elle a accompagné d'une riche annotation, qui laisse peu de chose dans l'ombre, les quelques cent vingt-cinq lettres qu'ont échangées entre 1839 et 1849, George Sand et Pauline Viardot. Ce nous est une occasion de faire plus ample connaissance avec le prototype de Consuelo, la grande cantatrice méconnue, à la carrière heurtée, qui ne put jouir en France de triomphes incontestés, malgré sa tessiture étendue (contralto, mezzo-soprano, soprano), son timbre puissant, son style sobre et ses dons d'actrice. La politique s'en mêla, conjointement avec les intrigues de coulisses : femme d'un homme de gauche, amie d'un écrivain de gauche, en des temps où les abonnés de l'Opéra n'avaient pas la fibre révolutionnaire, poursuivie par les intrigues et cabales des Stolz et des Grisi, par les rancunes de Buloz, Pauline fut « barrée » à Paris et dut chercher ses succès à l'étranger qui ne les lui marchanda pas. La croisade de Mme Marix-Spire pour réhabiliter Pauline aurait beaucoup plu à George Sand, « croisée » de vocation.

Cette actrice intéresse l'histoire littéraire par ses relations avec des écrivains dont les plus marquants sont, avec Sand, Musset qui voulut l'épouser, Flaubert, Renan, Tourgueneff qu'elle réduisit en esclavage (à propos, pourquoi Mme Spire écrit-elle Turguenev alors que l'intéressé lui-même avait adopté Tourgueneff ainsi qu'en témoignent les traductions françaises de ses livres, sa signature, son ex-libris imprimé ?).

Une excellente introduction de soixante-quinze pages situe les correspondantes, leur entourage, leurs relations, en insistant bien entendu davantage sur Pauline, moins connue, en tout cas moins étudiée, que George Sand. Sur celle-ci, mille détails biographiques sont révélés page après page, qu'il s'agisse de ses enfants, de Chopin [1], de sa vie à Nohant, de ses mœurs de gratte-papier nocturne, de ses goûts, particulièrement de ses préférences musicales. L'humour cocasse de George Sand (qui coexiste chez elle à dose non négligeable avec une certaine incontinence prêcheuse) se donne libre cours dans mainte lettre primesautière et plaisante et la « patte » de l'écrivain imprime fréquemment sa marque, jusque dans les incorrections hardies

1. On cherchera vainement les trois lettres importantes de Pauline à George que Mme Aurore Sand avait publiées en mars 1949, dans *Hommes et Mondes* et qui toutes les trois ont trait au chapitre des derniers mois. Si c'est pour ne pas mentir à son titre : Lettres *inédites*, que Mme Marix-Spire s'est privée de ces documents, ne trouvera-t-on pas le scrupule excessif ?

auxquelles a droit l'épistolier de talent (ces incorrections que les premiers éditeurs de la correspondance de Sand avaient couvertes du manteau de Noë).

Autant que l'historien des lettres, l'érudit et le musicographe, cette correspondance intéressera l'amateur d'âmes : le roman d'une amitié, avec ses enthousiasmes et aussi ses vicissitudes, se fait sous nos yeux. Amitié exigeante du côté de l'aînée, tyrannique un peu, grondeuse parfois, infatigablement active et dévouée toujours, sans nulle trace d'égoïsme, projection d'une affection qui cherche tout ce qui est favorable à son objet (cf. notamment p. 158, une admirable lettre de juin 1842) ; amitié filiale, plus timide et respectueuse, plus passive peut-être, moins richement altruiste, du côté de la cadette.

Un très gros travail de mise au point a incombé à Mme Marix-Spire, qui a collationné les textes sur les originaux et multiplié avec bonheur les recoupements indispensables aux datations (une notable partie des lettres étant sans date ou mal datées), en donnant au passage quantité de précieux fragments d'autres lettres, dont beaucoup d'inédites. Peut-être faut-il regretter qu'elle n'ait pas indiqué en détail la provenance des autographes — et ne les ait pas décrits, au moins sommairement. Etouffons ce regret (intéressé peut-être) pour la féliciter d'avoir fait le maximum de mises en place. Est-ce dire qu'elle y a *toujours* réussi ? Mais qui donc y réussit jamais complètement ? La lettre à Mlle de Rozières (p. 233, n. 1) n'est pas du 5 novembre 1846, mais du 3. Celle (perdue) de Pauline à George citée p. 269-270, n. 2, ne peut pas être du 8 avril (ou du 9 comme l'avançait W. Karénine) : elle doit être des environs du 9 mai, comme permet de le proposer le passage relatif à Muller, contenu dans la lettre du 6 mai, p. 277. Il eut été facile, sans témérité excessive, de cerner davantage la date de deux lettres de juillet 1841 : celle de la page 117 est des environs du 10, celle de la page 120 est du 15 ou 16.

Je discuterais aussi quelques dates indiquées dans les notes d'après les copies Lovenjoul alors que certains autographes étaient à portée de main. Mais tout cela est véniel, et puis il faut compter avec les fautes d'impression qui amènent des contradictions (mariage de Pauline, 16 avril (p. 18, n. 22) ou 18 avril (p. 33) ? ; la lettre de Sand à Arago est-elle du 14 août 1849 (p. 85, n. 207) ou du 4 (p. 287, n. 5) ? — qui prénomment Luisa au lieu de Lina la fille de Calamatta (p. 95) — qui laissent, malgré quatre lectures d'épreuves, des taches comme « 142 décembre » (p. 148, n. 2), « largesse d'esprit » (p. 213, n. 7), « Je n'y aie par le cœur » (p. 230, n. 9), etc. — qui font sauter les références comme, p. 163, n. 3, dernière ligne : « *Revue hebdomadaire*, 30 juillet 1927 ».

Dans l'un des rares autographes que j'ai eus en mains, une autre lecture que celle de Mme Marix-Spire m'a paru s'imposer : « Vous me faites une question directe et sérieuse... (p. 137), car il me semble que le sens s'en accommode mieux que de : « discrète et sérieuse ». Enfin, je suis en désaccord sur deux prénoms : le Pernet cité p. 148, n. 5 est *Louis* et non Emile (voir *La Revue Indépendante* du 10 décembre 1842), le Jaubert auteur du *Glossaire du Centre de la France* est *Hippolyte-François*, et non Maxime comme l'indique la table p. 308.

Mme Marix-Spire nous avertit prudemment qu'il ne saurait s'agir d'une publication complète, même pour la période 1839-1849, car beaucoup d'autographes demeurent en léthargie dans des collections privées. Souhaitons que l'ouvrage fasse lever un peu de ce gibier. J'en signalerai un à l'auteur pour la fin de 1849 : dans la collection Lovenjoul (E. 863-f° 106 v°). Pauline, à la suite d'une lettre de Louis du 24 novembre, dit à son amie sa désolation de n'avoir pu, retenue à l'Opéra, assister au triomphe de la première du *Champi* : « Et moi qui n'étais pas là. Mais j'irai lundi, rire et pleurer avec les autres, etc. ».

L'introduction n'éclaire pas un point d'importance : à savoir si la publication sera continuée ou non. L'auteur a bien voulu m'écrire qu'elle y donnera pour suite les lettres postérieures à 1850. Mais le lecteur l'ignore, de même qu'il regrettera de ne pas être renseigné sur les relations de Pauline et de George après cette date. Peut-être aurait-il convenu d'anticiper sur le second volume en donnant ici une esquisse qui, sans épuiser le sujet,

aurait eu l'avantage de ne pas laisser sur une impression d'interruption inexpliquée.

En tout cas, voilà renseigné le lecteur de la R.H.L.F. qui se réjouira d'apprendre que c'est à Mme Marix-Spire que nous devrons la suite de cette publication dont la première partie témoigne d'une vaste et sûre information, en nous apportant un commentaire nourri et savoureux qui ne déçoit pas notre attente.

GEORGES LUBIN.

JACQUES VIER, **La Comtesse d'Agoult et son temps; t. II, Recommencement d'une vie, 1839-1848.** Paris, Armand Colin, 1959. Un vol. in-8° de 303 pages.

Nous avons ici même salué, il y a trois ans (*RHL*, 1957, p. 260), l'apparition du premier volume de ce grand œuvre qui doit en comprendre six — temple aux proportions grandioses, mais harmonieuses qui risquerait d'accabler l'héroïne, — d'altière stature, pourtant, — si les plus grands, précisément, n'y trouvaient aussi leur juste place, et les *minores*, celle qui convient à leur modestie, dans les absides et les absidioles.

Le présent tome [1], où l'on relèvera sans s'y appesantir quelques inadvertances [2], s'ouvre sur le retour de Mme d'Agoult à Paris, en 1839, après la première phase de la rupture avec Liszt, et sur son installation rue Neuve-des-Mathurins. Le moment est venu pour la comtesse d'échapper à la vie de bohème, même dorée, de se faire une nouvelle place dans la société. Sa plus grande préoccupation, l'aménagement à peine achevé, est d'attirer autour d'elle des personnalités capables de lui constituer un salon. Les anciens amis — Vigny, Sainte-Beuve, en particulier — sont rappelés ; d'autres, le baron d'Eckstein, Lamartine, Émile de Girardin, viendront tôt se joindre à eux. Hugo même apparaîtra dans le salon, mais le goût qui porte Philaminte à patronner les nouvelles gloires littéraires, Ponsard en l'occurence, fera renoncer Olympio à honorer Mme d'A. de sa déjà majestueuse présence. Lui seul, au reste, paraît avoir échappé aux charmes de la maîtresse de céans. Les autres, bon gré mal gré, y vont de leurs déclarations — qu'en sa vertueuse coquetterie Mme d'A., si elle ne les encourage pas, a dû, au moins, provoquer. Mais elle semble n'avoir guère été sensible qu'aux hommages de Girardin.

D'ailleurs, elle rend compte assez sincèrement à Liszt de ses flatteuses conquêtes, pendant les années 1839-1844, où la séparation des amants, une séparation qui n'exclut pas les retrouvailles, tend à devenir et devient enfin définitive : « Quatre années seront nécessaires pour réduire au silence une passion qui s'obstine à vivre dans les conditions les plus paradoxales et qui eût pu durer davantage encore si la vanité de la femme, mise à rude épreuve pourtant, n'avait surpassé celle de l'homme » (p. 126). Peut-être convient-il de relever ici une légère erreur de composition : M. Vier nous entretient d'abord des soupirants de Mme d'A., ensuite des traits que Liszt a faits à celle qui, malgré vents et marées, voulait rester sa maîtresse. Les manèges de la comtesse, ses intermittences du cœur ne s'expliqueraient-

1. Il n'y a pas lieu d'y déplorer, comme pour le premier, de trop nombreuses et irritantes fautes d'impression. Non que ce tome II en soit totalement exempt, mais ce sont coquilles que le lecteur corrige de lui-même. Signalons, toutefois, que, p. 37, 14e l. avant la fin, il convient de lire : « Dirigé *contre* [et non *entre*] l'autorité catholique » ; p. 198, l. 15, *peau* et non *peu* ; p. 293, n. 74, *Poncy* et non *Pongy*. Et pourquoi Sue se voit-il coiffé d'un tréma ? Quelques fautes d'allemand, aussi, faciles à rectifier (p. 64, 66, 68, 75, 268, 299). — L'imprimeur est responsable d'un « mastic », à la dernière ligne de la page 116, qui anticipe sur la dernière ligne de la page suivante. Jadis ou naguère, les imprimeurs et éditeurs dignes de ces titres avaient des tierceurs et des correcteurs....

2. P. 116, le critique d'art Thoré est prénommé par deux fois Théodore. Il retrouve son vrai prénom, p. 180. — P. 280, n. 162, lire *Curiosités* et non *Causeries esthétiques*. — P. 192, à quelques lignes de distance, Brétignières de Courteilles, l'un des deux fondateurs de la colonie de Mettray (à laquelle Mme d'A. consacre un article dans *La Presse* du 26 novembre 1844), est titré vicomte, puis baron.

ils pas mieux si l'on avait eu connaissance, au préalable, des infidélités du musicien [1] ?

Girardin — et cela peut expliquer que Marie l'ait distingué des autres — va permettre à Daniel Stern de débuter dans le journalisme et de commencer à illustrer son pseudonyme. Le directeur de *La Presse* lui confie en 1842 et en 1843 la critique du Salon (p. 101 et suiv.). L'indulgence plénière que M. Vier témoigne à son amazone de lettres le conduit sans doute à faire la part trop belle à Mme d'A. qui, admiratrice d'Ingres — ce qui est son droit — et de ses disciples, de Chassériau — ce qui est légitime —, d'Henri Lehmann, son peintre attitré — ce qui l'est moins, — ignore Delacroix ou l'attaque à mots couverts (p. 112), sur le dos d'un lampiste, Papety. Les rapprochements que M. Vier établit avec Baudelaire — même lorsqu'il rappelle que celui-ci a trop accordé à Haussoullier, pas assez à Chassériau — ne relèvent pas la comtesse ; ils l'écrasent au contraire sous le poids du génie. Les comparaisons avec les autres « salonniers » font d'ailleurs rentrer Mme d'A. dans le gros du peloton de ces littérateurs qui s'entendent à la peinture comme Mérimée à la théologie.

L'année 1844 est pour Daniel Stern l'occasion de son entrée à la *Revue des Deux Mondes*, qui insère deux de ses articles, l'un sur Bettina, l'autre sur Heine et Freiligrath. Mais cette consécration sera brève : un troisième article, sur le comte de Platen, sera refusé par Buloz qui avait en vain « essayé de tirer de Daniel Stern un penseur conformiste et un écrivain académique » (p. 180). Cet article fut porté à la *Revue indépendante* fondée par Pierre Leroux. Mme d'A. consommait ainsi sa rupture avec le monde bien pensant, elle adhérait au socialisme, littérairement au moins. Ces études allemandes sont l'occasion pour M. Vier de faire la synthèse — un peu rapide — des traits dont se compose pour Mme d'A. l'image de l'Allemagne (p. 191). On eût aimé voir le décalage que ces traits accusaient par rapport à l'image qu'avait imposée Mme de Staël. Malgré son hérédité, sa connaissance de la langue et du pays, il ne semble pas d'ailleurs que Mme d'A. ait montré beaucoup d'originalité. Elle n'a pas plus que ses contemporains, qui ont l'excuse d'être assez mal informés, le pressentiment des dangers que l'unification de l'Allemagne par la Prusse représenterait pour la France.

Les années qui précèdent immédiatement la Révolution sont l'occasion pour Mme d'A. de liquider son passé et, pour Daniel Stern, d'affirmer sa vocation. *Nélida* (1846) transporte dans le roman, selon l'excellente remarque de M. Vier (p. 144), la réalité de la liaison, sans parvenir à l'y transposer, comme l'avaient su faire et Balzac *(Béatrix)* et George Sand *(Lucrezia Floriani)* ; d'où une légitime recherche des clés de l'œuvre, et une non moins légitime condamnation des ambitions de Mme d'A. [2]. *L'Essai sur la liberté* (1846) et les *Esquisses morales* (publiées en 1849, mais achevées dès 1847) prouvent au contraire que ce médiocre romancier « vient d'acquérir la fermeté de pensée et le ton juste de l'essai politique et social », ainsi que le talent de frapper des maximes et de dessiner, d'une plume experte, des portraits dignes des moralistes français.

Le tome III campera Mme d'A. dans la tourmente révolutionnaire. Souhaitons que soit entendu l'appel de M. Vier : « Les autres [volumes] suivront, au gré, qu'il nous est impossible de prévoir, d'éventuels mécénats. » Le mécénat, il n'y a plus guère que l'Etat pour l'exercer....

Claude Pichois.

1. Parmi les passades de Liszt (p. 130), M. Vier en cite une avec Camilla Pleyel. Mais, dans les notes (p. 284-285) qui nous fournissent quelques précisions sur ces « mille e tre », il a omis de nous renseigner sur Camilla Pleyel. Quelle était sa parenté avec Marie, qui a joué un rôle non négligeable dans la vie de Nerval, lui-même ami de Liszt ?

2. *Nélida* a causé bien des remous dans la société à laquelle avait appartenu Mme d'A. et a même provoqué la publication d'un « roman anti-Nélida » (p. 295, n. 131). M. Vier, s'appuyant sur une lettre de Ronchaud, le fidèle ami de la comtesse, — lettre publiée par M. Fleuriot de Langle —, cite comme auteurs possibles Mathilde de Montesquiou-Fezensac ou Mme Letissier. La déclaration de l'imprimeur — probablement conservée aux Archives Nationales — n'aurait-elle pas permis de départager ces deux dames ?

SAINTE-BEUVE, **Correspondance Générale** recueillie, classée et annotée par JEAN BONNEROT. **Tome IX (1852-1854).** Toulouse, Privat, et Paris, Didier [1959]. Un vol. in-8° de 573 pages.

Voici la neuvième de ces semaines que, depuis un quart de siècle, à intervalles irréguliers, mais qui vont se rapprochant, M. Jean Bonnerot nous invite à passer avec Sainte-Beuve et son époque. Semaines heureuses, où nous nous enfermons dans le cabinet du critique, avec ses livres, avec les lettres qu'il reçoit, avec celles qu'il écrit, avec les épreuves de ses articles et de ses volumes, avec les accessoires de son existence : son éphéméride où sont inscrits tous les événements de chaque mois, son agenda toujours surchargé, et tout un *who's who in France* ou plutôt *in the world.*

Cette semaine-ci est particulièrement riche : elle nous fait parcourir les trois années où le Second Empire s'installe, et où Sainte-Beuve s'installe dans le Second Empire. Le soleil romantique est décidément couché ; le positivisme et le naturalisme se lèvent à peine ; et commencent à se dessiner vaguement les lignes incertaines du paysage baudelairien et parnassien. Dans le délicat diagramme de cette correspondance, s'inscrit le changement des générations et des modes. On écrit un peu plus souvent le nom de Stendhal ou de Beyle ; le réalisme provincial essaie de s'imposer à la critique parisienne : Sainte-Beuve s'entr'ouvre sans grand empressement à celui de Max Buchon, se ferme à celui d'Alexandre Weill. Quelques lettres de Baudelaire ; une sollicitation de Gérard de Nerval ; des frères ennemis de la poésie nouvelle : Lacaussade, Leconte de Lisle, déjà de mauvaise humeur ; un disciple : Renan ; un ouvrier du monde nouveau, trop ouvrier peut-être et trop nouveau, réservé pour plus tard, pour les retours d'audace : Proudhon ; des modernes, mais de ceux qui se font pardonner à la faveur de grâces anciennes : les Goncourt ; un poète provincial et philosophe, Victor de Laprade, qui depuis..., — mais, pour l'instant il est respecteuux et reconnaissant ; un Provençal envahissant, contre lequel il faut se défendre, mais sans l'égratigner encore : Adolphe Dumas ; quelques étrangers : l'allemand Preuss, l'anglais Matthew Arnold, auprès de qui, tout français que l'on soit, on fait figure d'esprit universel et l'on assure la suppléance de Gœthe (p. 375). Le passé s'éloigne à l'horizon : Victor Hugo n'est pas un homme, mais un Cyclope, murmure-t-on à ses intimes (p. 398-399), comme à soi-même dans ses « poisons » ; on laisse dire aux naïfs octogénaires, qui croient vous faire honneur : vous êtes, avec Lamartine, le maître de la grande biographie littéraire (p. 208) ; mais on conclut avec le présent un pacte de non-agression dont on se réserve de modifier les clauses, tantôt un peu plus à droite, tantôt un peu plus à gauche.

Le présent est l'autorité ; sinon l'ordre moral, du moins l'ordre tout court. Sainte-Beuve estime que l'on peut servir à la fois la cause de la société, c'est-à-dire du ministère, et celle des lettres (p. 178). Certains veulent l'entraîner dans leurs imprudences verbales ou leurs petites frondes étourdies : l'incorrigible Hortense suggère des sujets d'articles socialistes (p. 88), met en garde contre « le courant », et s'essaie à réveiller Brutus : « Songez au réveil de la liberté et à Cicéron » (p. 221) ; le bon vieillard Lacretelle, tout en bénissant l'Empereur qui a fermé l'abîme, voudrait qu'il ne fût pas seul à parler (p. 257). Sainte-Beuve écoute sans répondre ; il lui faut la sûre et impénétrable intimité d'un dîner à trois pour laisser entendre que l'on étouffe (p. 272). Dès que l'on est plus de trois, impossible de lui arracher un mot sur les événements ; même à les lire entre les lignes, ses lettres ne livrent pas la moindre nouvelle politique. Seulement quelques généralités de ce genre : nous revenons au temps du Consulat (p. 207) ; le seul danger est que la « sécurité sociale » est trop parfaite (p. 333) ; mais la littérature, qui y perd peut-être pour un temps, y gagnera par la suite (p. 185) ; et n'est-ce pas, à tout prendre, ce régime qui nous donne le calme sans lequel il n'est pas de littérature (p. 207) : *deus nobis haec otia fecit....* S'il quitte le *Constitutionnel*, journal ministériel, c'est pour entrer au *Moniteur*, journal du ministère. S'il manque un jour à sa loi de silence, c'est pour jeter contre les vaincus ce brûlot des *Regrets*, qu'on lui fera regretter, et qui compromettra ce « secrétaire des idées des autres » (p. 320), si soucieux de n'être

pas un écrivain engagé. Il a beau dire : je ne suis pas un officiel, mais un aventurier (p. 169) ; je ne fais qu'un cours de littérature à bâtons rompus (p. 85, 141, 147, 180) : à qui fera-t-on croire qu'un cours normal de littérature comporte tant de maréchaux et d'évêques ? L'évêque d'Amiens veut le recevoir en son évêché ; celui d'Angers se porte garant de son orthodoxie littéraire ; celui d'Orléans, — à qui, cependant, il voudrait bien opposer celui de Perpignan pour de prochaines batailles académiques, — parle de lui avec ferveur (p. 326). Sans lâcher tout à fait les mains républicaines, — un article sur Carrel est de bonne politique, — on met dans son jeu quelques bénédictions épiscopales du passé, du présent, ou de l'avenir : celle de Massillon, celle de l'abbé Gerbet ; et pourquoi pas, — lui glisse-t-on, celle de saint François de Sales (p. 91) ? Quel triomphe pour un Sainte-Beuve que le jour où un Veuillot vous presse sur son cœur (p. 162) ! On n'a rien, ou peu de chose, à refuser au ministre qui vous inspire vos sujets (p. 413, 516), aux sénateurs qui traduisent *La Divine Comédie*, à la mémoire des hommes illustres du Premier Empire.

Mais tous ces services de loyal fonctionnaire se rendent avec discrétion, sur le ton convenable, en causeur qui donne chaque lundi rendez-vous à ses amis, qui s'instruit lui-même en instruisant les autres (p. 37). Sainte-Beuve est le libre promeneur des régions moyennes, comme le lui dit Charles de Lacretelle (p. 97) ; n'entrant dans les idées que jusqu'à une certaine profondeur, pas au delà, selon Proudhon (p. 272) ; avouant de bonne grâce, quand on prétend le faire parler d'un philosophe : « Ces sujets-là me dépassent un peu » (p. 181) ; défiant de toute philosophie de l'histoire (p. 523) ; libre de toute glu philosophique (p. 173) ; à peine un critique, car il se défend d'écrire des publications modernes (p. 359) ; et pas du tout un professeur.

Pourtant, comme il faut bien faire une fin, il rêve d'une chaire ; celle de Villemain, à la Sorbonne ? Non, pour des raisons de convenances ; mais celle de Tissot au Collège de France. Aux dernières pages de ce livre, il l'a conquise. Nous ne sommes pas trop rassurés, cependant, car nous savons, comme lui-même, qu'il n'est pas un professeur-né : ses nerfs crient encore des deux expériences qu'il a tentées, à Lausanne et à Liège (p. 178) ; il n'a pas « la vocation » (p. 469) ; mais est-elle bien nécessaire pour remplacer Tissot ? Et d'ailleurs derrière cette chaire, une tribune se dessine, celle du Sénat, qu'on lui a fait pressentir dès le 4 décembre 1852 (p. 214). Il n'a qu'à remplir tout doucement sa petite tire-lire pour ses vieux jours : il y pense ; pour la première fois de sa vie, il fait des économies (p. 77, 153, 160, 206, 282), tout en cédant encore à la vieille habitude d'emprunter cent francs à Charles Magnin (p. 313).... En fin de compte, nous fermerions ce livre à demi-rassurés, si nous ne savions d'avance que le suivant s'ouvrira sur un retentissant échec.

Pour le moment, contentons-nous de vivre avec lui « à la petite semaine » (p. 54), dans son immobilité vertigineuse. Autour de lui pleuvent les obligations, les sujets à demi imposés, inopinément jetés de haut sur ce forçat des lettres (p. 86) ; des trains d'idées lui passent par l'esprit à la minute (p. 116) ; il lui faut, sur le champ, des renseignements inédits, ceux des fils, ceux des maîtresses (p. 67), et toute la collection du *Globe* (p. 59), ou du *Producteur* (p. 92), ou du *National* (p. 66), avec cette exigence, par surcroît, d'y reconnaître et identifier les articles non signés d'Armand Carrel. Impossible de lever les yeux de ses papiers, de ses livres (p. 77, 78) ; et si l'on prend quelques heures pour un voyage à Amiens, c'est encore pour peindre sur place le portrait qui figurera dans un prochain article (p. 159). Tour de force répété de huit en huit jours, qui ne laisse que quelques heures pour respirer (p. 53) ; cadre serré de ces semaines pour lesquelles reviennent constamment les mêmes mots et les mêmes images : *obéré* (p. 53, 171, 287), *accouchement* (p. 89, 284), *meule* que l'on tourne, *rame* que l'on soulève sans répit (p. 279, 282, 330), relevailles endolories (p. 331) : « Je ponds plus qu'une bonne couveuse » (p. 206). Parfois il tente de se griser de son travail ; il s'excite à l'enlever à la baïonnette (p. 54) ; il s'y jette tête baissée (p. 331). Mais l'impression générale est plutôt d'une course haletante. Inutile d'essayer de le voir le mardi (p. 282), ou le jeudi, y allât-il de la vie d'un homme (p. 299). Ce n'est que le dimanche qu'il pourra se donner un peu de loisir (p. 255, 267) : de fait, la plupart de ses lettres sont datées d'un dimanche ;

et si Juste Olivier se jette à ses pieds un mardi, il ne sera relevé, assez froidement, que le dimanche suivant (p. 513).

Encore tout n'est-il pas fini avec le bon à tirer : les revendications, les protestations, suivent ; les fils des grands hommes veulent que l'on fasse meilleure mesure à leurs pères, ou qu'on leur taille à eux-mêmes une petite part de gloire, dans une note additionnelle. Parfois le critique s'y prête ; plus souvent il y résiste (p. 309). Mais à ces luttes contre les autres et contre soi-même, les forces s'épuisent.

Les sujets s'épuisent aussi (p. 496), et les yeux (p. 318), et les nerfs. Un jour le critique achève son article par l'aveu de sa fatigue (p. 157) ; plus bas et confidentiellement il ajoute : « J'ai manqué ma vie » (p. 330). Avec l'âge sont venues les infirmités (p. 496), le lumbago (p. 271), les ventouses (p. 375), le mal à la jambe (p. 250), le mal au talon (p. 313, 318). Et puis cet autre mal, indéfinissable, à moins que l'on ne se résigne à l'appeler le mal à l'âme.

Ou, si l'on préfère, le démon de midi. Sainte-Beuve approche de la cinquantaine. Il a laissé derrière lui combien de rêves !

Ses rêves de gloire : son existence qui a été retournée en 1848 (p. 260) n'a même pas connu, pour le consoler, ce deuil éclatant du bonheur. Ses idées, il les a jetées au public, mais d'autres les ont ramassées et s'en sont parés : Victor Cousin, l'abbé Maynard (p. 421). Le poète mort jeune se plaint au fond de lui-même. Parfois il se réveille pour un dîner de poètes (p. 116) ; pour un article sur la poésie et les poètes de ces années déshéritées (p. 61, 73) ; pour donner des conseils de « poésie pure » (p. 502) ou de poésie-prose, selon la tonalité lakiste que Joseph Delorme a tentée et que *Jocelyn* a manquée (p. 73) ; pour un salut, un peu lointain, aux choses de l'art, sur lesquelles il aime consulter les amateurs comme Philippe de Chennevières (p. 37), et auxquelles il se plaît à demander une autre sorte de lakisme (les Flamands ne sont-ils pas les Joseph Delorme de la peinture, p. 73 ?) ; plus souvent pour accompagner en sourdine, d'une sorte de « musique de l'esprit » (p. 289), sa prose d'ancien carabin préoccupé d'anatomie et de diagnostic (p. 469).

Et puis ses rêves d'amour et de foyer. Il suffit que l'on ait prononcé le nom de M^me^ d'Arbouville pour le rejeter dans le passé : elle était laide, il le sait maintenant (p. 274) ; elle voulait être aimée et non pas aimer, il l'a toujours su. Adèle Hugo garde la meilleure part de son cœur. A-t-il eu des torts envers elle ? On en douterait, à voir combien elle lui reste fidèle (p. 156). Avant de se résigner à l'exil, elle vient le voir, et elle le reçoit chez elle [1]. Puis il retourne à sa « gouvernante ». Personne n'ose plus lui parler d'un foyer, à l'exception de ce vieil académicien qui, tout heureux d'avoir connu sur le tard les joies du mariage, lui souhaite de prendre en ses filets « une de *ses* jeunes lectrices » (p. 155).

Autre nostalgie : la Suisse où il lui semble, par l'effet de la cristallisation et de la distance, avoir connu un bonheur sans ombre. Il regarde vers ce beau lac (p. 79), vers ce coin de terre (p. 205), vers ces « joies de l'esprit » que l'on partageait avec des amis (p. 241, 359 ; cf. p. 41 et 539). C'est là sa Bétique, derrière laquelle se profile une Icarie, l'Allemagne des universités, quelque chaire de Bonn, fleurie de tout son bovarysme de professeur manqué (p. 241). Il sait bien, d'ailleurs, qu'il n'y respirerait pas longtemps selon son rythme. Il a besoin de Paris, de la ville où l'on peut le mieux se passer de bonheur (p. 79), vide pour son cœur, mais nécessaire à la vie de son esprit, à ses recharges d'électricité (p. 241).

S'il en était besoin, Juste Olivier lui ferait sentir à quel point ces rêves anciens de bonheur vaudois lui sont devenus étrangers. Il ne peut recevoir une lettre de cet ancien ami sans une irritation presque irraisonnée. Il lui arrive encore de lui faire signe de loin, dans une épreuve, pour répondre à une plainte (p. 107) ; mais que Juste Olivier n'essaie pas de rentrer dans sa vie ! L'importun ne saurait plus écrire un mot qui ne soit insupportable à celui dont le cœur s'est fermé (p. 507, 513), qui semble secouer toute chaîne et même celles de l'amitié. Sainte-Beuve consacre le meilleur de ses forces à

1. M. Jean Bonnerot fixe la date de la visite d'Adèle ; mais il ne semble pas avoir déterminé celle de la visite de Sainte-Beuve, qu'il ne mentionne pas, nous semble-t-il, mais qui est attestée par plus d'un des textes qu'il apporte : p. 155, 156, 159.

éluder. Il élude la plupart des services que l'on sollicite de lui [1], des articles que les naïfs brûlent de lui faire écrire sur eux-mêmes (p. 198, 392) ; et pour peu que l'on insiste, il n'hésite pas à devenir blessant. Ses refus se font secs, à l'égard de Louise Colet, et bientôt offensants (p. 295, 296). Quant à ceux ou à celles qui font mine de le taxer d'indiscrétion ou d'indélicatesse, ils s'aperçoivent sur le champ que sous la patte de velours les griffes du chat restent acérées. Il était dans un de ses meilleurs jours de férocité caressante, quand Mme Lenormant eut la malheureuse inspiration de lui faire part des doléances de Christine de Fontanes (p. 430-431) : « Vous, Madame, qui savez si bien le prix des autographes... ». La remuante et intrigante Amélie Cyvoct apprit à ses dépens que les fleurs avec lesquelles il est permis, à la rigueur, de battre les femmes, ne sont pas toujours sans épines.

A cette résurrection d'une âme et d'une société, M. Jean Bonnerot a fait contribuer, — est-il besoin de le dire ? — toutes les recherches et toute l'érudition que l'on peut attendre du bénédictin de la Pierre Ecrite. Infatigable chasseur d'autographes, les atteignant jusqu'au fond des collections particulières, jusque dans un exemplaire des *Pensées d'août* ; surtout, naturellement, dans la grande mine romantique de Chantilly ; infaillible à repérer l'exemplaire unique de tel livre dans telle bibliothèque (p. 337) ; habile à conjecturer une date quand le texte n'en porte pas (p. 251) ; soucieux de revenir sur telle précision qui n'a pas été donnée dans ses volumes antérieurs ou qui n'y était pas exempte d'inexactitude (p. 60, 108, 204, 287, 329, 411) ; épinglant, — c'est son propre terme (p. 409), — un renseignement inattendu ou une savoureuse digression, à tout coin de lettre qui s'y prêtait ou même, parfois, qui ne s'y prêtait guère, redoublant de notices sur un même personnage (p. 65 et 177). Comme tous les riches qui ne sont pas avares, M. Jean Bonnerot s'expose à être prodigue. Toutefois il reste des allusions obscures pour le lecteur profane, et que le savant commentateur a laissées passer sans les éclaircir : à un personnage dont il est question entre Sainte-Beuve et Francisque Michel (p. 134) et à une « douce personne » dont il est question entre Sainte-Beuve et Jules Janin (p. 306) ; à un manuscrit de Mme du Gravier (p. 164) ; à certaine Ninon dont Louis Valmy Bouic ne sait si elle doit être en trois actes (p. 151). Ici ou là on est tenté de suggérer quelque supplément de référence : à la thèse de M. Pomeau sur la religion de Voltaire (p. 204) ; à celle de l'abbé Lavaquery sur le Cardinal de Boisgelin (p. 144) ; à celle de M. Gaulmier sur Volney (p. 39) ; à celle de Rudolf Zellweger sur les débuts du roman rustique (p. 201) ; à celle d'Henri Jacoubet sur le comte de Tressan (p. 328), au livre d'Yvonne Bezard sur les Loppin de Gemeaux (p. 263) ; à celui de M. Pierre Grosclaude sur Rousseau et Malesherbes (p. 75), publié, il est vrai, après ce tome IX. On voudrait voir rappeler que cette Suzanne Curchod mentionnée p. 141, n'est autre que Mme Necker, et lire à ce sujet le titre de l'ouvrage de Pierre Kohler sur *Madame de Staël et la Suisse*. Sur l'exemplaire confidentiel de l'*Essai sur les Révolutions*, on aimerait avoir une ou deux lignes de plus, car son histoire ne s'arrête pas à 1870 (p. 417). Par moment, on est tenté de s'enhardir à formuler une hypothèse : le X de la page 302 ne serait-il pas Julien Turgan, comme le donne à penser le texte de la lettre ? Celui de la page 439, ne serait-il pas Jules Levallois (cf. p. 442) ? Et les vers anonymes de la page 142, ne seraient-ils pas de Musset lui-même ? En tout cas, ils sont un parfait pastiche des strophes célèbres à Charles Nodier.

Assurément, dans un livre si riche de noms, de dates, de textes souvent difficiles à déchiffrer, il peut rester quelque matière à conjectures ; des anomalies étonnent, comme *Le Temple de Gnide* de Voltaire (p. 353) ; on demandera un *sic* à la page 345, si la faute d'orthographe classique sur le nom d'Amphitryon est bien de Sainte-Beuve. On jettera dans les marges quelques questions comme celles-ci : p. 98, ligne 27 : ne faut-il pas « qu'il

1. « On ne mûrit pas, on pourrit par places », a-t-il dit dans ses *Poisons*. Rien ne serait plus injuste que d'insinuer que toutes les places de son cœur fussent pourries. Il s'attache à quelques dévouements, à assurer la carrière d'un employé de bibliothèque, le tabac d'un vieil homme de lettres aveugle, la guérison d'une amie, un succès au baccalauréat. Mais il faut lui laisser choisir ses voies, et ne pas le compromettre.

ne mérite » plutôt que « qu'il mérite » ; p. 104, ligne 19 : « Je n'ai jamais entendu dire » plutôt que « prétendu dire » ; p. 106, ligne 9 : « teneur » plutôt que « terreur » ; ligne 14 : « si telle n'avait pas été » plutôt que « si elle n'avait pas été » ; p. 107, ligne 25 : « qui a un libraire » plutôt que « qui a nom libraire » ; p. 115, avant dernière ligne : « concile » plutôt que « conseil » ; p. 128 : « Grignan » et non « Grignon » ; p. 130 : « abbé de Salinis » et non « de Salins » (cf. p. 159) ; p. 151, ligne 19 : « qu'il parle » plutôt que « qui parle » ; ligne 37 : « assassinat » plutôt qu' « assassin » ; p. 156, ligne 43 : « écrite » plutôt que « décrite » ; aux trois dernières lignes de la p. 217 : « faits » et « publiés » plutôt que « faites » et « publiées » ; p. 243, troisième ligne de la lettre 2637 : « Vous n'en avez » plutôt que « vous n'en n'avez » ; p. 274, ligne 25 : « en me demandant » plutôt qu' « en me donnant » ; p. 304, ligne 14 : « égale » plutôt que « n'égale » ; p. 309, ligne 6 : « vous conseillera » plutôt que « me conseillera » ; p. 334, ligne 33 : « que réprouvaient » plutôt que « qui réprouvassent » ; ligne 41 : « Moniteur » plutôt que « ministère » ; p. 337, ligne 24 : 1653 et non 1853 ; p. 394, ligne 8 : « du Norvins » au lieu de « de Norvins » ; p. 398, ligne 9 : « critique de profession » plutôt que « de la profession » ; p. 421, ligne 10 : « Bossut » et non « Bossuet » ; lignes 11 et 46 : « Havet » et non « Hayet » ; p. 469, ligne 15 : « n'en voyant que le produit » plutôt que : « n'en voyant pas le produit » ; p. 483, ligne 16 : « Je crois bien un peu » plutôt que : « Je crois bien peu » ; p. 488, ligne 22 : « Apollonius » plutôt qu' « Apollon » ; ligne 42 : « Apollonius de Rhodes » plutôt qu' « Apollodore » ? Ajoutons que, d'après les dates données à la page 493, Francisque Bouillier aurait été docteur ès lettres à seize ans ; qu'à la page 450, quatrième ligne avant la fin, il faut substituer probablement 1809 à 1800, en raison des dates données à l'avant-dernière ligne de la même page et à la septième de la page suivante ; que par une interférence aisément explicable, Anna Karenine s'est mise à la place de Wladimir Karenine (p. 412) ; que, p. 350, dans le compte du docteur Payen sur les années qui se sont écoulées entre le discours de *La Servitude volontaire* et la députation de La Boëtie auprès du roi, il faut lire 14 et non 24 : car huit plus six donne quatorze ; qu'aux dernières lignes de la p. 320, on préférerait peut-être *adoration* à *admiration* : d'abord parce que le texte paraît y inviter ; ensuite parce que le mot se trouve dans la lettre à laquelle répond Sainte-Beuve [1]. Autant de petits obstacles auxquels se heurte la lecture courante et qui peuvent être lapsus de Sainte-Beuve ou de ses correspondants.

Plus délicates, certaines difficultés de calendrier, de rapports entre les lettres, de conciliation entre les faits. A moins d'éclaircissements, il paraîtra au lecteur que le même personnage se présente tour à tour comme le neveu et le fils de Pierre Daru (p. 391, 406) ; aux pages 381-382, il lira successivement, dans une lettre de Rathery : « Je ne crois pas que la Palatine fût calviniste. La *Bibliographie Universelle* dit positivement qu'elle abjura le luthérianisme et je crois qu'elle a raison puisque les princes Palatins suivaient la confession d'Augsbourg », et dans une note : « Il avait écrit : Elisabeth Charlotte de Bavière était luthérienne.... Il ajouta une note au tome IX, page 48, des *Causeries* pour dire : Un de mes instruits et obligeants lecteurs me fait remarquer que la princesse n'était pas luthérienne..., mais Réformée, c'est-à-dire plutôt calviniste. » Déconcertant imbroglio, auquel s'ajoutent quelques imbroglios de dates : p. 87 : Hortense Allart écrit, le 22 mars 1852, un lundi : « Vous diriez peut-être comme hier lundi... » ; p. 297, Edouard Meaume écrit le 7 juin 1853, un mardi : « Le numéro du *Moniteur* qui paraît en ce moment où j'écris... », — désignant par là le numéro du lundi 6 ; à la p. 406, Viennet, corrigeant une erreur d'un de ses articles, avoue : « Balthazar Baro n'était pas né... c'est Bays que j'avais écrit, on a imprimé Baro... » : or, la note qui suit nous apprend que Balthazar Baro est né en 1600 et Charles Bays en 1610.... A la page 480, il nous est dit que telle lettre de Sainte-Beuve (cotée 2 786, et datée du 17 septembre 1854) répond à telle lettre du baron Louis Ramond datée du 22 septembre : ici

1. Ajoutons encore deux remarques : dans la liste de la page 238, l'article du 10 octobre (mentionné à la page 382), n'a-t-il pas été omis ? A la page 346, comment expliquer que l'Académie ait pu dire : « Les honneurs à rendre au Prince Président », alors qu'il n'y avait plus, en 1853, de prince-président ?

la relation des faits se rétablit sans peine : c'est Ramond qui répond à Sainte-Beuve, et celui-ci, à son tour, répondra le 25 septembre par la lettre cotée 2 790 (p. 485 [1]). Mais il est moins aisé de résoudre le problème posé par les p. 488-489, où l'on voit Sainte-Beuve jeter sur une lettre de Matthew Arnold datée du 29 septembre, le schéma de la réponse qu'il lui aurait, si l'on en juge par la p. 473, envoyée dès le 6 septembre dans la lettre cotée 2 782....

C'est ainsi que le lecteur écoute son propre monologue intérieur, tout en suivant ces dialogues des morts, réglés par le plus patient et le plus fervent metteur en scène. Que de savoir encore, de réflexions et de questions en perspective, avant la dernière scène dont ne nous séparent plus que quinze années !

PIERRE MOREAU.

JOANNA RICHARDSON, **Théophile Gautier, his life and times.** London, Max Reinhardt, 1958. Un vol. in-8° de 335 p.

C'est en Angleterre que, pour la première fois, paraît une étude d'ensemble sur Théophile Gautier. L'entreprise était difficile et il faut savoir gré à Miss Richardson de s'y être attachée avec toute la sympathie dont elle est animée pour l'écrivain français. Son livre est le fruit de cinq années de recherches. Après un travail préparatoire à Londres et à Oxford, elle est venue en France où elle a mené son enquête avec beaucoup de conscience. Ses informations ont été puisées aux meilleures sources, citons entre autres les documents de la collection Spoelberch de Lovenjoul et les archives et souvenirs de famille encore conservés par les descendants du poète. De plus, elle a procédé à un examen attentif des articles que, pendant quarante années, Gautier a publiés dans les colonnes des journaux et revues, en particulier dans la *Presse* et le *Moniteur*. Ces feuilletons, notons-le au passage, constituent une véritable chronique du XIX^e siècle et l'on peut déplorer qu'ils n'aient pas été réunis en vue d'une publication en librairie.

Le titre donné au livre : *Théophile Gautier, sa vie et son temps*, comporte un si vaste programme, relativement au cadre étroit offert par 335 pages, qu'il n'est pas surprenant que la réalisation en soit restée sommaire et incomplète. Sans doute l'ouvrage est-il allégé de tout ce qui concerne les années de la jeunesse et du romantisme, puisque Miss Richardson se contente de les évoquer et renvoie pour cette période à l'important travail que lui a consacré M. René Jasinski en 1929. Il n'en reste pas moins que l'époque de la maturité de Théophile Gautier présente, tant au point de vue de son œuvre et de sa vie qu'à celui du milieu social et littéraire qui fut le sien, un aspect fort complexe et changeant, et qu'il semble bien téméraire de la vouloir cerner dans une étude unique. En ne considérant que le personnage, on le voit passer par une série de métamorphoses qui firent évoluer le rapin de l'atelier de Rioult, le champion d'*Hernani*, le bohème du Doyenné, jusqu'à devenir « l'aigle du *Moniteur* », le candidat à un fauteuil académique, l'officiel poète de la princesse Mathilde. Ses activités de journaliste accablé ne l'empêchèrent pas d'être aussi un voyageur impénitent et, parallèlement aux fluctuations de sa vie sentimentale, il eut à mener la barque familiale au milieu de difficultés sans cesse renaissantes. Rappelons enfin que ce « poète impeccable » ne fut pas seulement, il s'en faut, l'auteur d'*Émaux et Camées*, mais celui d'une œuvre multicolore et que, outre la poésie son domaine d'élection, il toucha à tous les genres : contes, romans, récits de voyages, critique d'art, critique dramatique. Miss Richardson qui, certes, n'ignore pas tant d'aspects divers, mais ne fait que les effleurer, ébauche à l'occasion quelque essai de littérature comparée en situant Gautier parmi ses contemporains de France et d'Angleterre : parti du Romantisme, il annonce le Parnasse et le Symbolisme ; disciple fervent de Hugo, maître

1. Du même ordre, une autre difficulté, aussi aisée à résoudre : à la page 179, c'est la lettre de Fortoul qui répond à celle de Sainte-Beuve, puisque celui-ci écrit : « J'ai beaucoup réfléchi à la proposition que votre amitié m'a faite », et que, les deux lettres étant du même jour, 6 septembre 1852, il y aurait quelque impertinence à déclarer : « J'ai beaucoup réfléchi » ; d'autre part, Fortoul parle, dans son billet, de la décision de Sainte-Beuve en homme qui la connaît déjà.

vénéré de Baudelaire, il demeure fidèle à son credo de l'art pour l'art qui fait preuve d'affinités certaines avec le culte de la beauté, thème majeur des poèmes de Keats. Quant aux œuvres, elles sont nommées à leur ordre chronologique, mais seules les plus importantes font l'objet d'un bref commentaire, l'admirable *Histoire des Œuvres de Théophile Gautier* du vicomte Spoelberch de Lovenjoul restant la base essentielle de toute étude gautiériste. Signalons enfin au sujet des citations, que si les extraits poétiques sont donnés dans le texte original, les morceaux de prose ne laissent pas de perdre leur saveur en passant par l'épreuve de la traduction anglaise.

Illustré de photographies hors texte, le livre se divise en quarante-deux chapitres aux titres bien choisis, chacun correspondant à un épisode caractéristique de la vie de Gautier. Les références aux citations sont réunies à la fin du volume que terminent une bibliographie et un index.

En résumé, cet ouvrage se présente comme un essai de biographie, à tendance nettement apologétique et déroule sur le rythme d'un film malheureusement trop rapide une succession d'images dont beaucoup demanderaient à être fixées et contemplées. Il n'en est pas moins vrai que, dans cette tentative pour faire revivre la figure d'un écrivain dont le nom est si populaire et la personnalité si méconnue, Miss Richardson fait figure de pionnier. Maxime Du Camp, Feydeau, Bergerat n'ont donné de leur maître ou ami que des portraits à peine esquissés. A elle revient donc le mérite d'avoir planté des jalons précis, donné des dates exactes et son travail constitue un excellent schéma qui pourra être utilement consulté en vue de recherches plus approfondies ou spécialisées, comme A. Boschot, Van der Tuin ou Tild en ont déjà donné l'exemple. Il est regrettable que Théophile Gautier n'ait pas suscité plus largement dans son propre pays tout l'intérêt qu'il mérite. Bien des documents demeurent encore inexplorés, bien des découvertes restent à faire qui seraient susceptibles d'apporter sur lui des lumières et des éléments nouveaux, ce dont bénéficierait, à coup sûr, toute l'histoire littéraire du XIX^e siècle.

MADELEINE COTTIN.

GUSTAVE CHARLIER, **Le Mouvement romantique en Belgique (1815-1850). II, Vers un Romantisme national.** Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bruxelles, Palais des Académies, 1959. Un vol. in-8° de 546 p.

Avant de mourir, en 1959, notre regretté collègue, Gustave Charlier, a eu la consolation de pouvoir corriger les épreuves du second tome de son *Mouvement romantique en Belgique*. Il achevait ainsi un travail auquel il se consacrait depuis plus de trente ans.

Le premier volume avait paru en 1948. Il se présentait d'emblée comme « une étude d'histoire littéraire et d'histoire des idées ». Il s'attachait à retracer avec précision la façon dont les œuvres romantiques avaient pénétré en Belgique, y avaient été accueillies, avaient « cheminé dans l'opinion » et exercé une influence sur les écrivains belges. Loin de se borner à l'étude des œuvres de ceux-ci, c'est au mouvement même des idées littéraires qu'il s'intéressait, c'est tout un tableau de l'activité littéraire qu'il entendait brosser. Il s'était, pour cela, imposé le dépouillement systématique des revues et des journaux publiés en Belgique, de 1815 à 1850. Labeur immense, qui nous a valu ces deux volumes où il a montré une dernière fois ses éminentes qualités d'historien original, dont le goût très sûr ne cessait de s'appuyer sur une information extraordinaire.

Le premier volume, qui s'arrêtait en 1830, était consacré à *La Bataille romantique*. Il étudiait cette « période d'initiation » au cours de laquelle les vagues romantiques venaient battre les forteresses du classicisme et du pseudo-classicisme. Gustave Charlier a le grand mérite d'avoir prouvé que le mouvement littéraire belge n'est pas né au lendemain de la fondation du royaume. Son étude a fait justice des affirmations inspirées par l'absence d'une production originale. On avait pu s'imaginer qu'il n'y avait eu,

en Belgique, avant 1830, aucune véritable activité littéraire, aucune curiosité pour la littérature. Il a montré que le public belge, de 1815 à 1830, s'est intéressé de plus en plus — et intelligemment — à la « chose littéraire ». Il a suivi pas à pas l'accueil fait en Belgique aux premières œuvres romantiques, le débat qui s'est institué à leur propos. Il a révélé l'action entraînante et féconde de quelques professeurs et journalistes français installés en Belgique depuis le début du siècle ou la Restauration.

Le second tome, consacré aux années 1830-1850, porte comme sous-titre : *Vers un Romantisme national.* La période était mieux connue ; Gustave Charlier n'a plus eu à en découvrir les tendances et les meilleurs fruits. L'intérêt de son étude n'en est pas moins très vif ; plutôt que de la résumer, je voudrais noter à quels titres elle s'impose à l'attention des historiens, soit de la littérature belge, soit de la littérature française, soit de la littérature comparée.

Soumis à une chronologie précise, contraint de ne pas dépasser la date de 1850, Gustave Charlier ne cherche pas à définir et apprécier l'œuvre complète des principaux auteurs de cette époque. Seuls le roman historique et le drame romantique peuvent être étudiés dans leur ensemble. Quel que soit le chapitre où il prend place, chaque livre qui paraît au cours de ces vingt années nous est présenté au moment de sa publication et nous pouvons nous faire une idée exacte de l'accueil que la presse lui a fait, comme aux livres français. Nous voyons ainsi se dessiner, d'année en année, la courbe du mouvement littéraire et de l'évolution des idées et du goût.

L'enquête minutieuse de Gustave Charlier lui a fait découvrir, d'autre part, des auteurs oubliés dont l'œuvre porte aussi témoignage. C'est ainsi, par exemple, qu'il peut compter en une dizaine d'années, de 1833 à 1843, une vingtaine de recueils poétiques. Il se garde bien d'ailleurs d'en exagérer la qualité. Parmi les écrivains de tous genres qu'il a ainsi exhumés, il en est un pourtant qu'il a replacé parmi les meilleurs de l'époque, l'excellent critique Eugène Robin dont, rappelons-le, il a publié un choix de feuilletons, dans une collection de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, en 1957, sous le titre : *Impressions littéraires.*

A travers les périodiques de cette époque très vivante, Gustave Charlier montre que la Belgique a eu, à l'instar de la France, ses Jeunes Belgique, ses bousingots, ses poètes qui se suicidaient. Il remarque à plusieurs reprises que Liège, au moins autant que Bruxelles, a été un centre littéraire très actif. Il retrace avec humour les épisodes de la fameuse querelle de la contrefaçon, envenimée par les reportages malveillants, hâtifs ou stupides de quelques journalistes français.

L'historien de la littérature française trouvera, lui aussi, dans cette étude une documentation d'un vif intérêt. Il aura la bonne fortune d'être mis en présence d'une excellente revue de la presse belge, qui lui permettra de voir comment presque tous les livres français, toutes les pièces jouées à Paris ou sur les théâtres belges — et plusieurs d'entre elles sont représentées en Belgique peu de temps après leur création à Paris — ont retenu l'intérêt d'une critique très attentive, suscité des polémiques, déclenché des discussions d'où se dégage une adhésion plus ou moins nette au romantisme français, jusqu'au moment où, vers 1840, se traduit une désaffection progressive. Ce n'est pas seulement aux plus grands noms que s'attachent les critiques belges, c'est aussi aux écrivains mineurs ou moins célèbres. En ce qui concerne plus particulièrement l'histoire du théâtre français, on n'aura pas seulement l'occasion de voir ici comment les œuvres ont été accueillies, on suivra la carrière des acteurs et des actrices en tournée : Marie Dorval, Rachel, Frédérik Lemaître.

Le comparatiste, lui aussi, trouvera dans cette étude le même genre de renseignements : la critique belge s'est, en effet, systématiquement intéressée, surtout à partir de 1840, aux diverses littératures étrangères.

Ainsi, une fois de plus, notre savant collègue a servi les trois disciplines dans lesquelles il s'est acquis, tout au long de sa carrière, une autorité indiscutable. Est-il besoin d'ajouter que la matière est judicieusement ordonnée, répartie en chapitres précédés de sommaires très précis dont les indications, jointes à celles de la table des noms cités, rendent très aisée la consultation de ces deux gros volumes ? L'aisance et l'élégance de ces larges exposés

rappelleront douloureusement aux innombrables amis de Gustave Charlier une voix qui leur fut très chère.

JOSEPH HANSE.

JACQUES SUFFEL, **Flaubert.** Paris, Éditions Universitaires, Coll. « Classiques du XIX siècle », 1958. Un vol. in-16 de 153 p.

Les progrès de l'histoire littéraire, qui résolvent d'anciens problèmes, en posent aussi beaucoup de nouveaux ; en multipliant nos connaissances, ils les compliquent, ainsi que le montrerait en particulier l'évolution de la critique flaubertienne depuis Faguet jusqu'aux découvertes de ces quinze dernières années. D'où la nécessité, de temps à autre, de faire le point ; d'où l'utilité de livres comme celui de Jacques Suffel qui, après ses belles études sur A. France, nous offre un *Flaubert* en 150 pages. J'ajoute aussitôt qu'il nous apporte également du nouveau, sous forme d'extraits intéressants de lettres inédites ; il y a là un travail de première main et des recherches personnelles qui ont donné lieu à d'intéressantes trouvailles.

J. Suffel a bien utilisé et présenté les résultats de certaines recherches récentes sur la genèse et les sources de *Madame Bovary*, sur les projets contenus dans les *Carnets* de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, sur la ruine de Commanville et les dernières années de Flaubert, sur ses relations sentimentales. La synthèse est bien ordonnée et ces éléments neufs s'intègrent à ce que nous savions de longue date, modifient, précisent et enrichissent notre vision.

La difficulté d'un semblable ouvrage consiste à faire voir et comprendre l'essentiel, et à signaler l'existence de questions discutées, sans entrer dans le détail des controverses de spécialistes. J. Suffel sur ce point encore mérite des éloges. Il aurait sans doute pu faire allusion aux problèmes que posent la rencontre des deux sœurs Collier et la rédaction des *Mémoires d'un fou*, évoquer celui de « l'affection spécifique » (cf. p. 33 et 35)..., mais il n'hésite point à répondre nettement sur les possibles identifications d'Yonville-l'Abbaye, en rejetant l'hypothèse de Forges.

La méthode suivie, celle de la description biographique coupée de stations littéraires, avec examen des œuvres et étude des réactions de la critique, est classique et permet de ne rien négliger d'important. Toutefois les conclusions générales, auxquelles l'auteur aboutit pages 130-132, me paraissent très pessimistes et je ne le suivrai point sur ce terrain. Mais cette légère divergence ne me fait pas oublier les qualités que J. Suffel a su montrer ; son livre a un double mérite : c'est à la fois une excellente introduction et une précieuse contribution à la connaissance de Flaubert.

CLAUDE DIGEON.

SUZANNE BERNARD, **Mallarmé et la musique.** Paris, Nizet, 1959. Un vol. in-16 de 184 pages.

De Suzanne Bernard, on connaissait l'ouvrage — indispensable — sur le *Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours*. Aujourd'hui nous est proposée une étude sur *Mallarmé et la musique*. Rien ne reconduit au système comme la vision mallarméenne, où le système est le seul élément clair. Le plan de notre livre n'en est que plus net, et plus libératrice la manière dont l'auteur laisse son instinct poétique et musical se dégager de l'espèce de force terrifiante qui l'enveloppe. Nous suivons les pistes pas à pas : balbutiement pseudo - « musical » du Symbolisme sous hypnose Wagnérienne, d'abord. Déjà se noue un complexe de dépassement, mêlé d'une prophétie obscure d'impuissance convertie en orgueil : l'aura malsaine, peut-être, de la Tétralogie. Suit le stade d'initiation. Pour Mallarmé, elle ne s'offre pas en approximations et en métaphores, à l'air libre du moins. (Il faudra dire ce qui, dans l'idée même, est encore métaphore.) Un second chapitre : la genèse de Mallarmé sous le triple sceau de l' « idéalisme » Hégélien-Wagnérien (les fameuses « deux faces de l'Idée »), de l'architecture verbo-ryth-

mique, et de l'esprit Sacral. La notion de Danse s'insère ici à son endroit. Un troisième débat nous fait mesurer les impasses où se condamne avec intrépidité l'homme qui veut ramener son Wagnérisme à la dimension double de l'art sans « hasard » (et sans démesure), et de la « cosmicité » sans imposture : l'entreprise follement complexe étant guidée (sinon d'avance condamnée) par le postulat « Einsteinien » d'une substitution totale. Le Verbe originel, ou donné pour tel, assume le Son musical par la restitution des pouvoirs dont on l'a frustré. C'est le retour triomphant du Logos à l'architecture magique (et rarement définie d'ailleurs) du Cosmos, dont il est — johanniquement — le générateur. Quatre étapes, comme les quatre hauts gradins d'une ascension, d'un désespoir et d'une certitude douloureuse : le dernier chapitre montre Mallarmé arrachant le Verbe à ses habitudes, d'abord, et le faisant faisceau de gemmes, elles-mêmes portant et répercutant les faisceaux de notions comme en leur prisme. La poésie émerge, comme le Phénix, des cendres de la Logique et de la Syntaxe, pour conduire le Verbe à l'espace absolu. (Mais elle retourne à l'étymologie, mieux que Wagner au frêne originel.) Ici, la conquête mallarméenne est décisive. La route est barrée aux « succès faciles d'une poésie de moyenne altitude ». Celle de l'avenir est irréversible et fulgurante. Le « Faune » voit naître alors la tentation orchestrale, et avec elle une déjà sournoise attirance vers des procédés (qui ne se révéleront pas toujours les moins extérieurs) de l'écriture musicale. Avec le sonnet : « A la nue accablante », Mallarmé accomplit ce que nous appellerions son « Voyage d'hiver ». L'hermétisme dégage, en sa fausse obscurité, la raideur vierge de la « notion », quitte d'ailleurs à proposer (les commentateurs s'en tirent comme ils le peuvent) une polyvalence des notions où le Cosmos, interloqué, répond par beaucoup d'échos à la fois. Avec le « Coup de dés » intervient la fameuse « spatialisation » (dirons-nous la « mise en page spatiale » d'espaces inclus dans tout grand lyrisme ? Nous avons fait là-dessus des expériences troublantes.) Intervient la disposition sur deux pages, la figure galactique, comme une métaphore de typographie. Un équilibre visuel s'institue entre les notifications d'idées (les mots-clés traités en « valeurs augmentées », en dimension spatiale) et le raffut animal des mille petits êtres intermédiaires : images, pensées, phonèmes « bifurquants », guirlandes et labyrinthes, idéogrammes fuyants : l'esprit de multiple et de vitesse. Les termes exprimant la notion se détachent par leurs dimensions typographiques (et l'on peut se demander s'il n'est pas suppléé par là à leur insuffisance fluidique, et si le besoin de « mettre plus haut l'antenne » n'est pas révélateur d'un préjugé architectural et cérébral plus que d'une certitude d'efficacité poétique). Parvenus à cette « partition » (dont le principe et la construction restent, en tout état de cause, des conquêtes décisives de la pensée), nous entrevoyons le rêve du Livre — dirais-je l'Apocalypse — en qui se perpétue la hantise de Tétralogie, de culte et de foule : bref, le « rêve Icarien » (c'est Suzanne Bernard qui parle) d'une transparence angélique à mettre par tous les moyens (sauf les malpropres) à la hauteur moyenne étune communauté. Un court postlude mène, après les conclusions, à une d'ude-éclair sur « Mallarmé et les musiciens ».

Il faudrait plus d'espace pour entreprendre une discussion plus étendue avec l'auteur sur les mille aperçus qu'elle laisse transparaître, dans une étude exhaustive, richement informée (méprise-t-elle Gengoux ?), lucide et en tous cas passionnante. Nous aurons occasion de le faire ailleurs. Ici nous semble intervenir la notion d'échec, comme d'une exaltation supérieure des limites et des possibles. En somme, tout se passe depuis lors comme si ce que Mallarmé reprend à la musique pour le refaire, la musique pouvait le faire mieux que lui. Mallarmé apparaît pris tout entier par une ambition ascétique, viciée à sa source par la rouerie wagnérienne (géniale et douteuse, obtenant des communions authentiques sur un plan de mystiques frelatées dans lesquelles un certain besoin humain trouve encore sa part). Rien n'est exaltant comme l'échec apparent (du moins, je le souligne, en littérature) d'une ambition qui a la vérité pour soi : sauf celle (caveant musici) que l'on ne dissociera pas plus le Verbe et le Son l'un de l'autre, que les pôles d'un univers.

Marcel Beaufils.

A. R. Chisholm, **Mallarmé's L'Après-Midi d'un Faune. An exegetical and critical study.** Melbourne University Press, on behalf of The Australian Humanities Research Council, 1958. Une plaq. in-18 de 35 pages.

Disciple et ami du poète australien C.-J. Brennan (le premier poète de langue anglaise à subir profondément l'influence de la poétique mallarméenne), M. A.-R. Chisholm, devenu lui-même le Maître des études françaises en Australie, s'est signalé, dès 1934, par son livre *Towards Hérodiade*, comme un des interprètes les plus autorisés de Mallarmé. Sa monographie sur *L'Après-Midi d'un Faune* apporte, sous une forme élégante et concise, où pas un mot n'est perdu et où la grâce s'unit à la profondeur, une nouvelle contribution importante à la critique mallarméenne. Le texte intégral du poème (moins le v. 36, omis par une fâcheuse erreur typographique) est suivi de cinq chapitres brefs, mais denses, consacrés au décor et à la chronologie, aux thèmes, à l'interprétation, à l'intention, et à la valeur du poème, parfait exemple de la « musicalisation » de la poésie. Certains rapprochements avec les idées sur la musique de Nietzsche et de Schopenhauer, ainsi que certaines remarques sur la musique de ballet, sont des plus suggestives, ouvrant des perspectives très vastes sur la pensée du XIX^e siècle. Si tel détail d'interprétation prête inévitablement à la discussion, cette étude reste néanmoins exemplaire par la finesse, la pénétration et la haute tenue de sa prose critique. Aucune étude antérieure ne jette autant de lumière sur « un des poèmes les plus exquis et les plus réellement poétiques qui aient jamais été écrits » (p. 34).

Lloyd James Austin.

Arthur Rimbaud, **Poésies, Une Saison en Enfer, Illuminations.** Paris, Armand Colin, Coll. « Bibliothèque de Cluny », 1958. Un vol. de XVI-271 p.

Arthur Rimbaud, **Poèmes.** Paris, Hachette, Collection du Flambeau, 1958. Un vol. de 282 p.

Ces deux volumes, d'une présentation excellente sans être luxueuse, viennent s'ajouter aux nombreuses éditions récentes de Rimbaud. Le titre, si lourd qu'il soit, de l'édition Colin, définit assez exactement son contenu, sauf que les vers de l'*Album zutique* sont omis, tandis que *Les déserts de l'amour* trouvent une place, sinon une mention sur la couverture, et que les deux lettres du voyant se glissent, à peine aperçues, parmi les poésies. Le titre de l'édition Hachette, au contraire, est succinct au point de prêter à la confusion, car le contenu de ce volume de « poèmes » (pourquoi pas « œuvres poétiques » ?) est exactement le même que celui de l'édition Colin, à ceci près que les *Ébauches* bibliques y remplacent *Les déserts de l'amour* et que, dans un appendice, la lettre à Banville du 24 mai 1870 est ajoutée aux deux lettres du voyant. Dans l'édition Colin, une préface flamboyante de M. Antoine Raybaud est heureusement complétée par un « calendrier rimbaldien », tandis que dans l'édition Hachette, les notes et commentaires de M. Michel Décaudin (bien plus nourries que les notes très sommaires de l'autre volume) sont aussi utiles que l'introduction brodée autour d'un abrégé de la vie de Rimbaud par M. Pierre Moreau. On peut cependant reprocher à celui-ci un certain romantisme qui, sans doute, le pousse à rehausser le pathétique d'une lettre de Germain Nouveau à Rimbaud en la datant de deux jours après la mort de ce dernier, lorsqu'en réalité cette lettre fut écrite deux ans plus tard. Signalons enfin que les deux éditions placent les *Illuminations* après *Une Saison en Enfer*, sans rien contribuer toutefois au débat sur la chronologie de l'œuvre de Rimbaud, et que toutes deux persistent à ajouter aux *Illuminations* le sous-titre *Painted Plates* en dépit de l'affirmation (que je ne puis que répéter) de mon compatriote M. V. P. Underwood (*R. H. L.*, 1951, p. 198 ; *R. L. C.*, 1955, p. 24) que cette expression (forgée d'ailleurs par Verlaine et non pas par Rimbaud) ne veut rien dire en anglais.

C. Chadwick.

HASSAN EL NOUTY, **Le Proche Orient dans la littérature française de Nerval à Barrès.** Paris, Nizet, 1958. Un vol. in-8° de 340 p.

Un travail important, mais maladroit. M. Hassan el Nouty a voulu compléter, préciser les travaux de J.-M. Carré, et de Mlle Lichtenberger. Il semble ne rien avoir oublié : il cite jusqu'à d'obscures publications, des livres que personne, sans doute, n'a jamais lus ; on lui reprocherait presque un excès de scrupule, la peur de rien oublier : qui se souvient du *Journal de Voyage*, de Léon Paul, 1865, ou du *Memento rimé du pèlerinage* de l'Abbé J. B. Pélerin (le bien nommé), 1891 ? et de B. de Rosebourg qui voulait résoudre « la question d'Alsace-Lorraine par le partage de la Turquie » ? Le critique n'a pas voulu choisir : a-t-il eu raison ? Au lecteur de le dire. A citer certains textes, il fallait la manière.... Je la cherche en vain.

Le texte est mal corrigé : trop de coquilles, et graves ; j'en ai relevé des dizaines que je ne cite pas [1], à quoi bon ? Le style est lâché : que d'images inattendues ! que de formules prétentieuses ! que d'incorrections ! que de contresens ! « Les tentatives de Flaubert et de ses successeurs n'ont pas fait long feu.. ». [2], donc : « ont réussi », puisque : « faire long feu... ». Or le critique ajoute aussitôt que la réussite de Nerval fut « un accident isolé ». Alors ? On lit, p. 58 : « ... ils font nargue de la vérité... ». Que signifie ? P. 12 : *Glazul* pour Gazul.

Échantillons d'images bizarres : « Pour atteindre l'essence du passé, Leconte de Lisle s'attache à un critère principal... », p. 69 ; « ... s'il n'eût été le premier à *colorier* de ses états d'âme un Tableau de Karnak », p. 80 — en terre de Sienne, probablement ? « Le tableau des lieux est rempli d'une foule de petits détails... », p. 177 ; « La quête de Barrès est vicieuse à la base... », p. 194. On multiplierait les exemples [3].

La langue n'est pas sans reproches. Abus d'archaïsmes : « Il se gaudit des litographies *(sic)*... », p. 35 ; « peu chaut à Loti... », p. 120. Mais on écrit : *parution*, p. 26. Incorrections : on écrit *ressort*, p. 274, pour ressortit ; on emploie *hymne* dans un sens profane et on le met au féminin, p. 200. Audaces : Qu'est-ce qu'un manifeste *exonophobe*, p. 201 ? Qu'est-ce que le *Haram*, p. 218, 227, 238 ? Qu'est-ce que, p. 143, le « culte de l'eski » ? Qu'est-ce qu'un *grammate*, même égyptien, même « vieux », p. 177 ? Qu'est-ce qu'une syringe, p. 177 ?

Les vérifications sont difficiles. Le critique, dans ses notes, cite ses auteurs sans aucune précision, de sorte que, dès la première citation, il faut courir à la bibliographie pour savoir de qui ou de quoi il s'agit : un seul exemple, les notes de la page 156. Ajoutons qu'il n'indique pas toujours la première édition d'un livre : d'où plus d'une erreur.

La composition est discutable : l'auteur juxtapose ses idées, chapitre par chapitre et dans chaque chapitre, plus qu'il ne construit. Lorsqu'il en a fini avec un livre, il passe au suivant sans ménager de transition ; il passe de Mallarmé (9 lignes), à Samain (14 lignes), à Anatole France, à Jules Laforgue, à Jean Bertheroy et à Victorien Sardou : voir les pages 181-185 ; le seul lien entre ces auteurs est qu'ils ont parlé de Cléopâtre, de Thaïs et de Salomé. Encore faudrait-il, ici, discuter d'une chronologie discutable... ? Autres exemples, — au hasard ! p. 96-99, 162-169. On dirait des fiches simplement juxtaposées. Le procédé a l'avantage (si c'en est un !) de permettre des énumérations de non-valeurs, ainsi p. 181. — Le désir de n'oublier personne explique peut-être cette maladresse : tant d'écrivains inconnus méritaient-ils l'honneur de quelques lignes ? Mieux aurait valu, en appendice, une liste chronologique.

M. El Nouty tient assez peu de compte de l'ordre des temps. Quel que soit l'ordre qu'il adopte, a-t-il le droit de bousculer l'ordre des ans, et, par

1. Quelques exemples seulement : p. 13, *Bonarpate* ; p. 51, *le* disparate ; p. 64, *Vitellus* ; p. 67, *Lea* Chapelet... pour : le chapelet... ; p. 93, *premiditée* ; p. 123, *d'*effacer pour : s'effacer... ; p. 179, *enrichissement* pour : enrichissent ; p. 199, *Gauthier* pour Gautier ; p. 209, *absoption* ; p. 226, *rallié*, pour : raillé, etc.

2. Même formule, p. 95.

3. Cf. encore, p. 13, le paragraphe commençant par : « Pendant que le thème égyptien... ».

exemple, d'étudier le Sar + Péladan, p. 196, avant Pierre Loti ? On sursaute, même s'il ne s'agit que du « message politique » de ce dernier. Il est vrai que, pour rétablir sans doute l'équilibre, il a parlé de Barrès avant de parler du Sar, et, par conséquent, de Loti.

Autre maladresse : M. El Nouty n'a jamais étudié d'ensemble les grands auteurs (ni souvent les petits) qu'il analyse. On s'étonne de voir Joseph Reinach coupé en deux (si l'on peut dire !), p. 148 et 162. Même sort est réservé à Loti qui fait, certes, l'objet d'un chapitre entier, p. 111-146, mais qui a droit à deux suppléments, l'un pour son « message politique, p. 198 (n'avait-on pas déjà parlé, pourtant, de lui comme d'un panégyriste du sultan ?), l'autre, p. 228, parce qu'il fut un « pèlerin passionné ».... A-t-il gagné à être pareillement écartelé ? Il n'est pas le seul : Robert de Flers est étudié, p. 251 et p. 216 ; André Chevrillon, p. 203 et 217 ; Péladan, p. 196 et 226.

Mais il y a pire. L'étude de M. El Nouty souffre d'une erreur d'orientation fondamentale : son livre est double ; il veut être à la fois une critique des œuvres considérées en elles-mêmes, et une analyse des progrès et des reculs de l'exotisme. J'ai le regret de constater qu'elle n'atteint ni l'un ni l'autre but. Qu'on lise, p. 71, l'analyse du *Roman de la Momie* et l'on jugera. Elle est sévère, elle est bien courte, mais répond-elle à la question ? Définit-elle « l'exotisme » de Gautier ? Rien n'est moins sûr. Et il en est de même en dix endroits [1], à propos d'*Hérodias*, p. 63 ; à propos de la *Tentation de Saint Antoine*, p. 66-67 ; de Leconte de Lisle, p. 69. Revenant à Gautier à propos de son *Constantinople*, p. 87, M. El Nouty parle du « moi » de Gautier, et de son cœur ; mais où est l'exotisme ? S'agissant de Loti, p. 123-124, par exemple, même erreur : l'intéressant, ici, pourtant, ce n'est pas l'homme, c'est la vision qu'il a d'un pays, l'interprétation qu'il en donne ; qu'on lise encore les p. 143-144 et l'on comprendra l'erreur d'optique. Ce n'étaient ni les auteurs ou eux-mêmes, ni chaque livre en soi qu'il convenait d'étudier, c'étaient les thèmes exotiques, faciles à distinguer et à définir.... On a constamment l'impression que l'auteur est à côté de son sujet : qu'importe à l'exotisme que dans le *Mahomet* d'Henri de Bornier les vers soient « méchants » et les chevilles « nombreuses », p. 174 ?

M. El Nouty juge les écrivains et leurs livres plus qu'il ne définit leur notion des hommes et leur vision des choses.... Je crains qu'il n'entre dans son livre je ne sais quelle tendance nationaliste, si j'en juge par la manière dont il apprécie l'œuvre de Barrès, p. 260, et celle dont il parle de « l'annexion » de la Syrie par la France, p. 259. Y eut-il jamais *annexion ?*

J'arrête là mes reproches. Quelques bonnes pages sur Loti (p. 230 et suiv.), peintre du désert, ou sur Miriam Harry, ne compensent pas, je le crains, d'évidentes faiblesses. Les recherches de M. El Nouty ont été longues et sérieuses, certes : il n'a pas su exploiter sa documentation.

P. Jourda.

Gabrielle Savet, **André Suarès, critique.** Paris, Didier, Coll. « Essais et Critiques », 1959. Un vol. in-8° de 187 p.

« J'ai cité dix fois, en le nommant, André Suarès, que personne ne cite, et que personne ne nomme » , assurait Montherlant, dans la manière cinglante qui lui est propre (*Carnet* XXXIII, p. 159). Cette injustice se trouve largement réparée par Mme Gabrielle Savet dans son *André Suarès, critique*, qui revêt souvent l'aspect d'une mosaïque de citations.

Cette thèse, soutenue devant une universisé américaine, se présente comme une introduction objective et documentée à la connaissance de Suarès. Une première partie étudie sa doctrine, la seconde procède à l'analyse de son œuvre critique. On peut regretter le caractère par trop scolaire de cette seconde partie où, sous le titre « Littérature », sont passés en revue, chapitres I et II : Grands portraits, Portraits divers, Petits portraits. Cette distinction, dont on ne sait trop si elle porte sur le format ou sur la qualité de l'œuvre, paraît quelque peu arbitraire ; on songe malgré soi aux guides

1. Pourquoi parler de *Madame Bovary*, p. 38 ? Et de quelle façon !

de musées affectant d'un ou deux astérisques les tableaux dignes de retenir l'attention. Bien convaincue à juste titre que, dans ces différents portraits, Suarès mettait autant de lui-même que de son modèle, Mme Savet n'a pas manqué de faire ressortir les affinités que chacune de ces « âmes-sœurs » présentait avec son auteur : mais elle n'a pu, ce faisant, éviter de fâcheuses redites que le choix d'un autre plan lui eût épargnées.

Quoi qu'il en soit, ce « catalogue » a le mérite de résumer consciencieusement et dans une langue facile [1] les idées de Suarès sur tel et tel de ses « dieux » : Ibsen, Shakespeare ou Cervantès, par exemple. On reste frappé de l'éclectisme de ce critique « européen » — titre que méritera également Charles Du Bos — à une époque où, sauf exception, seuls les écrivains français avaient en ce domaine droit de cité.

Cette caractéristique méritait d'être mise en valeur. Il est d'autres points où Mme Savet eût pu s'attacher à déceler plus précisément ce qui est l'apport propre à Suarès ; on peut s'étonner qu'elle n'ait qu'ébauché un rapprochement avec A. Gide (p. 38), qui s'imposait pourtant ailleurs à plus d'un titre (par exemple, les dires de Suarès rapportés p. 33 sur le protéisme de l'artiste ; p. 51, sur le romantique et le classique ; p. 76, sur son goût de l'ellipse, appelaient la comparaison avec ceux de Gide). A l'égard de Dostoïevsky, Mme Savet n'a pas esquivé la confrontation déjà établie par Gide dans son *Journal* (mais, pourquoi se contente-t-elle d'assurer que ce passage figure « à la date de 1921 », alors qu'il est intercalé entre deux journaux de décembre 1921 ?). Encore Mme Savet cite-t-elle incomplètement le fragment en question et dédaigne-t-elle de répondre aux objections énoncées par Gide autrement que par une affirmation gratuite : « La lecture (de l'essai de Suarès sur Dostoïevsky) suppose au contraire une familiarité considérable avec l'œuvre de ce romancier. » De preuve, point.

Les derniers chapitres de cette étude sont consacrés aux Beaux-Arts et c'est ici assurément que Suarès a fait œuvre nouvelle ; car, si Walter Pater avait remis en honneur l'Italie dans *The Renaissance*, les critiques d'art français ne l'avaient guère suivi dans cette voie. Avec *Le Voyage du Condottière*, Suarès prend la relève, en louant, par exemple, « Piero le Grand », comme il a surnommé le peintre d'Arezzo.

De format si modeste que soit cette étude, on ne peut que s'étonner des proportions dérisoires de la conclusion qui tient en une page. On est en droit d'affirmer que Suarès méritait une étude critique plus poussée, plus fortement structurée — plus « suarésienne » enfin que celle de Mme Savet. Ce travail manque de relief ; y fait aussi défaut une interprétation qui rende mieux compte de cette curieuse figure. Parlant des descriptions contenues dans *Le Voyage du Condottière*, Mme Savet assure : « Au lieu de consister en une énumération de détails successifs, elles offrent au premier plan quelques traits bien marqués qui éclairent les autres caractéristiques et leur donnent de la cohésion : tout comme si le portraitiste choisissait dans le visage de son modèle certains traits significatifs plus que tous les autres, par conséquent, bien à lui, et uniques par là. » Et c'est justement ce que l'on chercherait en vain dans cette monographie.

Michèle Leleu.

1. Où l'on déplore toutefois quelques anglicismes (ainsi : « Il ne l'emploie pas dans sa connotation habituelle », p. 34).

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines] *France*, 50 NF — *Étranger*, 60 NF.

Tirages à part (3e partie) :	*France*	*Étranger*
— Sociologie	18 NF	23 NF
— Histoire des Sciences et des Techniques	12 NF	16 NF
— Psychologie	22 NF	25 NF

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, Ve. C. C. P. Paris 9131-62 Tél. DANton 87-20.

II - OUVRAGES

Les Cahiers de Paul Valéry

Environ 32 volumes d'environ 1000 pages, format 21 × 27.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, *non vendus par volumes séparés.*

Volumes : 1° reliés, 1 600 NF (640 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 1 740 NF (780 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). A la fin de 1959, 12 volumes parus. Au tome X, 18 aquarelles de l'auteur reproduites en couleurs.

Œuvres complètes de Malebranche (Direction : André Robinet)

(En coédition avec la Librairie J. Vrin, 6, place de la Sorbonne, Paris, Ve.)

Ces œuvres seront publiées sous forme de 20 tomes. Sont actuellement parus :

Tome V. — *Traité de la Nature et de la Grâce*, par G. Dreyfus (1958, pp 6-LVIII-228) ..... 24 NF

Tome X. — *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, par H. Gouhier et A. Robinet (6-XXIV-254) ..... 24 NF

Tome XV. — *Entretien d'un Philosophe chrétien et d'un Philosophe chinois*, par A. Robinet (1958, pp. 6-XXXIV-92) ..... 9 NF

Tome XVI. — *Réflexions sur la prémotion physique*, par A. Robinet (1958, pp. 6-XXII-228) ..... 18 NF

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

XXXVII. — *Les Machines à calculer et la Pensée humaine*, 20 NF.

LXV. — *L'analyse factorielle et ses applications* (relié pellior), 15 NF.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1960.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions latines et françaises du Département des manuscrits pendant les années 1951-1957. Inventaire sommaire, par Suzanne Solente [extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1959]. — Paris, 1960.

— Bailhache (Georges). — Bibliographie des inventaires, répertoires et guides d'archives publiés du 1er juillet 1959 au 30 juin 1960. — *Gazette des Archives*, 3e trimestre.

— Duboscq (Guy). — Les Archives départementales en 1957-1958 et 1958-1959. — *Gazette des Archives*, nos 29 et 30, 2e et 3e trimestres.

— Voir : *Divers* (Théâtre).

DIVERS

Divers. — * Cohn (Robert Greer). — The Writer's way in France. — Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1960.

— * Le Hir (Yves). — Rhétorique et stylistique (Publications de la Faculté des lettres et des sciences humaines de Grenoble. No 22). — Presses Universitaires, 1960.

— * Lehrmann (Cono Charles). — L'Élément juif dans la littérature française. * Des origines à la Révolution (« Présence du judaïsme »). — A. Michel, 1960.

— * Ruyssen (Théodore). — Les Sources doctrinales de l'internationalisme. T. II. De la paix de Westphalie à la Révolution française. — Presses Universitaires, 1958.

— * Thierry (Jean-Jacques). — Dictionnaire des auteurs de la Pléiade. Avertissement de Roger Nimier. — Gallimard, 1960. [Voir C. R. de : Jean-Louis Cornuz, *Études de lettres*, octobre-décembre.]

— * Dizionario universale della letteratura contemporanea. Vol. II, E-K. — Milano, A. Mondadori Editore, 1960.

— * Guide des prix littéraires. 4e éd. revue et complétée. — Paris, Cercle de la Librairie, 1960.

Académies. — Albert-Buisson (François). — Napoléon et l'Institut. — *RDM*, 15 octobre.

— Mireaux (Émile). — L'Académie des sciences morales et politiques en 1848. — *RDM*, 1er janvier 1961.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Anthologies. — Boase (A. M.). — Tradition and revaluation in the French anthology, 1692-1960. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

Baroque. — Geers (G. J.). — Towards the solution of the Baroque problem. — *N*, Oktober.

Bibliophilie. Livre. — * Ritter (Fr.). — Répertoire bibliographique des livres imprimés en Alsace aux XVe et XVIe siècles. IIIe partie. Catalogue des incunables ne figurant pas à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. — Strasbourg, Éd. P. H. Heitz, 1960.

— * Ritter (Fr.). — Répertoire bibliographique des livres imprimés en Alsace aux XVe et XVIe siècles. IVe partie. Catalogue des livres du XVIe siècle ne figurant pas à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. — Strasbourg, Éd. P. H. Heitz, 1960.

— Millot (J.). — Les écrivains et la bibliophilie. — *BB*, no 1.

Influences. — Gullace (Giovanni). — The French writings of G. d'Annunzio. — *CL*, Summer.

— Hayne (David-M.). — Les lettres canadiennes en France. — *Revue de l'Université Laval*, novembre, décembre 1960, janvier 1961.

— Laffitte (Sophie). — Tolstoï et les écrivains français. — *E*, novembre-décembre.

Langue. — * Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français. Datations et documents lexicographiques. Fasc. I. A, 1re série. Publiés par B. Quemada (« Publications du centre d'étude du vocabulaire français »). — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 29, Les Belles lettres, 1959.

— Voir : *Brunot (F.).*

Littérature d'outre-mer. — Delmelle (Joseph). — Les littératures françaises de l'extérieur. Notes sur l'Australie et la Nouvelle-Calédonie. — *Le Thyrse*, décembre.

Littératures régionales. — * Gourvil (Francis). — Langue et littérature bretonnes. 2e éd. (Coll. « Que sais-je ? ». No 527). — Presses Universitaires, 1960.

Mélanges. — * Anet (Daniel). — Du sacré au profane, du logique à l'absurde, de la fatalité au hasard [Racine, Giraudoux, Gide...]. — Genève, Perret-Gentil, 1960.

— * Balmas (Enea). — Situazioni e profili, con una prefazione di Diego Valeri [Gide, Sartre, Jouhandeau, Gracq, Camus]. — Milano-Varese, Istituto editoriale Cisalpino, 1960. [Communiqué par A. Pizzorusso.]

— * Barjon (Louis). — Mondes d'écrivains. Destinées d'écrivains [Zola, Mistral, La Varende, Suarès, Saint-Exupéry, Camus, etc.]. Préface de Gabriel Marcel. — Casterman, 1960.

— * Macchia (Giovanni). — Il Paradiso della ragione. Studi letterari sulla Francia [Malherbe, Corneille, Boileau, Mme de La Fayette, Crébillon fils, Laclos, Constant, Chateaubriand, Stendhal, Baudelaire, Valéry, Gide, Radiguet...]. — Bari, Editori Laterza, 1960. [Communiqué par A. Pizzorusso.]

— * Nisin (Arthur). — Les Œuvres et les siècles [Virgile, Dante et nous. — Heurs et malheurs de Ronsard. — Polyeucte...]. — Éditions Universitaires, 1960.

— * Picon (Gaëtan). — L'Usage de la lecture. Du cardinal de Retz à Pierre Reverdy. Études critiques [Retz, Sade, Baudelaire, Gide, Éluard, Camus...]. — Mercure de France, 1960. [Voir : E. Henriot, « Une leçon de critique et de lecture », *Le Monde*, 28 décembre.]

— * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle upon Tyne, University of Durham, King's College, 1960.

Poésie. — * Parent (Monique). — S[t] John Perse et quelques devanciers. Études sur le poème en prose [La technique du poème en prose : A. Bertrand, F. Jammes, A. Gide, P. Fort...]. — (Bibliothèque française et romane. Études littéraires. I.) — Klincksieck, 1960.

— Merlateau (Pierre). — Faut-il tuer la rime ? — *Les Humanités*. Classes de lettres (sections classiques), mars.

Roman. — Bésanger (Pierre). — Cinéma et roman. — *Image et son*, avril.

— Zéraffa (Michel). — Personnage et personne dans le roman français. — *Revue d'esthétique*, janvier-juin 1959.

Stylistique. — Elwert (W. Th.). — L'emploi de langues étrangères comme procédé stylistique. — *RLC*, juillet-septembre.

Tables de revues. — * Maufront (N.). — Index du *Bulletin de l'Association G. Budé* (1944-1955) et des *Lettres d'humanité* (1942-1955).— Les Belles lettres, 1960.

Théâtre. — * Dhomme (S.). — La Mise en scène contemporaine, d'A. Antoine à B. Brecht (« L'Activité contemporaine »). — F. Nathan, 1959.

— * Dussane. — La Comédie française (Coll. « Diagonales »). — Hachette, 1960.

— * Horn-Monval (M.). — Répertoire bibliographique des traductions et adaptations françaises du théâtre étranger du XV[e] siècle à nos jours. Préface de J. Cain. T. I : Théâtre grec antique. — C. N. R. S., 1958.

— * Réalisme et poésie au théâtre. Études... réunies et présentées par Jean Jacquot (Conférences du Théâtre des Nations. 1957-1959. Entretiens d'Arras. 1958). — Éd. du C. N. R. S., 1960.

— * Teatro francese, a cura di Italo Siciliano (Collez. « Teatro di tutto il mondo »). — Milano, « Nuova Accademia » Editrice, 1959, 3 vol. [C. R. de : Pierre Moreau, *RLC*, octobre-décembre].

— Bayer (Raymond). — Structure du drame [posthume]. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Bertin (Pierre). — Le Conservatoire des Comédiens. — *RP*, janvier 1961.

— Chancerel (Léon). — Le masque et le jeu masqué. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Charneau (Raymond). — Le théâtre et le beau langage. — *Les Humanités*. Classes de lettres (sections classiques), mars.

— Chevalley (Sylvie). — Recherches théâtrales. Thèses de doctorat soutenues et en préparation dans les Universités de France, 1944-1959. — *Theatre Research*, n[os] 2 et 3.

— Christout (Marie-Françoise). — Le merveilleux dans le ballet académique [résumé d'une communication, 21 juin 1958]. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars 1959.

— Dubu (Jean). — De quelques rituels des diocèses de France au XVII[e] siècle et du théâtre (II). — *L'Année canonique*, t. VI, 1959.

— Gouhier (Henri). — Remarques sur le « théâtre historique ». — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Marceau (Marcel). — L'art de la pantomime. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Rosen (Claude-Émile). — L'éclairage et le réalisme théâtral. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Schuhl (Pierre-Maxime). — Théâtre intérieur. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Veinstein (André). — Nouvelles 'perspectives de recherches à partir du réalisme. — [In] * Réalisme et poésie au théâtre. — Éd. du C. N. R. S., 1960.

XV^e SIÈCLE

Divers. — Cigada (Sergio). — Studi su Charles d'Orléans e François Villon relativi al ms. B. N. fr. 25 458. — *SF*, maggio-agosto.

— Frappier (Jean). — C. R. de : J. Rasmussen. *La Prose narrative française du XV^e siècle...* (Copenhague, 1958). — *RHLF*, octobre-décembre.

Gerson (J.). — Combes (Mgr André). — Facteurs dissolvants et principe unificateur au concile de Constance [G. et le Concile de C.]. — *La Pensée catholique*, n° 70.

— Glorieux (Palémon). — Le chancelier G. et la réforme de l'enseignement. — [In] * Mélanges offerts à E. Gilson (Études de philosophie médiévale. Hors série). — Toronto-Paris, J. Vrin, 1959.

— Liebermann (Max). — Chronologie gersonienne *(suite)*. IX. J. G. et Philippe de Mézières. — *Romania*, n° 3.

Villon (F.). — Vaultier (Roger). — V. et la médecine de son temps. — *La Presse médicale*, 25 décembre.

— Voir : *XV^e siècle. Divers.*

XVI^e SIÈCLE

Divers. — * Clements (Robert J.). — The Peregrine muse. Studies in comparative Renaissance literature [Desportes and Petrarch ; Literary theory and criticism in Scaliger's *Poemata* ; Marguerite de Navarre and Dante...]. — (University of North Carolina studies in the Romance languages and literatures. 31.) — Chapel Hill, University of N. C. Press. (1959.)

— * La Gente poitevinerie. Recueil de textes en patois poitevin du XVI^e siècle. Édition avec introduction, notes et glossaire par J. Pignon (Bibliothèque du « français moderne »). — Éd. d'Artrey, 1960.

— Giddey (Ernest). — Les conditions matérielles et spirituelles du voyage d'Italie à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle. — *Études de lettres*, octobre-décembre.

— Hornik (Henry). — Three interpretations of the Renaissance française. — *Studies in the Renaissance*, vol. VII.

— Reulos (Michel). — L'Université de Paris au XVI^e siècle. — *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, n° 14, 1960.

— Richter (Bodo L. O.). — French Renaissance pamphlets in the Newberry Library. I. The debate between Philippe Du Plessis Mornay and Louis Dorléans. — *SF*, maggio-agosto.

— Wilson (D. W.). — Contraries in 16th century scientific writing in France. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

Bibliophilie. Livre. — Guignard (Jacques). — J. Grolier et la reliure en France au XVI^e siècle. — *Art de France.* Revue annuelle de l'art ancien et moderne, n° 1, 1961.

Poésie. — Giudici (Enzo). — Studi recenti sull' *École lyonnaise.* — Estratto da *Le Lingue straniere*, luglio-agosto.

— Saulnier (V.-L.). — Charles-Quint traversant la France : ce qu'en disent les poètes français. — [In] * Les Fêtes de la Renaissance. Fêtes et cérémonies au temps de Charles-Quint. — Éditions du C. N. R. S., 1960.

Théâtre. — Lawton (H. W.). — 16th century French tragedy and catharsis. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

Aubigné (A. d'). — Laurent (M.). — Explication française. Une frénésie baroque : un poème d'amour d'A. d'A. — *L'École*, 19 novembre.

Badius (C.). — Chaix (Paul). — Conrad B., imprimeur et pasteur. — *Musées de Genève*, novembre-décembre.

Bèze (Th. de). — Bergier (Jean-François). — Un événement attendu. La correspondance de Th. de B. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. IV.

Bodin (J.). — Mesnard (Pierre). — État présent des études bodiniennes. — *Filosofia*, novembre.

Calvin (J.). — Kreck (Walter). — Parole et esprit selon C. [publié en allemand dans * Festschrift fur Günther Dehn, Neukirchen, 1957]. — *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, n° 3.

Du Bellay (J.). — Voir : *Ronsard (P. de).*

Malherbe. — Lagrevol (Henri de). — Comment utiliser M. en classe de seconde ? — *IL*, novembre-décembre.

Marot (C.). — * C. M. — *L'Enfer*, texte de 1549, a cura di M. Françon. — Boston, G. K. Hall, 1959.

Montaigne. — Busson (Henri). — M. et son cousin [le P. Martin Antoine del Rio]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Daniel-Rops. — M. chrétien et sa sainte nièce. — *BAM*, juillet-septembre. [Voir aussi *Ecclesia*, novembre.]

— Frame (Donald M.). — New light on M.'s trip to Paris in 1588. — *RR*, October.

— Françon (Marcel). — Une note sur M. et l'Italie. — *Italica*, September.

— Gardeau (M^me L.). — Les moulins de la seigneurie de M. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 3^e fascicule.

— Hay Gillies (Camilla). — Julian the Apostate in M. and Vigny. — *MLR*, October.

— Stegmann (André). — M. critico del pensiero umanesimo. — *Filosofia*, ottobre.

Rabelais. — Brethé (Émile). — Un rabelaisant excessif. Benjamin Fillon. — *La Revue du Bas-Poitou*, septembre-octobre.

— Françon (Marcel). — Importance des sources folkloriques de Gargantua et de Pantagruel. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, juillet-septembre.

— Grève (Marcel de). — La légende de Gargantua en Angleterre au XVI^e siècle. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 3.

— Spitzer (Leo). — R. et les « rabelaisants ». — *SF*, settembre-dicembre.

Ronsard (P. de). — * Satter-Thwaite (Alfred W.). — Spenser, R. and Du Bellay. A Renaissance comparison. — Princeton, N. J., Princeton University Press, 1960.

— Voir : *Divers.* Mélanges (A. Nisin).

Scève (M.). — Coleman (Dorothy). — Some notes on S. and Petrarch. — *FS*, October.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — * Bar (Francis). — Le Genre burlesque en France au XVII^e siècle. Étude de style. — Éd. d'Artrey, 1960.

— * Gowan (C. D'O.). — The background of the French classics. — London, Harrap, 1960.

— Dubois (E. T.). — Some definitions of the sublime in 17th century French literature. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

Bibliophilie. Livre. — Michel (Joseph). — Le livre et la curiosité au Grand siècle. Bibliothèques et bibliothécaires au XVII^e siècle (II). — *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon*, janvier-juin.

Jansénisme. — Ceyssens (Lucien), o. f. m. — Les progrès de l'anti-jansénisme aux Pays-Bas (1647-1656). — *Chroniques de Port-Royal*, n° 10, 1959.

— Orcibal (Jean). — Angélique de Saint-Jean devant les « portes de la nuit ». — *TR*, novembre.

Langue. — * Dubois (J.) et Lagane (R.). — Dictionnaire de la langue française classique. Préface de P. Clarac. — E. Belin, 1960.

Poésie. — Laurent (Marcel). — Explication française. Le thème de la belle matineuse dans la poésie précieuse [Du Bellay, Claude Malleville, Voiture]. — *L'École*, 3 décembre.

Spiritualité. — Cognet (Louis). — « Esprit » : [chez les auteurs spirituels français du XVII^e siècle]. — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. 28-29, col. 1233-1246. — Paris, Beauchesne, 1960,

— Leclercq (Dom Jean), o. s. B. — Spiritualité vanniste et tradition monastique. — *Revue d'ascétique et de mystique*, juillet-septembre.

— Vial (Fernand). — C. R. de : A. Vermeylen, *S^te Thérèse en France au XVII^e siècle* (Louvain, 1958). — *RR*, December.

Théâtre. — * *Le Docteur amoureux.* Comédie du XVII^e siècle, présentée par A. J. Guibert (« Textes littéraires français ». 91). — Genève, Droz ; Paris, Minard, 1960.

— Krauss (Werner). — Das Ende des christlichen Märtyrers in der Klassischer Tragödie der Franzosen. — [In] * Studien und Aufsätze (« Neue Beiträge zur Literaturwissenschaft ». Bd. 8). — Berlin, Rütten und Loening, 1959.

Barré (le P.). — Poutet (Yves). — Une lettre inédite du P. Nicolas B. — *Revue d'ascétique et de mystique*, juillet-septembre.

Bayle (P.). — Vancourt (Raymond). — La religion de B. — *Critique*, octobre.

Beroalde de Verville. — Voir : *Martin du Gard (R.).*

Bérulle (P. de). — Riga (R. P. Marcel). — Le cardinal de B. et son action [n° spécial, avec une bibliographie sommaire]. — *Les Cahiers de S^t Martin* (Pontoise), n^os 26-27, hiver 1959-printemps 1960.

Bossuet (J.-B.). — * Truchet (Jacques). — La Prédication de B. Étude des thèmes. — Éditions du Cerf, 1960, 2 vol.

— Dupriez (Bernard). — B. et la Bible [résumé thèse doctorat Université de Paris, 24 juin 1959]. — *AUP*, juillet-septembre.

Chapelain (J.). — Nicoletti (Gianni). — Ricerche sull' italianismo nella Francia dell' età barocca. L'italianismo di C. I. La « Querelle du Cid ». — II. Les *Sentiments de l'Académie.* — *SF*, maggio-dicembre.

Coipeau-Dassoucy (Ch.). — Schmidt (Albert-Marie). — D. ou le devoir d'irrévérence. — *Les Lettres nouvelles*, octobre.

Corneille (P.). — Ginestier (Paul). — *Polyeucte*, essai de critique esthétique. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Morel (Jacques). — Le jeune C. et le théâtre de son temps. — *IL*, novembre-décembre.

— Stackelberg (Jürgen Frhr. v.). — Tacitus und die Bühnendichtung der französischen Klassik. Eine quellenkritische Studie zu C^{s} *Othon* und Racines *Britannicus.* — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Oktober.

— Voir : *Divers.* Mélanges (A. Nisin).

Descartes (R.). — Arnold (Paul). — D. et les Rose-Croix. — *MF*, octobre.

— Closset (Fr.). — Kende R. D. de Nederlandse taal ? — *RLV*, n° 6.

— Fitz Gerald (Desmond J.). — D. : defender of the faith. — *Thought*, Autumn 1959.

Duval (A.). — Cognet (L.). — A. D. — [In] * Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 82, col. 1213-1216. — Letouzey, 1960.

Duvergier de Hauranne (J.-A.). — Orcibal (Jean). — J.-A. D. de H. — [In] * Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 82, col. 1216-1241. — Letouzey, 1960.

Fénelon. — Gallouedec-Genuys (Françoise). — F. et les États. — [In] * Album Helen Maud Cam.... Études présentées à la Commission internationale pour l'histoire des assemblées d'États. — Louvain, Publications universitaires ; Paris, Éd. B. Nauwelaerts, 1960.

— Gendry (S.). — F. en Saintonge. L'affaire du ministre Mariocheau. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 3^{e} fascicule.

François de Sales (S^{t}). — Rafferty (Rev. D. A.). — S^{t} Francis of S., devout humanist. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

Gourville (J.). — * Freudmann (Félix R.). — L'étonnant G. (1625-1703). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

Jean-Baptiste de La Salle (S^{t}). — F. Attale-Marie. — J.-B. de La S. et la langue française. — *Entre nous* (Cahiers trimestriels de documentation et d'information), juillet-septembre.

La Fayette (M^{me} de). — Durry (Marie-Jeanne). — M^{me} de La F. — *MF*, octobre.

La Fontaine (J. de). — Clarac (Pierre). — Les *Fables* de La F. de l'école primaire à la Sorbonne. — *Bulletin de la Société française de pédagogie*, octobre.

Le Maistre de Sacy (L.-I.). — Delassault (G.). — Lettres de Louis-Isaac de M. de S. — *Chroniques de Port-Royal*, n° 10, 1959.

Malebranche. — * M. — Œuvres complètes. Tome XVII. 1. Pièces jointes. Des lois du mouvement. — Polémique avec Regis. — Les petites Méditations. Polémique avec le Valois. Écrits divers. Publiés par Pierre Costabel, Armand Cuvillier, André Robinet (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1960.

Molière. — Courville (Luce). — Une nouvelle signature de M. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Hubert (Judd D.). — The comedy of incompatibility in M'.s *Don Garcie de Navarre*. — *MLQ*, September.

— Reynaud (Jacques). — M. et l'infamie des comédiens au XVIIe siècle. — *Les Cahiers de St Martin* (Pontoise), nº 25, automne 1959.

Pascal (B.). — * B. P. — L'*Entretien* de P. et Sacy, ses sources et ses énigmes. Textes, notes et commentaires par Pierre Courcelle (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1960.

— * Alfieri (Vittorio Enzo). — Il problema P. (« Il Mosaico del pensiero »). — Milano, Nuova Accademia Editrice, 1959.

— * Jerphagnon (Lucien). — P. (Coll. « Chrétiens d'hier et d'aujourd'hui »). — Les Éditions ouvrières, 1960.

— Gouhier (Henri). — P. et la signature du formulaire en 1661. II. Le sens du conflit. — *SF*, maggio-agosto.

— Poggioli (Renato). — P.'s classicism : psychological, aesthetic, and scriptural. — *Harvard Library Bulletin*, Autumn.

— Pucelle (Jean). — La politique de P. et la doctrine des trois ordres. — *Chroniques de Port-Royal*, nº 10, 1959.

Quesnel (P.). — * Tans (J. A. G.). — Pasquier Q. et les Pays-Bas (« Publications de l'Institut français d'Amsterdam »). — Groningue-Paris, 1960.

Racine (J.). — Lacretelle (Jacques de). — Aspects de R. — I. De la *Thébaïde* à *Britannicus*. — II. De *Bérénice* à *Athalie*. — *RDM*, 1er, 15 janvier 1961.

— Bonnacorso (G.). — Rileggendo il *Racconto di Teramene*. — Estr. da *Il Verri*, dicembre 1959. [Signalé par *SF*.]

— Bonnet (Paul). — Les diverses manières d'appeler Néron dans *Britannicus*. — *Bulletin de liaison racinienne*, nº 6, 1958.

— Bouffard (Odoric). — Un révolté classique : Néron de *Britannicus*. — *Culture*, septembre.

— Butler (Philip F.). — R. et Théophile. — *Bulletin de liaison racinienne*, nº 6, 1958.

— Coulet (Henri). — L'*Innamoramento* dans les tragédies de R. — *Bulletin de liaison racinienne*, nº 6, 1958.

— Dubu (J.). — Raymundi Picard Corpori Raciniano addenda. — *Bulletin de liaison racinienne*, nº 6, 1958.

— Jauss (Hans Robert). — Rs *Andromaque* und Anouilhs *Antigone* (klassische und moderne Form der französischen Tragödie). — *Die neueren Sprachen*, H. 9.

— Martin (Victor). — R. admirateur de Ménandre. — [In] * Studi in onore di Luigi Castiglioni. Tome II. — Firenze, Sansoni, 1960.

— Pommier (Jean). — Un nouveau R. [R. Jasinski, *Vers le vrai R.*, Paris, 1958]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Pommier (Jean). — [Le théâtre de R., résumé d'un cours...]. — *Annuaire du Collège de France*, 1960.

— Ridgway (M.). — *Athalie* vue par Voltaire. — *Bulletin de liaison racinienne*, nº 6, 1958.

— Souriau (Étienne). — Paysages shakespeariens et paysages raciniens. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Stegmann (André). — R. : tardive apothéose d'un âge et d'un âge nouveau. — *Bulletin de liaison racinienne*, nº 6, 1958.

— Voir : *Corneille (P.)*.

Saint-Évremond. — Ternois (René). — S.-É., gentilhomme normand. — *Annales de Normandie*, octobre.

Sévigné (Mme de). — Marcu (Eva). — Mme de S. and her daughter. — *RR*, October.

Simon (R.). — * Steinmann (Jean). — Richard S. et l'origine de l'exégèse biblique. — Desclée de Brouwer, 1960.

Thomassin (le P.). — Clair (Pierre). — Juilly d'autrefois. Le P. Louis T. à l'Académie de Juilly (1647-1648). — *Les Chroniques de Juilly*, nº 30, juillet 1959.

Tristan l'Hermite. — Abraham (Claude K.). — Un poète de la nature au XVIIe siècle : T. l'H. — *FR*, October.

Viau (Th. de). — Voir : *Racine (J.)*.

Vincent de Paul (St). — * St V. de P. — Entretiens spirituels aux missionnaires. Textes réunis et présentés par André Dodin, c. m. — Éditions du Seuil, 1960.

— * Dodin (A.). — St V. de P. et la charité (Coll. « Maîtres spirituels »). — Éditions du Seuil, 1960.

— Dodin (A.), c. m. — Sermon de St V. de P. sur le catéchisme. Présentation historique et littéraire. — *Catéchèse*, nº 1, octobre.

— Folliet (Joseph). — Pour le centenaire de M. Vincent. — *Chronique sociale de France*, 15 novembre.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — * Albert-Buisson (François). — Les Quarante au temps des lumières (Coll. « Les Quarante »). — A. Fayard, 1960.

— * Lough (John). — An introduction to 18th century France. — London, Longmans, 1960.

— Étiemble. — La Chine et le siècle des lumières. — *Cahiers pédagogiques*, nº 23, 15 octobre.

— Krauss (Werner). — Einführung in das Studium der französischer Aufklärung. — [In] * Studien und Aufsätze (Neue Beiträge zur Literaturwissenschaft. Bd. 8). — Berlin, Rütten und Loening, 1959.

— Vanderschveren (Bernadette). — Les premières années du *Journal général de l'Europe* [de Pierre Lebrun]. — *La Vie wallonne*, 4e trimestre.

— Weil (F.). — C. R. de : * *Dictionnaire des lettres françaises*. Le XVIIIe siècle (Paris, 1960). — *SF*, settembre-dicembre.

Théâtre. — Duvignaud (Jean). — La Révolution, théâtre tragique. — [In] * Réalisme et poésie au théâtre. — Éd. du C. N. R. S., 1960.

Baculard d'Arnaud (F. T.). — Derla (Luigi). — Il teatro di B. d'A. — *SF*, settembre-dicembre.

Beaumarchais (P. C. de). — * P. C. de B. — Théâtre. Présenté et annoté par Pascal Pia. Tome I. Eugénie. Les Deux amis. Le Barbier de Séville (Théâtre français. XVIIIe siècle). — Paris, Club français du livre, 1960.

— * Van Tieghem (Philippe). — B. (« Écrivains de toujours ». N° 51). — Éditions du Seuil, 1960.

— Virolle (R.). — La gaîté dans les comédies de B. — *L'École*, 3 décembre.

Bernardin de St Pierre. — * Ruffini (M.). — Le prime traduzioni in neogreco da B. de St P. — Bra, Istituto tecnico-commerciale « E. Guala ». Annuario dell'anno scolastico cinquantenario 1958-1959. [Signalé dans *SF.*]

Casanova (J.). — * J. C. — Mémoires. Tome III. 1763-1774. Texte, notes et variantes, appendices, index général des noms établis et présentés par Robert Abirached (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960.

— Mars (Francis L.). — C. et le pharaon. — *Le Cerf volant*, n° 32, octobre.

Chamfort. — * C. — Œuvres.... Présentées selon une classification nouvelle, choix d'essais, lettres et dialogues, avec une introduction, des notes et des appendices, par Claude Roy (Club français du livre. Les Portiques. 65). — Club français du livre, 1960.

— Dagorne (René). — La syphilis de C. — *Archives médico-chirurgicales de Normandie*, novembre.

— Voir : *Stendhal.*

Chénier (A.). — Scarfe (F.). — Concerning a letter from the « ministre de la Justice » to A. C. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

Choderlos de Laclos. — Derla (Luigi). — Questioni di critica laclosiana. — *SF*, maggio-aprile.

— Laufer (R.). — La structure dialectique des *Liaisons dangereuses*. — *La Pensée*, septembre-octobre.

— Mead (William). — *Les Liaisons dangereuses* and moral « usefulness ». — *PMLA*, December.

— Owen Aldridge (Alfred). — Essai sur les personnages des *Liaisons dangereuses* en tant que types littéraires. — *Archives des lettres modernes*, n° 31, 1960, n° 3.

— Wolpe (Hans M. J.). — Le double jeu des *Liaisons dangereuses*. — *Romanische Forschungen*, H. 1-2.

— Voir : *Stendhal.*

Diderot (D.). — * Massiet du Biest (Jean). — Angélique D. — Paris, l'auteur, 10, rue Lentonnet, [1960].

— * Dieckmann (H.) et Seznec (Jean). — D. et Falconet. Correspondance : les six premières lettres, avec variantes, notes et introduction (Analecta Romanica. Beihefte zu den *Romanische Forschungen*. H. 7). — Frankfurt a/Main, V. Klostermann, 1959.

— * Doolittle (James). — Rameau's nephew. A study of D.'s *second satire*. — Genève, E. Droz, 1960.

— Donal O'Gorman (George). — D.'s *satire première* : a critical study [Thèse Columbia University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 4, October.

— Duchet (Michèle). — D. collaborateur de Raynal : à propos des « Fragments imprimés » du fonds Vandeul. — *RHLF*, octobre-décembre.

— May (Gita). — D. and Burke : a study in aesthetic affinity. — *PMLA*, December.

Encyclopédie. — Venturi (F.). — Discussioni su alcune pagine d'antologia. — *Rivista storica italiana*, 1959, fasc. II.

Fougeret de Monbron. — Broome (J. H.). — Autour d'une épigraphe. Byron et F. de M. — *RLC*, juillet-septembre.
— Voir : *Voltaire.*

Grimm (F.). — Monty (Jeanne Ruth). — F. M. G., critique littéraire de ses contemporains [Thèse The Ohio State University, 1960 ; French text]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 4, October.

Huber (M.). — Perrochon (Henri). — Marie H. la Lyonnaise. — *Études de lettres*, octobre-décembre.

Jaucourt (le chevr de). — Lough (J.). — Louis, chevalier de J. (1704-1780), a biographical sketch. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

Lefranc de Pompignan. — * Méras (Mathieu). — L. de P. et l'Académie de Montauban. Exposition aux Archives départementales. Catalogue. — Montauban, Impr. Forestié, 1958.

Ligne (Pce de). — Voir : *Staël (Mme de).*

Maupertuis (P.-L. M. de). — Séance solennelle consacrée à la commémoration du 2e centenaire de la mort de M. [4 juillet 1959 ; Georges Poivilliers : M. et le progrès des sciences...]. — *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de St Malo*, 1959 [1960].
— Gossman (L.). — Berkeley, Hume and M. — *FS*, October.

Mettra (L.-Fr.). — * Johansson (J. Viktor). — Sur la *Correspondance littéraire secrète* et son éditeur. — Göteborg ; Paris, A. G. Nizet, 1960.

Montesquieu. — Dupouy (J. P.). — M. et l'urbanisme bordelais du XVIIIe siècle. — [In] * Questions d'histoire girondine. Fédération historique du Sud-Ouest. Xe congrès d'études régionales..., Bordeaux-Libourne, 24-26 avril 1957. — Imprimerie nationale, 1959.
— Mahmoud (Parvine). — Les Persans de M. — *FR*, October.

Prévost (l'abbé). — Delhommeau (Louis). — Le prétendu séjour de l'abbé P. à l'abbaye de la Grainetière. — *La Revue du Bas-Poitou*, juillet-août.

Ramond de Carbonnières (L.). — * Orlando (Francesco). — L'opera di Louis R. (Università degli studi di Pisa. Studi di filologia moderna. 6). — Milano, G. Feltrinelli Editore, 1960.

Raynal (l'abbé). — Voir : *Diderot (D.).*

Regnard (J.). — * Calame (Alexandre). — R., sa vie et son œuvre. Université de Paris. Thèse pour le doctorat ès lettres. — Alger, Impr. Baconnier, 1960 ; Paris, Presses Universitaires, 1961.

Restif de la Bretonne. — Spagnoletti (Giacinto). — Il ritorno di R. de la B. *L'Europa letteraria*, ottobre.

Rousseau (J.-J.). — Burgelin (Pierre). — L'unité de l'œuvre de R. — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre.
— Jimack (Peter D.). — La genèse et la rédaction de l'*Émile* de J.-J. R. Étude sur l'histoire de l'ouvrage jusqu'à sa parution. — [In] * Studies on V. and the 18th century. Vol. XIII. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1960.

Sade (Mis de). — Lely (Gilbert). — Une supercherie littéraire de S. Isabelle de Bavière. — *MF*, novembre.

Saint-Martin (L.-Cl. de). — * Weintraub (Wiktor). — Literature as prophecy. Scholarship and Martinist poetics in Mickiewicz's Parisian lectures (« Musagetes ». X). — S'Gravenhage, Mouton et Cº, 1959.

— Amadou (Robert). — Une correspondance inédite de Louis-Claude de S.-M. [avec Nicolas-Antoine Kirchberger et François-Victor Effinger, 1798-1800]. — *L'Initiation*, juillet-septembre 1960, janvier-mars 1961.

Voltaire. — * V. — *L'Ingénu* and *Histoire de Jenni*. Ed. by J. H. Brumfitt and M. I. Gerard Davis (« Blackwell's French Texts »). — Oxford, B. Blackwell, 1960.

— * V.'s Correspondence. Edited by Th. Besterman. Vol. LV. May-August 1764. Letters 11.012-11.231. Calas rehabilitated. — Vol. LVI. September-December 1764. Letters 11 232-11.441. The *Dictionnaire philosophique*. — Vol. LVII. January-March 1765. Letters 11.442-11.664. Farewell to the Delices. — Vol. LVIII. April-July 1765. Letters 11.665-11.962. Cramm. — Vol. LIX. August-December 1765. Letters 11.963-12.209. The inn-keeper of Europe. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1960.

— Broome (J. H.). — V. and Fougeret de Monbron. A *Candide* problem reconsidered. — *MLR*, October.

— Gagnebin (Bernard). — L'édition originale de *Candide*. Réponse au professeur Wade. — *BB*, nº 1.

— Lebois (André). — La mort chrétienne de M. de V. [La version de Duvivier]. Documents inédits. — *Archives des lettres modernes*, nº 32.

— Watts (George B.). — The 1768 edition of V.'s *Œuvres*, *Les Questions sur l'Encyclopédie*, and the pastors and authorities of Geneva. — *FR*, October.

— Weightman (J. G.). — The quality of *Candide*. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

— Voir : *Racine (J.)*.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Prucher (Auda). — Figure europee del primo '800 nel *Diary* di Lady Charlotte Campbell Bury [III. Presenza di Mme de Staël. — IV. L'incontro col Sismondi...]. — (Biblioteca dell'Archivio storico italiano. X.) — Firenze, Leo S. Olschki, 1960.

— Erens (Frans). — Un Hollandais au Chat Noir. Souvenirs du Paris littéraire. 1880-1883. Textes choisis, traduits, présentés et annotés par Pierre Brachin, avec la collaboration de P.-G. Castex. [Introduction de P. B. : Le « Mouvement de 1880 » et la littérature française]. — *La Revue des lettres modernes*, nos 52-53, printemps.

— Müller (Armand). — La littérature « catholique » à la fin du XIXe siècle. — *Pédagogie*, octobre.

— Nicoletti (Gianni). — Piccoli inediti del carteggio Toffoli [deux lettres de V. Hugo, 31 mars (1851 ?), 20 mars 1868 ; lettre de Béranger, 4 avril 1851 ; un souvenir de Lamennais]. — *SF*, settembre-dicembre.

— Piron (Maurice). — Une image française de la Belgique au XIXe siècle. A propos d'un ouvrage récent [C. Pichois, *L'image de la Belgique...*, Paris, 1957]. — *RLC*, octobre-décembre.

— Seguin (J.-P.). — Un texte peu connu sur la « Bibliothèque bleue » et la littérature de colportage. — *Arts et traditions populaires*, janvier 1959.

Poésie. — Décaudin (Michel). — Le mouvement poétique de 1895 à 1914. — *IL*, novembre-décembre.

— Nicoletti (Gianni). — Appunti sul cosidetto « poème en prose » nell' Ottocento francese. — *Convivium*, luglio-agosto.

Presse. — * Ledré (Charles). — La Presse à l'assaut de la Monarchie. 1815-1848 (Coll. « Kiosque »). — A. Colin, 1960.

— Aguet (Jean-Pierre). — Le tirage des quotidiens de Paris sous la Monarchie de juillet. — *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, fasc. 2.

— Constant (Émile). — Répertoire alphabétique des journaux et publications périodiques parus dans le Var sous le Second Empire. — *Études de presse*, nos 22-23.

— Lévy (Claude). — E. Hatin, historien de la presse. — *Études de presse*, nos 22-23.

— *La République française*, journal de Gambetta. Extraits du journal inédit de Scheurer-Kestner. — *Études de presse*, nos 22-23.

Revues littéraires. — * Jackson (A. B.). — *La Revue Blanche.* 1889-1903 (« Bibliothèque des lettres modernes ». N° 2). — Minard, 1960.

Symbolisme. — Markow (Vladimir). — C. R. de: G. Danchin, *The influence of French Symbolism on Russian poetry* (S' Gravenhage, 1958). — *The Russian Review*, October.

— Ross Roy (G.). — A bibliography of French symbolism in English language publications to 1910 [généralités ; Mallarmé ; Rimbaud ; Verlaine]. — *RLC*, octobre-décembre.

Théâtre. — Lelièvre (Renée). — Le Théâtre des Variétés étrangères (1806-1807). — *Revue d'histoire du théâtre*, juillet-septembre.

Ackermann (L.). — Rosso (Corrado). — Le disavventure della signora A. e l' « Oxford companion to French literature ». — *SF*, maggio-agosto.

Agoult (Ctesse d'). — Vier (Jacques). — La comtesse d'A. et H. Allart sous le Second Empire, d'après une correspondance inédite. — *Archives des lettres modernes*, n° 33, 1960.

Allart (H.). — Voir : *Agoult (Ctesse d')*, *Chateaubriand.*

Amouretti (Fr.). — R. J. [Joseph]. — En mémoire de Frédéric A. — *Cahiers Ch. Maurras*, n° 1, avril.

Aubanel (Th.). — * Th. A. — [Œuvres complètes. Préface par Wilhelm Kleinschmidt von Lengefeld. Introduction par Claude Liprandi]. Tome I. — *La Grenade entr'ouverte.* Les Filles d'Avignon. Le Soleil d'outre-tombe. — (Avignon), E. Aubanel, 1960.

— Lafont (Robert). — A propos de *La Grenade entr'ouverte* de Th. A. (1860). Origine et destin d'une école d'Avignon. — *E*, octobre.

— Mauron (Charles). — L'expérience affective d'A. — *Fe*, n° 189, printèms.

Aurier (A.). — Gorsse (Pierre de). — Albert A., poète symbolique et hôte de Luchon oublié [1865-1892]. — *Revue de Comminges*, 3e trimestre.

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Le Curé de village.* Édition présentée par Joseph Sablé. Texte établi par Jean-A. Ducourneau [Suivi de: Images balzaciennes, 1830-1832, iconographie réunie par J.-A. D. et Roger Pierrot]. — Club du meilleur livre (Coll. « Astrée ». 32), 1960.

— * H. de B. — *Le Curé de village.* Manuscrits ajoutés pour l'édition Souverain de 1841. Édition précédée de : La genèse du roman, par Ki Wist. — Bruxelles, J. Henriquez, 1957-1959.

— * H. de B. — *Le Curé de village* suivi de *Véronique* et de *V. au tombeau.*

Édition conforme à la publication des feuilletons de 1839. Avant-propos de Ki Wist. — Bruxelles, Éd. J. Henriquez, 1960.

— * H. de B. — *Le Médecin de campagne*. Édition présentée par Félicien Marceau. Texte établi par Jean-A. Ducourneau [Suivi de : Images balzaciennes, 1820-1829. Iconographie réunie par J.-A. D. et Roger Pierrot]. — Club du meilleur livre (Coll. « Astrée ». 29), 1960.

— * H. de B. — Correspondance. Textes réunis, classés et annotés par Roger Pierrot. Tome I (1809-juin 1832). Édition illustrée (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— * George (Albert J.). — Books by B. A check-list of books by H. de B. compiled from the papers of William Hobart Royce presently in the Syracuse University collection. — Syracuse, N. Y., University Press, 1960. [Voir C. R. de : Roger Pierrot, in *Bulletin des bibliothèques de France*, janvier 1961.]

— * Ridard (Max). — Louis Lambert et la métapsychologie balzacienne. — J. Corti, 1960.

— Barrère (J.-B.). — C. R. de : Herbert J. Hunt, *B.'s « Comédie humaine »* (London, 1959). — *FS*, October.

— Bory (Jean-Louis). — B., père du roman. — *Livres de France*, novembre.

— Brombert (Victor). — B. and the caricature of the intellect. — *FR*, October.

— Delattre (Geneviève). — Les opinions littéraires de B. [Thèse Columbia University, 1960 ; French text]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 4, October.

— Ducourneau (Jean-A.). — B. imprimeur. — *Livres de France*, novembre.

— Ducourneau (J.-A.) et Pierrot (Roger). — Calendrier de la vie de B., 1716-1810. Réimpression corrigée du « Calendrier » publié au nº 2 des *Études balzaciennes*. — Paris, juillet 1960.

— Maixner (Rudolf). — L'élément illyrien chez H. de B. — *RLC*, juillet-novembre.

— Maurice (J.). — M. de Margonne, hôte de B. à Saché. — *Balzac à Saché*, nº 5, 1958.

— Maurice (J.). — Sur l'origine tourangelle des noms de trois personnages de la Comédie humaine. — *Balzac à Saché*, nº 6, 1959.

— Métadier (B. Paul). — B. en Ukraine. — *Balzac à Saché*, nº 5, 1958.

— Métadier (B. Paul). — Évolution de la spiritualité chez B. Ce que B. croyait. — *Balzac à Saché*, nº 6, 1959.

— Mora (Édith). — Thèses en Sorbonne : B. et ses *Illusions perdues* [par Mme S. Jean-Bérard]. — *RDM*, 1er décembre.

— Perrod (Pierre-Antoine). — Une impression « balzacienne » en correctionnelle. — *BB*, nº 1.

— Sigaux (Gilbert). — B. et le théâtre. — *Livres de France*, novembre.

— Taylor (A. Carey). — B. et Thackeray. — *RLC*, juillet-septembre.

— Voisin (Pierre). — B. dans ses meubles. — *Revue de l'ameublement et des industries du bois*, décembre 1959.

— Weelen (J. E.). — Le repos de B. — *Balzac à Saché*, nº 5, 1958.

— J. E. W. [Weelen]. — Sept documents inédits entrent au château de Saché. — *Balzac à Saché*, nº 5, 1958.

Baudelaire (Ch.). — * Giacomelli Deslex (Marcella). — Appunti su Ch. B. — Torino, Editore Gheroni, 1960.

— Fongaro (Antoine). — La Beauté, fleur du Mal. — *SF*, settembre-dicembre.

— Fongaro (A.). — C. R. de : Ch. B., *Poesie...* (Milano, 1959). — *SF*, settembre-dicembre.

— Fongaro (A.). — C. R. de : Ch. B., *Petits poèmes en prose...*, éd. H. Lemaître (Paris, 1958). — *SF*, maggio-agosto.

— Gargano (James W.). — H. James on B. — *MLN*, November.
— Heitmann (Klaus). — Kunst und Moral. Zur Problematik des Prozesses gegen die *Fleurs du Mal*. — *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, H. 1.
— Mossop (D. J.). — The theme of beauty in *Les Fleurs du Mal*. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.
— Richard (Marius). — Il avait connu B. [confidences du fils Nadar]. — *Le Borée*, septembre.
— Voir : *Sandeau (J.)*.

Béranger (P.-J.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Bertrand (Al.). — Voir : *Divers* (Poésie).

Bloy (L.). — Pijls (P. J. H.). — L. B. et le journalisme (I). — *N*, Oktober.
— Vier (Jacques). — Grammaire de L. B. — *La Pensée catholique*, nº 69.

Brunot (F.). — Gougenheim (G.). — Ferdinand B. — *EN*, 8 décembre.
— Thérive (André). — Le centenaire de F. B. — *RDM*, 1^er novembre.

Chateaubriand. — * C. — *Mémoires d'Outre-Tombe*. Choix des textes, introduction, table chronologique, index et notes par Marc Bouloiseau (« Classiques pour notre temps »). — Éd. Alpina, 1960.
— Billy (André). — C. et H. Allart. L'enchanteur délaissé. — *RDM*, 15 novembre.
— Christophorov (P.). — Où se trouvait le « garret » de C. et le cimetière qui lui faisait face ? — *RLC*, juillet-septembre.
— Laulan (Robert). — La jeunesse scolaire de Bonaparte vue — et mal vue — par C. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales*, 1^er semestre.
— Letessier (Fernand). — Note complémentaire sur C. et David d'Angers [d'après la publication d'A. Bruel]. — *BGB*, juin.
— Ramos (Vítor). — C. : duas versoes do episódio da Graciosa. — *Revista de letras* (Assis), nº 1.

Colomb (C.). — Fuzellier (Étienne). — Une célèbre famille : les Fenouillard. — *L'Anneau d'or*, novembre-décembre 1959.

Conan (L.). — Dumont (Micheline). — Laure C. [pseud. de Félicité Angers ; avec une bibliographie]. — *Lectures* (Montréal), novembre.

Constant (B.). — Halda (Bernard). — B. C. le comédien. — *Pensée française*, novembre.
— Holdheim (Wolfgang). — B. C. et ses journaux intimes. — *Cahiers des saisons*, nº 21, printemps.
— Sampayo (Nuno de). — Reflexoes sobre a obra de B. C. — *Tempo presente* (Lisboa), julho.

Corbière (T.). — * Jannini (P. A.). — Saggio su T. C. — Collana di Lugano, 1960.
— Lindsay (Marshall). — C. R. de : A. Sonnenfeld, *L'œuvre poétique de T. C.* (Princeton-Paris, 1960). — *RR*, December.

Coster (Ch. de). — Froidcourt (Georges de). — La légende de l'origine de Charles De C. ou comment on écrit l'histoire. — *La Vie wallonne*, 3^e trimestre.

Delahodde (L.). — Faivre (Jean-Paul). — L'affaire Pritchard en chansons : Lucien D., publiciste républicain, agent de la police de Louis-Philippe. — *Journal de la Société des océanistes*, décembre 1959.

Desbordes-Valmore (M.). — Delacourcelle (D. W.). — Bearn and the Landes in a novel by M. D.-V. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

Doudan (X.). — Clopet (Gabrielle). — Un épistolier peu connu : Ximenès D. — *Le Borée*, mars.

— Conem (Francis B.). — Pour faire suite à l'article de Gabrielle Clopet. — *Le Borée*, septembre.

Dumas (A.)., père. — * Nielsen (Aksel J.). — Bibliographie d'A. D. père en Danemark, Norvège et Suède, œuvres traduites et, pour la plupart imprimées, 1830-1959, avec un appendice des titres français... de toutes ses œuvres. 4e éd. [1re éd. française]. — Copenhague, l'auteur, Œsterbrogade, 84, 1960.

— Suffel (Jacques). — Un amour inconnu d'A. D. [Jenny Falcon]. — *FL*, 8 octobre.

— Voir : *Nerval (G. de)*.

Dumas (A.), fils. — Gravier (Maurice). — Théâtre d'idées et réalité : les avatars des « Raisonneurs » [A. D. fils, *Le Demi-Monde*...]. — [In] * Réalisme et poésie au théâtre. — Éd. du C. N. R. S., 1960.

Dupanloup (Mgr). — Aubert (Roger). — Félix-Antoine-Philibert D., évêque d'Orléans (1802-1878). — [In] * Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fascicule 82, col. 1070-1122. — Letouzey, 1960.

Feydeau (G.). — Richard Shapiro (Norman). — G. F. et le « fauteuil extatique ». — *RHLF*, octobre-décembre.

Flaubert (G.). — Brizemur (Daniel). — Une correspondante de F. : Mlle Leroyer de Chantepie (II). — *A Fl.*, no 17.

— Cannon (Joyce H.). — F.'s documentation for *Hérodias*. — *FS*, October.

— Castex (Pierre-Georges). — G. F. et Mme Schlésinger. — *A Fl*, no 17.

— Dupuy (Aimé). — G. F. et le chemin de fer. — *A Fl*, no 17.

— Eude (Robert). — Le séjour de G. F. à Déville-lès-Rouen. — *A Fl*, no 17.

— Herval (René). — Non ! il n'y a pas eu de baptême d'Emma Bovary en Égypte. — *AFl*, no 17.

— Heywood (C.). — F., Miss Braddon and G. Moore. — *CL*, Spring.

— Virolle (R.). — Explication de texte. Une page de *L'Éducation sentimentale*. — *L'École*, 17 décembre.

— F. et les Goncourt. Extraits du *Journal* des G. *(suite)*, 1877-1878. — *A Fl*, no 17.

France (A.). — * Bruzzi (A.). — Aspetti, valori, fortuna di una critica : *La Vie littéraire* di A. F. — Bologna, Editrice R. Patron, 1959.

— Bancquart (Mme Marie-Claire). — A. F. et le diable. — *Le Lys rouge*, nos 81-83.

— Méras (Mathieu). — A. F., Ingres et Montauban. — *Bulletin du Musée Ingres* (Montauban), no 7, juillet.

— Psichari (Lucien). — A. F. et la laïcité. — *Le Lys rouge*, nos 81-83.

— Psichari (Lucien). — « Le Gœthe de la Russie ». Tolstoï vu par A. F. — *E*, novembre-décembre.

— Voir : *Maurras (Ch.)*.

Fréchette (L.). — Dassonville (Michel). — Louis F. [avec bibliographie]. — *Lectures* (Montréal), octobre.

Fromentin (E.). — Evans (Arthur Robert) Jr. — The literary art of E. F. : a study in style and motif [Thèse University of Minnesota, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 4, October.

Gaboriau (E.). — Lanoux (Armand). — Connaissez-vous G. ? — *NL*, 1er décembre.

Gautier (Th.). — Tuin (H. van der). — Th. G. et Rembrandt. A propos de la « Ronde de nuit ». — *RLC*, juillet-septembre.

Gobineau (Cte A. de). — Gaulmier (Jean). — Connaissance de G. — *RLC*, octobre-décembre.

Goncourt (E. de). — * Ricatte (Robert). — La genèse de *La Fille Élisa* (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand. 2e série. XI). — Presses Universitaires, 1960.

— B. M. — Récents enrichissements... Portrait d'E. de G., par Eugène Carrière. — *Bulletin du Musée Carnavalet*, juin.

— Voir : *Flaubert (G.)*.

Gourmont (R. de). — * Vaneille (Jean-Louis). — Aspects de R. de G., critique et poète, 1858-1916 [Extrait de *Manche-Éclair*, 8 novembre 1958, 3 et 17 janvier 1959]. — Avranches, Impr. de l'Avranchin, 1959.

— Vitti (Karl D.). — R. de G. et le monde hispanique. — *Romanische Forschungen*, H. 1-2.

Guérin (E. et M. de). — Lettre [inédite] de Louise de Bayne à E. [de G., mai 1833]. — *L'Amitié guérinienne*, juillet-décembre.

— Vier (Jacques). — Le « Centaure » de M. de G. — *L'École*, 8, 25 octobre.

— Voir : *Lamennais (F. de)*.

Hello (E.). — Doglio (Mariangela). — E. H. esistenzialista mistico. — *Vita e Pensiero*, novembre.

Hugo (V.). — * Saurat (Denis). — La Religion esotérique de V. H. (Coll. « Investigations »). — La Colombe, 1960.

— Albouy (Pierre). — Une œuvre de V. H. reconstituée. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Angrand (Pierre). — A propos des *Misérables* : genèse et fortune du roman. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Angrand (Pierre). — Un centenaire : *La Légende des siècles* devant la critique suisse et américaine. — *RLC*, octobre-décembre.

— Huard (Georges). — Le Petit-Picpus des *Misérables* et les informatrices de V. H. : Mme Biard et Juliette Drouet. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Riffaterre (Michael). — V. H., critic of Shakespeare. — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 3.

— Riffaterre (Michael). — La poésie métaphysique de V. H. Style, symboles et thèmes de Dieu. — *RR*, December.

— Savey-Casard (Paul). — L'évolution démocratique de V. H. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Souffrin (Eileen). — Swinburne et *Les Misérables*. — *RLC*, octobre-décembre.

— Surer (Paul). — Explication française. « Demain, dès l'aube... » (V. H., *Les Contemplations...*). — *IL*, septembre-octobre.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Huysmans (J.-K.). — * Lobet (Marcel). — J.-K. H. ou le témoin écorché (Coll. « Singuliers et mal connus »). — Lyon-Paris, E. Vitte, 1960.

— Huard (Georges). — Le quartier Saint-Séverin [extrait des Procès-

verbaux de la Commission du Vieux-Paris, séance du 7 mars 1960]. — *Bulletin municipal officiel de la ville de Paris*, 16 juin.

— Lucy (Sister), s. N. D. — The naturalistic spirituality of J.-K. H. — *PMLA*, September.

— Martin d'Auxois (Fernand). — Ad. Retté et J.-K. H. — *Bulletin des amis d'Ad. Retté*, nouvelle série, nº 25, 1959.

Laforgue (J.). — Baquero (Gastón). — El centenario de J. L. — *Indice de artes y letras*, agosto.

Lamartine (A. de). — Dupuy (Aimé). — L. fut-il un diplomate amateur ? — *Le Monde diplomatique*, décembre.

— Lamarche (Louis). — L. et la Drôme. — *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*, septembre.

— Mabille de Poncheville (André). — Une admiration de jeunesse de L. : Alfieri. — *La Croix*, 9-10 octobre.

Lamennais (F. de). — Geistdoerfer (Michel). — L. et La Chênaie. — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre.

— Le Hir (Yves). — Lettres inédites de L. à Madame Yeméniz [1836-1844]. — *Annali. Istituto universitario orientale, Napoli*, sezione romanza, 1959, n. 2.

— Vier (J.-A.). — F. de L. et M. de Guérin. — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Lamothe-Langon (E.-L. de). — Voir : *Stendhal.*

Loti (P.). — * Taboulet (Georges) et Demariaux (Jean-Claude). — La Vie dramatique de Gustave Viaud, frère de P. L. — Éditions du Scorpion, 1960.

— Lettres inédites de P. L. [au directeur de *La Vie militaire* (mai 1884) ; à M^me Briend-Guierre, 12 avril 1918 ; mai 1905]. — *Cahiers P. Loti*, nº 31, septembre.

— Costil (Pierre). — L. et Proust. — *CAIEF*, nº 12, juin.

— Guéneau (Robert). — D'É. Faguet à M. André Billy *(suite)*. — *Cahiers P. L.*, nº 31.

— Pichard du Page (R.). — La pensée et l'art de L. *(suite)*. — *Cahiers P. L.*, nº 31, septembre ; nº 32, mars 1961.

Maeterlinck (M.). — [Lettre inédite de M. M. à G. Rodenbach, 14 juillet 1886], communiquée par Constantin Rodenbach et publiée par A. Billy. — *FL*, 22 octobre.

Maistre (J. de). — * J. de M. — *Les Soirées de Saint-Pétersbourg.* Introduction de L. Arnould de Grémilly. Notes de Pierre Mariel (Coll. « Littérature et tradition ». 2). — La Colombe, 1960.

Mallarmé (S.). — Jay Garbáty (Thomas). — The French coterie of the *Savoy* 1896 [lettres de M. à Arthur Symons, 1^er juillet 1896, 12 janvier 1897]. — *PMLA*, December.

— Wais (Kurt). — Die Errettung aus dem Schiffbruch. Melville, M. und einige deutsche Voraussetzungen. — *Deutsche vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, H. 1.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Symbolisme).

Marin (A.). — Pessemesse (Pierre). — Auguste M. censuré pour son centenaire. — *LF*, 6-12 octobre.

Maupassant (G. de). — * Luplau Janssen (C.). — Le décor chez G. de M. — Copenhague, Munksgaard ; Paris, Librairie S.A.B.R.I., 292-296, rue Saint-Jacques, 1960.

— H. C. [Henri Cahan]. — Pour un itinéraire G. de M. au pays de Caux. — *A Fl*, nº 17.

— Downs (John A.). — M.'s *La Ficelle* and Bazin's *Billet de mille*. — *SP*, October.

Méry (J.). — Curtil-Boyer (Charles). — Une médaille de Joseph M. — *Revue illustrée du Musée du Vieux-Marseille*, juin.

Michelet (J.). — * J. M. — *La Sorcière*. Préface de Roland Barthes (Club français du livre. Classiques. 62). — Paris, 1959.

— Cadot (Michel). — Documents sur la Russie. De Herzen à M. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Gooch (G. P.). — M. on French society. — *CR*, October, December.

— Saint-Denis (E. de). — Virgile et la formation de M. — *BGB*, juin.

Mirbeau (O.). — Cogny (Pierre). — O. M. et F. Rops : quelques lettres inédites [cinq lettres de M., 1885, 1886]. — *Cahiers naturalistes*, nº 15.

Mistral (Fr.). — * *Mirèio*. Mélanges pour le centenaire de Mireille. Introduction de Pierre Jourda (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Montpellier. XVI). — Presses Universitaires, 1960.

— Allan (Robert). — Jeanne de Flandreysy [† 15 mai 1959]. — *Reflets méditerranéens*, nº 24.

— Balmas (Enea). — Di alcuni contributi critici italiani all' interpretazione del poeta di *Mirèio*. — [In] * Mirèio....

— Bonnaud (José). — *Mireille* au théâtre. — *Revue illustrée du Musée du Vieux-Marseille*, octobre 1959.

— Boutière (Jean). — Le professeur Norbert Bonafous et son projet d'édition savante de *Mirèio*. — [In] * Mirèio....

— Camproux (Charles). — *Mireille* poème d'amour. — [In] * Mirèio....

— Fontvieille (Jean). — Bibliographie du centenaire de *Mireille* (1859-1959). — [In] * Mirèio....

— Lafont (Robert). — Notas sus l'Estrófa mistralenca (d'après lo Cant I de *Mirèio*). — [In] * Mirèio....

— Pitangue (François). — *Mireille* et son musicien. Heurs et malheurs de l'opéra de Gounod. — [In] * Mirèio....

— Roche (Alphonse). — Mireille chez les Anglo-saxons.... — [In] * Mirèio....

— Salvat (Joseph). — La genèse de *Mirèio*.... — [In] * Mirèio....

— Suguy (Fugio). — Témoignage du Japon. — [In] * Mirèio....

— Tanase (Eugène). — Le mouvement littéraire félibréen et les Roumains. — [In] * Mirèio....

— Van Eerde (John). — Pélerinage à Maillane. — [In] * Mirèio....

— Villemot (Henri). — P.-J. Proudhon, critique d'art et Hipp. Babou, faux prophète. — *Marsyas*, novembre.

— Vreede (F.). — Pour une traduction orientale de *Mirèio*. — [In] * Mirèio....

Monnier (H.). — Marrast (Robert). — Le théâtre de Henry M. — [In] * Réalisme et poésie au théâtre. — Éd. du C. N. R. S., 1960.

Nadar (F.). — Braive (Michel-François). — Un précurseur. — *LF*, 24-30 mars.

— Freund (Gisèle). — L'homme et son temps. — *LF*, 24-30 mars.

Nerval (G. de). — * G. de N. — *Sylvie*. Lithographies originales de André Beaudin. — Tériade, 1960.

— Belleli (Maria-Luisa). — L'Italie de N. — *RLC*, juillet-septembre.

— Françon (Marcel). — Note sur l'étude de G. de N., « Les poètes du XVI^e siècle ». — *SF*, maggio-agosto.

— Goffin (Robert). — Clefs pour G. de N. [J. Colon et le poète]. — *FL*, 3 décembre.

— Hefke (George W.). — G. de N. and Karl Gutzkow in March 1842. — *RLC*, juillet-septembre.

— Kneller (John W.). — The poet and his Moira : *El Desdichado*. — *PMLA*, September.

— Montal (Robert). — Un curieux plagiat littéraire : *Péquillo*, opéra-comique d'Alexandre Dumas et G. de N. — *Le Thyrse*, octobre.

— Rinsler (Norma). — G. de N. and Sir Walter Scott's *Antiquary*. — *RLC*, juillet-septembre.

Ozanam (Fr.). — * Panzone (Romeo). — Federico O. — Amatrice (Rieti), Tip. dell' Orfanotrofio, 1960.

— * Lettres de F. O. — I. Lettres de jeunesse (1819-1840), publiées avec le concours des descendants d'O., par Léonce Celier, J.-B. Duroselle, Didier Ozanam. — Bloud et Gay, (1960).

Péladan (J.). — * Bertholet (D^r Édouard). — La pensée et les secrets du sâr Joséphin P. 4. P. romancier et moraliste, le cycle de la *Décadence latine*, les *Drames de la conscience*. Préface d'Émile Dantinne. — Lausanne-Paris, Éditions rosicruciennes, 1958.

Primoli (C^te). — Vaudoyer (Jean-Louis). — Le comte P. et l'amitié. — *RDM*, septembre.

Rémusat (Ch. de). — * Ch. de R. — Mémoires de ma vie. Tome III, présentés et annotés par Ch.-H. Pouthas. Les luttes parlementaires. La question d'Orient. Le ministère Thiers (1832-1841). — Plon, 1960.

Renan (E.). — Baillot (Alexandre F.). — R. et Schopenhauer. — *Schopenhauer-Jahrbuch*, 1960.

Renard (J.). — Mignon (Maurice). — J. R., auteur dramatique. — *TR*, décembre.

Rimbaud (A.). — Graaf (Daniel A. de). — L'énigme des *Illuminations* enfin résolue : R. collaborateur de *La Vogue*. — *Synthèses*, novembre.

— Underwood (V. P.). — Reflets anglais dans l'œuvre de R. — *RLC*, octobre-décembre.

— Underwood (V. P.). — Rimbald le marin. — *MF*, décembre.

— Lettre inédite d'Isabelle R. [27 décembre 1891]. — *La Grive*, octobre-décembre.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Symbolisme), *Verlaine (P.)*.

Rodenbach (G.). — Voir : *Maeterlinck (M.)*.

Saint-Simon (C^te C.-H. de). — Collinet (Michel). — S.-S. et l'évolution historique. — *Le Contrat social*, septembre.

— Duveau (Georges). — S.-S. [texte inédit, écrit pour la Radio, 1957]. — *Preuves*, décembre.

Sand (G.). — Cordroc'h (Marie). — Histoire d'une amitié : G. S. et Duris-Dufresne d'après des lettres inédites [Harvard College Library]. — *Harvard Library Bulletin*, Autumn.

— Cordroc'h (Marie). — Répertoire des lettres publiées de G. S. *(suite)*, octobre 1851-juillet 1863. — *RHLF*, juillet-décembre.

— Lubin (Georges). — Quelques lettres inédites de G. S. à Gustave Vaëz

[pseud. de J.-N.-G. Van Nieuwenhuyzen]. — *Harvard Library Bulletin*, Autumn.

Sandeau (J.). — Carriat (Amédée). — En marge d'une exposition [Baudelaire à la B. N.] : J. S. et Baudelaire. — *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, 1958.

Sismondi. — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Staël (M^me de). — * M^me de S. — Lettres à Narbonne. Préface de la comtesse Jean de Pange. Établissement du texte, introduction et notes par Georges Solovieff. — Gallimard, 1960.

— * M^me de S. — Lettres à Ribbing. Préface de la comtesse Jean de Pange. Établissement du texte, introduction et notes par Simone Balayé. — Gallimard, 1960.

— * Ullrichová (Maria). — Lettres de M^me de S. conservées en Bohême [contient aussi des lettres du prince de Ligne]. — Prague, Éditions de l'Académie tchécoslovaque des sciences, 1959. [Voir C. R. de : Jaroslav Minár, *Philologica Pragensia*, n. 4.]

— * Andlau (B. d'). — M^me de S. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

— Lang (André). — A Coppet pendant la Terreur. Drame de famille chez les Necker. — *FL*, 22 octobre.

— Minder (Robert). — Quelques remarques sur M^me de S. et la circulation des thèmes littéraires entre l'Allemagne et la France. — *La Nouvelle Clio* [Mélanges R. Menéndez Pidal], t. X, fasc. 3, 1958-1960.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Stendhal. — * Adams (R. M.). — S. Notes on a novelist. — London, The Merlin Press, 1959.

— * Ciavarella (Angelo). — Mostra stendhaliana. Catalogo. I centoventi anni della *Certosa di Parma*. Parma, Biblioteca Palatina, maggio-giugno 1959. — Parma, 1959. [Voir C. R. de V. del Litto, *SC*, n° 9.]

— Alciatore (Jules C.). — C., Sterne et Chamfort. — *MLN*, November.

— Avino (Adele d') et Solaroli (Libero). — S. et le marquis Berio, ou le mystère d'un manuscrit de Choderlos de Laclos. — *SC*, n° 9, 15 octobre.

— Bassette (Louis). — Un ami de S. Louis de Barral... (III). — *SC*, n° 9, 15 octobre.

— Borgal (Clément). — S. ou le romancier malgré lui. — *Critique*, novembre.

— Buyniak (Victor O.). — S. as young Tolstoy's literary model. — *Études slaves et est-européennes*, n^os 1-2.

— Coe (Richard N.). — S. et les quatre cantatrices françaises. — *SC*, n° 9, 15 octobre.

— Dariosecq (Luc). — A propos de S. : cinéma et roman. — *FR*, October

— Dechamps (Jules). — S. et Alfred Michiels. — *SC*, n° 9, 15 octobre.

— Dollot (René). — Trieste et la France. La Monarchie de Juillet. — *Revue d'histoire diplomatique*, avril-juin.

— Jourdan-Clet (Félix). — Les Beyle et les Clet. — *SC*, n° 9, 15 octobre.

— Klebnikov (Georges). — S. critique littéraire : jugements et préjugés [Thèse Columbia University, 1960 ; French text]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 4, October.

— Kotchetkova (Tatiana). — S. en U. R. S. S. Bibliographie, 1933-1960. — *SC*, n° 9, 15 octobre.

— Litto (V. del). — Bibliographie stendhalienne. Année 1959. Complément 1958. — *SC*, n° 9, 15 octobre.

— V. del L. — La muse stendhalienne [S. inspirateur des poètes]. — *SC*, n° 9, 15 octobre.

— Mc Watters (K. G.). — Les livrées de Lucien Leuwen. — *SC*, nº 9, 15 octobre.

— Marshall (James F.). — Quelques personnages des *Souvenirs d'égotisme* racontés par une touriste américaine [Mme Emma Willard]. — *SC*, nº 9, 15 octobre.

— Moreau (Pierre). — C. R. de : G. Blin, *S. et les problèmes du roman* (Paris, 1958). — *RHLF*, octobre-décembre.

— Parc (Yves du). — S. et Tahiti. — *Journal de la Société des Océanistes*, décembre 1959.

— Pichois (Claude). — C. R. de : G. Blin, *S. et les problèmes de la personnalité*. Tome I (Paris, 1958). — *RHLF*, octobre-décembre.

— Sebasti (G.). — Valore poetico dei personaggi di secondo piano in S. — *Marsia*, maggio-dicembre 1959. [Signalé dans *SF*.]

— Switzer (Richard). — S. and E. L. de Lamothe-Langon. — *FR*, October.

Tocqueville (A. de). — Aron (Raymond). — Idées politiques et vision historique de T. — *Revue française de science politique*, septembre.

— Caprariis (Vittorio de). — Inediti di T. L'amaro progressista (T. et la Révolution de 1830, d'après des lettres inédites, Yale University Library]. — *Il Mondo*, 22 novembre.

— Hurtado Bautista (Mariano). — Orden y validez jurídica en A. de T. — *Anales de la Universidad de Murcia* (Derecho), 1958-1959, n. 4.

— Reinhard (Marcel). — T. historien de la Révolution [communication au colloque T.]. — *Annales historiques de la Révolution française*, juillet-septembre.

Verhaeren (E.). — Douchin (Jacques). — Les poèmes d'amour d'E. V — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, décembre.

Verlaine (P.). — * Eaubonne (Françoise d'). — V. et Rimbaud, ou la fausse évasion. — A. Michel, 1960.

— * Eaubonne (F. d'). — La vie passionnée de P. V. — (Coll. « Les Vies passionnées »). — P. Seghers, 1960.

— Cuénot (Claude). — Technique et esthétique du sonnet chez P. V. : des *Poèmes saturniens* à *Jadis et naguère*. — *SF*, settembre-dicembre.

— Mombello (Gianni). — A proposito dell' amicizia letteraria tra Villiers de l'Isle-Adam e V. — *SF*, settembre-dicembre.

— Rat (Maurice). — Oiseaux charmants, les rimes... V. — *Vie et langage*, octobre.

— Voir : *XIXe siècle. Divers* (Symbolisme).

Verne (J.). — Guérard (Françoise). — Trois romans de J. V. portés à l'écran [*Vingt mille lieues sous les mers, M. Strogoff, Le Tour du monde en 80 jours*]. — *Image et son*, nº 120, mars 1959.

Vigny (A. de). — Voir : *Montaigne.*

Villiers de l'Isle-Adam. — Voir : *Verlaine (P.).*

Wyzewa (T. de). — Liverman Duval (Elga). — Teodor de W. : critic without a country [Thèse Columbia University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 4, October.

Zola (É.). — Adhémar (Jean). — Le cabinet de travail de Z. [suivi de : Gravures, dessins, tableaux modernes appartenant à Z. d'après le bordereau inédit de sa vente après décès, Archives départementales de la Seine]. — *Gazette des Beaux-arts*, novembre.

— Christie (John). — Z., Labori and *La Grande Revue* (1900) : an unpu-

blished correspondence. — *Renaissance and Modern studies* (University of Nottingham), IV, 1960.

— Guillemin (Henri). — Une créature debout [discours prononcé à Médan, 2 octobre]. — *Cahiers naturalistes*, nº 16. [Voir aussi *LF*, 13-19 octobre.]

— Lewuillon (Ivan). — É. Z. ou l'épopée ouvrière. — *Socialisme*, novembre.

— Lunel (Armand). — Le puits mitoyen. Un souvenir d'enfance d'É. Z. [dans *La Fortune des Rougon*]. — *L'Arc*, nº 12, automne.

— Menichelli (Gian-Carlo). — La « fortune » de Z. en Italie. — *Le Lingue straniere*, maggio-giugno 1959.

— Mitterand (Henri). — É. Z. et *Le Rappel*. — *Cahiers naturalistes*, nº 15.

— Mitterand (H.). — Le *Z.* d'H. Guillemin. — *LF*, 13-19 octobre. [Voir aussi : P. Pia, « Mi-légende, mi-vérité », *Carrefour*, 12 octobre.]

— Mombello (Gianni). — Lettere inedite di Vittorio Pica ad É. Z. — *SF*, maggio-agosto.

— Psichari (Henriette). — L'enfant, martyr de la mine. — *MF*, décembre.

— Salvan (Albert J.). — Z.'s American correspondents. — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 3.

— Ternois (René). — Z. et Giacosa (1882-1902). — *Cahiers naturalistes*, nº 15.

— Ternois (René). — Z., Pica et Cameroni (1895-1902, et au delà). — *SF*, settembre-dicembre.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Curtis (Michael). — Three against the Third Republic : Sorel, Barrès, and Maurras. — Princeton, N. J., Princeton University Press, 1959 ; London, Oxford University Press, 1960.

— Romilly (Mme de). — Les mythes antiques dans la littérature contemporaine [Claudel, Giraudoux, Gide...]. — *BGB*, juin.

Mémoires. Souvenirs. — * Bordeaux (H.). — Histoire d'une vie. 7. La Victoire et le traité de Versailles. 21 mars 1918-1er août 1919. — Plon, 1960.

— * Galtier-Boissière (Jean). — Mémoires d'un Parisien. — La Table Ronde, 1960.

Revues littéraires. — Isay (Raymond). — Une revue politique et littéraire sous la IIIe République : *L'Opinion* (1908-1914). — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1er semestre.

— Maugendre (L.-A.). — *L'Amitié de France* (1907-1917). — Les Cahiers de l'*Amitié de France* (1912-1914). — *La Pensée catholique*, nº 70.

— Mostre documentali alla Biblioteca comunale di Milano : La *Nouvelle Revue française* [février 1960]. — *Accademie e biblioteche d'Italia*, gennaio-giugno.

Surréalisme. — * Balakian (Anna). — Surrealism : the road to the absolute. — New York, The Noonday Press, 1959. [Voir C. R. de : Eugenia Vassylkivsky, *RR*, December.]

Théâtre. — * Bishop (T.). — Pirandello and the French theatre (with a foreword by G. Brée). — New York, New York University Press, 1960.

— * Encyclopédie du théâtre contemporain. 2. 1917-1950. De *Phi-Phi* à *La Folle de Chaillot*, dirigée par Olivier Quéant. Préface de Jean-Louis Barrault. — O. Perrin, 1959.

Antoine (A.). — Antoine (André-Paul). — Le naturalisme d'A. : une légende. — [In] * Réalisme et poésie au théâtre. — Éd. du C. N. R. S., 1960.

Apollinaire (G.). — * G. A. — Chroniques d'art (1902-1918). Textes réunis avec préface et notes par L. C. Breunig. — Gallimard, 1960.

— * Décaudin (Michel). — Le dossier d'*Alcools*. Édition annotée des préoriginales avec une introduction et des documents (Société de publications romanes et françaises. N° 67). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

— Jannini (Pasquale A.). — A. e l' « esthétique traduction ». — *SF*, maggio-agosto.

— Solmi (S.). — L'amore e la guerra nelle poesie di A. — *Marsia*, gennaio-aprile 1959. [Signalé dans *SF*.]

Arbaud (J. d'). — Delavoüet (Max-Philippe). — Un rejet de la souche mistralienne : J. d'A. — *La Nation française*, 21 septembre.

Artaud (A.). — A. A. — Lettre à Jean Paulhan [Paris, 4 février 1937]. — *NRF*, novembre.

— Cano (José Luis). — Poesía y locura. El caso A. A. — *Poesía española*, julio.

— Digot (Jean). — A., qui était-ce ? — *Revue du Rouergue*, juillet-septembre.

— Frank (André). — A. A. et le théâtre de la cruauté. — [In] * Encyclopédie du théâtre contemporain. 2. — Paris, 1959.

Barrès (M.). — Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Baumann (E.). — Voir : *Lotte (J.).*

Bazin (R.). — Voir : *Maupassant (G. de).*

Benda (J.). — * Doisy (Marcel). — Belphegor et le clerc. Essai sur J. B. — Paris-Bruxelles, Éd. Dutilleul, 1960.

— Voir : *Bergson (H.).*

Bergson (H.). — Chevalier (Jacques). — Le souvenir de B. (entretien à la Radio canadienne). — *Écrits de Paris*, octobre.

— Riefstahl (D^r Hermann). — Die Philosophie H. B^s und das Denken des 20. Jahrhunderts. — *Universitas*, September.

— Stepelevich (Lawrence S.). — Benda's attack on B. — *The New Scholasticism*, October.

Bernanos (G.). — * G. B. — *Dialogues des Carmélites*. Étude et analyse par Joseph Boly, o. s. c. — Les Éditions de l'École, 1960.

— * Aaraas (Hans). — G. B. I. 1888-1935 [résumé français]. — Oslo, Gyldendal Norsk, 1959.

— A. B. — « La honte engendre le crime » [article inédit, août 1945]. — *Société des amis de G. B.* Bulletin, n^os 37-38, juin.

— Béguin (Albert). — Corrections de texte et variantes à l'édition des *Grands cimetières*. — *Société des amis de G. B.*, n^os 37-38.

— Boly (Joseph). — Les *Dialogues des Carmélites* au cinéma : heureusement que B. n'est plus là. — *L'École*, 17 décembre.

— Kauffmann (M^lle Hille). — B. et l'Allemagne. Étude d'une fortune littéraire [résumé thèse doctorat, Université Paris, 17 juin 1959]. — *AUP*, juillet-septembre.

— Pezeril (Daniel). — Du nouveau sur *Monsieur Ouine* [Description des manuscrits du travail. Ordre et date des manuscrits du travail. — B. au travail]. — *Société des amis de G. B.*, Bulletin, n^os 35-36, avril.

— Pezeril (D.). — Le film du P. Bruckberger est-il fidèle à B. ? — *Société des amis de G. B.*, Bulletin, n^os 39-40, septembre.

— Pons (Roger). — La mort dans *Dialogues des Carmélites*. — L'*Anneau d'or*, n° 95, septembre-octobre.

Bernard (T.). — Aghion (Max). — Malicieux et barbu, T. B.... — *JG*, 30 avril-1er mai.

Bertrand (L.). — Wilder (Warren Frederick). — The concept of *latinité* in the works of Louis M.-E. B. [Thèse Boston University Graduate school, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n. 4, October.

Blanchard (M.). — F. V. — Le souvenir de Maurice B., aviateur, ingénieur et poète [1890-1960]. — *Le Journal des poètes*, juin-juillet.

Bousquet (J.). — J. L. — Le souvenir de Joë B. — *FL*, 30 juillet.

— Poulain (Gaston). — Le souvenir de J. B. à Narbonne. — *LF*, 1er-7 septembre.

— Rouquier (René). — De la poésie avant toute chose [J. B. et la désintégration du langage]. — *Bulletin de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn*, 1959.

Bremond (l'abbé H.). — * Au cœur de la crise moderniste. Le dossier inédit d'une controverse. Lettres de M. Blondel, H. B., Fr. von Hügel, A. Loisy... présentées par René Marlé, s. j. — Aubier, 1960.

— Forni (G.). — L'estetica di H. B. — [In] * Miscellanea Adriano Gazzana (Archivum philosophicum Aloisianum, serie II, n. 10). — Milano, Marzorati, 1960.

Bremond d'Ars (E. de). — Maugendre (abbé L.-A.). — E. de B. d'A., poète de Chartres. — *La Voix de N.-D. de Chartres*, décembre. [Voir aussi *La Croix*, 13-14 novembre.]

— Maugendre (L.-A.). — E. de B. d'A. Une poésie chrétienne pour les temps d'Épiphanie. — *La France catholique*, 30 décembre.

Brogneaux (P.). — Bal (Willy). — Le poète hennuyer Paulin B. (1858-1936). — *La Vie wallonne*, 2e trimestre.

Camus (A.). — * Crepin (Simon). — A. C. Essai de bibliographie (« Bibliographica belgica ». 55). — Bruxelles, Commission belge de bibliographie [5, rue de la Régence], 1960.

— Bois-Rabot (Gérard). — Le Dieu de C., Sartre et Malraux. — *Résurrection*, nº 15, 3e trimestre.

— Lauer (Quentin). — A. C. : the revolt against absurdity. — *Thought*, Spring.

— Stern (Alfred). — A. C. (1913-1960). — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Viggiani (Carl A.). — A. C.'s first publications. — *MLN*, November.

— C. l'Algérien [par Mohammed El Aziz Kessous, Emm. Roblès, Mouloud Feraoun, G. Audisio, Marg. Taos, Marcel Moussy, René-Jean Clot, Catherine Lerouvre, Djamila Debeche, Edmond Brua, Jean Pelegri, Kaddour M'Hamsadji, Mohammed Dib, Pierre Blanchar]. — *Simoun*, nº 31 [nº spécial].

Chateaubriant (Alph. de). — * A. de C. — *La Brière*. Aquarelles originales peintes par Jean-Pierre Rémon. — Paris, R. Léger, 1959.

Chennevière (G.). — Stoltzfus (Ben). — An introduction to the poetry of G. C. — *FR*, May.

Claudel (P.). — Carsignol (Th.). — *Tête d'or*, drame de la jeunesse. — *Nouvelles de l'École Chevreul*, nº 20, 15 février.

— Nagy (Moses). — La condition surnaturelle de l'homme et la souffrance terrestre dans le théâtre de C. — *La Revue de l'Université Laval*, octobre.

— Vigée (Claude). — P. C., le poète comme témoin du sacré. — *Évidences*, septembre-octobre.
— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Combette (D.). — Pourtal de Ladevèze (Jean). — Hommage à D. C. — *Pays de Bourgogne*, avril, juillet.

Copeau (J.). — * Hommage à J. C. [Joseph Samson : Dernières images de J. C.]. — Société des Amis du Musée de Dijon ; Dijon, Imprimerie Bernigaud et Privat, 1960.
— Julien (A.-M.). — La fin d'une grande aventure. J. C. et les Copiaux. — *Les Annales*, octobre.
— Lerminier (G.). — C. et l'héritage du Vieux-Colombier. — [In] * Encyclopédie du théâtre contemporain. 2. — Paris, 1959.

Cormeau (N.). — Delmelle (Joseph). — Adieu à Nelly C. [Nelly Jean Lameere, 1897-1959]. — *Le Thyrse*, 1^er avril 1959.

Daudet (L.). — Courmont (Henri). — A Amsterdam, avec L. D. — *Cahiers Ch. Maurras*, n° 1, avril.

Delattre (L.). — Thiry (Marcel). — Hommage à Louis D. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 2.

Derème (T.). — Hommage à T. D. [par Dussane, M. Rat, T. Klingsor, Ph. Chabaneix]. — *Le Cerf volant*, n° 32, octobre.

Desnos (R.). — Berger (Pierre). — R. D. parmi nous. — *Démocratie 60*, 11 août.

Du Bos (Ch.). — * Savouret (Marie). — Nietzsche et Ch. D. B., avec trois textes inédits de D. B. sur N. (Coll. « Confrontations ». 3). — Minard, Lettres modernes, 1960.

Eluard (P.). — P. E. — Poème et correspondance inédits. — *Tel quel*, n° 2, été.

Farrère (Cl.). — Sexer (Alfred). — C. F. et Dieu. — *Ecclesia*, juin.

Fernandat (R.). — Caillard (Maurice). — Éloge de René F. [et réponse d'Émile Escallier]. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale*, mai.

Fort (P.). — Un inédit de P. F. — *Le Cerf volant*, n° 31, juillet.
— Druart (René). — P. F., pèlerin de la France [Suivi de : M. Thérèse Donnay : Visite à P. F.]. — *La Grive*, juillet-septembre.
— Guibert (François). — Dernières images de P. F. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, juin.
— Picard (Gaston). — P. F., tel que je l'ai connu. — *Le Bouquiniste français*, n° 20, juin.
— Hommage à P. F. [par J. Romains, T. Klingsor, H. de Madaillan, J.-L. Vaudoyer, A. Salmon, Alph. Séché, P. Béarn]. — *La Voix des poètes*, n° 5, juillet-septembre.
— Voir : *Divers* (Poésie).

Gémier (F.). — Blanchart (Paul). — G. et les débuts de Baty. — [In] * Encyclopédie du théâtre contemporain. 2. — Paris, 1959.

Gide (A.). — * Brugmans (Linette F.). — The Correspondence of A. G. and Edmund Gosse. 1904-1928. — New York, New York University Press, 1959.

— Vildé-Lot (I.). — A. G. et l' « art d'écrire » d'après les variantes des *Nourritures terrestres* et de quelques autres œuvres de jeunesse. — *FM*, octobre 1960, janvier 1961.
— Voir : *Divers* (Poésie), *XX^e siècle. Divers.*

Giraudoux (J.). — Albert-Roulhac (G.). — De La Fontaine à G. Le rendez-vous de Bellac. — *Revue du Touring-club de France*, septembre.
— Coele (René-Thomas). — C. R. de : J. G., Œuvres littéraires diverses, Grasset, 1958 [sur l'interprétation d'un tableau découvert par J. G. et reproduit dans le volume : il s'agit d'une troupe italienne venue à Paris sous le règne de Henri III et non de « La Troupe italienne des Andréini »]. — *RHT*, janvier-mars.
— Martin (Frédéric). — *Électre* de J. G. — *Conjonction* (Port-au-Prince), février-mai.
— Neveux (Georges). — La rencontre G.-Jouvet. — [In] * Encyclopédie du théâtre contemporain. 2. — Paris, 1959.
— Vernois (Paul). — J. G. lycéen. — *Intendance et économat*, juin.
— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Gregh (F.). — Un poème de F. G. — *Visages de l'Ain*, avril-juin.
— Lasserre (Henry). — Chronique littéraire [F. G.]. — *L'École* (Classes primaires), 4 juin.

Guillaumin (E.). — Giraud (Jean). — L'œuvre d'E. G. Sa valeur historique, sociale et humaine. — *L'Actualité de l'histoire*, avril-juin.
— E. G. à trois amis : A. Boisserie, Ch. Bruneau, R. Périé. Choix de lettres inédites (juin 1910-novembre 1918). — *L'Actualité de l'histoire*, avril-juin.

Guitry (L.). — Dubeux (Albert). — Visages d'hier et d'aujourd'hui. Le centenaire de Lucien G. — *RDM*, 15 décembre.

Hecquet (St.). — G. B. — Stéphen H., romancier et journaliste de choc. — *Rivarol*, 11 mai.

Jacob (M.). — * M. J. — *Le Laboratoire central.* Préface d'Yvon Belaval. — Gallimard, 1960.
— Aegerter (E.) et Labracherie (P.). — Tel fut M. J. — *Aux carrefours de l'histoire*, décembre.
— Lacôte (René). — M. J. — *LF*, 20-26 octobre.

Jammes (Fr.). — * Marie-Margarita (S^r), s. N. D. — La Métrique de F. J. — Boston, Mass., Presse du Collège Emmanuel ; Schoenhof, Cambridge, Mass., 1959.
— Voir : *Divers* (Poésie).

Jean (L.). — * L. J. — Parmi les hommes. — Lausanne. Éd. Rencontre, 1960. [Voir C. R. de Yves Berger, *NRF*, août.]

Jouvet (L.). — Moudouès (Rose-Marie). — J. — J. et Bérard. — [In] * Encyclopédie du théâtre français contemporain. 2. — Paris, 1959.

Lalou (R.). — Ambrière (Francis). — La mort de R. L. — *Les Annales*, janvier 1961.
— Berson (Simone). — Souvenir de R. L. — *RGB*, décembre.
— Las Vergnas (Raymond). — R. L. — *NL*, 24 novembre.

La Varende (J. de). — * J. de La V. — La Partisane. — Flammarion, 1960.
— * La V. — Princes et manants, avec une préface du duc de Brissac. — Gautier-Languereau, 1960.

Léautaud (P.). — * P. L. — Journal littéraire. Tome IX. 1931-1932. — Mercure de France, 1960.

— Penard (Jean). — P. L. et la comédie humaine. — *Critique*, décembre.

Le Cardonnel (L.). — Voir : *Retté (Ad.)*.

Lotte (J.). — Maugendre (abbé L.-A.). — Aux origines de la « Paroisse ». J. L. et l'*Amitié de France* [G. Dumesnil, J. L., etc.]. — *Cahiers universitaires catholiques*, novembre.

— Maugendre (L.-A.). — Il y a cinquante ans, J. L. — *La France catholique*, 9 décembre.

— Vaussard (Maurice). — Baumann, L. et Péguy. — *Cahiers universitaires catholiques*, décembre.

Martin du Gard (R.). — * R. M. du G. — *Les Thibault*. Préface de Jean Schlumberger. Lithographies originales de B. Mahn. Tomes I et II. — Monte-Carlo, A. Sauret, 1960.

— Guichard (Léon). — R. M. du G. et Beroalde de Verville. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Roudiez (Leon S.). — Situation de R. M. du G. — *FR*, October.

— Sablé (J.). — Mondes imaginaires et univers romanesques. VI. R. M. du G., *Les Thibault* (1922-1940). — *L'École*, 19 novembre, 17 décembre.

Maurras (Ch.). — Une lettre du jeune Ch. M. à Roumanille [5 avril 1887]. — *Cahiers Ch. Maurras*, nº 1, avril.

— Ch. M. — [Deux] lettres [inédites] : à Pierre Pujo [s. d.] ; à un jeune étudiant [30 mai 1952]. — *Cahiers Ch. M.*, nº 1.

— Ploncard d'Assac (Jacques). — L'influence de Ch. M. au Portugal. — *Cahiers Ch. M.*, nº 1.

— G. C. [G. Calzant]. — A quelle date situer ce billet d'A. France [pour recommander Ch. M. au directeur de la *Revue bleue*] ? — *Cahiers Ch. M.*, nº 1.

— Voir : *XXe siècle. Divers.*

Péguy (Ch.). — Andrieu (Paul-Léon). — Dans les pas orléanais de C. P. [discours prononcé le 18 septembre 1960], suivi de l'allocution de Roger Secrétain. — *ACP*, nº 81, octobre.

— Andreu (Pierre). — Un jugement de G. Sorel sur P. [article de G. S. sur *Le mystère de la charité de J. d'Arc*, dans *L'Action française*, 14 avril 1910]. — *La Nation française*, 13 avril.

— Borne (Étienne). — C. P. aux enfers. — *France-Forum*, octobre.

— Guillemin (Henri). — P. et le sixième commandement. — *TM*, octobre-novembre.

— Martin (Auguste). — Villeroy 1960. — *ACP*, nº 81.

— Parent (Monique). — La phrase poétique dans le *Porche du mystère de la deuxième vertu*, de C. P. — [In] * Sᵗ John Perse et quelques devanciers. Études sur le poème en prose. — Klincksieck, 1960.

— « Prisme ». — Un nouvel historien de P. : M. Henri Guillemin. — *Le Bulletin des lettres*, 15 novembre.

— Allocution de S. E. Mgr Henri Jenny ; discours de Lucien Christophe et de Roger Dubost [à Villeroy]. — *ACP*, nº 81.

— Voir : *Lotte (J.)*.

Prévost (J.). — Gamarra (Pierre). — Jean P. classique. — *E*, octobre.

— Judrin (Roger). — J. P. ou le lion obéissant. — *NRF*, novembre.

Prévost (M.). — Chardonne (Jacques). — Marcel P. — *Cahiers des saisons*, nº 21, printemps.

Proust (M.). — * Revel (Jean-François). — Sur P. Remarques sur *A la Recherche du temps perdu*. — Julliard, 1960. [Voir la réponse de B. de Fallois, *Arts*, nº 779.]

— M. P. — Six lettres inédites à Douglas Ainslie, présentées par Bryant C. Freeman [coll. René Varin et Bibliothèque de l'Université de Yale]. — *BMP*, nº 10.

— Aphorismes proustiens, présentés par A. F. [Ferré]. — *BMP*, nº 10.

— Altgelt (Erika). — M. P. und die wiedergefundene Zeit. — *Antares*, Juni 1959.

— Auchincloss (Louis). — P.'s picture of society. — *Partisan Review*, Fall 1960.

— Bisson (L. A.). — M. P. : friends and friendship. — [In] * Essays presented to C. M. Girdlestone. — Newcastle u. T., 1960.

— Bonnet (Henri). — Alphonse Darlu (1849-1921), le maître de philosophie de M. P. [extrait de la communication au congrès de 1959]. — *CAIEF*, nº 12, juin.

— Bonnet (Henri). — Les idées de Darlu. — *BMP*, nº 10.

— Brée (Mme Germaine). — La conception proustienne de « l'Esprit ». — *CAIEF*, nº 12.

— Cattaui (Georges). — P., le devenir et l'absolu. — *Critique*, octobre.

— Duplay (Maurice). — M. P. tel que je l'ai connu.... — *FL*, 19 novembre.

— Ferré (André). — La vocation dans la vie et dans l'œuvre de M. P. — *CAIEF*, nº 12.

— Gicquel (Bernard). — La composition des *Plaisirs et les Jours*. — *BMP*, nº 10.

— Green (F.-C.). — Le rire dans l'œuvre de P. — *CAIEF*, nº 12.

— Harper (Ralph). — Remembering eternity : St Augustine and P. — *Thought*, Winter 1959-1960.

— Heppenstall (Rayner). — « Morel ». — *Twentieth Century*, May 1959.

— Jaquillard (Pierre). — Note sur P., ses citations et le Petit Larousse. — *BMP*, nº 10.

— Kolb (Philip). — P. et Ruskin : nouvelles perspectives. — *CAIEF*, nº 12.

— Labat (Alvin Vincent). — The moral demonstration in the novel of M. P. [Thèse Columbia University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, nº 9.

— Larcher (P.-L.). — Le Pré Catelan d'Illiers, parc de Swann. — *BMP*, nº 10.

— Le Masle (Dr Robert). — Un familier de P. [la mort d'Odilon Albaret]. — *NL*, 17 novembre.

— Le Sage (Laurent). — A day in P.'s Combray. — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 2.

— Mathieu (Vittorio). — L'atelismo di P. : disfacimento e creazione. — *Rivista di estetica*, 1959.

— Pasquali (Costanza). — Una lettera di P. [au comte Primoli (4 janvier 1904)]. — *Studia neophilologica*, nº 1.

— Pavel (Germaine). — Deux poètes du sommeil : P. et Valéry. — *BMP*, nº 10, 1960 ; nº 11, 1961.

— Polanscak (A.). — Le rôle du corps dans l'esthétique proustienne. — *Studia romanica et anglica Zagrabiensia*, n. 6, December 1958.

— Sablé (Joseph). — Mondes imaginaires et univers romanesques. IV. M. P., *A la Recherche du temps perdu* (1913-1927). — *L'École*, 28 mai.

— Salvan (Albert). — P. devant l'opinion américaine. — *CAIEF*, nº 12.

— Le réalisme de M. P. (en marge d'un cours de M. Schmidt). — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, décembre.

— Stockwell (H. C. R.). — Analysis of a passage of P. [*A la Recherche...*, t. VI, *La Prisonnière*, éd. N. R. F, p. 220-221]. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

— Voisin (Pierre). — M. P. ou les métamorphoses du décor. — *Revue de l'ameublement et des industries du bois*, juin-juillet.

— P. et la peinture [réunions de la Société des amis de M. P., 9 mai et 30 août 1959 : P.-L. Larcher : P. et la peinture ; Drucker : P. et L. de Vinci...]. — *BMP*, nº 10.

— Voir : *Loti (P.)*.

Ramuz (C.-F.). — C.-F. R. — Filles au bain [manuscrit inédit]. — *La Voix des poètes*, nº 4, avril-juin.

— Roud (Gustave). — C.-F. R., architecte du livre. — *Librarium*. Revue de la Société suisse des bibliophiles, August.

Régnier (H. de). — Thévenin (Paule). — H. de R. et Freud. — *Les Lettres nouvelles*, décembre.

Retté (Ad.). — Lathoud (David). — Ad. R. postulant chez les Assomptionnistes [en 1911]. — *Bulletin des amis d'Ad. Retté*, nº 20, décembre 1957.

— Martin d'Auxois (Fernand). — L'abbé André Motet et Ad. R. [lettres de l'abbé M. à Ad. R.]. — *Bulletin des amis d'A. R.*, nº 28, septembre-octobre.

— Villemot (Henri). — Ad. R. et Louis Le Cardonnel. — *Bulletin des amis d'A. R.*, nº 26, octobre 1959.

— Voir : *Huysmans (J.-K.)*.

Reverdy (P.). — Aragon. — P. R., le soleil noir de Solesmes [suivi de : René Lacôte : Notice biographique, bibliographie]. — *LF*, 23-29 juin.

— Chapon (François). — La mort de P. R. — *MF*, août. [Voir aussi : R. à la mesure de la mort, *Arts*, nº 781, juin.]

— Clancier (Georges-Emmanuel). — Hommage à deux poètes disparus : ... P. R. — *MF*, septembre.

— Jaccottet (Philippe). — L'œuvre poétique de P. R. — *NRF*, septembre.

— R., par Max Jacob [texte dit en 1917, non reproduit]. — *Arts*, nº 781, juin.

— Lecomte (Marcel). — Tension de l'image du monde chez R. — *Le Journal des poètes*, août-septembre.

— Manoll (Michel). — A Solesmes, avec P. R. — *FL*, 25 juin.

— Pilon (Jean-Guy). — Pour le souvenir de P. R. — *Liberté 60* (Montréal), mai-août.

— A. B. — Un grand poète est mort à Solesmes. — *Le Courrier de l'Ouest*, 19 juillet.

— « Un poète dont le nom s'inscrit parmi les plus grands. » Propos recueillis par Raymond Dubois. — *Le Courrier de l'Ouest* (Angers), 3, 4, 5 août.

Rivière (J.). — Greenwood (E. B.). — J. R., 1886-1925. — *Essays in criticism*, October.

Rolland (R.). — * R. R. — Inde. Journal 1915-1943. Nouvelle édition augmentée de textes inédits. — A. Michel, 1960.

— Extraits du « Journal » inédit de R. R. (décembre 1911). — *E*, novembre-décembre.

— [Lettre] de J.-R. Bloch à R. R. [7 août 1911]. — *E*, novembre-décembre.

— Laichter (Frantisek). — C. R. de : *Chère Sofia*. Choix de lettres de R. R. à S. Bertolini Guerrieri-Gonzaga (Paris, 1959-1960). — *ACP*, nº 81, octobre.

Saint-Exupéry (A. de). — Cogo (B.). — A. de S.-E. (Ricerca di un umanesimo integrale). — *Letture*, aprile [signalé dans *SF*].

— Price (Robert H.). — S.-E. and fascism : a clarification. — *FR*, October.

Sorel (G.). — Voir : *XX^e siècle. Divers, Péguy (Ch.).*

Valéry (P.). — * P. V. — Œuvres. Tome II. M. Teste. Dialogues. Mon Faust. Histoires brisées. Tel quel. Mauvaises pensées et autres regards sur le monde actuel. Pièces sur l'art. Édition établie avec notes, textes complémentaires et bibliographie, par Jean Hytier (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960.

— * P. V. — Cahiers. T. XI. 1925-1926. — T. XII. 1926-1928. — T. XIII. 1928-1929. — T. XIV. 1929-1931. — T. XV. 1931-1932. — T. XVI. 1932-1933. — T. XVII. 1933-1935. — T. XVIII. 1935-1936. — T. XIX. 1936-1937. — T. XX. 1937-1938. — T. XXI. 1938-1939. — T. XXII. 1939-1940. — Éditions du C. N. R. S., 1959-1960.

— * Fehr (A. J. A.). — Les Dialogues antiques de P. V. Essai d'analyse d'*Eupalinos* ou l'Architecte (Leidse Romanistische Reeks van de Rijkuniversiteit in Leiden. Deel VI). — Leiden, Universitaire Pers, 1960.

— * Lawler (James R.). — Form and meaning in V.'s *Le Cimetière marin*. — Melbourne, University Press ; London, Cambridge University Press, 1960.

— * Massis (Henri). — Le suicide de P. V. (« Brimborions ». N° 69). — Liège, Éd. Dynamo, 1960.

— * Tosi (Guy). — G. d'Annunzio et P. V. — [In] * Scritti vari dedicati a Marino Parenti per il suo sessantesimo anniversario. — Firenze, Sansoni antiquariato, 1960.

— Baumann (Jacqueline). — P. V. était-il cathare ? [Sur une conférence de Roger Bodart]. — *Le Journal des poètes*, novembre.

— Bémol (M.). — L'inachevé et l'achevé dans l'esthétique de P. V. — [In] * Das Unvollendete als Künstlerische Form. — Bern und München, Francke Verlag, s. d.

— Bémol (M.). — C. R. de : P. V., *Cahiers*. Tomes III à X (P., 1957-1959). — *RHLF*, avril-juin.

— Berger (Paul-Charles). — La poétique de P. V. — *Écrits de Paris*, juillet-août.

— Berne-Joffroy (André). — L'ordre des recherches de V. — *Tel quel*, n° 2, été.

— Burne (Glenn S.). — An approach to V.'s Leonardo. — *FR*, October.

— Fowlie (Wallace). — C. R. de : P. V., *Plays*. Translated by David Paul and Robert Fitzgerald. With an introduction by Francis Fergusson and a Memoir by Igor Stravinsky (« Bollinger series », XLV, 3, Pantheon Books). — *Poetry*, November.

— Grubbs (Henry A.). — La nuit magique de P. V. Étude de *Féerie*. — *RHLF*, avril-juin.

— Grubbs (Henry A.). — The date of composition of V.'s *La Soirée avec M. Teste*. — *MLN*, November.

— Grubbs (Henry A.). — P. V. and the Emperor Tiberius. — *FS*, July.

— La Rochefoucauld (Edmée de). — Cahiers de P. V. Tome IV (1906-1913). — Tome V (1913-1916). — *RP*, juillet, décembre.

— La Rochefoucauld (E. de). — Tolstoï et V. — *E*, novembre-décembre.

— Lawler (James R.). — The meaning of V.'s *Le vin perdu*. — *FS*, October.

— Pommier (Jean). — [La Poétique de V., résumé d'un cours]. — *Annuaire du Collège de France*, 1960.

— Pommier (Jean). — C. R. de : L. J. Cain, *Trois essais sur P. V.* (P., 1958). — *RHLF*, avril-juin.

— Raimondi (Giuseppe). — P. V. « genovese ». — *Il Mondo*, 9 agosto.

— Robinson (Judith). — Language, physics and mathematics in V.'s *Cahiers*. — *MLR*, October.

— Saisselin (Rémy G.). — V. : the aesthetics of the *Grand Seigneur*. — *Journal of aesthetics and art criticism*, Fall 1960.

— Voir : *Proust (M.)*.

Véry (P.). — Aymé (Marcel). — Un écrivain de très grand talent : Pierre V. — *Carrefour*, 19 octobre.

— Beaumont (Germaine). — Adieu, P. V. — *NL*, 20 octobre.

— P. Ms. — La mort de P. V. — *FL*, 22 octobre.

Vian (B.). — Hommage à Boris V. — *Cahiers du collège de pataphysique*, Dossier 12 [1960].

— Caradec. — Pour une bibliographie de B. V. [Œuvres de B. V. réunies en volume ; traductions ; collaborations à des périodiques]. — *Cahiers du Collège....*

Revues ayant cessé leur publication. — *Classe (La) de français*, avec le n° 6 de 1959, novembre-décembre.

— *Harvard Library Bulletin*, avec le n° 3 de 1960, Autumn.

Revues nouvelles. — *Cahiers Ch. Maurras.* Trimestriels. Directeur : M^me^ G. Calzant. — Administration : D^r^ Jean Dijon, 78, Boulevard Soult, Paris (XII^e^). Imprimerie Jacqueline, Saint-Lô (Manche). — N° 1, avril 1960.

— *Saggi e ricerche di letteratura francese* (Università degli studi di Pisa. Studi di filologia moderna). Vol. I. 1960. — Milano, Feltrinelli editore.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') balzacienne. *AB.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Stendhal-Club, *SC.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.* — Zeitschrift für französische Sprache und Literatur. *ZFSL.*

Le Gérant : Gérald Mignot

Imprimé en France à l'Imprimerie Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil en mai 1961. O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal : 2^e^ trimestre 1961.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 2430.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1375.

3225. Nohant, 21 févr. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 22 févr.]. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 44 [1]. *Corr.*, V, 307-309 ; *S.-Flaubert*, 158-159 (ces deux publ. sous la date fausse du 24 févr.). — Aut., coll. L. Depruneaux (daté par G. S. 12 févr.).
— 24 févr. Au même. Voir nº précédent.

3226. 6 mars [l. expédiée le 12 seulement, G. S. ne connaissant pas l'adresse de ses correspondants]. A Edmond et Jules de Goncourt. *A. Billy, Les Frères Goncourt*, 208 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 22475, fol. 224-226.

3227. S. d. [6 mars 1869, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Alcide-Joseph Lorentz. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 262, note 44 (court frag.). — Aut., Lov., E 914, fol. 272.

3228. Nohant, 7 mars [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 6]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 162.

3229. Nohant, 9 mars. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 507 (courts frag. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3230. S. d. [10 mars 1869, mention postérieure sur l'aut., cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 9]. A Alcide-Joseph Lorentz. *Marix-Spire, op. cit.*, 262, note 44 (frag.). — Aut., Lov., E 914, fol. 273-274.

3231. Nohant, 12 mars. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 322-323.

3232. Nohant, 12 mars [1869, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, V, 309-311.

3233. Nohant, 12 mars. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 162.

3234. Nohant, 22 mars [1869, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 507 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3235. Nohant, 24 mars. A Alcide-Joseph Lorentz. *Le Temps*, 16 avril 1909. — Aut., Lov., E 914, fol. 276-279.

3236. Nohant, 2 avril. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 45-46 ; *Corr.*, V, 311-312 ; *S.-Flaubert*, 163-164. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

3237. Nohant, 3 avril. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 541-545.

3238. Nohant, 5 avril [1869, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 508 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3239. [Nohant,] 17 avril. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 164.

3240. Nohant, 20 avril. A Charles-Edmond. *Corr.*, V, 313-314.

3241. Lundi [26 avril]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 165.

3242. Jeudi soir, [29 avril]. Au même. *S.-Flaubert*, 165-166.

3243. Vendredi soir [30 avril 1869]. Au même. *S.-Flaubert*, 166.

3244. Lundi [3 mai 1869]. Au même. *S.-Flaubert*, 166-167.

1. Avant de paraître dans la *Corr.*, certaines lettres de G. S. à Flaubert ont été publiées dans la *Nouvelle Revue* des 15 févr., 1er et 15 mars 1883. Nous donnons, à partir d'ici, cette référence supplémentaire qui devrait déjà figurer aux nos 2820, 3021, 3025, 3026, 3028, 3035, 3038, 3044, 3045, 3046, 3049, 3059, 3061, 3065, 3068, 3086, 3091, 3093, 3104, 3106, 3107, 3113, 3115, 3119, 3123 (*NR*, 15 févr. 1883, 699-732), 3136, 3178, 3189, 3200, 3201, 3204, 3207, 3215, 3221, 3222, 3225 (*NR*, 1er mars 1883, 30-45).

3245. Mardi soir [4 mai 1869]. Au même. *S.-Flaubert*, 167.
— Dimanche 9 mai. Au même. Voir n° 3620.

3246. Jeudi soir [Paris, 13 mai 1869]. A Maurice. *Corr.*, V, 314-315 (incompl. sous la date du 14 mai). — Aut., BHVP, G 2320.

3247. Mardi soir [18 mai 1869]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 168-169.

3248. Paris, jeudi soir [20 (?) mai 1869]. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 264. — Aut., Lov., E 899, fol. 202.

3249. S. d. [jeudi, 20 mai 1869]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 170.

3250. Jeudi soir [20 mai 1869, 2e l. portant cette date]. Au même. *S.-Flaubert*, 169.

3251. Mercredi [2 juin 1869, d'après le texte et celui de l'agenda]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 512 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3252. Vendredi soir [11 juin, c. p. La Châtre, 12 juin 69, c. p. d'arr. Paris, 13 juin]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, V, 316-317. — Aut., BHVP, G 2801.

3253. Nohant, 15 juin. A Henry Harrisse. *G. Sand, Souvenirs et idées, 1904*, 169 (frag.) ; *Ann. pol. et lit.*, 23 mai 1926, 559-560. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 174-176.

3254. Nohant, 15 juin [date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 588 (sous la date fausse du 15 janv.) ; *S.-Sainte-Beuve*, 265-266 (même erreur de date) ; *G. Sand, Souvenirs et idées*, 169 (sous la date du 15 juin). — Aut., Lov., E 899, fol. 209-210 (lisiblement daté : 15 juin 1869).

3255. Nohant, 25 juin [c. p. La Châtre, 25 juin 69]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 23 mai 1926, 560.

3256. Nohant, 26 juin [1869, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 512 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3257. S. d. [1er juillet 1869, cette l. répond à une l. d'Harrisse du 29 juin, elle est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 1er]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 23 mai 1926, 560 (sous la date du 1er juillet). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 180-181.

3258. Nohant, 5 juillet. A Martine. *Les Nouvelles littéraires et politiques (Lyon)*, 10 mai 1903, 1.

3259. Nohant, 10 juillet [1869, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Charles Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 174. — Aut., Lov., E 858, fol. 229-230.

3260. 17 juillet. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 418-420 (longs frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 268-273 (mêmes frag.).

3261. 17 juillet. Au directeur des Postes de l'Indre [M. Vandal]. *Revue des PTT de France*, sept.-oct. 1956, n° 5 (frag.). — Aut., Public Library, New-York.
— Juillet. A François Buloz. Voir n° 3144.

3262. 6 août [c. p. La Châtre, 6 août 69]. A Henry Harrisse. *G. Sand, Souvenirs et idées*, 171-172 (frag.) ; *K*, IV, 3 (court frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 185-187.

3263. Nohant, 6 août. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 173-174.

3264. Nohant, 14 août. Au même. *S.-Flaubert*, 174-175. — Aut., coll. L. Depruneaux.

3265. S. d. [c. p. La Châtre, 15 août 69, c. p. d'arr. Paris, 16 août 69]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, V, 318-319 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2808.

3266. Nohant, 15 août. A Alexandre Dumas fils. *RDM*, 15 nov. 1914, 281 (frag.).

3267. Nohant, 17 août. A Gustave Flaubert. *RHLF*, janv.-mars 1957, 21-22. — Aut., Lov., Corr. de Flaubert, B, VI, fol. 3-4.

3268. 20 août. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 420-421 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 274-275 (même frag.).

3269. Jeudi et samedi [2 et 4 sept. 1869, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 298]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 175-176 (sous la date jeudi et samedi).

3270. 5 sept. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 4]. A Edmond Plauchut. *G. Sand, Malgrétout, éd. de la Sté des écrivains ardennais, 1953*, 10 (frag.) ; *Le Thyrse*, oct. 1954, 414 (frag.).

3271. Nohant, 5 sept. A Louis-Claude Mouchot. *AA*, 1910-1911, 88.

3272. Lundi soir [6 sept.]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 177.

3273. Mercredi matin, [8 sept.]. Au même. *S.-Flaubert*, 177.

3274. Jeudi soir [9 sept. 1869, mention postérieure sur l'aut. confirmée par le texte]. A Lina. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 6 (frag.). — Aut., BHVP, G 2348 et 2348 (2) ; copie, Lov., E 925, fol. 86.

3275. Jeudi matin [16 sept. 1869, mention postérieure sur l'aut. confirmée par le texte]. A la même. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 7 (frag.). — Aut., BHVP, G 2353 ; copie, Lov., E 925, fol. 91.

3276. Jeudi [c. p. Paris, 16 sept. 69]. A Charles Marchal. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 6-7 et 20 (fac-sim.). — Aut., coll. de M^me^ Simone André-Maurois.

3277. S^te^ Menehould, samedi matin [18 sept. 1869, mention postérieure sur l'aut.]. A Maurice. *Corr.*, V, 319-320. — Aut., BHVP, G 2355.

3278. Verdun, 19 sept. [1869, G. S. a daté sa lettre 17 par erreur, le texte de l'agenda permet de redater 19]. Au même. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 8 (frag.). — Aut., BHVP, G 2356 ; copie, Lov., E 925, fol. 93.

3279. Dimanche soir [Charleville, 19 sept. 1869]. Au même. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 8-9 (frag.). — Aut., BHVP, G 2357 ; copie, Lov., E 925, fol. 94.

3280. Mercredi soir 22 [7^bre^ 69, mention postérieure sur l'aut.]. Au même. *Corr.*, V, 320-323 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2359.

3281. S. d. [Paris, 23 sept. 1869, mention postérieure sur l'aut.]. A Lina. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 11 (court frag.). — Aut., BHVP, G 2860 (1 et 2) ; copie, Lov., E 925, fol. 96-97.

3282. S. d. [entre le 22 et le 28 sept. 1869, d'après le texte]. A [M^me^ Arnould-Plessy (?)]. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 12 (frag. s. d. et sans nom de destinataire).

3283. Mardi soir [28 sept. 1869, mention postérieure sur l'aut.]. A Maurice. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 12 (court frag.). — Aut., BHVP, G 2365 ; copie, Lov., E 925, fol. 104 (sous la date du 29 sept.).

3284. Paris, samedi [2 oct. 1869, mention postérieure sur l'aut.]. A Maurice et Lina. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 14 (court frag.). — Aut., BHVP, G 2367 ; copie, Lov., E 925, fol. 106.

3285. Paris, mardi [5 oct.]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 177-178.

3286. Lundi soir [11 oct. 1869, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 302-303]. Au même. *NL*, 19 avril 1930 (incompl. et s. d.). — Aut., Lov., Corr. de Flaubert, B, VI, fol. 5-6.

3287. Mercredi soir [13 oct.]. Au même. *S.-Flaubert*, 180-181.

3288. Paris, 17 oct. A MAURICE. *Corr.*, V, 323-325 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2379.
— 20 ou 21 oct. A GUSTAVE FLAUBERT. Voir n° 3290.

3289. Paris, jeudi matin [21 oct. 1869, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 286, 287, 301]. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 423 (sous la date fausse du 10 juin 1875).

3290. Vendredi matin [22 oct. 1869, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 286, 287, 298]. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 182 (sous la date fausse : 20 ou 21 oct. 1869).

3291. Paris, 22 oct. A JULES TROUBAT. *J. Troubat, Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve, 1890*, 371.

3292. Nohant, 10 9bre [c. p. La Châtre, 10 nov. 69, c. p. d'arr. Le Mans, 11 nov.]. A EDMOND PLAUCHUT. *Corr.*, V, 325-327 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2815 (1, 2 et 3).

3293. Nohant, 15 9bre. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 327-329 ; *S.-Flaubert*, 182-183 (quelques variantes).

3294. Nohant, 26 9bre. A LOUIS ULBACH. *La Cloche*, 30 janv. 1870 (frag. s. d.) ; *Ferragus (L. Ulbach), Nos Contemporains, 11e livraison, G. S., 1870*, 85-86 (frag. s. d.) ; *La Vie littéraire*, 15 juin 1876 (long frag. sous la date imprécise de 1869) ; *G. Sand, Histoire de ma vie, 1876*, IV, 489-492 (long frag.) ; *La Vie moderne*, 10 juin 1882, 358 (frag.) ; *L. Ulbach, Nos Contemporains, éd. 1883*, 230-235 ; *Corr.*, V, 329-333. — Aut., Lov., E 915, fol. 451-456.

3295. Nohant, 28 nov. A MÉDÉRIC CHAROT. *Corr.*, V, 333-335.

3296. Nohant, 29 nov. A JULIETTE ADAM. *Corr.*, V, 335-336 ; *J. Adam, Mes sentiments et nos idées avant 1870*, 414-415 (frag.).

3297. Nohant, 30 9bre. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 337-338 ; *S.-Flaubert*, 184-185 ; *Cat. Vente Dupont, 11 et 12 déc. 1956*, n° 342 (fac-sim. de la 1re page).
— 4 déc. AU MÊME. Voir n° 3299.

3298. Jeudi, 2 h. du matin, [9 déc.]. AU MÊME. *S.-Flaubert*, 187-188 ; *La Grive*, n° 77, avril 1953, 15 (frag. sous la date du 8 déc.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (3) sous la date du 8 Xbre 1869, et Lov., E 925, fol. 124 (sous la date 8 déc.).

3299. Nohant, vendredi à samedi dans la nuit [10 au 11 déc. 1869]. AU MÊME. *Corr.*, V, 338-339 (sous la date fausse du 4 déc.) ; *S.-Flaubert*, 189-190 (quelques variantes, sous la date du 10 au 11 déc.).

3300. Nohant, 10 déc. A ALEXANDRE DUMAS FILS. *Corr.*, V, 339-340.

3301. Nohant, 14 Xbre. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 341-342 ; *S.-Flaubert*, 190-191.

3302. Nohant, déc. A BERTON PÈRE. *Corr.*, V, 342-344.

3303. Nohant, 17 Xbre. A GUSTAVE FLAUBERT. *Corr.*, V, 344-345 ; *S.-Flaubert*, 191-192 (quelques variantes) ; *Cat. Vente Dupont, 3 et 4 déc. 1958*, n° 297 (fac-sim. de la 2e page).

3304. Dimanche [19 déc. 1869, mention postérieure sur l'aut.]. AU MÊME. *Corr.*, V, 346-347 (incompl. sous la date du 18 déc.) ; *S.-Flaubert*, 192-193 (sous la date du 19 déc.). — Aut., coll. particulière.

3305. Nohant, 20 déc. A M. LA ROCHELLE. *Fig.*, 24 déc. 1869.

3306. Nohant, 24 déc. A JULIETTE ADAM. *Corr.*, V, 347-348.

3307. Nohant, 25 déc. A EDMOND PLAUCHUT. *Galerie contemporaine, littéraire, artistique*, livraison 37, 1876, 2e semestre (incompl.).

3308. 31 Xbre. A GUSTAVE FLAUBERT. *S.-Flaubert*, 194.

1870

3309. Nohant, 4 janv. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 5]. A Armand Barbès. *Corr.*, V, 348-350.

3310. Nohant, 6 janv. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 7]. A Nancy Fleury. *Corr.*, V, 350-351.

3311. Nohant, 9 janv. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 10]. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 46-47 ; *Corr.*, V, 352-354 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 194-197 (texte plus complet, quelques variantes).

3312. Nohant, 14 janv. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 324-325.

3313. Nohant, 15 janv. [1870, d'après le texte et celui de l'agenda]. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928 (incompl. et s. d.). — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 126.

3314. [Nohant,] 15 janv. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 16]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 198.

3315. Paris, mercredi soir 19 janv. Au même. *S.-Flaubert*, 199.

3316. S. d. [25 janv. 70, mention postérieure sur l'aut. confirmée par le texte de l'agenda]. A Lina. *La Grive*, n° 77, avril 1953, 15 (frag.). — Aut., BHVP, G 2392 ; copie, Lov., E 925, fol. 133.

3317. Vendredi soir [28 et non 29] janv. A Maurice. *Ercole Moreni, Mon culte pour G. S., 1888*, 17-18 (sous la date du 29 janv.).
— 29 janv. Au même. Voir n° précédent.

3318. S. d. [d'après le texte peu après le 30 janv. date de la publication d'un frag. de sa l. du 26 nov. 1869 à la fois dans un article de *La Cloche* et dans *Ferragus, Nos Contemporains, 11e livraison*, cf. n° 3294]. A Louis Ulbach. *L. Ulbach, Nos Contemporains, éd. 1883*, 241-242 (publ. s. d.).

3319. Paris, 2 févr. A Victor Hugo. *Le Rappel*, 4 févr. 1870 ; *G. Sand, Questions d'art et de littérature, 1878*, 425-431 (sous la date du 4 févr.) ; *Corr.*, V, 354-361 ; *V. Hugo, Œuvres complètes (éd. de l'Imprimerie nationale), Théâtre, II, 1908*, 569-570 (publ. s. d.).
— 4 févr. Au même. Voir n° précédent.

3320. Paris, 5 ou 6 févr. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 200.

3321. Mardi soir [Paris, 15 févr.]. Au même. *S.-Flaubert*, 200.

3322. Dimanche soir [20 févr. 1870, date confirmée par le texte de l'agenda ; mention postérieure fausse sur l'aut. : 21 févr.]. A Maurice. *Corr.*, V, 361-362 (incompl. sous la date du 21 févr.). — Aut., BHVP, G 2416 (1 et 2) ; copie du passage supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 925, fol. 161.

3323. Dimanche soir [20 févr. 1870, d'après le texte et celui de l'agenda]. A Léontine Simonnet. *Corr.*, V, 362-363 (sous la date du 21 févr.). — Aut., BHVP, G 390.

3324. Dimanche soir [20 févr.]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 201.
— 21 févr. A Maurice. Voir n° 3322.
— 21 févr. A Léontine Simonnet. Voir n° 3323.

3325. S. d. [Paris, 22 févr. l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 298]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 201-202 (sous la date imprécise de févr. 1870).

3326. Mardi soir [22 févr., mention postérieure fausse sur l'aut. : 23 févr. 1870]. A Maurice. *Corr.*, V, 364-365 (incompl. sous la date du 23 févr.). — Aut., BHVP, G 2417.
— 23 févr. Au même. Voir n° précédent.

3327. Samedi [26 févr. 70, mention postérieure sur l'aut.]. Au même. *Corr.*, V, 365-366. — Aut., BHVP, G 2420.

3328. Samedi soir [26 févr. 70, mention postérieure sur l'aut.]. Au même. *Corr.*, V, 367-368 (incompl. sous la date du 27 févr.). — Aut., BHVP, G 2421.
— 27 févr. Au même. Voir n° précédent.

3329. Mardi soir [1er mars, mention postérieure fausse sur l'aut. : 2 mars, le mardi est bien le 1er]. Au même. *Corr.*, V, 368-369 (incompl. sous la date du 2 mars). — Aut., BHVP, G 2425.

3330. Mardi soir [1er mars 1870, d'après le texte et celui de plusieurs l. de cette époque]. A [Louis Ulbach (?)]. *Jules Lermina, Dictionnaire universel illustré de la France contemporaine (1884)*, 1273 (fac-sim.).
— 2 mars. A Maurice. Voir n° 3329.

3331. Paris, mercredi soir [2 mars]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 202.

3332. [Mars 1870 (?), d'après le texte de l'article qui la présente, cette l. doit dater de cette époque]. A Charles Laurent. *Le Français*, 14 août 1904.

3333. Nohant, 11 mars [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 12]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 202-203.

3334. Nohant, 17 mars. A Juliette Adam. *J. Adam, Mes sentiments et nos idées avant 1870*, 435 (frag.). — Copie, BHVP, carton G 5921 (1).

3335. Nohant, 17 mars. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 265 ; *Corr.*, VI, 199-200 (ces deux publ. sous la date fausse du 17 mars 1872) ; *S.-Flaubert*, 205-206 (la redate de 1870).

3336. Nohant, [18 d'après le carnet n. a. fr. 13662] mars. A Louis Ulbach. *La Cloche*, 4 mai 1870 (fac-sim.). — Copie, Lov., E 927, fol. 57 v°.
— 18 mars. A Gustave Flaubert. Voir n° suivant.

3337. Nohant, 19 mars [1870, d'après le texte]. Au même. *Corr.*, V, 369-370 ; *S.-Flaubert, éd. 1916* [1], 206 ; *K*, IV, 242 ; *La Grive*, n° 77, avril 1953, 22 (sous la date du 18 mars). — Aut., Lov., E 913, fol. 286-287.
— 30 mars. Au même. Voir n° 3533.

3338. Nohant, 3 avril [1870, d'après le texte]. Au même. *S.-Flaubert*, 209-210.

3339. Nohant, 3 avril [c. p. La Châtre, 3 avril 70]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, V, 373-374 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2828.

3340. Nohant, 16 avril [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 17]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 213.

3341. Nohant, 20 avril. A Michel Lévy. *NR*, 15 janv. 1884, 280 (long frag.) ; *Corr.*, V, 374-375.

3342. Nohant, 20 avril [1870, d'après le texte ; cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 21]. A Solange. *RDM*, 15 nov. 1914, 279-280 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 119-121.

3343. Nohant, 26 avril. A Michel Lévy. *NR*, 15 janv. 1884, 281 ; *Corr.*, V, 376-377.

3344. Nohant, 3 h. du matin 26 [avril 1870, d'après le texte et celui des deux l. précédentes à Michel Lévy]. A Gustave Flaubert. *G. Flaubert, Corr., éd. Librairie de France, 1923*, III, 245 (fac-sim.).

3345. Nohant, 20 mai. Au même. *NR*, 1er mars 1883, 49-50 ; *Corr.*, V, 378-380 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 214-216 (texte plus complet).

1. A l'exception de cette lettre et de la lettre n° 3626 *bis* qui ne figurent que dans l'éd. de 1916, toutes les autres références renvoient à l'éd. de 1904.

3346. Nohant, 31 mai [c. p. La Châtre, 31 mai 70, c. p. d'arr. Paris, 1er juin 70]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458 (frag. s. d.). — Aut., BHVP, G 2833.

3347. Nohant, 8 juin. A Juliette Adam. *Corr.*, V, 380-381.

3348. Nohant, 8 juin [1870, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 422 (courts frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 279 (mêmes frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 122-123.

3349. Nohant, 27 juin [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 28]. A Edmond de Goncourt. *A. Delzant, Les Goncourt, 1889*, 185.

3350. Nohant, 27 juin. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 219.

3351. Nohant, 29 juin. Au même. *NR*, 1er mars 1883, 51-52 ; *Corr.*, V, 381-383 ; *S.-Flaubert*, 222-223.
— 3 juillet. A Charles Marchal. Voir nº suivant à Gustave Flaubert.

3352. 3 juillet. A Gustave Flaubert. *La Grive*, nº 77, avril 1953, 24 (donne à tort Charles Marchal comme destinataire, cf. l. de et à Flaubert de mars 1870 sur le même sujet, *S.-Flaubert*, 203-208). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois ; copie, Lov., E 917, fol. 393.

3353. Nohant, 3 juillet. A Émile de Girardin. *Fig.*, 1er juin 1881 ; *Corr.*, V, 384-385. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

3354. Nohant, 3 juillet. Au docteur Henri Favre. *Corr.*, V, 386.

3355. Nohant, 7 juillet. A [Zacharie Maulmond]. *NR*, 1er oct. 1908, 289 (publ. sans nom de destinataire).

3356. Nohant, 13 juillet [1870, d'après le texte]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 422 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 279 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 130-131.
— 14 juillet. A Edmond Plauchut. Voir nº 3358.
— 14 juillet. A Juliette Adam. Voir nº 3359.

3357. Nohant, 14 juillet. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, V, 387-389.

3358. 16 juillet [c. p. Ardentes, 16 juillet 70, Châteauroux, 16 juillet 70]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 1-2 (sous la date fausse du 14 juillet). — Aut., BHVP, G 2834.

3359. Nohant, [17 juillet, date indiquée dans le carnet n. a. fr. 13662, ce qui est vraisemblable, car les Adam ont quitté Nohant le 12 au soir]. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 2-4 (sous la date du 14 juillet).

3360. Mardi 19 [juillet 1870, d'après le texte ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 520-521. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3361. Nohant, 20 juillet [1870, d'après des l. inédites à Christine Buloz, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Christine Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 166 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 305.
— 22 juillet. A Solange. Voir nº 3483.

3362. Nohant, 26 juillet. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 52 ; *Corr.*, VI, 4-5 ; *S.-Flaubert*, 224-225.

3363. Nohant, 30 juillet. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, VI, 5-6.

3364. Dimanche soir [7 août 1870, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 299]. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 52-53 ; *Corr.*, VI,

6-8 ; *S.-Flaubert*, 227-228 (dans ces trois publ. sous la date du 8 août qui est celle de son inscription dans le carnet n. a. fr. 13662).
— 8 août. Au même. Voir n° précédent.

3365. Nohant, 8 août. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 8-9.

3366. Jeudi soir [11 août, c. p. La Châtre, 11 août 70]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 9. — Aut., BHVP, G 2836.

3367. S. d. [c. p. La Châtre, 13 août 1870]. A Henry Harrisse. *Corr.*, VI, 10-12 ; *G. Sand, Souvenirs et idées*, 176-179 (sous la date 13 août 1870). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 188-190.

3368. S. d. [d'après le texte et le carnet n. a. fr. 13662, cette l. pourrait être du 15 août 1870]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 424 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 284 (même frag., ces deux publ. sous la date de printemps 1871) ; *RDM*, 15 nov. 1914, 284 (frag. inédit sous la date : fin août, début sept.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 134-135.

3369. Nohant, 15 août au soir [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 16]. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 53-54 ; *Corr.*, VI, 12-13 ; *S.-Flaubert*, 229-230.

3370. Nohant, 15 août. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 13-14 ; *J. Adam, op. cit.*, 472 (court frag. sous la date du 21 août).

3371. Nohant, 18 août. A la même. *Corr.*, VI, 17-19.

3372. Nohant, 18 août [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 19]. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 14-16.

3373. Nohant, 18 août. A André Boutet. *Corr.*, VI, 16-17.

3374. Nohant, 20 août. Au même. *Corr.*, VI, 19-20.

3375. Nohant, 20 août. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 20-21.
— 21 août. A la même. Voir n° 3370.

3376. Nohant, 21 août. A André Boutet. *Corr.*, VI, 22-23.

3377. Nohant, 22 août. A Auguste Martineau-Deschenez. *Corr.*, VI, 23-24.

3378. Nohant, 23 août. A Eugène Lambert. *RU ill.*, juillet 1888, 115.

3379. Nohant, 26 août [c. p. La Châtre, 26 août 70]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 25-26. — Aut., BHVP, G 2839.

3380. 31 août [c. p. La Châtre, 31 août, c. p. d'arr. Paris, 1er sept. 70]. Au même. *Corr.*, VI, 26-28. — Aut., BHVP, G 2840.
— Fin août, début sept. A Solange. Voir n° 3368.

3381. Nohant, 2 sept. A Alphonse Peyrat. *Quelques lettres à A. Peyrat, publ. par Joseph Reinach*, 88.

3382. Lundi [5 sept., c. p. La Châtre, 5 sept., c. p. d'arr. Paris, 6 sept. 70]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 29. — Aut., BHVP, G 2874.

3383. Nohant, lundi 5 sept. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 29-30.

3384. Nohant, 8 7bre [1870, d'après le texte confirmé par le carnet]. A l'abbé Rochet. *NR*, 15 janv. 1897, 248. — Aut., BHVP, G 271 (1).

3385. Nohant, 9 7bre [c. p. La Châtre, 9 sept. 70]. A Henry Harrisse. *G. Sand, Souvenirs et idées*, 180-182. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 236-237.

3386. S. d. [Nohant, 10 sept. 1870]. A Charles Duvernet. *Corr.*, VI, 30-31 (publ. sous la date du 10 sept.). — Aut., archives Jacques Girerd.

3387. Nohant, 13 7bre [c. p. Ardentes, 13 sept. 70]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 31-33. — Aut., BHVP, G 2842.

3388. 14 7bre [c. p. La Châtre, 14 sept. 70]. A Henry Harrisse. *G. Sand, Souvenirs et idées*, 187-188. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 239-241.

3389. 15 sept. A [Zacharie Maulmond]. *NR*, 1er oct. 1908, 289-291 (publ. sans nom de destinataire).